This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

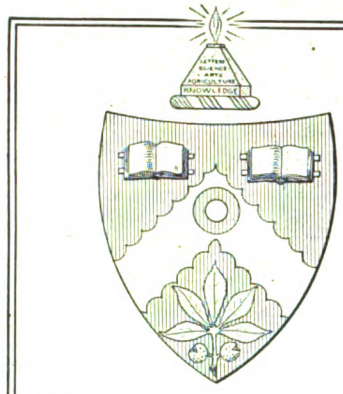
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A. DE DECKER-LEMAIRE
RELIEUR
12 RUE SAINTE CATHERINE
GAND




LIBRARY *of the*
OHIO STATE
UNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE

DE

# BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

# REVUE

DE

# BELGIQUE

— VINGT-CINQUIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. VIII

OHIO STATE UNIVERSITY

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
45, RUE DU POINÇON, 45

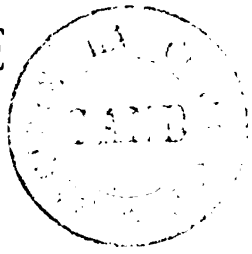
1893

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE RÉESCOMPTE DU PORTEFEUILLE

## DES BANQUES D'ÉTAT.



I. — *Le réescompte creuse un trou pour en boucher un autre.*

Dans une intéressante brochure intitulée : *Ernest Boucquéau et le réescompte du portefeuille des banques d'État* (Bruxelles, veuve Ferdinand Larcier, éditeur, 1893), M. Edmond Picard fait l'historique de la campagne entreprise par M. Boucquéau pour imposer aux banques d'État l'obligation de réescompter à bureau ouvert, avec un écart fixe, le papier qu'elles ont en portefeuille.

On sait que la Banque nationale est obligée de hausser le taux de l'escompte pour remédier à la diminution de son encaisse métallique.

Lorsque, à un moment donné, la quantité de numéraire disponible n'est plus en rapport avec les besoins de l'industrie, la conséquence immédiate de cette situation est évidemment une augmentation de l'emploi de la lettre de change. Le défaut d'argent amène ceux qui doivent effectuer des payements à accepter des traites; il amène ceux qui ont des traites entre les mains à les présenter à l'escompte de la Banque nationale, où ils les échangent contre des billets de banque.

Le défaut de numéraire a donc pour conséquence indirecte un accroissement de l'émission des billets de banque.

Mais, plus il y aura de billets en circulation, plus il en rentrera à la Banque, pour être échangés contre des espèces. Les

820268

Digitized by Google

sorties de monnaie métallique, s'effectuant par les guichets de la Banque, seront donc trop considérables eu égard aux rentrées qui se font d'autre part, et la Banque verra décroître son encaisse métallique : telle sera la troisième conséquence du défaut d'argent dont souffre l'industrie.

Or, la Banque doit mettre obstacle à l'écoulement de son numéraire, écoulement qui, s'il se continuait, la conduirait à la banqueroute. Elle doit défendre son encaisse, qui constitue la garantie du public et est la source du crédit dont elle jouit. Ne pouvant refuser les billets présentés à ses guichets, puisqu'en les refusant elle ferait faillite à ses engagements, elle doit s'attacher à diminuer son émission. Et pour diminuer l'émission, elle doit nécessairement amener le public à présenter moins d'effets à l'escompte.

Elle atteint ce but en faisant au public des conditions moins avantageuses, en relevant le taux de l'escompte.

Dès que le taux s'élèvera, on verra décroître le chiffre des effets présentés. Les porteurs d'effets qui ont le plus pressant besoin d'argent continueront à faire usage de l'escompte ; ceux qui pourront attendre garderont leurs effets en présence des conditions plus défavorables que leur fait la Banque.

L'émission se trouvera donc diminuée ; le nombre des billets présentés à la Banque diminuera à son tour, et l'encaisse métallique pourra se reconstituer.

C'est à cette nécessité d'élever notablement le taux de l'escompte aux époques de crise monétaire que M. Boucquéau a voulu remédier.

Tout capitaliste pourrait, en vertu de son système, venir reprendre à la Banque les effets qu'elle a en portefeuille, à un taux inférieur de 1 p. c., par exemple, au taux de l'escompte. Tous les effets qui, après être entrés dans le portefeuille de la Banque, en seraient sortis par le réescompte, laisseraient à celle-ci un bénéfice de 1 p. c. et les sommes qui afflueraient par ce moyen feraient obstacle à la diminution de l'encaisse métallique, de telle façon que la Banque ne serait plus dans la nécessité de faire des conditions aussi onéreuses au public en portant l'escompte à un taux très élevé, dans les moments où

Digitized by Google

le besoin d'argent se manifeste avec une grande intensité.

M. Pirmez a, dans un discours prononcé en 1865 à la Chambre des représentants, combattu l'idée de M. Boucquéau.

Bien qu'aucun passage du discours de M. Pirmez ne soit reproduit dans la brochure de M. Picard, la réponse du promoteur du réescompte fait connaître au lecteur un des arguments de son antagoniste.

« Vous dites, écrivait M. Boucquéau à M. Pirmez (1), que les capitaux qui s'offriraient en échange du portefeuille de la Banque seraient enlevés à d'autres affaires; que, par conséquent, le réescompte ne créerait pas de ressources.

« *Qu'en savez-vous?...* »

Une objection analogue à celle de M. Pirmez a été présentée par M. Eugène Anspach dans une lettre écrite le 20 octobre 1869 au *Moniteur des Intérêts matériels*.

C'est par cette lettre qu'a débuté une longue polémique entre MM. Anspach et Boucquéau, polémique à laquelle le *Moniteur des Intérêts matériels* a ouvert ses colonnes et qui a été publiée ensuite par les soins de M. Anspach en une brochure intitulée : *Lettres sur le réescompte* (imprimerie Vanderauwera, 1870).

Pour des raisons faciles à comprendre, nous ne pouvons pas suivre M. Picard dans son appréciation des mérites personnels des deux antagonistes et nous devons nous borner, en faisant abstraction de toute question de personnes, à l'examen pur et simple des opinions émises.

« Lorsque le capital est rare, écrivait M. Anspach, vous serez d'accord avec moi sur ce point : c'est que si je prends le numéraire disponible dans les caisses particulières, je ne modifie pas la situation; je fais le vide là où il n'était pas; pour parler vulgairement, *je fais un trou pour en boucher un autre*, mais je n'ajoute pas un centime aux capitaux existants. »

Faire un trou pour en boucher un autre : c'est en ces quelques mots que se résume toute la question. Il est évident que

(1) *Ernest Boucquéau et le réescompte du portefeuille des banques d'État*, p. 27.

Digitized by Google

l'argent, qui par le réescompte, viendra reconstituer l'encaisse ne sera pas sorti du néant.

Il ne suffit donc pas de prouver que cet argent sera utile lorsqu'il se trouvera à la Banque. Il faut prouver *qu'il sera plus utile* qu'il ne l'était là où on l'a pris.

Or, c'est aux partisans du réescompte qu'incombe la démonstration : aussi longtemps qu'ils ne l'auront pas faite péremptoire, irréfutable, on sera en droit de ne pas prendre leur système en considération.

On s'attendrait à ce que toute leur argumentation se concentrât sur ce point capital, essentiel, et l'on s'étonne de voir l'inventeur même du système répondre à la terrible objection de M. Pirmez : « Qu'en savez-vous? » ; de le voir affecter la même réserve en présence de l'argumentation de M. Anspach, et écrire, le 4 novembre 1869, au *Moniteur des Intérêts matériels :*

« *Je ne m'attacherai pas* à démontrer tout ce qu'il y a de *contestable* dans ce qu'il (mon contradicteur) dit de la rareté du capital et de l'impossibilité de modifier la situation (en cas de diminution de l'encaisse des banques) en prenant le capital disponible dans les caisses particulières [1]. »

L'argent du réescompte viendra renouveler l'encaisse de la Banque nationale : il y a là un avantage. Mais il sera sorti des caisses où il se trouvait : il y a là un inconvénient.

Les adversaires du réescompte venant déclarer que l'avantage ne l'emportera pas sur l'inconvénient, on s'attendrait à voir l'inventeur du système leur répondre avec toute l'ardeur que crée une conviction longuement mûrie : « Oui, l'avantage l'emportera sur l'inconvénient », et appuyer cette réponse de l'argumentation la plus serrée.

Mais M. Boucquéau prend une attitude plus modeste et répond à ses contradicteurs : « Qu'en savez-vous? » « Je ne m'attacherai pas à démontrer tout ce qu'il y a de contestable dans vos assertions. » « Qui vous dit [2] que des capitaux qui

[1] *Lettres sur le réescompte*, p. 13.
[2] *Ernest Bouqréau, etc.*, p. 27.

Digitized by Google

restent inertes par crainte, par insouciance ou même par ignorance, ne seraient pas employés si un placement lucratif et sûr leur était offert? »

Il est étrange qu'un inventeur, qui prend un ton aussi dubitatif, qui semble si peu convaincu lui-même de l'efficacité de son système, ait mis tant de persévérance à en poursuivre la réalisation.

En résumé, le réescompte creuse un trou pour en boucher un autre. Par conséquent, il est utile si l'inconvénient du trou creusé est inférieur à l'avantage du trou bouché.

C'est l'étude approfondie de cette question que l'on chercherait en vain dans les lettres et les discours de M. Boucquéau.

C'est cette question qu'il importe d'examiner.

## II. — *Capitaux improductifs.*

Les capitaux que les partisans du réescompte veulent faire affluer à la Banque nationale sont ceux qui se cachent, qui dorment, qui, au lieu de circuler et d'agir, restent inertes par crainte, par insouciance ou par ignorance.

Qu'est-ce qu'un capital inerte, un capital qui dort, qui se cache?

Que l'on suppose un industriel cherchant à lancer une affaire, faisant appel à des capitalistes, et échouant dans ses démarches; pour cet industriel, les capitaux se cachent et restent inertes par crainte, au lieu d'entrer dans son affaire *en sortant des affaires où ils sont engagés.*

Au point de vue de cet industriel, la situation est identique à ce qu'elle serait si les capitalistes qui lui ont refusé leur concours cachaient leur argent au fond d'un trou, à l'exemple de l'avare de La Fontaine.

Mais de tels capitaux qui se cachent, qui restent inertes pour celui qui cherche à les attirer à lui, et qu'on laisse dans les affaires auxquelles ils sont utiles, de tels capitaux n'ont rien de commun avec des capitaux improductifs.

Dans quelles circonstances l'argent ne rapporte-t-il aucun

Digitized by Google

avantage, aucun profit à celui que le possède ou en possède la contre-valeur?

Lorsqu'il est engagé dans des affaires qui périclitent ou bien lorsqu'il n'est engagé dans aucune affaire.

Dans le premier cas, il est non seulement improductif, mais perdu en tout ou en partie.

Mais ce n'est pas cet argent-là qui pourra venir renouveler l'encaisse de la Banque nationale. En supposant que le porteur d'actions dépréciées vende ces actions à perte et se serve du produit de la vente en vue du réescompte, l'argent qui entrera à la Banque sera celui de l'acheteur des actions : ce ne sera donc pas de l'argent improductif.

Reste le second cas, le seul qui présente de l'intérêt au point de vue de la question du réescompte, celui de l'argent qui n'est engagé dans aucune affaire.

Et il ne faut évidemment pas considérer comme tel le numéraire qui forme le fonds de roulement de chaque individu, de chaque ménage, et qui, s'il ne porte pas intérêt, n'en est pas moins productif dans le sens général du mot, puisqu'il est nécessaire aux transactions quotidiennes et joue, sur une petite échelle, exactement le même rôle que le fonds de roulement des plus vastes entreprises industrielles.

Il ne s'agit donc que des sommes réellement improductives, parce qu'on les laisse dormir *sans en faire aucun usage*, sans les engager dans aucune affaire. C'est sur ces sommes que les partisans du réescompte fondent leurs espérances.

Si les capitaux improductifs doivent, à l'exclusion de tous les autres, affluer à la Banque nationale par le moyen du réescompte, l'utilité du système proposé par M. Boucquéau est incontestable. Mais de tels capitaux, actuellement inertes dans le sens le plus réel et le plus absolu du mot, forment-ils un total suffisant pour pouvoir exercer une influence appréciable, en supposant qu'ils soient intégralement employés à venir accroître l'encaisse de la Banque nationale?

Le réescompte aura-t-il d'ailleurs la puissance voulue pour les déterminer à sortir de leur inertie et à prendre le chemin de la Banque?

Digitized by Google

Enfin, d'autres capitaux, actuellement productifs, ne se joindront-ils pas aux capitaux inertes dans une proportion suffisante pour que les inconvénients du réescompte l'emportent sur ses avantages?

### III. — *Le réescompte et les bas de laine.*

Existe-t-il actuellement de nombreux capitaux réellement inertes? La classique méthode qui consiste à empiler les pièces de cent sous dans des bas de laine est-elle encore pratiquée sur une vaste échelle?

Certes, on ne peut nier qu'en dépit de la vulgarisation de l'épargne, en dépit des grandes facilités que l'on a de faire des placements absolument sûrs, il existe un certain nombre de maniaques, à qui les mots action, obligation, fonds publics, compte courant, caisse d'épargne, inspirent une horreur maladive, et qui repoussent des placements présentant toute sécurité, et préfèrent laisser leurs capitaux chez eux à la merci des voleurs.

Certes, il arrive de temps à autre qu'un mendiant, qu'on croyait plongé dans la plus affreuse misère, ait été trouvé mort de privations dans le taudis où il cachait une fortune.

Cette fortune se compose parfois de billets de banque et de numéraire, et est donc inerte et improductive.

Mais les cas de cette nature ne sont-ils pas plutôt du domaine pathologique que du domaine économique? Ne sont-ils pas faits pour attirer l'attention du docteur Charcot, bien plus que celle d'un financier?

Il est permis de croire que les originaux, les insensés qui agissent d'une façon si manifestement contraire à leurs propres intérêts, ne forment qu'une rare, très rare exception, et que si l'on parvenait à réunir tout l'argent qu'ils accumulent obstinément chez eux, et à verser tout cet argent dans les caves de la Banque nationale, l'encaisse de celle-ci ne s'en trouverait pas notablement modifiée.

Si le réescompte avait le pouvoir magique d'attirer à la Banque tous les bas de laine, il est permis de croire que le résultat serait bien mince.

Digitized by Google

Mais ce qu'il est permis d'affirmer, et d'affirmer de la façon la plus positive, c'est que pas un bas de laine ne viendra se vider à la Banque par la vertu du réescompte : parmi les gens assez fous pour dédaigner les moyens existants de faire fructifier leur argent, pas un seul ne sera touché de la grâce, lorsqu'à ces moyens on sera venu en ajouter un autre, relativement incommode, difficile à comprendre, difficile à mettre à exécution.

Le réescompte sera sans influence sur les bas de laine.

Le moyen du réescompte ne s'adressera pas aux gens qui, *par crainte, par insouciance ou par ignorance*, laissent leurs capitaux inertes. Il s'adressera aux gens qui savent ce que c'est qu'un placement, qui sont à même d'en discuter les avantages et les inconvénients, et qui ne commettent pas la folie de laisser leurs capitaux improductifs.

Ainsi que le fait observer M. Picard, le réescompte s'est, de tout temps, pratiqué sur une petite échelle dans les banques particulières, auxquelles des négociants viennent racheter leurs effets au taux de la Banque nationale.

Mais soutiendra-t-on sérieusement que, si ce moyen de placer momentanément leur argent leur était enlevé, ces négociants se refuseraient à faire usage des autres moyens qui s'offrent à eux?

Si le réescompte est efficace, s'il atteint le but en vue duquel il a été proposé, les capitaux qu'il amènera à la Banque, en quantité suffisante pour influer notablement sur le chiffre de son encaisse, ne seront pas des capitaux inertes, mais bien des capitaux productifs et utiles.

Voici donc la démonstration qui incombe aux partisans du réescompte : l'argent déjà utile avant d'entrer à la Banque deviendra *plus utile* après y être entré.

### IV. — *Le réescompte et les banques de dépôts.*

M. Anspach a montré, dans sa première lettre au *Moniteur des Intérêts matériels* (1), que la diminution de l'encaisse de la

(1) *Lettres sur le réescompte*, p. 4 et 5.

Digitized by Google

Banque nationale n'est qu'un symptôme d'une situation critique préexistante : le manque de capitaux disponibles dans l'industrie.

Cette explication n'est pas universellement acceptée, ainsi qu'en témoigne l'étude de M. Picard.

D'aucuns voient, au contraire, la preuve d'un mouvement favorable dans cette intensité exceptionnelle avec laquelle se manifeste, à certains moments, le besoin d'argent.

Quoi qu'il en soit, personne ne contestera qu'on possède la preuve péremptoire que le besoin d'argent s'est accru dans l'industrie lorsque, par l'effet combiné de l'escompte et de l'échange des billets contre du numéraire, l'encaisse métallique de la Banque nationale vient à diminuer, lorsque le public enlève de l'argent à la Banque et fait jouer à celle-ci un rôle qui n'est pas le sien, le rôle de bailleur de fonds.

Pourquoi souscrit-on une lettre de change? Parce qu'on n'a pas de quoi payer comptant. Pourquoi présente-t-on cette lettre de change à l'escompte? Parce qu'on n'a pas de monnaie métallique ou fiduciaire en quantité suffisante. Pourquoi présente-t-on les billets au guichet de la Banque? Parce qu'on n'a pas d'argent en quantité suffisante.

Quand l'industrie entame l'encaisse métallique de la Banque nationale, il est certain que l'industrie manque d'argent.

Or, lorsqu'on manque d'argent, on cherche à s'en procurer par tous les moyens (il ne s'agit ici que de moyens licites, bien entendu).

S'imagine-t-on un industriel qui, gêné dans ses affaires parce que son fonds de roulement est insuffisant, se contentera de faire usage de la lettre de change et de l'escompte, et ne cherchera pas à sortir de la situation précaire où il se trouve, en recourant à l'emprunt sous une de ses multiples formes?

Ce n'est pas seulement à la banque d'émission que l'industrie aux abois demandera de l'argent; elle cherchera à s'en procurer partout où il s'en trouve; elle en demandera à tout individu ou groupe d'individus qui possède des capitaux disponibles.

Quelle est donc la situation d'une banque de dépôts dans les

Digitized by Google

instants de crise, caractérisés par une réduction de l'encaisse métallique de la banque d'émission?

L'industrie se tourne vers elle et lui adresse les sollicitations les plus pressantes. La banque, pour empêcher tout son encaisse de s'écouler, se voit forcée de faire à l'industrie des conditions de plus en plus dures, en vertu de la loi générale qui veut que lorsqu'une marchandise est rare elle devienne chère. Mais en même temps que l'encaisse tend à diminuer d'un côté, par suite des demandes d'argent émanant de l'industrie, elle est entamée, d'un autre côté, par les capitalistes qui ont déposé leur argent à la banque et qui, harcelés, eux aussi, par l'industrie, retireront leurs dépôts en tout ou en partie.

Telle est donc la double voie par laquelle s'écoule le capital disponible des banques de dépôts, en temps de crise monétaire: d'une part, on leur demande des fonds, d'autre part, on leur en prend *sans les leur demander*.

Prétendra-t-on, avec le panégyriste de M. Boucquéau, que la recrudescence donnée à l'emploi de la lettre de change, que les appels pressants adressés par l'industrie à ceux qui possèdent des capitaux disponibles dénotent non une situation critique, mais *un mouvement salutaire en train de s'épanouir* (1)?

Faisons aux partisans du réescompte la concession d'admettre cette appréciation, si contestable qu'elle puisse être. Au point de vue de la question actuelle, il est absolument indifférent que le mouvement qui porte l'industrie à chercher le numéraire à tout prix soit en lui-même nuisible ou favorable, désastreux ou salutaire.

Désirable ou non, ce mouvement, ayant pour effet de mettre à contribution l'encaisse de la banque d'émission, aura en même temps pour effet de mettre à contribution l'encaisse des banques de dépôts.

Si différentes que soient entre elles les banques d'émission et les banques de dépôts, les mêmes causes générales produiront sur leurs encaisses respectives les mêmes effets.

Il est incontestable que l'argent placé soit dans une nou-

(1) *Ernest Boucquéau*, etc., p. 32.

Digitized by Google

velle affaire, soit dans une affaire qui manque de fonds, comme c'est le cas en temps de crise monétaire, est toujours, en dernière analyse, enlevé à un établissement qui reçoit des dépôts, comme la Caisse d'épargne ou les banques de dépôts. En effet, vend-on des titres quelconques pour se procurer de l'argent disponible? Cet argent sortira de la caisse où il était primitivement enfermé, et, à moins que son détenteur ne soit un de ces maniaques qui se refusent à tout placement (et qui, par conséquent, se refuseront à un achat de titres), la somme en question constituait ou était sur le point de constituer un dépôt.

C'est le chiffre global des dépôts existants qui se trouvera donc affecté par l'accroissement du fonds de roulement d'une affaire ou la création du fonds de roulement d'une nouvelle affaire.

C'est cette faculté accordée aux capitalistes d'enlever leurs dépôts quand ils le veulent qui constitue l'un des grands risques des entreprises des banques de dépôts. Toutefois, ce qui diminue ce risque, c'est qu'au moment où il y a pénurie d'argent, on ne lance pas de nouvelles affaires : on se contente de chercher à sauver celles qui existent, et une banque de dépôts n'a donc pas à craindre que, outre les sommes qu'on lui prend à cause des besoins urgents de l'industrie, on vienne encore lui enlever des capitaux considérables en vue de la constitution de vastes entreprises.

Que conclure de ce qui précède? Si le réescompte parvient à son but, qui est de faire affluer les capitaux dans les caves de la Banque nationale, les banques de dépôts, déjà éprouvées par la crise, seront les premières à subir le contre-coup du déplacement factice amené par le réescompte.

### V. — *Le réescompte appelle l'escompte.*

De deux choses l'une : ou le réescompte sera efficace ou il ne le sera pas; ou il parviendra à amener des sommes importantes à la Banque nationale, ou son action sera trop faible

Digitized by Google

pour influer d'une façon appréciable sur le taux de l'escompte.

Bien que la seconde alternative semble de beaucoup la plus probable, il faut, pour pouvoir discuter utilement la question, supposer, avec les partisans du réescompte, que celui-ci sera efficace.

Ces prémisses admises, ce seront, ainsi que nous croyons l'avoir établi, les banques de dépôts qui seront les premières atteintes, puisqu'il leur sera interdit de défendre leur encaisse contre les capitalistes qui viendront leur reprendre leurs dépôts en vue du réescompte.

Donc, au moment où tous les établissements financiers manquent de fonds, le réescompte survient et reconstitue l'encaisse de l'un aux dépens de l'encaisse des autres.

Il importe de remarquer que, pour que le réescompte puisse commencer à agir efficacement, il faudra que le taux de l'escompte ait déjà dépassé notablement le taux ordinaire de l'intérêt des comptes courants des banques de dépôts. Pour décider le capitaliste à faire une opération beaucoup plus compliquée que le simple dépôt de ses capitaux, il faudra l'appât d'un bénéfice notablement supérieur à celui que produisent les comptes courants. Il faudra donc que le taux du réescompte, inférieur lui-même au taux de l'escompte, dépasse de beaucoup celui des comptes courants.

Quoi qu'il en soit, on peut supposer que le taux de l'escompte étant monté à 5 p. c., celui du réescompte à 4 p. c., il se trouvera parmi les capitaux qui afflueront à la Banque nationale une somme de 400,000 francs versée par un groupe de capitalistes pour une période de trois mois et retirée d'une banque de dépôts où elle rapportait 3 p. c.

Le bénéfice global que les capitalistes retireront de leur opération sera de 1,000 francs. C'est ce bénéfice qui les décide à creuser un trou (à la banque de dépôts) pour en boucher un autre (à la Banque nationale).

Quel sera le résultat de ce simple déplacement de 400,000 rancs enlevés à une banque qui déjà manquait de numéraire?

Le bruit pourra se répandre dans le public que la banque de

Digitized by Google

dépôts a vu diminuer son encaisse dans des proportions effrayantes. Une panique naîtra; on assiégera les guichets de la banque, et celle-ci verra disparaître son encaisse et s'approcher d'heure en heure, de minute en minute, l'instant de la suspension de payements.

Un résultat immédiat de la panique, résultat qui n'est certes pas celui que poursuivent les partisans du réescompte, sera d'inspirer une telle méfiance à ceux qui auront la satisfaction de rentrer en possession de leurs dépôts après avoir craint de les perdre, que pendant une période plus ou moins longue, en attendant que les craintes se soient calmées, l'argent restera chez les particuliers. Quant à la banque, si elle ne parvient à contracter immédiatement un emprunt, elle se verra forcée de suspendre ses payements, et sa catastrophe entraînera après elle cette avalanche de ruines et de désastres qui va se fractionnant et s'éparpillant dans toutes les directions, et frappant la société jusque dans ses membres les plus infimes.

Mais peut-être la ruine aura pu être évitée : au dernier moment, des bailleurs de fonds se sont présentés, qui ont consenti à tenter le sauvetage de la banque en y mettant, eu égard à la grandeur de leurs risques, des conditions effroyablement onéreuses.

Voilà donc la banque sauvée d'un désastre. Mais d'où tirera-t-on cette somme énorme destinée à venir remplacer celle qui est allée s'enfouir au fond des tiroirs et des coffres-forts?

Où trouvera-t-on l'argent nécessaire pour sauver la banque de dépôts? Dans d'autres banques de dépôts? Mais toutes souffrent de la situation actuelle : toutes manquent d'argent.

Et si les bailleurs de fonds ont pu, grâce à leurs comptes courants, arracher à d'autres banques une somme suffisante pour sauver la première, le danger ne fera que se déplacer, et la ruine de la première n'aura été conjurée qu'au prix de la ruine possible des autres. Si ces autres banques ont pu, de leur côté, éviter un désastre, c'est parce qu'elles auront su s'approvisionner en temps utile et remplacer l'argent qu'on leur a pris et dont elles avaient besoin. Or, à qui fera-t-on appel pour trouver cet argent ou la monnaie fiduciaire qui en tient lieu?



Digitized by Google

A la Banque nationale, par le moyen de la lettre de change et de l'escompte.

C'est donc forcément, en dernière analyse, à la Banque nationale qu'on s'adressera. C'est à elle qu'on viendra demander, non seulement la somme initiale de 400,000 francs qui a été enlevée à la banque de dépôts alors qu'elle en avait besoin, mais encore toutes les sommes destinées à remplacer celles qui, par suite de la panique, sont sorties momentanément de la circulation.

Donc, grâce au réescompte, les effets présentés à l'escompte croîtront dans une mesure effroyable, et les sommes supplémentaires que l'on demandera à la banque seront hors de toute proportion avec celles que le réescompte lui aura apportées.

Le réescompte aura donc pour effet indirect de diminuer l'encaisse de la Banque nationale.

On objectera, il est vrai, que, pour une banque de dépôts qui aura été menacée de la ruine et aura occasionné une recrudescence de l'escompte, il s'en trouvera beaucoup d'autres qui n'auront pas été à deux doigts de leur perte, et que du chef de l'argent qui a été enlevé à ces banques-là, le réescompte n'aura pas appelé une recrudescence de l'escompte. Erreur : la banque à qui l'on aura enlevé 400,000 francs au moment où, subissant l'influence de la situation générale, elle manque d'argent, cette banque n'aura qu'une chose à faire : faire rentrer au plus vite dans sa caisse les fonds qui lui manquent. Et c'est en s'y prenant à temps qu'elle évitera la situation périlleuse que pourrait faire naître la brusque diminution de son encaisse.

Voici donc la très simple opération qui va s'accomplir : un effet de 405,000 francs sera souscrit par la banque de dépôts et présenté à l'escompte de la Banque nationale. Les 400,000 francs reprendront donc le chemin de la banque de dépôts, d'où ils sont sortis. Et, trois mois après, le groupe de capitalistes, s'il ne renouvelle pas son opération, rapportera ses 400,000 francs à la banque de dépôts qui, de son côté, payera à la Banque nationale les 405,000 francs qu'elle lui doit.

Digitized by Google

Telle est l'opération, réduite à ses termes les plus simples, par l'hypothèse de tout un groupe agissant solidairement et simultanément. Mais si l'on eût fait une hypothèse plus complexe, cela n'eût rien changé au résultat final.

La conséquence du réescompte aura donc été celle-ci, à supposer qu'il n'ait entraîné ni ruine, ni menace de ruine, ni panique : l'encaisse de la Banque nationale n'aura pas varié, si ce n'est par le bénéfice de 1,000 francs qu'elle aura retiré de l'opération supplémentaire effectuée grâce au réescompte suivi de l'escompte.

Admirable *circulation* des capitaux : ceux-ci, au lieu de *dormir* dans la caisse de la banque de dépôts, en seront sortis le matin pour y rentrer le soir.

Admirable remède destiné à sauver la société et dont les effets auront été simplement ceux-ci :

Le groupe de capitalistes aura réalisé un bénéfice de 1,000 francs, grâce au taux du réescompte à 4 p. c. substitué au taux des comptes courants à 3 p. c.

La Banque nationale aura, par cette opération supplémentaire, venant s'ajouter à toutes ses autres opérations, sans y rien modifier, réalisé un bénéfice de 1,000 francs, grâce au réescompte d'une somme à 4 p. c. combiné avec l'escompte de la même somme à 5 p. c.

Enfin, la banque de dépôts aura subi une perte de 2,000 francs en se trouvant astreinte à payer le taux de l'escompte au lieu du taux de ses comptes courants.

Admettant toujours, avec les promoteurs du système, la très invraisemblable hypothèse de l'efficacité du réescompte, on pourrait se demander si cette efficacité n'aurait pas pour conséquence de tuer les banques de dépôts. Une telle conclusion serait évidemment d'un pessimisme exagéré, car il sera très facile aux banques de dépôts de se mettre à l'abri des effets désastreux du réescompte : il leur suffira d'élever suffisamment le taux de l'intérêt des comptes courants pour que les capitalistes n'aient plus aucun avantage à retirer leurs dépôts en vue du réescompte.

Mais, obligées de faire des conditions plus belles à leurs

Digitized by Google

créanciers, les banques de dépôts se trouveront dans la nécessité de faire des conditions plus dures à l'industrie, et ce sera celle-ci qui pâtira du réescompte et qui, ne pouvant plus obtenir des banques de dépôts ce qu'elle en obtenait antérieurement, se trouvera forcée d'adresser des sollicitations plus pressantes à la Banque nationale.

Qu'en résultera-t-il? Une augmentation du taux de l'escompte.

On le voit, de quelque façon que l'on envisage la question, on aboutit toujours à une recrudescence dans l'emploi de la lettre de change et par conséquent à une élévation du taux de l'escompte.

## VI. — *Tendance à l'équilibre.*

Ceux qui croient sauver la société en déplaçant le numéraire par des procédés factices, lorsque le numéraire manque partout, ne voient pas que l'équilibre tend toujours à se produire : celui qui, au moment où tout le monde manque d'argent, en manque le moins, sera évidemment celui qui consentira le plus facilement à se défaire d'une partie de son encaisse, et qui y mettra les conditions les moins onéreuses. Celui chez qui le besoin d'argent se fera le plus vivement sentir, sera celui qui fera les plus grands sacrifices pour s'en procurer. C'est par le jeu naturel de toutes les initiatives individuelles, s'exerçant sous l'impulsion de l'intérêt de chacun, que le numéraire tendra toujours à prendre son niveau, en s'écoulant des points où il est le moins nécessaire vers ceux où il l'est le plus.

Quant à ceux qui croiront pouvoir rompre l'équilibre, opérer un déplacement factice des capitaux, ils verront toutes leurs combinaisons, si ingénieuses qu'elles soient, déjouées par une puissance formidable, par une force contre laquelle il est inutile de lutter, la résultante de tous les intérêts privés.

On connaît l'expérience classique des vases communicants : lorsqu'on verse de l'eau dans une série de vases qui possèdent des orifices à leur partie inférieure et sont reliés entre eux par des tuyaux, l'eau atteint le même niveau dans tous les vases.

Digitized by Google

Qu'on imagine un expérimentateur ignorant cette propriété et se faisant en outre l'étrange illusion de croire qu'il remédiera à l'insuffisance de l'eau dans l'ensemble des vases en remplissant davantage l'un d'entre eux aux dépens de son voisin.

Il se mettra en devoir de verser dans le premier vase l'eau qu'il aura puisée dans le second : et les surfaces resteront à leur niveau primitif.

Non, elles n'y *resteront* pas : elles y *reviendront*, mais n'y reviendront qu'après une période transitoire de trouble et d'agitation, pendant laquelle la masse liquide tout entière aura été profondément ébranlée.

Et lorsque ensuite, le calme étant rétabli, on cherchera quelles ont été les conséquences de cette impuissante et inopportune intervention, on constatera que le seul résultat obtenu aura été ce que, dans le langage des mécaniciens, on appelle une dépense improductive d'énergie, une déperdition, une dilapidation de force vive.

## VII. — *Expérimentation du système de réescompte.*

Les partisans du réescompte demandent qu'on fasse de leur système une expérience et se plaignent amèrement de la routine qui empêche les gens de la haute finance d'accéder à leur désir.

Si l'expérience se faisait, il est permis de croire qu'elle montrerait aux adeptes du réescompte à quel point ils se sont fait illusion sur l'efficacité, sur la désastreuse efficacité de leur système. Les sommes versées aux guichets de la Banque nationale seraient vraisemblablement si minimes que l'encaisse de celle-ci n'en serait pas affectée d'une façon appréciable et que, d'autre part, la perturbation produite au dehors par le déplacement de ces sommes serait absolument insignifiante.

Mais cette probabilité suffit-elle pour qu'on fasse l'expérience demandée? Suffit-il qu'il soit très probable qu'une bombe n'éclatera pas pour qu'on jette cette bombe au milieu de la foule?

Digitized by Google

Les inventeurs ont tous un vif désir d'expérimenter leurs inventions. Lorsqu'ils n'exposent qu'eux-mêmes, libre à eux. Mais lorsque c'est la société tout entière qui est menacée par les résultats de l'expérience, il est tout au moins permis de montrer un peu de circonspection. Et c'est à ceux qui, d'un cœur léger, voudraient tenter l'aventure, sans souci des catastrophes qu'on leur prédit, sans souci des souffrances sans nombre qu'ils attireront sur leurs semblables, c'est à eux que l'on peut rétorquer cette parole adressée par M. Boucquéau à ses antagonistes : « Qu'as-tu fait de ton frère? »

L. ANSPACH.

Digitized by Google

# DU CANAL A LA FORÊT[1]

## XII

Les flancs dilatés, les pieds larges dont les fers retentissant sur le pavé faisaient se retourner et se garer longtemps d'avance les passants, un cheval roulait par les rues populeuses vers le haut de la ville un lourd berlingot, à l'une des glaces duquel un enfant montrait sa mine curieuse et réjouie. Si la voiture était vieille, si la jument qui la traînait avait la panse ballonnée, le cocher, par sa tenue et son costume, s'harmonisait avec cet ensemble et le complétait.

De l'allure d'un chariot chargé de lingots de plomb, l'équipage gravit les pentes de la rue de la Madeleine et de la Montagne de la Cour. Temps sec, soleil terne. Au Parc, annoncé depuis plusieurs semaines par des affiches alléchantes, un concert de musique militaire mettait par la ville la population en un mouvement inusité vers un même point. Jeanne, pour proscrire son ennui, allait, elle aussi, promener Valentin, sous les ombrages des grands arbres, autour des plantureux boulingrins; le grand bassin bruissait du grésillement de sa gerbe. Le monde se pressait nombreux dans les allées. Déjà, dans l'un des quinconces, la grosse caisse ronflait. Les gens se croisaient au passage, s'entre-regardaient. Les femmes s'observaient, annotant les moindres particularités des toilettes : ce qui était de mode, ce qui ne l'était plus, et ce qui le serait bientôt. Les jeunes

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 avril 1893.

Digitized by Google

hommes, le chapeau de haute forme très luisant, les cheveux coupés court, le col droit, la cravate épaisse, un veston étriqué à manches serrantes, le pantalon large, coupe droite, tombant sur un soulier vernis, un bâton noueux à la main, comme en portaient les petits maîtres du Directoire, s'en venaient la tête figée, un peu penchée en avant.

Parmi les personnes qu'elle rencontre, Jeanne croit retrouver cette jeune et jolie femme blonde dont elle a reçu, un dimanche, le secours à l'église. Cent fois elle a désiré la revoir. Enfin, le sort la favorise : c'est bien elle. Mais pourquoi se montre-t-elle embarrassée, semblant vouloir éviter d'être reconnue? Il est trop tard : Jeanne va droit à elle et l'arrête; et, en même temps, s'arrête un monsieur...

Heureuse, la femme de Blaise rappelle avec effusion le service rendu. Antonine a beau lui faire signe, s'excuser, se dérober au compliment, la mère de Valentin persiste.

Cependant le monsieur écoute, intrigué, jette alternativement ses yeux sur Jeanne et sur sa nièce pour les interroger et comprendre.

« Fort bien! Antonine a rendu un service. Brave fille, il la reconnaît bien là. Et notez, fait-il remarquer à Jeanne, en se présentant lui-même, que jamais elle n'en a dit un mot... Pas vantarde, sa nièce à lui... Commandant Flavule, retraité pour l'heure, mais en toutes circonstances le serviteur très humble de madame... »

Et il s'arrête, prêtant l'oreille pour permettre à Jeanne de lui donner son nom. Antonine l'interrompt et le pousse légèrement du coude, l'engageant ainsi à se taire.

Jeanne pressait les mains de son amie; elle aurait voulu ne pas la quitter, cherchant un prétexte pour rester auprès d'elle, qu'on lorgnait, qu'on se montrait, et qui semblait fort gênée de l'attention dont elle était l'objet.

Empressée de montrer son fils, la mère de Valentin le fit avancer; mais quand d'un air boudeur il vit ces importuns se jeter en travers de sa promenade, il se rebiffa; comme tous les

Digitized by Google

enfants, il était curieux du nouveau et le nouveau cessait tout à coup pour lui.

« Dis donc bonjour à madame, lui recommanda Jeanne. Elle a été bien bonne pour mémère... Sois donc gentil... »

Plus on l'exortait à la gentillesse, plus il se renfrognait.

« C'est drôle, fit remarquer le commandant, qui aurait voulu avoir sa part des risettes du bébé... Il ressemble à quelqu'un que j'ai rencontré... Voyons donc... le major Dubois... non, le lieutenant Kalf... Pas ça encore. »

Antonine savait bien de qui Valentin avait les traits, en ce moment surtout, qu'il fronçait le sourcil et avançait sa lippe :

« Des visions, s'écria-t-elle. Va, petit homme, continue ta promenade. Nous le chagrinons à le regarder ainsi. »

La bonne prit les devants, et Valentin, rendu à lui-même, tout aussitôt fut enchanté. Jeanne suivait, un peu simple, comme de coutume, constatant qu'on ne mettait aucun empressement à agréer sa société, se demandant comment elle prendrait congé; un flot de monde dispersa le groupe, tandis que l'enfant qui voyait sa mère rester en arrière, empêchée dans sa marche et ahurie, appelait sa maman, colère, bleuissant, convulsé.

On eut toutes les peines à le tirer de cet état. Au bassin, les évolutions de l'eau qui lançait dans l'espace, avec le bruit d'une vapeur qui fuse, ses bulles que diamantait en ce moment le soleil en profusion de pierreries étincelantes, fixèrent son attention. Ravi, l'enfant maintenant tendait ses petites mains, les doigts agités comme pour toucher et presser ces éblouissantes étincelles qui dansaient devant lui.

Sa mère s'amusait de son amusement, attendrie. Derrière elle, dans la grande allée piétinée par la foule, avec les derniers accords de la musique, s'entendait un brouhaha indistinct.

Il fallut de la diplomatie et de longues négociations quand il s'agit de faire comprendre à Valentin que le moment était venu de renoncer à ces clartés, à ce mouvement, à cette joie, pour rentrer dans les habituels et obscurs ennuis. Jeanne elle-même eut pitié de lui.

Digitized by Google

Cependant, le berlingot aux cuirs roussis stationnait patiemment à l'une des grilles de la promenade. Parmi la masse de piétons qui s'écoulait par cette issue, plus d'un remarqua le véhicule démodé pour s'en gausser. Jeanne n'a pas aperçu, en y montant, le sourire narquois, non loin d'elle, de sa bienfaitrice dont les paupières en passant cillaient sur ses yeux agrandis comme des mains qui applaudissent.

C'était donc là la splendeur qu'il lui eût réservée, à elle, ce Blaise fastueux et vantard? Presque une vengeance que cette mesquinerie envers l'épouse légitime. Il était donc sot et niais? Elle lui avait fait accroire un jour qu'elle l'aimait encore assez pour être jalouse. C'était mal exprimer ce qu'elle éprouvait. Supérieure par sa beauté à la plupart des femmes, supérieure aussi par la noblesse des sentiments, légitimement elle en appellerait de toutes les forces de son âme d'un abandon immérité. Mais depuis qu'elle s'était rendu compte du sort que Blaise lui aurait fait, son ressentiment perdait d'intensité.

Puis elle se prit à rire toute seule, d'un rire nerveux. Sa rivale ainsi charriée par la ville, elle ne parvenait pas à en oublier le piteux effet.

Le commandant, à ses côtés, avait beau lui parler, lui faire observer ce qu'ils rencontraient. Elle n'entendait pas. Et comme pour activer son amertume, c'est à qui sur son passage lui témoignait son admiration ; des lèvres murmuraient des mots dont elle trouvait le sens dans l'expression extasiée des yeux.

Quand cette Jeanne, en possession de mari, avait-elle eu un succès semblable au sien? Elle était donc réellement digne d'hommages, elle, digne surtout d'aboutir à mieux qu'à ce misérable berlingot.

Cette fois, son rire fut si ouvert, si franc, que le commandant, qui s'était arrêté étonné, l'interrogea :

« Rien », affirma-t-elle, avec un haussement d'épaules souverainement dédaigneux.

Et elle continua sa route, la tête et le buste dressés plus fièrement que de coutume. Ce qui l'embellissait encore.

Digitized by Google

Tandis qu'elle songeait ainsi, Blaise Waaspe, ce parcimonieux dispensateur de ridicules, l'homme aux calculs positifs et nets qui ne perdait jamais de vue le but vers lequel il marchait, avait réfléchi de son côté.

La nièce du commandant Flavule, pour superbe qu'elle fût, n'était après tout pas une femme qu'un négociant puisse épouser. Il s'en était énamouré à l'âge de l'irréflexion. Personne qui, à sa vue, ne se fût, depuis qu'elle avait eu seize ans, senti les papilles irritées, comme les gourmets devant un mets savoureux. Mais la jeune fille, restée sage, nous l'avons constaté déjà, jouissait par cela même, sans doute, d'une notoriété qui l'avait exposée bien des fois à des exagérations d'appréciation, à des jalousies, à des haines féminines plus faites pour la mettre en évidence que son évidente beauté.

Impossible comme femme, comme épouse légitime, elle pouvait être, au contraire, comme maîtresse, une condition de succès, presque de réclame. La maîtresse de Blaise, cette belle créature, roulant en huit ressorts, étincelante de bijoux et de grâce! Cela aussi pose un homme, cela aussi lui sert de réclame et prouve en faveur de l'état de ses affaires. Du matin au soir, du haut au bas de la ville, dans tous les cercles, dans toutes les réunions, un seul sujet de conversation désormais : Blaise Waaspe, ce négociant du canal, parvenu à se payer ce luxe. Avez-vous vu la livrée de ses gens et la parure qu'elle portait l'autre soir au théâtre, cette Antonine?

Blaise se frottait les mains d'orgueil. Mais ce n'était qu'un rêve!

## XIII

Une chevauchée à travers la forêt. Sur l'une des grandes chaussées qui mènent à Tervueren, des éclats de rire et de voix se mêlant au froufrou d'un galop rythmé et soutenu sur la terre molle des accotements. A travers les arbres, et de loin, la poussière jaunâtre soulevée ressemblant à des déflagrations. Les cavaliers passaient rapides. Avec un peu d'imagination,

Digitized by Google

arrêté sous la futaie ombreuse, on pouvait, à distance, dans la pleine clarté de la route, en plein flamboyement du soleil, prendre cette troupe pour quelque ronde fantastique.

A l'intersection d'une autre chaussée coupant la première perpendiculairement, la troupe s'arrêta sous l'impulsion de quelqu'un qui semblait la commander et qui ne faisait que la précéder. Une amazone, autant qu'il était possible de préciser à cent mètres de distance, brusquement avait interrompu son mouvement en avant, et tout le monde avait immédiatement fait comme elle. On délibéra. Un certain nombre de cavaliers prirent à droite ; sept autres, dont l'amazone, continuèrent dans la direction première, et de nouveau la poudre du chemin se souleva en un tourbillon où quelques points noirs persistaient pour disparaître bientôt sans laisser plus de traces que le tourbillon lui-même. La forêt avait repris sa silencieuse et majestueuse solitude en ses grands arbres alignés, ses coulées d'ombres et ses tombées de lumière par intervalles inégaux.

Cependant, les sept montures étaient arrivées à l'issue du bois ; l'espace s'élargissait ; des champs, des guérets, des emblavures se succédaient ; la route décrivait une légère courbe, des sentiers venant s'y souder avec des fonds de glaise, bordés d'herbes. Des maisons basses, isolées, blanches de crépi, précédées ou entourées de jardinets dont la terre fraîchement remuée répandait sa bonne odeur. Un verger ; dans le verger, des vaches abritées par le reflet noir sur le pré clair des pommiers noueux ; puis, les bâtisses se serrant de plus près, alignées comme une troupe à la parade et finissant par se souder les unes aux autres, diverses de forme, de taille, de ton, de destination. Ici le chaume, là la tuile, de temps en temps l'ardoise cossue. Au fond du tableau se massant, s'escaladant en désordre, les constructions qui forment le gros du village, d'où surgit son clocher, maigre, mal équilibré, comme tordu ; encore des parties de façades et des toitures entrevues, et dans le recul de l'horizon, par une trouée de verdure, une bande d'un ton violet intense allant se fondre et se perdre dans des teintes vaporeuses, indécises : la forêt qui reparaissait.

Digitized by Google

Après avoir mis en émoi les habitants, intrigués du bruit et du mouvement, la cavalcade s'était arrêtée enfin à la demeure de Maurard père. Elle franchit la grille, l'amazone toujours en tête, serrée de près par un zélé cavalier plus assidu que les autres et se tenant constamment à portée de la voix.

Rouge, animée par la course, les cheveux défrisés, fouettant l'air de sa cravache, l'intrépide écuyère parvint à rompre si brusquement l'élan de son cheval que l'animal fléchit sur ses jarrets, mordillant son mors et se tachant d'écume. Puis elle héla un domestique, en riant comme une folle ou une gamine.

Maurard père, de son cabinet de travail, l'avait vue et s'était dirigé vers le perron, où Mme Maurard le rejoignit presque aussitôt :

« C'est moi! s'écria Rosine gaiement. Je viens demander un moment d'hospitalité avec quelque chose pour me... pour nous rafraîchir, ces messieurs et moi, modifia-t-elle en s'inclinant vers ses compagnons de route.

Qui, messieurs, d'entre vous veut être assez aimable pour m'aider à descendre? »

Cinq cavaliers mirent pied à terre, mais un seul se précipita : Van Roben reçut la jeune femme dans ses bras, toute palpitante.

« Du champagne! » commanda-t-elle.

Et le champagne servi, elle le but, avec, après chaque verre, des claquements de langue qui ajoutaient encore à ses grâces. Il fallait aussi, maintenant, qu'on eût des biscuits, un gâteau, quelque chose à mettre sous la dent enfin.

Les hôtes se servirent sans gêne. Ils s'étaient faits de la maison, donnaient des ordres, sans souci de la présence des maîtres du logis. Trois de ceux qui s'imposaient ainsi avaient été rencontrés suivant la même route que Rosine, son mari et Van Roben. Ils avaient marché dans le sillage de l'entraînante amazone et ne s'en étaient plus séparés. Ils ne se connaissaient autrement, elle et eux.

Suffisamment restaurés, Rosine et les gens de son escadron

Digitized by Google

se mirent à parcourir sans gêne le petit parc de la demeure paternelle; elle donnait des détails, critiquait hardiment tout.

Aubin seul tenait compagnie à son père. Quant à la chère maman Maurard, qui acceptait philosophiquement, en apparence du moins, toutes les situations, elle s'occupa de rétablir l'ordre.

« Tes affaires vont bien, à ce que je vois, fit remarquer Maurard à son fils. Les alarmes dont ta dernière lettre donnait un palpitant exposé nous avaient attristés. Elles ont pris fin; tant mieux!... Je ne saurais plus consentir au moindre sacrifice. Ma position et celle de ta mère, qui a droit à des ménagements, ne peuvent être compromises davantage. A toi d'employer tes facultés et ton activité à servir tes intérêts... Tu es parvenu à quelque heureux résultat sous ce rapport, j'espère? »

Aubin se taisait. A peine un mouvement des épaules en signe de négation.

« Comment pourvois-tu à ce train de vie? Tu reçois beaucoup, je le sais...

— J'ai eu du monde une ou deux fois, en effet.

— A ton gré; cela te regarde... Mais quand tu nous dépeins ta position de façon à nous faire redouter une catastrophe... j'ai bien le droit, je pense, de m'étonner, de me féliciter d'un retour si subit à la prospérité. »

Aubin s'efforça, en se détournant de la lumière qui tombait de la fenêtre ouverte, de dérober ses traits et sa pâleur. Un bronze près de lui posé sur un socle et qu'il connaissait depuis sa tendre enfance semblait l'absorber.

« Tu es instruit, continua Maurard avec un calme voulu. Ton diplôme de docteur en droit devrait te conduire à un poste honorable. Es-tu inscrit au barreau?

— Triste condition, avocat débutant... Que de temps ne faudra-t-il pas pour me créer une clientèle!

— Veux-tu que je sollicite ton entrée dans une de nos grandes administrations?

Digitized by Google

— Peuh!... Supposons que, grâce à ton crédit, je sois l'objet d'une faveur exceptionnelle, que je devienne directeur, directeur général d'emblée; piètre résultat! Je me demande quelle figure j'aurais sous une pareille dignité...

— La figure d'un honnête homme, parbleu!...

— Sans doute, cher père... Mais vous êtes-vous jamais rendu compte des exigences de Rosine?... Femme adorable, vous l'avez constaté et déclaré plus d'une fois, mais qui ne peut souffrir la médiocrité, à qui il faut le luxe, la vie à large envergure...

— C'est à toi à la corriger de ces manies... Ramène-là par le raisonnement, par l'exemple, à des façons d'être et de voir plus modestes. Le bonheur ne consiste pas à gaspiller l'argent, mais à se créer des satisfactions en rapport avec ses moyens et son milieu...

— Oui, oui! soupira Aubin en se penchant davantage sur la figurine de bronze.

— Pour ma part, je suis à bout de sacrifices. Ce qui me reste est le bien de ta mère, de ta sœur...

— Jeanne est placée; son mari fait d'excellentes affaires.

— Et il aurait le droit de me demander pourquoi j'ai dépouillé sa femme à ton profit. Imite l'exemple de ta sœur et de son mari, modère ce train de maison que tu mènes. Quel besoin d'avoir des chevaux si l'on n'a pas les ressources que comporte un pareil luxe?

— Rosine les aime; je les lui ai promis quand je lui faisais la cour...

— En avait-elle?... Si je ne me trompe, sa famille n'était pas à même de lui en donner...

— Père, je t'en prie, s'écria Aubin tout frémissant, n'entamons jamais ce chapitre. Rosine est ma femme, je tiens à ce que personne ne lui manque d'égard...

— Mais...

— Et c'est lui en manquer que de lui jeter constamment son passé à la face.

Digitized by Google

— Tu es fou!

— C'est possible; mais je désire que cet entretien finisse... Tu ne me donneras rien; mais je conserverai ma liberté d'agir à mon gré. »

Maurard, lui aussi, avait changé de physionomie. Pour la première fois, il avait une discussion de ce genre. Toujours son autorité était restée intacte et respectée. Il faisait de cette autorité un usage modéré; il fallait pour qu'il y eût recours des motifs graves. Ses enfants étaient de nature malléable, sans caprices exagérés, sans vices. Jeanne ne s'était jamais montrée que douce, pliante. Chez Aubin, les premiers actes d'insubordination dataient de l'époque où, contre le gré de ses parents, il connut cette Rosine à propos de qui la discussion se rouvrait.

Conscient de sa longanimité passée et de son rôle, de son devoir, Maurard sentait la colère l'envahir. A aucun prix, et à raison même de sa mansuétude constante, il n'aurait souffert qu'on lui manquât de respect. Cet appel à la liberté de ses actions, fait par Aubin, lui parut monstrueux. Quoi! c'est au moment où il en appelait au bon sens de son fils, où il lui traçait la voie à suivre pour éviter et les soucis et les remords, que ce même fils lui répondait : Gardez vos bienfaits; je garde ma liberté à laquelle je vous défends de porter atteinte!

« Malheureux! C'est quand je cherche à t'éclairer, à te ramener à la raison, que tu invoques le droit d'agir à ta fantaisie! Tu cours à ta perte, entends-tu bien? Mais si tu refuses mes conseils, je dégage toute responsabilité. Je n'aurai à me reprocher que mes faiblesses envers toi. »

Aubin blémissait sous la justesse de ces reproches. Lui aussi appréhendait ce lendemain que son père lui faisait entrevoir. Il avait une notion très nette de la situation dans laquelle les exigences de sa femme l'engageaient chaque jour davantage. Mais comment s'y soustraire? Enrayer l'esprit de prodigalité chez Rosine, c'était fouetter l'océan pour lui commander d'apaiser ses colères. Elle était ainsi. Aucune considération ne

Digitized by Google

l'arrêterait. L'honneur de son mari? Aurait-elle souci de son honneur à elle-même? La nature lui avait donné ces appétits dévorants. Tout y passerait. Voilà ce que savait Aubin. Cette femme à laquelle il s'était attaché aspirerait le meilleur de son être : sa fierté, sa dignité, le respect de lui-même. Mais il avait besoin de cette femme, il la lui fallait à tout prix. Oh! si jamais elle appelait à son aide quelqu'un, si, plutôt que d'accepter la médiocrité, elle méditait de se soustraire à son amour à lui! Si jamais elle le fuyait!

Et Aubin devenait fou, oubliant même la sévérité paternelle qui s'appesantissait sur lui en ce moment.

Un frais éclat de rire, du fond du parc, annonça l'approche de Rosine suivie de sa cour. La traîne de sa robe d'amazone, retenue sous son bras gauche, découvrait, pointant sous de fins pantalons de satin noir, son pied cambré et mignon. Elle rayonnait, ravissante ainsi dans la souplesse de ses mouvements et la correction de ses formes.

Maurard s'était éloigné, chagrin, ne voulant pas revoir sa bru. Elle lui faisait horreur. Sous cette enveloppe attirante, il devinait tout à coup des choses mal définies.

Quant à la mère, personne ne s'était occupé d'elle. Rosine lui avait frôlé la main du bout de son doigt ganté.

« A cheval! messieurs », ordonna sa voix chaude. Chacun se précipita. Van Roben, qui ne la quittait pas, empressé, officieux, l'aida à se mettre en selle. Et comme Aubin, absorbé, ne songeait même pas à prendre ses dispositions pour partir : « Allons, beau ténébreux, en route! » cria-t-elle en le touchant à l'épaule du bout de sa cravache. Puis, sans attendre, sans s'informer de son beau-père, avec un petit salut sec à sa mère, comme une folle, exubérante de santé et de vie, elle enleva son cheval au galop, et toute la chevauchée entraînée reprit la direction de la forêt.

Et la forêt retentit des mêmes bruits que le matin et, sur la route, la poussière de nouveau s'éleva en nuages ensoleillés.



Digitized by Google

## XIV

Cédant à la poussée de son ambition, de cette idée qui lui était venue d'associer Antonine Flavule à sa fortune et à ses plaisirs, sentant d'ailleurs ses chairs crier, Blaise Waaspe avait tracé son plan. Il s'agissait de profiter du premier tête-à-tête et d'éviter qu'un fâcheux fût là pour empêcher Antonine de l'entendre.

Un jour qu'il fut reçu, il crut la trouver moins hostile. Mais si bienveillante, si indifférente plutôt que fût l'attitude de celle auprès de qui il accourait, à sa seule façon de lui rendre le bonjour, de répondre à son serrement de main, il aurait pu saisir une nuance qui l'aurait édifié, peut-être, s'il avait été moins prévenu en sa propre faveur et si ses sens avaient été plus affinés. Il est des mouvements de l'âme qui nous échappent faute de notions tactiles suffisantes. Blaise, d'ailleurs, ne se piquait pas de sensibilité; il l'avait en horreur. Il se crut donc bien accueilli.

Cependant, Antonine gardait le silence; d'un signe nonchalant de la main, elle montra au visiteur un siège à distance. Il voulut corriger l'effet de cet invitation et s'approcha. D'un geste impérieux, elle l'arrêta.

« Comment expliquerez-vous votre présence ici, demanda-t-elle en s'exhortant au sang-froid et d'un débit lent, affectant l'indifférence, quand, tout à l'heure, mon oncle vous surprendra? Non que j'aie l'intention de vous conseiller sur le genre de motif que vous aurez à invoquer; charitablement, je veux vous prévenir qu'il vous faudra des raisons sérieuses... Mon oncle a des idées à lui, il tient à ce qu'on me respecte et, au besoin, il l'exige. »

Blaise fut un peu démonté.

« Je vous écoute, persista Antonine, toujours avec la même apparence de tranquillité d'esprit.

— Je ne sache pas que j'aie à excuser ma visite. Je passais, j'ai vu de la lumière, j'en ai conclu que vous étiez chez vous; je me suis informé, un domestique m'a répondu, il m'a précédé

Digitized by Google

pour m'introduire... Je n'ai eu recours ni à une effraction ni à un bris de clôture.

— Et si, malgré ces intentions d'une innocence appréciable... si, malgré la complaisance qu'on a mise à vous ouvrir ma porte, mon parent pousse la curiosité jusqu'à vouloir être informé du motif qui vous a amené?...

— L'intérêt, la sympathie toute naturelle que vous inspirez à tous ceux qui ont le bonheur de vous connaître... Voyons, chère Antonine, ne t'amuse pas à mes dépens. Le commandant Flavule est homme du monde, et si j'ai à justifier ma présence auprès de toi, je me tirerai d'affaire, je t'assure, sans qu'il doive en résulter rien de fâcheux pour personne.

— Soit! mais veuillez, je vous prie, vous dispenser de me tutoyer. Ces familiarités, que rien ne légitime, me blessent.

— Je tiens trop à m'assurer vos bonnes grâces pour ne pas m'empresser de vous obéir.

— Eh bien! allez-vous-en et vous mettrez le comble à votre urbanité.

— Mais, amie bien-aimée, ne vous rendrez-vous donc jamais compte de ce que je souffre? Ne consentirez-vous jamais à me pardonner? Hé! je vous l'ai dit déjà, le sentiment que je vous portais autrefois, il est encore vivace dans mon cœur, cent fois plus : car la réflexion et l'expérience m'ont révélé tout votre mérite.

— Je ne vous ai jamais connu tant d'esprit », fit remarquer la jeune fille, agacée, mais se contenant encore, les deux mains jointes dans son giron, la tête légèrement inclinée, fixant dans un plissement de ses yeux un coin obscur de la chambre, marquant du talon la mesure de quelque mélodie qui lui passait par la tête et dont le mouvement relativement lent était en opposition avec le caractère déchirant de la phrase musicale : de stridents hurlements; un ouragan arrachant des sons à une harpe qu'il déchire.

« Vous vous tirerez d'affaire quand le commandant sera là.

— Mais vous-même,... toi-même, chère Antonine, inter-

Digitized by Google

pella Blaise, qui se rapprocha, n'as-tu pas aussi à justifier ma présence ici? Quand j'y venais autrefois, n'était-ce pas avec ton assentiment? Nous nous aimions, tu m'aimais...

— Misérable! fut le cri indigné d'Antonine ne se contenant plus. Il vous appartient bien de venir me jeter encore une fois ce passé à la face... Si tout à l'heure le commandant m'interroge, sur mon honneur, je lui dis tout, et ma naïve confiance en votre loyauté, et votre basse infamie, cette lettre que vous n'avez pas eu honte de m'écrire... La dernière et la plus caractéristique. Croyez-vous qu'il se contentera, comme motif de votre présence ici, de l'effet produit sur votre rétine par la lumière de ma lampe?... Croyez-vous que ma complaisance à vous recevoir rendra votre conduite plus correcte? »

Elle s'était levée, se montrant prête, au moindre mot de Blaise, à courir sur lui les ongles en avant pour lui déchirer le visage.

Lui, pâle, souriant d'un air de triomphe, qu'elle interpréta et qui la cingla comme d'un coup de verge.

Elle l'aimait encore; c'était la seconde fois qu'elle en fournissait la preuve par cette véhémence et ces menaces! Telle était la pensée de Blaise, heureux de ce cri, de ce délire de la passion chez la femme qu'il voulait.

Quelqu'un entra. Antonine, toute frémissante encore, debout, le coude à la tablette de la cheminée; Blaise, reculé jusqu'au milieu du salon, contre la table, le buste en pleine lumière, la tête noyée dans l'ombre. Le commandant souhaita joyialement le bonsoir à sa nièce en s'avançant vers elle.

Pour toute réponse et sans rien changer à son attitude, Antonine lui désigna Blaise, semblant dire : Saluez monsieur, soyez poli envers lui, mais débarrassez-m'en.

« Hé ! fit le commandant en pirouettant sur ses talons, hé! c'est M. Waaspe, si je ne me trompe? Comment vous portez-vous, et qu'est-ce qui nous vaut l'honneur de votre visite? »

Digitized by Google

Flavule n'aimait pas ce Blaise qu'il avait traité déjà de désœuvré. Ce soir-là, il n'était pas mieux disposé.

Blaise n'eut pas à le considérer longtemps pour s'en apercevoir. A travers ses cils blancs et mobiles, de son œil pâle tombait un regard étrange. Pour la première fois, le mari de Jeanne se douta que l'homme en présence de qui il se trouvait pourrait être de nature peu accommodante.

Interpellé, Blaise s'était mis debout, et affectant un air d'assurance et de dégagement :

« Je passais, j'ai vu...

— Oui, M. Waaspe a aperçu de la lumière, il a fait retentir le timbre, a eu la gracieuseté de monter jusqu'ici pour... Mais achevez donc, monsieur Waaspe!

— Pour... bêla Blaise, qui ne comprenait pas et qui, embarrassé, cherchait dans son esprit un motif plausible.

— Achevez donc, insista traîtreusement Antonine, toujours appuyée à la cheminée, immobile. Votre démarche est trop flatteuse pour qu'elle ne soit pas bien accueillie par mon oncle. »

Que voulait-elle, Dieu du ciel!

« Certes, balbutia-t-il, comprenant qu'il devait dire quelque chose,... ma démarche, comme veut bien le reconnaître mademoiselle, n'a rien qui ne soit... Cependant, en y réfléchissant, elle est peut-être indiscrète et je ne dois pas insister davantage... Et comme j'ai eu le plaisir de constater le parfait état de votre santé... »

Blaise cherchait la place de son chapeau et mesurait la distance jusqu'à la porte.

« Là, là! s'écria Antonine, qui ne le lâchait pas, je parlerai pour vous. Vous êtes d'une réserve et d'une timidité!... »

Waaspe s'essuyait le front d'une main et portait l'autre au nœud de sa cravate pour le défaire. Il sentait les veines de son cou se gonfler : une congestion était imminente.

Le commandant, en effet, le dévisageait bien singulièrement. On eût cru — peut-être était-ce une erreur — qu'il relevait le bas de ses manches dans une intention hostile.

Digitized by Google

« Mais encore! » demanda l'officier, étonné de cette gêne.

Antonine riait perfidement, d'un rire clair et strident.

« Eh bien! cher oncle, dit-elle, M. Waaspe a le désir de nous présenter, vous, ma tante et moi, à Mme Waaspe et venait nous inviter de la part de celle-ci à passer la soirée chez elle.

— Enchanté, vociféra le commandant, radouci. Je serai flatté de l'honneur... Mais attendez donc, continua l'ancien militaire, qui n'avait dévisagé Blaise avec une aussi persistante attention jusque-là que pour se rappeler où et à qui il avait déjà vu ce pli que le négociant portait au front. Avez-vous un enfant qui vous ressemble? C'est le fils de monsieur que nous avons rencontré au Parc avec sa mère?

— Précisément, répondit Antonine, qui s'amusait beaucoup.

— Voilà... Vous avez marqué ce gaillard-là d'un signe indélébile... Madame se porte bien? C'était donc Mme Waaspe, cette jeune dame?... Charmante! Un peu delicate, à ce qu'il m'a semblé? Et tu me cachais cette circonstance, toi, Antonine? »

Blaise se croyait sous l'empire d'un rêve. Ce qui se passait tenait de l'invraisemblable. Comment cet oncle aurait-il connu Jeanne? Comment Antonine et Jeanne se seraient-elles jamais rencontrées? Il implorait par son attitude et l'expression de ses traits un mot d'éclaircissement de celle-là seule qui pouvait le fournir, et celle-là obstinément n'expliquait rien.

Sa situation devenait gênante et bête. Jamais affaire, jamais opération, fût-elle la plus difficile, ne l'avait mis dans un état pareil. Il s'en voulait de cette imbécillité qui le paralysait. Et l'escalier qu'il avait gravi tout à l'heure l'espoir dans le cœur, cornant des lèvres une fanfare de succès, il le descendit avec des bourdonnements dans les oreilles et des lourdeurs dans les jambes.

## XV

Et voilà que la fatalité amenait ce rapprochement monstrueux entre l'amante d'autrefois, qui serait sans doute la maîtresse de

Digitized by Google

demain, et l'épouse, c'est-à-dire celle à qui, si elle n'avait son amour, Blaise devait le respect.

Comment s'opposer à ce caprice de la nièce de Flavule, comment éviter une rencontre entre deux êtres qui ne devaient se voir que pour se détester? Il s'évertuait à trouver; sa sincérité était réelle. Mais tout ne s'était-il pas fait en dehors de son action et de sa volonté, puisque Jeanne et Antonine se connaissaient?... Puis, insensiblement, Blaise éprouva un allègement. Des images flottaient devant lui qui fixèrent son attention et amenèrent une détente.

Sa maison, cette maison vieille, morne, où rien n'était disposé pour détourner l'esprit du souci des affaires et du travail, s'illuminait tout à coup de subites clartés. Il s'y ouvrait des portes inconnues sur des échappées de lumière. La bien-aimée, l'attendue, l'espérée viendrait désormais y jeter l'éclat de sa présence. Il ne trouvait plus aussi hardie ni aussi blâmable cette résolution d'Antonine. De quoi viendrait-elle se plaindre auprès de Jeanne qui ne la condamnât elle-même : en révélant à la femme la faute du mari, ne s'accusait-elle pas à son tour?

Dès l'aube, il fut debout; il manda un architecte par express. Il fallait, par des prodiges d'activité, changer l'aspect de la demeure. On eût dit qu'on s'attendait à y recevoir quelque souveraine.

Jeanne ne le reconnut pas, ce mari toujours taciturne et renfrogné. Au déjeuner, il fut communicatif; son agitation était autre que de coutume. Il se souriait à lui-même et se surprit à sourire à Jeanne et à Valentin.

« Un ami... le commandant Flavule, sa femme et sa nièce, désiraient être présentés; il les a invités... Charmant homme, ce commandant... Hé! mais Jeanne les connaît; ils se sont rencontrés, elle et eux.

— Moi? interrogea Jeanne, qui ne comprenait rien à cette histoire. Jamais elle n'avait entendu ce nom de Flavule.

— C'est bien ainsi pourtant; le commandant : taille ordinaire, yeux d'albinos... »

Digitized by Google

Mise sur la voie, Jeanne s'éclaira.

« Et la nièce, blonde, bien faite, avec un air de bonté qui séduit...

— Qui séduit », souligna Blaise, trouvant le terme juste au point de vue de ses propres impressions. Mais, par un retour de prudence et de précaution chez le coupable qui craint de se trahir, il crut devoir recourir à un correctif : « qui séduit, qui séduit, je ne sais, mais enfin qui n'est pas déplaisant.

— C'est bien elle ! s'exclama Jeanne radieuse.

— Vous l'avez donc réellement vue déjà ? C'est juste, le commandant m'a expliqué, mais je prêtais une attention si distraite... »

Et Jeanne raconta son malaise à l'église, les soins qu'elle avait reçus.

« Jamais vous ne m'en avez rien dit.

— La rencontre était si singulière. Malgré mes plus vives instances, la dame tut son nom et s'en alla. »

Achevant son récit, elle décrivit la scène du Parc, où les deux femmes se retrouvèrent en présence.

Étranges procédés que ceux du hasard, pensa Waaspe. Lui qui, la veille encore, s'émouvait à cette seule idée des deux femmes réunies, il trouvait cette union toute préparée et cimentée en dehors de sa participation.

Il présida aux travaux de rajeunissement, de rapiècement de sa maison, demandait l'avis de Jeanne sur la nuance de tentures qu'il remplacerait, des tapis qu'il ferait renouveler. Dans ces entretiens, il apportait un abandon, une cordialité, qu'elle ne lui connaissait plus.

« C'est vrai que je te négligeais un peu !... Mais nous allons changer de mode de vivre. Je veux que ma maison soit gaie et riante, qu'on l'aime... que tu l'aimes et qu'elle agrée à nos amis. »

Elle eût crié son bonheur à l'univers entier, Jeanne. Elle en fit part à Valentin, à travers des baisers incessants. « Ah ! si tu savais, chéri, ton père est bon pour moi qui l'adore, comme je

Digitized by Google

t'adore, toi, avec ferveur... Dieu! priait-elle en croisant les mains, que ce bonheur se prolonge! »

Le prodige rêvé opéra. La demeure sombre se trouva transformée, mais dans des proportions moins luxueuses que l'enthousiasme de Blaise permettait de le supposer tout d'abord. Il trouvait mille moyens, à mesure que le travail avançait, d'en amoindrir l'importance. Tout était trop cher, et parfois un rideau ou un meuble, au lieu d'être remplacé, était soumis à un nettoiement ou à un polissage seulement. Et le soir venu où, réalisant son incompréhensible projet, Antonine pénétra dans la demeure rapiécée en compagnie du commandant Flavule et de la tante, du côté de Jeanne seule il y eut de l'abandon et de la sérénité.

Prenant les deux mains de la jeune fille :

« Si j'étais homme, je vous ferais la cour, dit-elle avec espièglerie. N'est-ce pas, Blaise, qu'elle est ravissante avec cette correction dans les lignes du visage, ces yeux limpides, cette carnation sobre et distinguée?... Quelles mains parfaites! Et comme la bonté rayonne dans vos traits... Voulez-vous être mon amie, ma seule amie? Moi, je vous suis déjà tout acquise. »

Quel supplice pour Antonine! Devant cette femme qu'elle eût dû détester, elle se sentit désarmée et vaincue.

Blaise ne sortait plus guère. Il comptait les jours jusqu'à l'heure où les nouveaux amis étaient attendus. Il n'avait rien perdu de son ardeur au travail ; il s'efforçait au contraire, par quelques opérations hardies, à combler les vides que ses dépenses d'embellissements lui avaient imposées. La même animation continuait de régner. La maison frémissait du matin au soir; la lourde porte du bureau retombait agaçante. Mais dans ses relations avec Jeanne, Blaise était autre, presque attentif. Il agissait comme s'il avait à se faire pardonner quelque chose; le négociant seul restait en lui rugueux et rêche. Dans ses magasins, dans son bureau, dans ses relations avec ses inférieurs, il redevenait lui-même...

Une après-midi, Jeanne avait osé relancer son mari jusqu'au

Digitized by Google

milieu du roulement des ordres et des invectives; habituée depuis quelque temps à des manières moins brutales, elle le retrouva tel qu'elle l'avait connu, et son premier mouvement fut de se retirer. Mais elle n'était pas seule; derrière elle, Antonine avait surgi, qui laissait percer dans l'expression de sa physionomie quelque chose comme du sarcasme.

L'ébullition de Blaise tomba. Il crut devoir expliquer son excitation. Mais l'effet était produit. Il en était ennuyé et se dispensa ce jour-là de monter chez sa femme, bien qu'Antonine fût près d'elle, ou parce qu'elle était près d'elle.

Sur le quai, il assistait au chargement d'un navire. Le grand air le calmerait. Mais à ce moment, on vint lui remettre une lettre de son beau-frère.

Depuis son mariage, Aubin était lancé dans un monde autre que celui du fruste négociant. On se souhaitait le bonjour ou le bonsoir au hasard d'une rencontre. C'était tout. Quant à Rosine, à part cette seule occasion d'un emprunt à effectuer et qu'elle n'avait point remboursé encore, elle s'était abstenue de reparaître à le maison du canal. Dans ces conditions, une lettre de l'un ou de l'autre était chose intéressante. Il parcourut la missive : une demande d'argent pour un payement qui ne souffrait pas de retard. On faisait appel à l'amitié, aux bons sentiments, aux liens de famille.

« J'ai bien fait, pensa Blaise, d'entrer dans cette famille; jolie opération, en vérité, que celle-là, et me voilà bien récompensé d'avoir sacrifié mes inclinations! »

Et il remonta rejoindre celle qui avait été et était encore l'objet de « ses inclinations ».

*(A suivre.)* ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

# ESTEVANILLE GONZALEZ [1]

## Un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVII[e] siècle.

### V

*Estevanille bouffon du cardinal-infant Ferdinand, gouverneur général des Pays-Bas.*

Deux événements survenus à la fin de l'année 1639 vinrent occasionner un changement notable dans la condition d'Estevanille : au mois de novembre, son maître reprit, avec l'armée impériale, le chemin de l'Allemagne, et le bouffon, atteint alors d'une grave maladie, se trouva dans l'impossibilité de le suivre. Malheureusement pour Estevanille, l'argent finit par lui manquer, autre maladie aussi sérieuse que la corporelle; à peine, en effet, s'était-elle déclarée que lui, si choyé jusque-là de tout le monde, se vit généralement abandonné : amis, connaissances, voisins, hôte, domestiques, docteur, qui s'étaient toujours empressés autour de lui et lui avaient témoigné les plus grandes attentions, le délaissèrent. Cet abandon lui ouvrit les yeux : évidemment, ce n'était pas sa personne qu'on avait tant courtisée, mais sa bourse, d'abord si bien garnie, et que l'on voyait maintenant épuisée.

Dès qu'il fut convalescent, il alla trouver le cardinal-infant et solliciter de lui, en même temps qu'un secours pécuniaire, l'autorisation d'aller rejoindre son maître; mais ce prince ne consentit pas à le laisser partir pour l'Allemagne et lui ordonna de rester à son service. Comme il ne pouvait qu'en retirer de

[1] Suite, voir le numéro du 15 mars 1893.

Digitized by Google

l'avantage, il se soumit à cette injonction, et c'est ainsi qu'il se vit élevé du rang de serviteur d'une excellence à celui de bouffon d'une altesse royale.

Écoutons-le peindre la vie qu'il menait à la cour du frère de Philippe IV :

De même qu'il y a des hommes de bien peu favorisés du sort, tandis qu'on voit des picaros qui le sont beaucoup, de même Son Altesse se mit à me chérir, et cet attachement, elle me le prouva en me faisant faire des habits très riches et du plus haut prix. Elle se plaisait à m'emmener à cheval, à la chasse, dans ses carrosses quand elle sortait pour se délasser des fatigues du gouvernement. Au milieu de ce mouvement et de cet éclat, je me trouvais comme le poisson dans l'eau : je ne m'occupais que de la commodité de ma personne, de ma toilette et de mes aises.

Mais comme on ne peut compter avoir toujours le vent en poupe, j'entrepris, pour le cas où la fortune, alors prospère, me deviendrait adverse, de recruter les écus, qui sont les amis de l'âme et les bienfaiteurs du corps. A cette fin, je dressai une liste de tous les princes, ducs, comtes, marquis et barons de la capitale : je remplis toute une feuille de papier de la litanie de leurs noms, avec indication à la marge, en manière d'*ora pro nobis*, des rues et hôtels qu'ils habitaient; suivant l'ordre de cette liste, je leur rendais visite à l'heure où ils se trouvaient à table, comme étant le moment où les grands personnages dispensent le plus facilement les faveurs : le matin, en effet, ils se lèvent tristes et de mauvaise humeur, et le soir, ils sont fatigués par les affaires ou tracassés par les visites des créanciers. Je rencontrais chez lesdits seigneurs tant de libéralité, de magnificence et de faste, que je pus m'assurer de la vérité du proverbe : *No hay mas Flándes*, et que nulle part en Europe on ne déploie autant de générosité. Les jours où je me sentais mélancolique, je ne visitais personne, attendu qu'il eût été déraisonnable d'aller à la recherche de qui me mît en joie, alors que mon métier était d'égayer chacun.

Si le prince affectionnait le valet qu'il venait d'élever au rang de bouffon de cour, Estevanille, de son côté, s'étudiait

Digitized by Google

à lui être agréable et surtout, comme il le voyait d'ordinaire mélancolique, à l'égayer, soit en lui relatant ses aventures, soit en lui contant celles d'autrui. Mais, ainsi qu'il le dit, qui peut compter sur la constance du sort? Le bouffon finit par concevoir des craintes : il s'aperçut que des envieux s'ingéniaient à le faire choir de son poste de favori. Il fut aussi inquiété à la cour par la présence d'un Italien, du nom de Léonora, qui exerçait le même art que lui et, à diverses reprises, fut admis à la table du prince. Cet Italien était loin de le valoir en intelligence, mais ce qui lui manquait de ce côté, il le remplaçait au moyen de la force de ses muscles ; c'était une sorte d'acrobate qui faisait parade de son talent aux dépens d'Estevanille, tantôt lui allongeant le cou, tantôt lui égratignant le visage, ce qui provoquait le rire de l'assistance, mais excitait la colère du bouffon en titre. Léonora était solidement bâti; il lui suffisait d'une chiquenaude pour abattre son adversaire, qui, lui, était peu robuste, et plus d'une fois il l'aurait mal arrangé sans l'intervention pacifique du maître.

La galanterie est inséparable de la vie de cour. Pour se conformer à l'usage, Estevanille prit en affection une damoiselle qui comptait peu d'années, mais avait beaucoup d'astuce. Orpheline, elle servait, pour avoir un gîte assuré au besoin, une sienne tante tavernière, chez qui il était reçu comme une connaissance. En le voyant richement paré et favorisé des plus grands seigneurs de la capitale, la tante avait jugé qu'Estevanille était un prétendant sérieux pour sa nièce. Seulement, elle le trouva peu donnant et décida qu'il fallait le lui faire entendre. Un jour, la petite le reçut avec une froideur très marquée, dont la tavernière fournit l'explication en faisant allusion aux hommes qui jouent mal leur jeu en faisant la cour à la mode antique. Estevanille comprit : il envoya à sa dulcinée un joli cadeau avec un billet tout plein des plus vives expressions de tendresse. En retour de sa libéralité, la tante lui donna l'autorisation de venir chercher un adoucissement à l'ardeur de l'âme, tout en apaisant la soif du corps; la jeune fille, de son côté, le régala d'un nœud de rubans roses en lui demandant

Digitized by Google

de le porter en son nom : c'était le premier gage d'amitié. elle l'affirmait du moins, qu'elle eût encore donné.

Dès ce moment, Estevanille multiplia les visites, et, dès cette heure, la petite et la tante se mirent à le plumer. Ses amours finirent par aller si loin que les habitués du cabaret et les voisins commencèrent à répandre toutes sortes de méchants bruits, ce que voyant, le bouffon, pour empêcher que la nièce ne perdît davantage sa bonne réputation à cause de lui, l'enleva et l'installa dans le logement qu'il avait hors du palais, heureux d'être ainsi débarrassé de son emplâtre de tante.

Mais il ne fut pas longtemps à s'apercevoir que la belle avait une grande somme de défauts et peu de bonnes qualités. Elle était si minaudière qu'elle s'évanouissait à la vue d'une souris; en revanche, elle crevait d'aise à voir une compagnie de mousquetaires entrer au corps de garde. En présence d'Estevanille, elle mangeait à peine; en son absence, elle dévorait. Ennemie de la réclusion et amie de la liberté, elle se donnait près du bouffon un air de mélancolie touchante, et, dès que celui-ci était sorti, elle était « la jalousie de la fenêtre et le seuil de la porte ». Dans le principe, elle recevait une quantité de visites de soi-disant cousins ; le galant sut que tous ces visiteurs étaient plus grands amis que proches parents, et, comme il ne voulait pas porter une seconde fois les insignes dont l'avait revêtu le prince Thomas, il résolut de la mettre en lieu sûr. Il loua, à cet effet, dans une ruelle sans fin, une chambre sans fenêtre sur le devant. Quand il sortait, il confiait la belle à la garde d'un valet; mais le valet faisait l'office d'espion double. De temps en temps, elle disparaissait; au bout de quelques jours, Estevanille la retrouvait chez la tante. Elle s'efforçait alors de lui faire croire, avec des larmes et des serments, qu'elle ne l'avait abandonné que parce qu'elle le voyait dans la gêne, qu'elle ne voulait pas lui être à charge, qu'elle n'avait pas quitté sa tante un instant, qu'elle ne s'était laissé voir de personne. Malgré ces protestations, il ne manquait pas de la châtier, et la pauvrette s'amendait jusqu'à nouvelle occasion.

Une fois, sa passion pour l'uniforme militaire lui reprit si

Digitized by Google

vivement qu'elle se mit au service d'un capitaine en qualité de page. Il ne fallut rien moins que l'intervention du cardinal-infant pour la faire revenir au logis. Estevanille avait provoqué cette injonction du prince en soutenant qu'il avait trouvé un parti très sortable pour la petite dans la personne d'un ouvrier de ses connaissances, désireux de l'épouser.

Le bouffon fut arraché à cette vie de soucis par un ordre de suivre son maître, qui partait en campagne. Avant de raconter une aventure curieuse qui lui arriva alors, nous lui laisserons décrire deux représentations grotesques par lesquelles il égaya la capitale en 1640 et en 1641.

## VI

### *Le triomphe de Bacchus.*

Un des moyens qu'il employa avec le plus de succès pour divertir le prince et les seigneurs de la cour et se rappeler à leur souvenir, car il ne recherchait pas moins les gratifications que les applaudissements, fut d'organiser des mascarades à l'époque du carnaval. La première qu'il décrit représentait le *Triomphe de Bacchus :*

Sur un char très bien arrangé et décoré, je plaçai une douzaine de buveurs triés sur le volet, une table ronde garnie de viandes froides et de salaison, et deux tonneaux de bière pour arroser le tout. Au haut bout de la table, un des buveurs, en sa qualité de grand ami de Bacchus, représentait ce dieu au naturel : assis sur un tonneau, le corps nu, une guirlande de feuilles de vignes artificielles autour de la tête, une autre de pampres à la ceinture ; de la main gauche, il tenait un trident ; de la droite, un pot qu'il ne cessait d'alimenter pour se procurer des vapeurs chaudes. Comme on était en hiver et que dans ce pays le climat n'est pas trop favorable aux représentations en chair, il avait bien plutôt l'air d'une âme en peine sur la Sierra-Nevada que d'un sac à vin sur un tonneau. Chacun des hommes de la troupe avait, pour emblèmes et armes, un grand vase plein de bière qu'il tenait de la main droite. Quand nous rencontrions un carrosse de dames ou de

Digitized by Google

seigneurs, je leur portais une santé, et mes compagnons, tous à la fois et en mesure, sans connaître une note du solfège, levaient les coudes et en faisaient autant. Outre ces douze buveurs, le char portait trois valets, dont l'un avait pour fonction de tirer la bière des tonneaux, et les deux autres, de remplir les tasses à mesure qu'elles se vidaient, c'est-à-dire sans discontinuer.

Nous parcourûmes trois ou quatre fois le Cours [1], buvant à tant de santés que les nôtres finirent par en être endommagées. Nos provisions étaient déjà bien bas quand vint à passer Son Altesse, que nous saluâmes d'une salve royale. Après cela, il ne nous restait plus qu'à battre en retraite, à nous qui étions entrés en triomphateurs. Bacchus tombe de son tonneau sur la table, renverse planches, pots, plats et viandes et reste en posture de patient qui attend un clystère; les autres s'empressent d'aider leur chef à se relever; non seulement ils ne peuvent y parvenir, mais ils se jettent tous les uns sur les autres, comme les juifs dans la scène de la Résurrection.

La représentation était terminée. Les conducteurs fouettèrent leurs chevaux et sortirent du Cours avec un joli accompagnement de sifflets et de cris. Ils nous emmenèrent au logement que je louais hors du palais et nous déchargèrent à la porte sans qu'aucun de nous remuât pieds ni mains. Quant à Bacchus, il était complètement gelé.

La foule cependant ne cessait d'accourir et faisait un tel vacarme que l'hôtesse, afin de débarrasser sa porte, et sachant d'ailleurs que, comme c'était moi qui avait mené la danse, elle serait payée de sa peine, trouva bon de nous faire porter dans l'intérieur de la maison et étendre sur les carreaux de la cour pour nous donner de l'air. C'est là que nous passâmes la nuit sans être mordus par les puces ni tourmentés par les moucherons.

Quand le jour parut, je commençais à reprendre mes sens. Je contemplai le tas de soulards qui gisaient à mes côtés, soufflant à qui mieux mieux, et, au milieu d'eux, mon ami et compagnon Bacchus, toujours nu. Je les éveillai l'un après l'autre, leur payai leur journée et leurs frais de représentation, satisfis

(1) Le Tour à la mode ou Cours, aujourd'hui l'Allée-Verte.

Digitized by Google

l'hôtesse et allai au palais attendre le lever de Son Altesse, dans l'espoir qu'elle me payerait en gros les dépenses de la fête et la salve royale qu'on lui avait faite. Je trouvais que le monde se fût ri de moi avec raison si, après avoir dormi une nuit à l'air au mois de février, j'eusse été condamné aux dépens. En effet, j'obtins même plus que je ne voulais solliciter, parce que, tandis que je demandais toujours comme un valet des plus humbles, Son Altesse me donnait comme un prince des plus grands.

## VII

### *L'Ane malade.*

La seconde mascarade, non moins plaisante, obtint encore un plus vif succès. L'*Ane malade*, tel fut le sujet choisi cette fois par Estevanille :

Comme l'année précédente, je me servis d'un char. Je louai un lit avec tous ses accessoires et un âne de bonne taille, fis dresser le lit dans le fond du char et y mettre l'âne, les pieds et les mains attachés à de solides pieux plantés à cette fin, recouvris l'animal d'un drap de toile et d'une courte-pointe brodée, ne laissant passer que la tête, sous laquelle étaient posés un traversin et deux oreillers remplis d'un duvet bien doux. J'habillai un compagnon en femme pour représenter l'épouse de l'âne se répandant en lamentations à la vue de son mari malade et sur le point de mourir. Sous son tablier, ladite épouse cachait un grand urinal ; près d'elle, une table de nuit. Un autre camarade, en costume de barbier, avait une corbeille pleine de ventouses et d'étoupes. Un troisième figurait son aide et portait une seringue d'énorme calibre. Quant à moi, j'étais vêtu en docteur : robe de chambre et bonnet, gants roulés dans la main, une grosse bague au doigt, des pantoufles de velours. J'avais, en outre, à mes ordres quatre violons assis au chevet de l'affligé malade. Enfin, un petit tonneau de bière, placé près du lit, devait servir à alimenter le vase confié à la garde de l'épouse.

Tout étant ainsi disposé, nous fîmes notre entrée au Cours



Digitized by Google

au moment où s'y trouvait réuni ce que la capitale comptait de plus illustre. Quand s'arrêtait un groupe de carrosses de seigneurs ou de dames de qualité, la prétendue femme se mettait à pleurer en poussant des cris et essuyant ses larmes de douleur avec le drap de lit du pauvre patient. Je tâtais doucement le pouls à celui-ci, demandais l'urinal, que me présentait la dolente dame avec de tristes soupirs; je mettais mes lunettes, prenais le vase, l'examinais avec force gestes d'épouvante et subito en avalais d'un trait le contenu, qui me faisait faire toutes sortes de grimaces de mauvais augure. J'avertissais le barbier de remplir son office : il s'approchait du lit, tirait de la corbeille une demi-douzaine de grandes ventouses, mettait dans chacune d'elles une demi-livre d'étoupes, qu'il allumait à une chandelle, les appliquait au cou du malade, et du feu de l'étoupe ainsi que du poil de l'animal s'élevait une fumée abondante et une forte odeur de roussi. La douleur causée par la brûlure irritait le patient; il se débattait avec violence pour se détacher, et ses efforts faisaient trembler le lit. La femme recommençait à pousser des cris, et tout en cherchant à la calmer et en lui frottant la figure avec un torchon de cuisine, je faisais signe au barbier d'enlever les ventouses, et à l'aide, de passer le clystère, ce qu'il faisait, du moins en apparence. Le seigneur âne regimbait de plus belle; la femme feignait un évanouissement, et par là se terminait la muette et lamentable représentation.

Au bout d'une heure et demie, voyant arriver le carrosse de Son Altesse, je fis faire halte à mon char et répéter les cérémonies accoutumées avec un nouvel agrément : cette fois, en effet, je fus admirablement secondé par tous les acteurs, y compris le baudet. Voici de quelle manière :

Les premières scènes achevées, le diligent aide s'approcha du malade avec sa couleuvrine de laiton pleine d'eau froide, — complément réservé pour cette occurrence, — souleva la courtepointe et le drap de lit, braqua l'instrument et en joua si bien qu'au moment où il le retirait, il reçut en plein visage une violente décharge de foin digéré, qui lui troubla la vue et lui graissa tout le devant du vêtement. En même temps, l'âne

Digitized by Google

supplicié, ramassant tout ce qui lui restait de forces, brisa les liens qui lui retenaient les pieds et se mit à battre des entrechats et à lancer des coups qui retentissaient comme des coups de tonnerre. Persuadé qu'il me montrerait plus de respect, vu ma qualité de docteur, je m'approchai pour le rattacher et le couvrir, de crainte qu'il ne se refroidit; mais, sans égard pour mon bonnet ni ma robe, le malade furieux m'appliqua au creux de l'estomac une paire de ruades telles qu'il me mit l'urinal en mille morceaux et me jeta à la renverse. Le barbier accourt en ce moment pour débarbouiller son aide; la femme aux lamentations feintes oublie son rôle et se met en mesure de rosser son mari, et l'âne continuant à lancer ses ruades, les musiciens s'écartent de lui.

Cependant Son Altesse mourait de rire et ses valets de plaisir. Dès que le carrosse du prince fut passé, les conducteurs du char, voyant la comédie finir en tragédie, délièrent tout à fait les mains à l'âne, le levèrent du lit pour lui permettre d'entrer en convalescence, et, ordonnant aux violons de jouer, sortirent du Cours d'un pas mesuré.

Ils arrivèrent à mon logis au moment où je reprenais connaissance. Je fus porté à ma chambre et mis au lit. Tout brisé que j'étais, la fatigue et la consommation de liquide que j'avais faite en dégustant l'urinal m'invitaient si bien au sommeil que j'atteignis d'un trait le jour suivant.

A peine le fils de Latone, au cours de sa promenade céleste, eut-il apporté la lumière aux mortels de cet hémisphère, que les lamentations d'une femme et le bruit d'une troupe de gens qui montaient les escaliers interrompirent mon sommeil. Je ne fus pas peu alarmé en entendant leurs cris confus, en voyant la porte s'ouvrir et se précipiter à la fois pour me souhaiter le mauvais jour, mon hôtesse, la maîtresse de l'âne, le propriétaire du lit, l'apprenti barbier et les musiciens. La maîtresse de l'âne se plaignait, en larmoyant, de ce que la maladie simulée de l'animal était devenue une réalité; elle exigeait, avec toutes sortes de durs raisonnements, que je lui payasse la valeur de la bête, désormais hors d'état de la servir, ayant le cou brûlé et les boyaux sens dessus dessous; elle me mettait

Digitized by Google

sur la conscience la tyrannie avec laquelle avait été traité un animal si gentil et si soumis; elle jurait que si elle avait su dans quelle intention il lui avait été demandé, elle eût plutôt livré un de ses fils que son cher âne, qu'elle avait élevé, qui était ses pieds et ses mains, qui l'aidait à sustenter sa pauvre famille. L'aide barbier exigeait la valeur de son habit ou qu'on lui en achetât un neuf, alléguant que l'état du sien ne permettait pas qu'on approchât d'une demi-lieue de l'endroit où il l'avait ôté, à cause des senteurs aromatiques qu'il exhalait. Le loueur de lit refusait de reprendre son meuble, à moitié brûlé et souillé par des opérations bestiales. Les musiciens réclamaient une journée double, et l'hôtesse, le prix de son urinal brisé.

Je trouvai qu'ils avaient tous raison et m'accordai avec eux le mieux que je pus, ne voulant pas avoir de bruit pour une affaire aussi claire. Ils partirent ainsi tous contents, et moi je restai pas mal triste de m'être séparé de mes écus, outre que j'étais vilainement arrangé par les ruades de l'âne et que j'avais à payer la location de la robe de docteur.

Mais diligence est mère de bonne chance. Je me levai en songeant au moyen de recouvrer mes frais. Et, pour que Son Altesse ne me reprochât pas de ne travailler que contre argent comptant et de ne la divertir que par pur intérêt, je pris la plume et invoquai le secours des Muses. J'avais le ventre creux, partant la veine prompte; j'eus bientôt composé un sonnet dans lequel je donnais au prince l'attribut d'*invincible :* il devait servir à la fois de souvenir de la fête et de quittance anticipée pour l'indemnité que j'attendais. Son Altesse applaudit à cette composition, et, outre que je maintins par là ma réputation d'homme capable, j'obtins ce que je désirais.

## VIII

### *Le vivandier mystifié.*

En sa qualité de domestique attaché à la maison du gouverneur général, Estevanille accompagnait son maître dans les campagnes que chaque année voyait se renouveler au sud et

Digitized by Google

au nord, à cause de l'état d'hostilité constante entre l'Espagne, d'une part, la France et les Provinces-Unies de l'autre. Ici, comme à la cour, il égayait le prince et son entourage par ses bons mots, ses tours et ses inventions burlesques.

Pendant l'été de l'année 1640, les Français étant venus assiéger Arras, le cardinal-infant entreprit de secourir cette place (1). A ce propos, Estevanille raconte l'anecdote suivante, qui peint, en même temps que son horreur de la guerre, l'esprit inventif du bouffon :

J'avais entendu dire à Son Altesse qu'en cette circonstance elle ne ménagerait ni sa personne ni celle d'aucun de ses valets, qu'on se battrait sûrement, soit que l'ennemi prît l'offensive, soit qu'on dût l'assaillir dans ses retranchements. Ces paroles me pénétrèrent d'un tel effroi qu'il me semblait déjà au départ que les foudres de bronze lançaient sur moi leurs cruels ravages. A mesure que la troupe avançait, je me coulais hors des rangs, saisissant par les cheveux les moindres prétextes pour m'attarder : j'accusais mon cheval de paresse; les sangles étaient trop serrées, la bride trop courte, les étriers trop larges. Heureusement, un camarade qui avait suivi mon exemple m'apprit que l'impétuosité du premier moment se calmait et qu'on songeait à modifier le plan de campagne, ce qui dissipa ma frayeur. Nous nous mîmes à la recherche d'un endroit où nous pussions nous réconforter; nous fouillâmes toutes les tavernes et les tentes des vivandiers sans trouver le plus maigre rafraîchissement. Partout absence de vivres et encombrement de gens qui en cherchaient. Ah! je donnai alors au diable la guerre et les insensés qui, ayant de quoi vivre en paix, vont courir au-devant de la mort au milieu d'abîmes d'incommodités.

Un soir que nous étions venus établir notre front de bandière près d'un petit village abandonné de ses habitants, on rapporta qu'un vivandier possédait encore un demi-sac de pain et deux jambons cuits, et que, voulant les garder pour lui et sa famille, il refusait d'en céder, à n'importe quel prix,

(1) Le siège commença le 1er juillet 1640. Le 9 août, la place capitula sous les yeux du cardinal-infant.

Digitized by Google

même à ses plus grands amis. Excité par la faim, je conçus le projet d'obtenir par la ruse ce que ne pouvait la puissance de l'argent. Je guettai le vivandier à l'heure du coucher, et, dès qu'il eut opéré sa retraite, allai me poster tout contre sa tente pour épier ses mouvements. De là je l'aperçus qui, à l'intérieur, en homme expert et soucieux de ce qui lui importait tant, prenait une pelle et creusait un trou profond sur un côté. Il y plaça lesdites provisions enfermées dans deux sacs de moyenne grandeur, les recouvrit de planches, fit son lit pardessus et se coucha avec sa femme et ses enfants.

J'avais suivi attentivement cette opération à travers la toile et constaté l'impossibilité d'exécuter mon projet. Au moment où j'allais me retirer de mon poste d'observation, je remarquai que la tente était dressée au bord d'un fossé : le rusé vivandier avait, pour mieux protéger son bien, choisi cet emplacement, qui lui servait de fortification et de tranchée. Comme il n'y a chose qui avive et subtilise l'esprit ainsi que la nécessité, il me vint à l'idée un stratagème, grâce auquel je me considérai maître du pain et du jambon.

Pour ne pas perdre de temps, j'allai en faire part à trois garçons de cuisine au service de seigneurs italiens. Munis de coutelas et des meilleurs outils que nous pûmes trouver, nous nous fourrâmes dans le fossé, et, l'un suivant l'autre, comme des grues, nous nous glissâmes silencieusement jusqu'à la tente. Au dedans palpitait un bout de chandelle restée allumée ; à la lueur de ses derniers soupirs, nous nous postâmes dans la direction du lit du vivandier, qui n'était pas éloigné. Deux d'entre nous commencèrent à ouvrir une mine sous le fort des sacs, et, à mesure qu'ils retiraient la terre, les deux autres l'enlevaient. La chance nous favorisa : le terrain était sablonneux et tendre ; au bout d'une heure et demie, rendus, il est vrai, et à bout de forces, nous débouchions dans le puits aux vivres. Nous primes le sac et les jambons, nous nous retirâmes sans être aperçus et procédâmes au partage du butin. En ma qualité d'ingénieur, de mineur et de guide, je m'attribuai une part double.

Le lendemain matin, sortant pour faire ma promenade,

Digitized by Google

j'allai voir l'effet produit par mon expédition nocturne. Je trouvai le vivandier accablé de tristesse, sa femme tout en pleurs, ses enfants et ses domestiques l'air soucieux. Près de l'ouverture de la mine se pressaient des soldats dont les uns excusaient le vol ou y applaudissaient, dont les autres s'extasiaient sur la subtilité de l'entreprise. Je les laissai à leurs conjectures.

*(A continuer.)* ERN. GOSSART.

Digitized by Google

# L'EFFICACITE SOCIALE DU SENTIMENT RELIGIEUX.

## I

Ce ne sont pas les flammes de pétrole, ni les explosions de dynamite, ni les ravages d'aucune « machine infernale », en dépit de tous les progrès possibles encore de la chimie humaine, qui viendront améliorer l'ordre social. Ce ne sera pas même le feu du Ciel annoncé par l'Écriture. Il faut pour cela une puissance plus efficace — et, en vérité, d'une autre nature —, une puissance capable de relever le cœur et l'esprit de l'homme.

Pour rendre la société meilleure, nous l'avons déjà dit, il faut rendre l'individu meilleur. C'est l'élément constitutif du corps social, la cellule vivante, qu'il faut réformer. Car, sans cette réforme préalable et nécessaire, toutes les autres resteront vaines. Aussi bien il y va non seulement de l'intérêt commun indirect, mais encore, nous le montrerons, de l'intérêt individuel direct le mieux entendu, du bonheur de chacun.

Mais, objectez-vous, c'est un miracle tout au moins que l'on demande! Espère-t-on renouveler de fond en comble la nature humaine?

Il n'en est pas besoin, heureusement. Autrement, il faudrait désespérer. L'homme, bien qu'il y aurait beaucoup à modifier en lui, n'est pas un être mauvais, au fond. Au contraire, ceux qui ont été le plus en contact avec lui sous tous ses états, dans tous les pays, se plaisent à reconnaître qu'il est instinctivement bon, qu'en réalité il désire le bien et est attiré vers lui comme

Digitized by Google

par un sentiment *esthétique* intime et profond. Non, l'homme ne cache pas, sous l'enveloppe civilisée qu'il s'est donnée, « le gorille féroce et lubrique » des temps primitifs que persistent, avec Taine, à y voir les pessimistes ; il n'est pas de sa nature un animal malfaisant, il le devient parfois, il est vrai, mais seulement par un concours accidentel de circonstances qui l'aigrissent ou l'exaspèrent, bref, le *dénaturent ;* en général, il n'est qu'illogique et déraisonnable. Pour l'améliorer, il suffirait de le mener vers un état moral mieux en rapport avec les aspirations de son âme, vers un état plus sain et plus vrai, qui le mît en présence de ses seuls bons et heureux instincts, et lui permît de les suivre tout simplement plutôt que d'obéir à de malignes suggestions, à d'artificieuses machinations, indices d'un esprit maladif.

Dès son apparition sur la terre, les lois naturelles le poussèrent vers la recherche de son bien-être ; et depuis lors, cette préoccupation, en dépit de tous les autres soucis qu'il se forgea artificiellement, continua à être dominante chez lui. C'est au prix d'une lutte séculaire qu'il a conquis sur la nature les avantages dont il jouit actuellement. D'abord jouet des forces aveugles, il n'a appris que peu à peu à les connaître et à les maîtriser à son profit. Or, voyez l'extrême bizarrerie de son caractère : tandis que d'un côté il s'ingéniait à dompter ces puissances ennemies, au lieu de rassembler contre elles, comme la raison l'eût exigé, tout ce qu'il possédait d'activité, de ressort, d'énergie, il en a toujours, au contraire, distrait une partie pour la diriger contre lui-même. — Et pourtant, dans le combat contre la nature, l'homme avait dû bientôt reconnaître les avantages de la solidarité. Mais le travail l'avait conduit à la possession de la richesse ; et c'est la richesse qui de tout temps fut sa grande corruptrice ; elle a atrophié les bons instincts primitifs, vicié l'innocence originaire ; elle a renforcé encore l'égoïsme inhérent à tout être ; elle a engendré la discorde et la guerre . Jamais le partage de butin conquis ne put donner lieu à une entente unanime. Et ainsi s'est maintenu en permanence, malgré les progrès intellectuels accomplis, un certain antagonisme entre les individus ou entre les

Digitized by Google

groupes d'individus qui composent le genre humain, relativement à la répartition des richesses.

***

En vérité, cet antagonisme entre les hommes, cause majeure de trouble et de malheur, serait anéanti si l'on pouvait remplacer la cupidité, l'envie, la haine, l'orgueil, la défiance, par l'abnégation, la bienveillance, le dévouement, la charité, la confiance.

Mais où trouver une puissance capable d'opérer une telle évolution et d'apporter de tels bienfaits à l'humanité?

Si une puissance semblable existe, il ne faut espérer la trouver que dans l'action de cette force mystérieuse que chacun de nous porte en soi et qui domine notre être tout entier, bien que surpassant les limites de notre apercevance; nous voulons parler de cette faculté intime et secrète qui perçoit en nous l'ensemble de la vie, en rattache tous les phénomènes les uns aux autres et nous donne conscience de notre destinée; de cette disposition particulière de l'âme, de cette inquiétude en vertu de laquelle nous nous préoccupons de l'origine de l'existence terrestre et sommes poussés à jeter un un regard par delà, soucieux du point de départ et du but : cette faculté, cette disposition, c'est en somme le sens religieux inné à tout homme.

Chacun peut en découvrir en lui-même la trace sensible, s'il la cherche au fond de sa conscience. Car le plus sceptique d'entre nous a, dans le coin le plus reculé, dans les cellules les plus lointaines de son être, là où sommeille l'âme des ancêtres, un sanctuaire caché, inviolé, d'où s'élève parfois comme un troublant parfum de religiosité. Qui n'a, enfant, adolescent, homme même, éprouvé les émotions de ces heures de foi ou de ferveur naïve, où l'âme se tourne invinciblement vers le ciel et jette vers lui un cri de joyeuse allégresse ou de douloureuse angoisse? Qui n'a de ces souvenirs qui, malgré le tumulte de la vie, se raniment soudain et projettent une lumière surnaturelle sur les points restés les plus obscurs à la raison philosophique?

Digitized by Google

La manifestation du sens religieux dans sa forme embryonnaire, c'est le respect ; à un degré plus avancé, c'est l'extase, l'enthousiasme intérieur, la piété, forme ennoblie du respect ; c'est enfin le pressentiment idéal de réalités immuables, supérieures aux réalités humaines contingentes.

***

L'homme, toujours et partout, posséda cette divine faculté de se mettre en communication avec des mondes supérieurs invisibles. Aussitôt qu'il s'éleva au-dessus de l'animal, il conçut l'existence dans la nature d'un au-delà de la matière ; vaguement aussi il rêva pour lui-même dans l'ordre spirituel un au-delà de la mort ; en d'autres termes, il fut religieux.

Ce furent les civilisations qui firent faire des progrès au sentiment religieux et rendirent aussi l'homme plus exigeant à l'égard des théories de sa destinée. En effet, l'histoire des religions, l'une des plus belles conquêtes de notre temps, est venue établir que leur formation et leur développement sont parallèles à ceux du langage, de la littérature, de l'art. Renan, notamment, a montré que pendant des milliers d'années ce sentiment se manifesta sous les formes les plus étranges : chez la plupart des peuples, ce fut la croyance aux sorciers, chez quelques-uns le fétichisme, c'est-à-dire l'adoration d'objets matériels ; chez certaines races, il donna lieu à des sacrifices humains et à des scènes répugnantes de cruauté et de barbarie, ou — comme à Ninive et à Babylone — à des étalages de sensualité et d'immoralité.

Dans les religions antiques, le sentiment dominant fut la terreur ; c'est elle qui inventa les dieux. A l'époque de la liberté en Grèce, la religion perdit ce caractère de terreur et devint anthropomorphique. Le judaïsme apporta l'aspiration vers un idéal de justice sociale ; le christianisme créa à son début des églises (Ἐκκλησία) démocratiques où régnaient la liberté et la fraternité : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres », disait Jésus. — D'une manière générale, le sentiment religieux a toujours traduit la profonde et noble aspiration de l'âme vers un état plus élevé ou plus parfait. L'homme,

Digitized by Google

auquel il fait entrevoir une félicité morale supérieure au bien-être matériel, est poussé vers lui, inconsciemment, par l'intérêt individuel lui-même, c'est-à-dire le mobile le plus puissant de ses déterminations. Aussi la religion a été de tout temps l'agent le plus efficace de la régénération sociale. Et, au point de vue de la conquête du bonheur, nous pouvons reconnaître dès maintenant combien les religions juive et chrétienne sont supérieures au stoïcisme des antiques. Celui-ci voyait partout des conséquences de l'ordre naturel; il était optimiste comme l'est aujourd'hui la doctrine évolutionniste d'Herbert Spencer; et sa satisfaction sereine contraste singulièrement avec les réprobations virulentes de Job, des prophètes et de Jésus!

Israël avait essayé de réaliser sur la terre la patrie humaine et divine, matérielle et idéale des rêves prophétiques. Mais l'expérience était venue cruellement lui enlever ses illusions à ce sujet. Devant les démentis de la réalité, une partie de la nation se dit que « le royaume annoncé n'était point de ce monde ». La conception des prophètes passa au rang d'une allégorie, et le christianisme renvoya à un autre monde la solution du problème dont s'était inquiétée la conscience d'Israël. Ainsi, au premier siècle de l'ère chrétienne, le sens religieux, la faculté mystique avait par delà le monde réel découvert un monde auguste, un « royaume de Dieu », par opposition aux royaumes terrestres où l'égoïsme était trop prépondérant et où manquaient la charité, le renoncement, l'amour d'autrui à l'égal de soi-même. Il s'était introduit un dogme nouveau, la croyance à la vie future et à la récompense céleste, dogme emprunté à la philosophie grecque et auquel le prophétisme n'avait jamais fait allusion.

A notre époque, la solution chrétienne est tombée en discrédit auprès d'une partie de l'humanité. Les hommes qui ont cessé d'y croire interrogent anxieusement la philosophie : ils lui réclament une autre théorie de leur destinée, un guide nouveau à travers la vie. Or, la science, la philosophie ont ramené le problème aux termes où le posaient vingt-sept siècles auparavant les vieux prophètes, rêvant de société parfaite

Digitized by Google

et de règne de la justice sur cette terre, sans en remettre la réalisation à une vie future. En cela, nous sommes, nous, humanité moderne, les disciples des prophètes d'Israël ; comme eux aussi, nous cherchons et trouvons Jehovah dans notre cœur, nous voulons lire en nous-mêmes une révélation. Mais notre conscience est troublée d'autres tourments ; notre horizon n'est plus le même. Aucune révélation intérieure ne vient guérir ou soulager en nous le « tourment scientifique ». Comme il n'est pas issu du cœur, les prophètes ne peuvent rien contre lui. C'est la science elle-même qui doit guérir les blessures qu'elle a causées ; et elle peut le faire en s'employant à réaliser le dieu dont l'homme a besoin et qu'il cherche en son âme. Ce sera la religion du XX^e^ siècle, laquelle naîtra de la fusion du prophétisme et de la science, suivant les conclusions des savantes études d'un éminent israélite français, M. James Darmesteter.

***

D'un autre côté, l'on doit signaler comme l'un des faits capitaux de l'histoire de notre siècle la réapparition du christianisme dans les sphères supérieures de la philosophie et de la pensée.

Ainsi que M. Paul Janet (1) le disait récemment, au XVII^e^ siècle, après la Réforme, le catholicisme, fort dégénéré pendant le siècle précédent, avait retrouvé dans la lutte un élan et un rajeunissement qui le placèrent, dans la pensée humaine, plus haut qu'il n'avait jamais été. Cependant, peu à peu, au XVIII^e^ siècle, tout en continuant sa vie pratique extérieure, il cessa de jouer un rôle essentiel dans l'ordre intellectuel. Il y fut supplanté par la philosophie profane, par la science, par la littérature mondaine ; en effet, la foi se relâchait partout, et l'incrédulité pénétrait jusque dans l'Église. On en vit la preuve au moment de la Révolution, par le nombre de prêtres ou de congréganistes libres-penseurs qui abandonnèrent la Sainte-Mère pour suivre le courant moderne : Talleyrand, Lakanal, Daunou étaient du nombre.

Notre siècle, dès son aurore, a vu, toute proportion

(1) *La philosophie catholique en France au* XIX^e^ *siècle*, 1890.

Digitized by Google

gardée, une renaissance semblable à celle qui suivit l'apparition du schisme de Luther. Cette fois, la cause primordiale du mouvement résidait, non plus dans la Réforme, mais dans la Révolution. L'Église nouvelle, comme la société nouvelle, est fille de la Révolution française. Ce fut la Révolution qui régénéra l'Église, en y supprimant les privilèges et en y introduisant l'égalité et la liberté, surtout celle des vocations.

Des ruines de 1792 avaient surgi de nouvelles aspirations de l'âme humaine ; et ces aspirations, le premier consul, avec une pénétration divinatoire, s'en rendait compte lorsqu'il rétablissait l'ancien culte aboli, l'ancienne église détruite. Favorisé par l'apaisement général, un grand mouvement chrétien se produisait dans le monde de la pensée et apportait sa pierre à l'édifice philosophique. Ce fut l'époque illustrée par Joseph de Maistre le fougueux *ultramontaniste*, par Bonald le subtil théologien, par le véhément controversiste abbé Lamennais, par le brillant auteur du *Génie du christianisme*, ce maître en l'art d'écrire.

Assurément, il ne faut chercher en aucun d'eux la foi des Bossuet, des Fénelon, des Pascal, moins encore la piété et la candeur d'un François de Sales. Les nouveaux apôtres étaient des polémistes bien plus que des croyants ; pour eux, la religion était plutôt une arme pour combattre l'esprit de la révolution qu'un trésor intérieur apportant à l'âme de particulières et ineffables jouissances. Ils donnèrent le signal d'un revirement essentiel dans l'ordre moral, d'une revanche, en quelque sorte, du siècle nouveau contre le siècle passé.

Or, au soir du siècle encore, nous voyons un mouvement analogue renaître et s'affirmer avec continuité et persistance ; et il semble aussi l'effet de nouvelles émotions, de nouveaux besoins de l'âme. Depuis quelque temps déjà, l'on peut reconnaître les signes heureux d'un tel changement d'orientation. Une élite de notre jeunesse, travaillée par les questions actuelles, se préoccupe profondément de chercher dans le sentiment religieux des solutions assez larges pour l'esprit moderne. Il se fait dans ce sens un travail lent dont les indices bienfaisants vont s'accentuant. Tandis que la masse continue à être

Digitized by Google

emportée par le courant réaliste, ces quelques indépendants en sont sortis et regardent d'autres horizons. Ils ont au cœur un immense désir d'équité qui se manifeste dans leurs tendances sociales. Et déjà ils remontent victorieusement les pentes que notre temps a descendues trop rapidement!

L'« esprit nouveau », prophétisé par Edgar Quinet, commence à souffler avec vigueur. Comme l'a montré M. E. Lavisse dans *La génération de 1890*, aujourd'hui, l'une des marques de la jeunesse qui pense, c'est la nostalgie du divin. Cette orientation se constate non seulement dans la littérature, mais aussi dans l'art (1) : dans toutes les branches, le mouvement néo-chrétien, ainsi qu'on l'a baptisé, se dessine d'une manière bien définie. La poussée qui porte ainsi vers le mysticisme une partie de la jeunesse est une première réaction de la conscience cherchant issue vers les couches d'air pur. Car l'âme moderne est meilleure que ses doctrines, et, sous l'écume de la surface, la source d'idéal coule aussi profonde que jamais (2).

Nous rechercherons sur quelle foi nouvelle se fonde ce retour de jeunesse, ce regain de vigueur qui s'annonce pour l'humanité; nous étudierons la nature de ces aspirations régénératrices et les heureux effets moraux et sociaux qu'elles pourront exercer, si elles sont traduites en action. Mais auparavant, nous voulons montrer quelle fut, dans le passé, l'efficacité du sentiment religieux, et quelle est, dans le présent, la nécessité de le cultiver et de l'entretenir, au point de vue de la prospérité des peuples.

## II

Le sentiment religieux éclairé et profond, répétait volontiers Émile De Laveleye, est la base nécessaire aux institutions démocratiques. Il faut une loi morale qui pousse l'homme à faire *spontanément* ce qu'il faisait *forcément* autrefois.

(1) Sur cette renaissance du mysticisme dans le domaine intellectuel, voir notre ouvrage *L'esthétique de R. Wagner*, essais de philosophie de l'art ; 2 volumes, Paris, Fischbacher.

(2) Cf. J. DARMESTETER, préface aux *Prophètes d'Israël*.

Digitized by Google

Aujourd'hui, l'on attaque la religion sans songer à la remplacer; certains rêvent obstinément de l'abattre et de faire régner sur ses ruines la libre-pensée délivrée de ces deux vieilles chimères : l'existence de la divinité et l'immortalité de l'âme. Mais le peuple a besoin d'un culte; il ne peut s'en passer. Et l'on ne pourrait sans péril le priver brusquement de tout idéal religieux et le précipiter dans l'athéisme.

Les positivistes, il est vrai, assurent que l'humanité ne sera libre et forte que quand on l'aura débarrassée de ses superstitions théistes. De Tracy n'a-t-il pas dit : « Moins les idées religieuses ont de force dans un pays, plus on y est vertueux, heureux, libre et paisible » ?

Or, les faits démentent cette affirmation. Les pays les plus libres et les plus prospères sont les pays les plus profondément religieux. Voyez l'Angleterre, les États-Unis, la Hollande, la Suisse! La Suisse, dont la population est la plus honnête et la plus instruite de l'Europe, est aussi la contrée où le sentiment religieux est le plus enraciné. L'ancienne et glorieuse république des Provinces-Unies était issue de la foi des gueux. Quant aux États-Unis d'Amérique, ils doivent assurément une partie de leur puissance actuelle à l'influence religieuse des puritains, laquelle présida à la formation de la grande république sans avoir encore disparu aujourd'hui.

Il n'est pas douteux que l'affaiblissement du sentiment religieux, aussi bien chez les classes dirigeantes que chez les classes populaires, est une cause d'infériorité pour un nation. Pour s'en convaincre, il suffirait de comparer sous ce rapport les peuples catholiques et les peuples protestants. Chez ces derniers, comme on sait, la religion jouit d'un respect beaucoup plus grand que chez les premiers. Or, comme tous ceux qui ont séjourné en Angleterre ou aux États-Uns, nous avons été frappés non seulement de la piété rigide qui est en honneur dans ces pays, de l'observance rigoureuse du repos dominical, mais aussi du respect de l'autorité, de la véracité, de la confiance mutuelle des habitants et de la grande conscience apportée par chacun dans l'accomplissement du devoir. « *I hope every man will make his duty* (Je compte que chacun fera

Digitized by Google

son devoir) » disait simplement Nelson à Trafalgar. En regard, et pour caractériser les peuples latins, l'on peut placer les proclamations emphatiques de Napoléon, qui savait bien, lui, le langage à tenir à l'amour-propre de ses soldats et le parti à tirer de la vanité humaine : « Du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent! » ou « Vous pourrez dire : J'étais à Iéna, à Austerlitz.....! »

Jusqu'ici — l'histoire en témoigne — il n'y a pas eu de société sans morale et de morale sans base religieuse. Ce sont les idées religieuses qui ont toujours formé la meilleure sanction de la morale et, par conséquent, celle de l'observation de la justice dans l'ordre social. C'est du sentiment religieux qu'a toujours dépendu le maintien des institutions démocratiques des États.

Il serait aussi facile, disait Plutarque, de bâtir une ville dans les airs que de constituer un État sans croyance aux dieux. Sur ce point, la plupart des penseurs modernes, et notamment Rousseau et Robespierre, se sont trouvés d'accord avec l'antiquité; et, en dépit de certaines apparences, cette vieille maxime ne paraît pas encore surannée. M. A. Leroy-Beaulieu a admirablement montré combien naïve est la présomption des politiques et des philosophes qui, avec le fondateur du positivisme, croient l'heure venue de reconduire Dieu aux frontières de leur république, sauf à « le remercier de ses services provisoires ». Dieu, dit-il, a encore des services à rendre : Dieu exilé de la cité, bien des choses pourraient émigrer à sa suite.

Le péril des États modernes, les révolutions périodiques des uns, l'esprit d'inquiète convoitise qui travaille les autres, proviennent avant tout de la perte de l'ancienne foi que rien n'est venu remplacer. Là gît l'origine des ébranlements et des commotions qui menacent la société européenne d'un bouleversement sans analogue depuis 15 siècles.

C'est que l'esprit révolutionnaire, l'anarchisme, sont engendrés par l'incroyance. Les utopies de la terre remplacent l'espérance en le Ciel. Partout, de nos jours, il y a entre les questions religieuses et les questions sociales une corrélation



Digitized by Google

qui éclate aux yeux les moins ouverts. Frustrées du paradis et des récompenses supra-terrestres, les masses populaires poursuivent l'unique compensation qu'elles puissent découvrir. A défaut des félicités éternelles, elles réclament les jouissances de la terre.

L'ardeur révolutionnaire prend chez elles la place de l'ardeur religieuse; la foi chrétienne se change en rêveries socialistes d'un fanatisme farouche que rien ne vient tempérer. Au culte de l'invisible succède le culte des réalités tangibles, et aux promesses de la Jérusalem céleste les visions d'un paradis humanitaire. En vérité, comme on l'a dit, la révolution agit sur les esprits à la manière d'une religion (1).

***

Verra-t-on jamais disparaître toute religion de la surface de la terre? L'expérience montre que l'homme est un être essentiellement religieux. Aux croyances chrétiennes, l'on cherche en vain à substituer la théorie de l'évolution, importée du domaine des sciences naturelles dans celui de la morale. Une théorie fondée sur le raisonnement ne remplacera jamais entièrement la foi basée sur le sentiment; les doctrines d'Herbert Spencer ne suffiront pas à l'homme parce qu'elles ne donnent aucune satisfaction à son besoin d'idéal et sont en opposition avec les aspirations les plus profondes de son cœur. Supposé même qu'il provienne des êtres les plus rudimentaires de la nature, il ne s'en est pas moins élevé par l'évolution au haut rang d'animal religieux; il ne peut se contenter du néant, il veut un Dieu, c'est-à-dire une conception précise de l'infini.

A notre époque de scepticisme, le sentiment religieux garde encore dans tous les rangs de la société une vitalité, une force de persistance qui étonnent parfois. Les plus grands détracteurs de la religion ont gardé au fond du cœur l'irrésistible instinct, et le laissent percer dans la pratique de la vie, par exemple quand ils donnent à leurs enfants une éducation confessionnelle. Comme l'a dit Laurent (*La religion de l'avenir*),

(1) Nulle part, ceci n'est plus sensible que dans le « nihilisme » russe. Voir *L'Empire des tsars et les Russes*, t. I, par A. Leroy-Beaulieu.

Digitized by Google

une voix intérieure leur crie qu'il n'y a point de morale sans religion... Inconséquents tant qu'on voudra, ils désirent que leurs enfants aient des idées religieuses, et ils ne voient que l'Église qui puisse les leur inspirer...

Aussi bien, la fièvre d'irréligion qui dominait les esprits à la fin du siècle dernier s'est calmée, ainsi que le constatait Émile De Laveleye dans son dernier ouvrage. Le libéral ne proclame plus, comme Helvétius ou d'Holbach, que le peuple doit vivre sans religion; en le disant, il perdrait, d'ailleurs, tout crédit. Si, en politique, il est l'adversaire déclaré du clergé, il est obligé d'admettre son intervention pour l'enfant et pour l'homme ignorant. Qu'il le veuille ou non, il doit tenir compte du sentiment religieux!

Au surplus, en fait de religion, les événements en font foi, l'on ne détruit que ce que l'on remplace. Chacun connaît les moyens auxquels l'on a eu recours dans nos pays latins pour tenter d'affranchir le peuple de la domination de l'Église : raison philosophique, éloquence de la tribune, satire des théâtres et des livres, plaisanteries quotidiennes, et même le ridicule, la plus tranchante des armes, rien n'a abattu la puissance catholique qui, il n'y a pas bien longtemps, gouvernait encore la France elle-même. On a pu voir aussi en Belgique, il y a quelque 10 ans, une preuve palpable de l'influence gardée par le clergé dans ce fait que les écoles où il n'était plus admis ont été aussitôt désertées.

***

Combien la religion répond aux besoins du cœur populaire, et combien la liberté de la pensée inspire de l'effroi, Taine nous le montre dans *Le Régime moderne*. L'on vit après la Révolution combien était profond et général le regret du culte aboli et de l'église détruite. Avant 1789, le peuple ignorant ou inattentif n'avait pas conscience de la connexité intime entre la foi religieuse et ses organes : le culte, le sacerdoce, les sacrements. Grâce à la Révolution, il en a acquis le sentiment. Il comprit que les rites avaient été suggérés par la foi, qu'ils ne sont en somme que les dehors dont la croyance est le dedans, qu'ils font corps avec elle.

Digitized by Google

Qu'il le sache ou l'ignore, le peuple a, au fond, besoin du culte, non seulement au moral, mais même au physique. Si les églises, les cathédrales, les chapelles, les presbytères, les couvents, les solennités, les grandes fêtes, le dimanche venaient à disparaître, la privation s'en ferait sentir d'abord à ses oreilles et à ses yeux : il regretterait l'encens des cérémonies, les cierges, les chants, la sonnerie des cloches, l'*Angelus* du matin et du soir.

C'est que non seulement son cœur, mais encore ses sens sont religieux. Si quelques philosophes croient à la possibilité d'une instruction assez répandue pour détruire tous les préjugés religieux, ils commettent une étrange erreur. La grande masse des hommes ne demande qu'à conserver ses prêtres, ses autels et son culte.

***

Si maintenant nous passons du point de vue du sentiment et de la sensation au point de vue de l'intelligence et du raisonnement, nous verrons qu'en ce qui concerne leur destinée, l'inquiétude des hommes est telle, qu'ils ne peuvent se passer de légendes religieuses. « Dire d'où je viens, ce que je suis, où je vais, est au-dessus de nos idées », disait Napoléon lui-même, le grand ennemi de l'idéologie (*Mémorial*, 1816). « Nous sommes précipités vers la religion par l'inquiétude où nous mettent ces questions. »

La science a eu beau émanciper la pensée de l'homme et affaiblir en lui le penchant héréditaire vers le surnaturel, il aurait peine à vivre sans croyances supérieures. Nous sommes loin de vouloir prétendre qu'un culte officiel ou une religion d'État est indispensable aux sociétés humaines; néanmoins nous croyons que, parmi les légendes que l'imagination a brodées, il importe de se tenir à celles qui sont admises généralement; car, à défaut de celles-là, le peuple s'en tisserait d'autres, plus étranges encore, peut-être. Ce sont les religions positives qui l'empêchent de divaguer; elles précisent et définissent le surnaturel. Une religion établie est pour lui une sorte de vaccin qui, en satisfaisant son amour du merveilleux, le garantit des charlatans et des rêveurs. Même fausse, elle

Digitized by Google

offre l'avantage de mettre obstacle à l'introduction de doctrines arbitraires. Au moins, avec les croyances fixées et admises, avec les religions reconnues par l'État, et dont l'effet est d'ailleurs salutaire, l'on ne tâtonne pas dans l'inconnu.

Telles furent, le dernier volume des *Origines de la France contemporaine* (1) nous le montre, les idées qui inspiraient le premier consul lorsque, voulant rétablir l'Église après la Révolution, il préparait le Concordat. Dans le christianisme, il voyait avant tout le « mystère » de l'ordre social. Suivant lui, la promesse de l'égalité future dans le ciel empêchait le riche d'être massacré par le pauvre; sans la religion, l'inégalité des fortunes ne pouvait être maintenue, et sans celle-ci la société elle-même ne pouvait exister. L'Église, dans son système, avait à exercer en quelque sorte une police préventive à côté de la police répressive exercée par l'État. Puisque l'autorité spirituelle était une souveraine reconnue dans son domaine, une force d'une efficacité indéniable, il était de bonne politique de l'entretenir pour se servir d'elle et d'en tirer parti en faveur du maintien de la paix sociale.

***

Toutefois, ce serait une grave erreur de croire que le christianisme ne contribue à la paix sociale qu'en apprenant au peuple la patience et la résignation. Car alors la religion ne serait qu'un agent de compression pour les masses, et celles-ci auraient raison de s'en défier. Heureusement, c'est là une erreur; heureusement, son rôle n'est pas de faire chorus avec la bourgeoisie utilitaire pour crier aux misérables : Tenez-vous tranquilles dans cette vie et regardez en silence jouir les autres; vous aurez votre tour dans une autre vie!

Le christianisme ne se borne pas à éteindre les appétits et les rancœurs de la foule, à étouffer des plaintes, à contenir des révoltes. Son action est plus large. Il constitue un frein pour tous, pour les riches et les puissants comme pour les petits et pauvres. Ce que nos philosophes appellent le « devoir social » a été révélé par le Christ et les apôtres sur les collines de

(1) *Le régime moderne*, t. II, non encore édité.

Digitized by Google

Galilée, et même auparavant, par leurs précurseurs les prophètes d'Israël, en Judée. Ceux qui ont parlé au nom de Dieu ont enseigné depuis plus de deux mille ans les devoirs des maîtres, des propriétaires, des patrons envers leurs serviteurs et leurs ouvriers, l'obligation d'observer envers chacun la justice, de respecter dans les subordonnés la dignité humaine et de ne pas abuser de leurs forces. Notre temps n'a fait que reproduire, sous des formes abstraites, ces choses qui avaient fait l'objet d'enseignements concrets. Pas plus que la théorie du salut dans l'*Amour sous la forme de la pitié* (1), la religion de la *souffrance humaine* n'est nouvelle. Elle ne fut inventée ni par Dostoïewski, ni par Tolstoï, ni par leur maître le *moujik*, près duquel tous deux se vantent de l'avoir apprise. Cette religion, c'est le christianisme

L'Évangile peut améliorer la condition morale du peuple en agissant, non seulement au bas, mais aussi au haut des sociétés. Comme l'a dit M. Anatole Leroy-Beaulieu, les classes supérieures ont plus de vernis religieux que le peuple, mais sont tout aussi étrangères à l'esprit évangélique. Les gens opulents ne voient dans la richesse qu'un instrument de jouissance ; ils chérissent la fortune, abhorrent la pauvreté ; pour eux, Mammon est toujours le prince de ce monde.

Ils offrent, à notre époque, des spectacles démoralisateurs pour la foule, ce qui les rend, inconsciemment, les grands fauteurs du socialisme. Leur vie est un argument contre la société actuelle, la légitimité de la fortune pouvant être mise en doute lorsqu'on envisage la façon dont ils en usent et en mésusent.

Combien d'entre eux prennent souci de la mission sociale de la richesse? La loi biblique du travail est méconnue ; la jeunesse des salons étale une impertinente frivolité ; les fêtes mondaines provoquent, par leur faste « insolent », le peuple de la rue ; la débauche élégante, le vice salarié et même renté insultent à l'honnêteté et à la simplicité des mœurs. Que l'on ne s'étonne pas de voir les masses perdre le respect de l'ordre social! Ce qu'elles aperçoivent de la vie des hautes classes n'est guère fait pour le leur inculquer.

(1) Voir le petit ouvrage récent de M. Paul Desjardins, *Le devoir présent*.

Digitized by Google

En Orient, du moins, le luxe et la dépravation restent intérieurs, afin de ne pas provoquer la jalousie et la haine des classes inférieures de la population. Mais la morale chrétienne exige plus; elle est plus austère et plus rigide que la morale orientale : d'accord en cela avec les sages de l'antiquité, elle condamne résolûment le luxe comme un produit de la vanité et de la sensualité, comme une source de soucis et de vices pour les uns, de convoitises et de misères pour les autres.

L'Évangile peut seul apporter à la société l'humaine solidarité; seul il peut enseigner la vraie fraternité. Ce qui fait défaut à la loi et à la science, la religion le possède; car, pénétrant jusqu'au fond des âmes, elle peut y semer la justice et l'amour. Par l'éducation, par la prédication, par l'exemple, par les œuvres, elle peut contribuer à l'apaisement des conflits sociaux.

Le christianisme a ennobli la pauvreté et réhabilité le travail. Le travail manuel qui, dans le monde antique, n'était pratiqué que par les esclaves, fut, dans le monde chrétien, remis en honneur par le Fils de Dieu. L'Homme-Dieu a été ouvrier ; il a voulu passer pour le fils d'un artisan; il a vécu du travail manuel la plus grande partie de sa vie. Ainsi envisagé, le christianisme devient une sorte d'apothéose du travail. N'est-ce pas aussi vers les pauvres artisans que se sont dirigées les béatitudes du sermon de la Montagne?

***

Il serait difficile de trouver, en dehors du christianisme, un principe moral pour nos vieilles sociétés. Il constitue la base de l'édifice social. Le Play le répétait : la première pierre de l'édifice social, c'est le Décalogue. En effet, nous l'avons vu, le mal dont souffre la société moderne est plus moral que matériel.

Dans sa présomption, il est vrai, elle se refuse à le reconnaître et elle rejette avec dédain, comme démodé, le seul remède efficace. Les conducteurs aveugles des masses aveugles, ne s'ingénient-ils pas à déraciner la religion des couches populaires? C'est là plus qu'une erreur, c'est un crime! Car il n'y a encore que la religion qui sache, non seulement

Digitized by Google

enseigner, mais surtout inspirer la charité sociale, l'amour des hommes les uns pour les autres; il n'y a qu'elle qui puisse donner la paix et le bonheur au peuple, et fournir une source de consolations au grand nombre de malheureux. En dehors d'elle, c'est la guerre des classes que l'on fomente.

Le christianisme est la grande école du respect, comme disait avec tant de vérité Guizot. Ébranler son prestige, c'est aider à faire éclore l'esprit d'opposition et d'insurrection contre la loi : on l'a vu en France où la tentative d'anéantir le catholicisme sans chercher à le remplacer a donné naissance à l'humeur révolutionnaire. Tout ascendant ôté à la religion, l'ordre social n'a plus, vis-à-vis des appétits déchaînés, d'autre garantie que la force brutale.

La pratique de la liberté n'est pas possible sans le sentiment du devoir social. Or, sous ce rapport, un enseignement est nécessaire au peuple; et qui donc s'en chargera avec autorité sinon les ministres du culte? Il y a là un organisme existant, à réformer peut-être, mais qu'il importe de conserver pour en faire l'agent principal de l'amélioration de notre société.

Car, l'on ne doit pas se le dissimuler, pour accomplir ce grand œuvre, il faut des apôtres prêts à se dévouer pour le salut de l'humanité, des prédicateurs du droit et de la justice assez indépendants pour dire à tous la vérité; et, comme l'a montré Isaac Pereire (1), l'on n'en trouvera pas en dehors de l'Église.

Peut-être, cependant, verra-t-on surgir de tels dévoûments au sein de ce mouvement que nous avons constaté tout à l'heure dans la jeunesse littéraire française (2) et qui est issu des plus nobles besoins de générosité et de compassion du cœur humain. Parmi elle, en effet, de vaillants esprits, ceux « qui ne peuvent regarder d'un œil désintéressé les maladies corporelles ou spirituelles », invitent les jeunes hommes qu'a touchés le mal nouveau du siècle à passer de la parole à l'action, à se tourner vers le peuple, vers « ceux de nos frères dont

(1) *La question religieuse*, 1878.

(2) Cf. les livres récents de MM. Melchior de Vogüe, A. Leroy-Beaulieu, Ch. Wagner, Paul Desjardins, Max Leclerc, etc.

Digitized by Google

la misère morale est encore plus noire que la nôtre ». Nous souffrons, on l'a très bien dit, d'un excès d'intellectualisme, le mal est universel et constaté partout; et nous en venons peu à peu au remède des audacieux philosophes russes qui prêchent résolument, par l'exemple même, l'abandon des villes, le retour aux champs, le travail manuel, le communisme fraternel.

Pour notre salut spirituel, pour nous faire du bien à nous-mêmes, il peut nous convenir d'aller au peuple, *itti v narod*, suivant la devise du tolstoïsme. Mais combien il est moins aisé de lui faire du bien à ce peuple, et d'améliorer sa condition morale! Là se découvre, au point de vue social, la faiblesse du nouveau mysticisme, l'inefficacité de ces apostolats ou de ces prêches, qui peuvent bien avoir une action sur quelques dilettantes raffinés, mais qui sont incapables de pénétrer la masse de la nation et de conquérir le cœur populaire. En revanche, là aussi éclate la supériorité des moyens d'action des religions positives, là éclate toute la force du christianisme!

Quelle puissance sur la terre est assez fortement constituée pour exercer une influence comparable à celle de l'Église chrétienne? Qui sait, comme ses fils et ses filles, s'élever jusqu'aux béatitudes du renoncement et, comme eux, sans autre soutien qu'une inébranlable foi, affronter les privations et les souffrances physiques, braver même cet autre obstacle, devant lequel reculent les plus énergiques d'entre nous : le ridicule?

***

Dix-huit siècles se sont passés et le christianisme agit encore sur les hommes de notre monde occidental — depuis les *moujiks* russes jusqu'aux *settlers* américains — comme primitivement il avait agi sur les artisans de Galilée. Il a pour effet l'éducation philosophique de l'homme, et la propagation d'une doctrine meilleure que celle de l'antiquité; il fait de la morale individuelle la base de la morale, il substitue l'amour d'autrui à l'amour de soi-même. Pour 400 millions d'âmes, il est encore l'organe spirituel qui, par la résignation et l'espérance, conduit l'homme à la sérénité, et, par la bonté et la pureté, l'élève jusqu'à l'esprit d'abnégation, de détachement, de sacrifice.

Digitized by Google

Aux sociétés païennes, que l'on compare nos sociétés chrétiennes! L'on verra ce qu'il a introduit et maintenu dans les mœurs de prudence, de douceur, de justice; l'on verra combien il a amélioré la vie domestique en la mettant au-dessus de la vie publique, combien il a relevé la condition de la femme en fondant le mariage sur le principe de la fixité (1). Personne mieux que Taine, dans les *Origines de la France contemporaine* (2), n'a mis en relief la mission civilisatrice du christianisme : Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service... Dès que son action s'affaiblit dans le monde, la vie se dégrade et l'homme retombe à un état voisin de la barbarie païenne. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention, l'homme s'est retrouvé tel qu'au premier siècle : l'égoïsme brutal avait repris l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étalaient, les mœurs devenaient voluptueuses et dures.

Auguste Comte lui-même, le libre-penseur, a loué, au point de vue de la morale sociale, les efforts du christianisme pour changer « le patriotisme énergique, mais sauvage, des anciens » en « ce sentiment de fraternité universelle, si heureusement vulgarisé dans le monde sous la douce dénomination de *Charité* ».

Aujourd'hui encore le vieil Évangile, quelle que soit son enveloppe présente, n'est-il pas le meilleur auxiliaire de l'instinct de sociabilité et le plus efficace préservatif contre les maux qui nous menacent? J.-G. FRESON.

(1) Voir à ce sujet le bel ouvrage de M. GODEFROID KURTH, professeur à l'université de Liège, *Les Origines de la civilisation moderne*, chap. X.

(2) Dernier volume, non encore paru (*Régime moderne*, t. II).

Digitized by Google

# QUELQUES IDÉES

## SUR L'ENSEIGNEMENT FÉMININ SUPÉRIEUR

J'ai eu le plaisir, l'année passée, d'attirer l'attention sur une lacune que me semblait présenter l'enseignement actuel des jeunes filles en Belgique. Les marques d'approbation qui m'ont été données m'ont encouragée à poursuivre cette étude. Après avoir constaté l'extension considérable prise depuis cinquante ans dans notre pays par l'enseignement féminin, le niveau élevé sur lequel il est établi, les soins que les éducateurs y apportent, j'avais insisté sur l'importance de préparer plus directement les femmes à leur vocation spéciale, et c'est dans ce sens que j'appelais quelques réformes.

J'avais signalé surtout l'utilité de donner à la femme des notions plus complètes sur l'hygiène et la physiologie de la femme et de l'enfant, ainsi que des notions d'éducation et de psychologie de l'enfance.

L'hygiène et la physiologie sont des sciences inscrites au programme de nos écoles, il ne s'agirait donc que de leur donner une direction plus spéciale et plus utilitaire. Quant aux sciences éducatives et pédagogiques, elles ne figurent qu'aux programmes des écoles normales. Mais la grande majorité des jeunes filles, toutes celles qui ne suivent pas les cours destinés aux institutrices, et qui deviendront pourtant les premières éducatrices de leurs enfants, doivent-elles ignorer jusqu'à l'existence même de ces sciences utiles? En d'autres termes, la science de l'éducation physique, intellectuelle et morale, qui est si avancée de nos jours, ne devrait-elle pas faire partie des

Digitized by Google

matières d'un enseignement supérieur et principalement d'un programme scolaire pour les femmes.

Combien de jeunes filles qui ont abordé l'étude, souvent fort abstraite, des sciences mathématiques et naturelles, n'ont jamais commenté une page de Montaigne, de Rousseau, de Locke, de Spencer sur l'éducation! Leur attention a été attirée sur l'extraction de la racine carrée, sur les lois du pendule, etc., mais jamais sur les lois de développement du cerveau, de l'esprit et du cœur de l'enfant, tout aussi intéressantes et, pour le moins, aussi utiles à connaître.

Chacun admet aujourd'hui la supériorité d'un enseignement scientifique formant l'entendement, fortifiant le raisonnement et ouvrant nos facultés aux merveilles de la nature et aux travaux des hommes; mais cet enseignement est incomplet si on n'y joint une étude élémentaire de psychologie appliquée à l'enfance, d'une utilité incontestable pour toutes celles qui auront à résoudre le grand problème de l'éducation.

Comme le dit Locke, sur 100 hommes, il y en a plus de 90 qui sont bons ou mauvais, utiles ou nuisibles à la société par l'instruction qu'ils ont reçue, et c'est de l'éducation que dépend la grande différence aperçue entre eux. Or, cette éducation, qui commence dès le berceau, dépend de la mère, de la direction logique qu'elle apportera dans sa méthode d'éducation, en supposant qu'elle en ait une. L'instinct ne suffit pas pour ce grand problème, il faut qu'il soit guidé par un peu de science.

Combien n'est-il pas de jeunes mères qui, en raison même de leur intelligence et de leur amour, se sentent insuffisantes à remplir leur tâche! Il en est plus qu'on ne peut croire qui, désirant ardemment réussir dans leur œuvre maternelle, se procurent des livres, recueillent des observations, tâtonnent avant d'arriver, sentant ce qui leur manque, comprenant quelle lacune elles ont eu à subir dans leur éducation qui aurait dû avant tout les préparer à leur mission spéciale et leur en aplanir les difficultés. D'autres se fient aveuglément à leur amour et à leur instinct et s'aperçoivent souvent qu'elles ont fait fausse route. Déçues dans leurs plus chères espérances,

Digitized by Google

à voir leurs enfants devenir volontaires, dissolus, méchants, mal élevés, leur vie leur semble brisée. A qui la faute? Il faut surtout en accuser l'absence de connaissances nécessaires à ce grand art de préparer les hommes à l'existence.

La vie nous offre tous les jours des exemples des conséquences funestes de la mauvaise éducation. Si la biographie des grands hommes nous montre parfois une mère d'élite dirigeant leurs facultés naissantes, que de fois des romanciers modernes, comme Flaubert, ont montré où aboutit le développement de l'éducation trop sentimentale et d'autres où mène l'enseignement uniquement raisonné, pratique, utilitaire! Quelle juste balance doit-on établir? D'après quelle règle doit-on se diriger? Ce problème est d'autant plus urgent que le père est plus entraîné chaque jour aux affaires et la mère plus désireuse de la direction de la maison. Diriger en ignorant, quelle garantie pour l'avenir!

N'est-il pas étrange et triste tout à la fois de penser que, depuis l'antiquité, les questions d'éducation ont occupé les sages et les savants, qu'après Platon et Quintilien, la Renaissance leur doit les grands travaux de Montaigne, Rabelais, Marnix; les temps modernes, les Locke, les Rousseau, les Pestallozi; que de nos jours la psychologie de l'enfance est une science créée; mais que malgré tout, à de très grandes exceptions, il est rare que les femmes se soient adonnées à ces études qui les regardent le plus directement et qui devraient présenter pour elles le plus d'attrait?

Les observations de Th. Tiedeman, les pages émues de Taine et de Darwin, les travaux de Preyer, en Allemagne, de Pérèz, de Guyau, de Compayré, en France; de Spencer, de Bain, en Angleterre, pour ne parler que des plus célèbres, ont-ils été mis à la portée des femmes, de façon qu'elles puissent en profiter dans leur système d'éducation?

Ne serait-ce pas un enseignement en tous points profitable que de suivre, avec les jeunes filles qui sont à la veille de devenir des femmes, le merveilleux développement de l'enfant, presque aveugle et sourd en naissant, doué d'une volonté confuse, d'une intelligence inerte, et qu'on voit bientôt attiré par

Digitized by Google

un rayon lumineux, frappé par un son, se mettre à gazouiller, à nous charmer par les premières manifestations de son intelligence et de sa sensibilité !

Ce cerveau qui, à sa naissance, n'est qu'un organe inachevé, doit se former chaque jour sous la sage direction qu'on lui donnera ; n'est-il pas prudent qu'une mère sache quelles sont les notions qu'il peut facilement s'assimiler et celles qui, par leur nature ou leur quantité, pourraient nuire à son développement, entraver l'accroissement de la masse cellulaire et même y amener une dépression considérable (comme le fait si souvent la peur employée comme moyen de correction)? Quelles sont les femmes qui connaissent les lois de la formation du cerveau, les principes pédagogiques qui en découlent, et comment on facilite aux jeunes esprits le passage du simple au composé, du connu à l'inconnu, du concret à l'abstrait? Dès les premiers jours, les facultés intellectuelles peuvent prendre une direction d'autant meilleure et d'autant plus économique au point de vue des études futures, qu'elles seront éveillées d'une façon conforme à leur développement naturel qui pour cela doit être connu. De deux enfants d'intelligence égale entrant à l'école, celui qui aura acquis, dès le début de son existence, par une évolution rationnelle, des organes des sens bien exercés, une capacité d'attention, de mémoire, de jugement, d'imagination, de volonté plus grande, dépassera rapidement ses camarades.

Cette seule pensée de Rousseau : « Nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme nous l'avons appris », donne le sujet d'un chapitre très intéressant : Le développement des sens chez l'enfant. Si la qualité, la quantité, l'intensité de nos perceptions et de nos sensations ; en un mot, le développement intellectuel et moral de notre être a sa base dans le développement des organes des sens, il s'ensuit que leur éducation première devrait être l'objet de soins spéciaux, et il s'agirait d'attirer l'attention des premières éducatrices sur la façon dont se développe chaque sens, d'en déduire les conséquences pour l'éducation intellectuelle et esthétique, d'observer les lois de l'hygiène. Que d'enfants souffrent de sens

Digitized by Google

imparfaits ou maladifs, résultat d'une première direction défectueuse!

L'éducation physique des enfants soulève aussi des questions pleines d'intérêt. Le régime auquel ils sont soumis est-il le meilleur? Le vêtement, l'alimentation sont-ils suffisants? Les parents ont-ils songé à la somme nécessaire d'exercices physiques pour chaque âge, à la formation d'habitudes salutaires? N'y a-t-il pas lieu de combattre les effets d'une hérédité funeste, par une hygiène préventive? Au point de vue moral, comment aidera-t-on le jeune cœur de l'enfant à développer les bons sentiments et à se défier dès le début des penchants mauvais, résultat de l'hérédité peut-être? Comment préparera-t-on en lui l'être moral, dirigera-t-on sa conscience naissante, l'aidera-t-on à se gouverner lui-même? Savoir prêter attention, prendre l'habitude d'observer et de retenir ce qu'on a vu, appris, est une bonne chose. Savoir porter cette attention sur soi-même et prendre l'habitude de se commander à soi-même et d'obéir à son instinct du bien est chose meilleure encore. « On laisse, dit Henri Marion (*Solidarité morale*), le soin aux années d'école de développer le cœur et l'esprit; mais, bien avant ce temps, le cœur et l'esprit sont entrés en voie de formation, sans doute sans direction. A l'âge où l'enfant ne saurait encore recevoir aucune éducation déterminée, ni surtout comprendre aucun précepte, il y a place déjà pour un commencement d'éducation générale; on peut travailler à lui donner cette qualité fondamentale, la soumission à une règle. Si on ne la lui donne pas, il contracte de lui-même le défaut contraire. Nul ne peut dire de quelle conséquence il est pour la vie entière d'avoir appris tout d'abord à souffrir un frein. »

Quoi! dira-t-on, vouloir imposer un frein, une règle à ces chérubins, auxquels il est si doux de céder, c'est vraiment offenser l'amour maternel. Voilà le raisonnement que beaucoup de mères se font, trouvant plus facile de n'écouter que leur sensibilité. Apprenons aux jeunes filles que l'enfant doit certainement être entouré de douceur, de caresses, d'amour, mais que la meilleure mère sera celle qui ayant su lutter avec sa sensibilité n'aura pas tout toléré de l'enfant, aura su le préparer à

Digitized by Google

des habitudes d'ordre et de discipline, aura renoncé à des satisfactions personnelles momentanées, pour le plus grand bien moral de celui qu'elle élève.

L'espace me manque pour esquisser dans le détail le plan d'un cours de psychologie appliqué à l'éducation et mis à la portée des jeunes filles, à un âge assez avancé pour leur permettre de comprendre et de goûter cet enseignement. Mais je puis déjà conclure : Il importe de donner à l'éducation une base vraiment scientifique pour remplacer les habitudes traditionnelles, les préjugés, l'arbitraire ; constituer cet enseignement sur les principes de psychologie et de physiologie de l'enfant ; donner aux jeunes filles, tout au moins une idée des grands faits psychiques, des lois pédagogiques, leur inspirer le goût de cette étude et des observations qu'elle comporte, leur en montrer l'importance, afin que, l'école abandonnée, elles continuent à y appliquer leur esprit. Comprenant le véritable rôle de la femme, première éducatrice de l'humanité, elles se réserveront désormais avec un soin jaloux le plus beau spectacle auquel il nous soit donné d'assister : l'éclosion du cœur et l'esprit humain dans l'enfant, et ne confieront plus à des mains mercenaires le plus précieux intérêt de leur vie, le but même de la famille, le véritable mobile de l'existence de la femme. Quand on comprend cela, tout le reste ne paraît que distractions futiles, spectacles de fantoches ou foires de vanité.

Un enseignement nouveau est donc à créer pour les femmes ; elles y viendront chercher la science et l'art pour les appliquer à l'éducation des générations. Quant au cours de psychologie qui s'y donnerait à côté d'autres non moins importants déjà cités, il ne s'agirait naturellement que de notions simples, dont le langage philosophique serait banni, et principalement de notions pratiques qui pourraient guider les jeunes filles lorsque, devenues femmes, elles auraient à prendre soin du dépôt précieux du jeune cœur et de la jeune intelligence que la nature confie à la mère. Ne dût-il rester dans l'esprit de la jeune fille de tout son cours de psychologie qu'une seule idée : l'existence de lois intellectuelles, physiques et morales dont les conséquences sont aussi inexorables que

Digitized by Google

celles de la pesanteur ou de la gravitation, — d'où l'importance capitale, absolue, d'une direction dans l'éducation remplaçant le hasard ou les inconséquences, le laisser-aller et le laisser-faire habituels, — que ce cours aurait encore sa raison d'être.

Bien des personnes, qu'effraye encore le mot de psychologie, se sont imaginé que c'était une utopie de vouloir parler de cette science au titre pompeux à des jeunes filles et ont crié au pédantisme ; d'autres même ont cru devoir objecter que parler de l'enfant et de son éducation pourrait porter l'esprit des jeunes filles à des conjectures dangereuses et manquer à la prudence et à la pudeur. A ce compte, il faudrait supprimer d'un coup, et à plus forte raison, toutes les sciences naturelles.

M'est avis que l'esprit des jeunes filles, trop souvent porté à la légèreté par leur éducation même, gagnerait au contraire du sérieux à cette étude, qui les préparerait bien plus gravement et plus honnêtement au mariage et à leur rôle d'éducatrices.

V. POTVIN.



Digitized by Google

# LES DERNIÈRES DECOUVERTES DE CHARLES LAGRANGE

## Conférence donnée au Cercle artistique de Bruxelles

**le 14 mars 1893**

Je viens vous parler des travaux les plus récents d'un savant belge qui sera l'une des gloires de notre pays.

Ils m'intéressent d'abord au point de vue de la méthode. M. Lagrange applique une méthode de recherches que, d'une manière générale, on peut identifier avec celle de Descartes. Il y a donc deux mondes à explorer d'une manière parallèle : le monde des idées, sous la direction de la raison ; le monde de la réalité externe. On établira une classification méthodique des systèmes possibles, en partant des idées premières ; on éliminera les possibilités non réalisées par un procédé de sélection qui n'est autre que l'expérience et l'observation.

Nous concevons beaucoup plus que ce qui est. La nécessité de l'expérience pour construire la science le prouve, parce qu'en effet la science sera une possibilité rationnelle. S'il n'y en avait qu'une, nous ferions de la physique comme nous faisons de la géométrie.

L'autre méthode scientifique, fort en honneur aujourd'hui, procède d'une façon diamétralement opposée. Elle part des faits, établit, par induction, la cause la plus probable de ces faits, et élève ensuite une synthèse d'où elle induira l'existence de faits nouveaux qui seront vérifiés par de nouvelles expériences.

Dans la première méthode, l'expérience est un moyen de

Digitized by Google

contrôle, dans la seconde, elle est un point de départ, et les savants de cette dernière école classent toutes les hypothèses dans le domaine de « l'imagination ». Pour Houzeau et Stas, tout ce qui est pensée est imagination. Ils manquent de foi dans la puissance de leur esprit, et cependant ils font usage de l'induction, qui est un choix entre plusieurs idées.

M. Charles Lagrange, qui a une âme de poète, car il excelle à rendre sa pensée par des images claires, montre par une comparaison la supériorité de la méthode qui descend du général au particulier sur celle qui remonte du particulier au général, de Descartes sur Bacon.

« Comme le voyageur arrivant aux abords d'une grande ville inconnue, s'il n'a aucune idée de la distribution des grandes artères de communication qui conduisent rapidement au cœur de la cité, risque de s'égarer d'abord et de perdre son temps ; la méthode de Bacon, sans guide dans son choix, aborde avec une indifférence obligée toutes les parties du vaste labyrinthe constitué par l'ensemble des phénomènes. Peut-être, à force de parcourir en tous sens la cité inconnue, acquerra-t-elle à la longue une idée exacte des grandes lignes de sa distribution ; mais, outre qu'il y a là une perte d'efforts et de temps précieux, elle n'atteindra certainement jamais aussi sûrement et facilement le but, que celui qui se sera judicieusement enquis à l'avance de l'ensemble de ces grandes lignes. »

Cette méthode manque de base pour prévoir ce qui peut être.

« Ne considérant pas directement et en elles-mêmes les idées simples irréductibles, fournies par la raison et dont les combinaisons constituent les causes possibles, elle s'expose à laisser échapper un certain nombre de ces causes ; partant toujours des phénomènes, qui n'éveillent immédiatement dans l'esprit que des notions complexes, et ayant cependant un besoin instinctif d'unité et de simplicité, elle a fatalement une tendance à considérer comme simples et irréductibles ces notions complexes, à ne chercher par conséquent les causes possibles que parmi elles, à se les *figurer* sous la forme des objets extérieurs correspondants, et à substituer à l'autorité interne de la raison l'autorité extérieure des sens. »

Digitized by Google

La vraie méthode part de *la synthèse*, mais ne peut ensuite faire un pas sans *l'analyse*, analyse dont les procédés d'investigation sont *l'observation* et *l'expérience*.

« Elle ne nous transporte plus, comme tout à l'heure, dit Lagrange, aux abords d'une cité inconnue, mais au cœur même, au point de divergence de toutes les grandes artères et de leurs ramifications. Le voyageur hypothétique veut parcourir la ville et atteindre le plus rapidement possible un point d'où il pourra la dominer et en embrasser la configuration. Mais à peine a-t-il fait quelques pas, il arrive à la bifurcation de voies à peu près également importantes en apparence. Alors se présente la nécessité de l'*expérience*. Le voyageur s'engagera dans l'une des voies, choisissant de préférence celle qui s'écarte le moins de sa direction primitive. Qu'elle soit sans issue, ou ne réponde pas à son appel : il reviendra sur ses pas et recommencera l'essai sur une autre. »

Une dernière image :

« Ces méthodes sont comparables à deux hommes qui, voulant découvrir le plan et la destination d'un antique édifice, prodigieux par l'étendue et la complication, en entreprendraient l'exploration ; le premier, par quelque étage supérieur, l'autre, en creusant systématiquement le sol jusqu'aux fondations. Le premier cherchera la suite des passages et des chambres et les relations des étages ; le second, considérant qu'en tout édifice rationnellement construit la substance même de l'idée se devine déjà dans le tracé primitif, ira demander cette idée première aux fondements invisibles que cache la profondeur du sol ; il pénétrera la pensée de l'architecte dans l'ordre même où celui-ci l'a développée. »

Lagrange plante donc résolument l'arbre des hypothèses. C'est un arbre dont on remonte la tige, et une seule des ramifications qui se multiplient à mesure qu'on s'élève, conduit au point le plus élevé.

La vraie méthode est donc définie et résumée par les règles suivantes :

I. *Principe fondamental.* — Partir des idées simples, les combiner (*conduire par ordre ses idées*, Descartes), et, par l'ex-

Digitized by Google

périence, déterminer à chaque bifurcation des idées celle qui se trouve réalisée (*experimentum crucis*, Bacon).

II. *Règle pratique*, nécessitée par le fait que la détermination précédente ne peut se faire que *dans les limites de l'expérience* :

1° Décider le choix entre deux idées qui paraissent également d'accord avec les faits, d'après le principe que la plus simple est la plus probable;

2° Ayant adopté une branche d'idées, la suivre jusqu'à en épuiser toutes les conséquences; ne revenir au point d'embranchement pour adopter une branche moins simple que si ces conséquences sont décidément insuffisantes.

Si ces principes de recherche sont fondés sur la nature de l'esprit humain, le développement de la science à travers l'histoire de l'humanité doit les mettre en évidence. C'est précisément ce qui a lieu.

Les spéculations des anciens sur le monde extérieur constituent, qu'on y fasse attention, non pas des notions absurdes, mais bien des idées possibles. Il n'est nullement *absurde*, par exemple, de supposer que les étoiles sont des feux attachés à une voûte solide tournant autour de la terre; c'est une idée possible, combinaison des idées simples d'espace, de substance et de temps. La question était de savoir si cela est ou n'est pas. L'esprit, dans un domaine infini où il se meut sans peine, a commencé par explorer le monde des idées; plusieurs de ces idées se sont présentées, d'après une observation incomplète ou par le manque d'expériences, comme la traduction de la réalité; de là sont nés les systèmes des philosophes; ils constituent une science que sa richesse même rend stérile pour la connaissance du monde extérieur, puisque cette connaissance ne consiste qu'en un ensemble d'idées déterminé et très particulier.

L'impuissance de cette première exploration, prouvée par la multiplicité même des conceptions qu'elle enfantait, a provoqué, à diverses époques du développement historique, des réactions dont le type est la réforme moderne que Bacon personnifie comme initiateur.

Digitized by Google

Ce genre de réaction consiste à renoncer complètement à la synthèse construite sur les idées premières et à donner dans l'ordre logique de la méthode la première place à l'expérience. Nous avons dit pourquoi ce principe est faux. Néanmoins, quand une erreur combat une erreur opposée, elle procure à l'esprit un repos momentané, que figure assez bien l'état mécanique de l'équilibre instable. Il n'était donc pas inutile que la réforme de Bacon, exagérant dans un sens, eût son heure pour détruire les effets funestes d'une exagération contraire, celle qui consiste à vouloir construire le monde à priori, c'est-à-dire par la seule exploration du monde intellectuel. Le retour à l'ordre logique fondé sur la nature de l'esprit humain a été la raison d'être de la réforme cartésienne.

***

C'est dans l'étude du système des forces du monde physiques que nous suivrons l'application de la méthode de Descartes par Charles Lagrange. Descartes lui-même a une cosmogonie, mais il n'a pas appliqué sa propre méthode; il prétend constuire le monde et à priori; il n'y a qu'une conception du monde et il doit la trouver dans son cerveau.

Les différents systèmes de philosophie de la nature se classent suivant deux pôles opposés. Les uns expliquent tout par les mouvements de la matière; les autres admettent l'existence de la force comme entité *sui generis*.

La notion des atomes en mouvement remonte à l'antiquité. Nous la trouvons dans Démocrite, dans Leucippe et chez le poète latin Lucrèce. De nos jours, la thermo-dynamique a remis les idées à la mode : la destruction du mouvement d'un corps et l'apparition d'une quantité de chaleur équivalente, par exemple, dans les chocs, conduit à l'idée que la chaleur n'est que du mouvement, et comme la température est une propriété universelle, l'agitation des derniers éléments doit l'être aussi. Voici donc une conception du principe de l'univers qui apparaît : dans ce système, on verra tout sous la forme du mouvement.

Ce n'est point là, à proprement parler, *mesdames et mes-*

Digitized by Google

*sieurs,* une idée nouvelle. Au XVII^e^ siècle, l'idée des premiers éléments de Descartes, les idées de Mariotte qui fait consister la température des gaz dans le mouvement de leurs atomes ont une analogie évidente avec les idées que nous venons d'indiquer. Quand on étudie l'histoire des sciences, on est étonné de voir combien d'idées nouvelles sont anciennes.

L'apparition de la force comme entité dans la physique moderne est beaucoup plus récente, quoiqu'en fait l'attraction universelle de Newton ait été considérée comme une force proprement dite par la science du XVII^e^ au XIX^e^ siècle, et on peut ajouter que les autres forces, électricité, magnétisme, électro-magnétisme, chaleur, sont traitées dans les calculs des géomètres comme si elles étaient des forces proprement dites. Ainsi pour le calcul de l'attraction magnétique de la terre, chaque atome est considéré comme un aimant élémentaire qui agit à distance à travers toute la masse comme si celle-ci n'existait pas, ce qui est conforme aux résultats les plus délicats de l'expérience. On trouve l'idée de la force difficile, parce qu'on ne comprend pas bien comment elle s'exerce, mais quand on veut l'expliquer par le mouvement de la matière, on patauge. Aussi n'a-t-on jamais rien fait de sérieux dans ces tentatives.

Hirn est un des modernes qui ont défendu de la manière la plus nette ce second point de vue de la force et combattu l'idée du mouvement essentiel de la matière. Si on admet la force, il ne faut pas partir du mouvement, puisque celui-ci est un effet.

Voici en deux mots le système de Hirn :

Une substance inerte, la matière, puis des puissances absolument distinctes de la matière, ne résidant pas dans la matière et agissant sur ce substratum inerte. Les forces de Hirn sont des espèces d'esprits, les forces gravifique, luminique, calorique, électrique, etc. Dans ce système, le milieu qui transmettra les ondulations lumineuses n'est plus un fluide matériel, comme l'éther classique des physiciens, mais un milieu transcendant n'ayant plus rien de commun avec la matière. Malheureusement, Hirn est obligé de lui appliquer la propriété

Digitized by Google

fondamentale de la matière, qui est l'inertie. Hirn balaye l'espace, il imagine un vide idéal autour de la nature que nous voyons. Son milieu transcendant a néanmoins tous les caractères de la matière, sauf l'impénétrabilité. Il est pénétrable, il ne présente aucune résistance au mouvement des corps.

Un savant belge, Brück, affirmait nettement avant Hirn l'existence de la force comme entité ; mais il n'admettait que deux forces : l'attraction universelle de Newton et ce qu'il appelait la réaction du vide à la surface des atomes. Il ne s'explique pas clairement sur cette seconde force. Il partage l'univers en espace occupé et espace non occupé. Le vide de Brück est un milieu transcendant à la manière de Hirn. Mais l'officier du génie belge considère la chaleur et l'électricité — et le magnétisme qui ne diffère pas pour lui en essence de l'électricité — comme des fluides matériels et non pas comme des effets. Le magnétisme, dans cette théorie, est un effet particulier de l'électricité, dû à ce fait que, dans certains corps, celle-ci se meut autrement ; ainsi, l'aimant est un système dans lequel le fluide matériel électrique se meut longitudinalement d'un pôle à l'autre.

Il est prouvé aujourd'hui que la chaleur n'est pas un fluide. Le docteur allemand Mayer a montré que de la chaleur cesse d'exister, disparaît réellement quand il se produit du travail. C'est de cette idée, reprise immédiatement par les physiciens, qu'est née la théorie de l'équivalent mécanique de la chaleur, aujourd'hui admise par tout le monde. Brück s'est donc trompé, mais il a entrevu la vérité comme dans un brouillard, en parlant de la réaction du vide ; il a présenté le vide comme un milieu répulsif qui réagit à la surface des atomes matériels, il n'a pas défini cette réaction antagoniste de l'attraction newtonienne, à la manière d'une force proprement dite, dont il aurait cherché la loi d'action élémentaire.

Lagrange part des idées simples et irréductibles d'espace et de temps, et aperçoit, par le simple fait de l'existence des phénomènes, un troisième élément, la substance, inconcevable pris en lui-même sans l'idée de force et donnant ainsi lieu à la notion de substance active.

Digitized by Google

Dans l'arbre des hypothèses, les seules idées d'espace et de temps nous donnent une branche qui se subdivise en deux autres : l'une, formée d'une tige unique, constitue *la géométrie*; l'autre, subdivisée en une infinité de rameaux, représente toutes les combinaisons *cinématiques* d'espace et de temps. Cette branche est abandonnée, celle qui sera suivie, c'est *la mécanique rationnelle*, car « si l'*espace* et le *temps* étaient les seuls objets existants dans le monde physique, comme ils sont *partout* et *toujours* identiques à eux-mêmes, il n'y aurait pas de changements, c'est-à-dire pas de phénomènes. Or, *il y a des phénomènes*, des choses qui paraissent. Il faut donc de toute nécessité qu'il y ait *quelque chose* qui diversifie les points de l'étendue ou les instants de la durée.

« Ce quelque chose dont l'existence est certaine, nous l'appellerons *substance* (ce qui se tient sous les apparences des phénomènes).

« La substance existe dans l'espace et dans le temps.

« Si les points substantiels étaient toujours identiques dans l'espace et dans le temps, il n'y aurait, en dépit de leur existence, aucun phénomène; il est donc certain qu'il existe *quelque chose* qui déplace les points substantiels dans l'espace et le temps. Cette cause de déplacement de la substance dans l'espace et le temps, nous l'appelons *force*.

« Nous sommes donc obligés de constater l'existence des quatre réalités : *espace*, *temps*, *substance* et *force*. »

Ces points étant établis, la raison conçoit comme possibles des forces mathématiques, fonctions du temps et de l'espace, calculables à priori; et des forces non calculables, par exemple, ma volonté. L'ordre implique des éléments libres en eux-mêmes; l'expérience contrôle ici la conception de la raison et écarte l'hypothèse de l'existence des seules forces calculables. Je rencontre une fourmilière, je la détruis d'un coup de pied; l'acte est issu de ma volonté libre et mon coup de pied pour les fourmis est un miracle.

Le fond de l'idée de la science moderne, c'est que l'univers est un système calculable. Lagrange croit que dans la petite sphère où nous vivons, les forces non calculables sont très

Digitized by Google

importantes, mais l'ordre rationnel le conduit d'abord à étudier les forces mathématiques.

Nous ne le suivrons pas dans cette étude, qui est hérissée de calcul différenciel et intégral, et de très haute algèbre. Le travail que j'ai entrepris d'analyser forme un volume in-quarto de 728 pages et je n'exagère pas en disant qu'il faut six mois pour le lire. Le résultat, fruit de l'application rigoureuse de la méthode, c'est que tout se réduit à l'existence de deux forces primitives : 1° *l'attraction newtonienne;* 2° *la répulsion en raison inverse du cube de la distance.* (Lagrange trouve la loi de l'idée de Brück.)

Deux principes dérivés résultent de l'existence des deux principes primitifs et de leur réaction l'une sur l'autre : 1° *l'attraction moléculaire*, force de surface, provenant d'une modification apportée par l'attraction newtonienne dans le milieu (vide), siège de la répulsion; 2° *la polarité électrique*, ou force électrique, modification produite par la répulsion dans le milieu (matière), siège de l'attraction.

L'univers est construit, par conséquent, d'après le principe de dualité, et ici, l'on peut placer un argument d'analogie, tiré de l'existence aussi de deux principes opposés dans le monde spirituel, le bien et le mal. Cette remarque d'analogie ne se présente qu'à postériori dans l'application de la méthode, tandis qu'autrefois la métaphysique fondait tout un raisonnement sur un argument de ce genre : Il faut qu'il y ait unité, donc, etc.

Ceci m'amène à parler de la notion esthétique, qui a son intérêt aussi bien en mathématiques qu'ailleurs. Dans la science, la notion esthétique a un rôle double; elle conduit à l'erreur, ou à la vérité, suivant l'emploi qu'on en fait.

On appuie, outre mesure, sur la notion d'unité. Ce besoin d'unité est une notion esthétique. Elle conduit un certain nombre de chimistes français à la poursuite de la preuve que l'unique atome d'hydrogène engendre tous les corps.

La notion de continuité est aussi purement esthétique et on en fait un usage continuel dans les sciences. La répugnance que certains esprits ont pour l'idée de création est une protes-

Digitized by Google

tation esthétique. L'évolution, au contraire, cela tourne, cela roule à l'infini, et les voilà ravis.

L'histoire des sciences nous montre très souvent l'influence du sentiment esthétique : Quand Newton, supposant que les inégalités dues à l'action mutuelle des globes du système solaire pouvaient, dans la suite des temps, en compromettre la stabilité, et déduisait de là la nécessité d'une intervention directe du Créateur, il émettait une idée choquante pour le sentiment esthétique. L'objection est résumée dans l'exclamation de Leibnitz : « C'est avoir des idées bien étroites de la sagesse et de la puissance de Dieu. » Or, la science prouve aujourd'hui que ce qui semblait devoir détruire le système, l'attraction, supposée seule agissante, combinerait, au contraire, ses effets de manière à en assurer la stabilité.

Le sentiment esthétique a donc eu raison dans ce cas.

Un autre exemple est donné par l'hypothèse de Buffon sur l'origine du système planétaire. Buffon attribue l'existence des planètes au choc d'une comète qui, tombant sur le soleil, en aurait détaché une partie. Le système de Kant, développé par Laplace, a démenti l'hypothèse de Buffon. On ne saurait douter que le caractère esthétique de l'idée de Kant n'ait été pour beaucoup dans les efforts tentés depuis Laplace par les géomètres pour en compléter l'analyse. L'idée du naturaliste français de donner un accident pour origine à un système aussi harmonieusement lié dans toutes ses parties que l'est le système planétaire, fournissait contre sa vérité un sérieux argument.

Charles Lagrange estime que la notion esthétique, ainsi que la finalité, doivent intervenir comme moyens de contrôle, c'est-à-dire qu'à côté du point de vue du *vrai*, il y a celui du *beau* et du *bien*.

« L'histoire de la science, dit-il, d'accord avec la raison directement interrogée, montre la vérité revêtue d'autres caractères encore que celui de la possibilité rationnelle, désigné par le *vrai;* il y faut aussi ces marques de convenance des parties, d'harmonie, qui constituent le caractère esthétique; enfin, à cette convenance il faut un but, c'est-à-dire un caractère de finalité. »

Digitized by Google

L'argument de finalité est particulièrement délicat à manier, parce qu'il s'agit de décider à priori ce qui doit être, mais il est intéressant et a son utilité. Il servira de contrepoids au sentiment esthétique. Les considérations nécessaires d'un but à atteindre fournissent un argument qui diminue ou détruit la force d'une objection esthétique.

« La découverte du vrai système du monde présente un exemple remarquable de l'application instinctive de cette règle. C'est un sentiment esthétique qui imprimait si fortement dans l'esprit des anciens l'idée du mouvement circulaire et uniforme. Il a fallu toute la puissance des faits pour faire admettre des courbes différentes du cercle Mais si, à quelqu'un de ces anciens philosophes que troublait l'idée de l'irrégularité, de la non-uniformité dans la machine du monde, qui ne pouvaient s'accommoder du mouvement oscillatoire du soleil en hauteur, on avait tout d'un coup fait voir que des irrégularités de trajectoires, de l'obliquité de l'axe du monde naissent mille périodes nouvelles, que cette obliquité est la condition nécessaire des saisons qui renouvellent la vie à la surface du globe, que de l'excentricité de l'orbite de la terre dérive le système géométrique des grandes lignes de son relief, combien le sentiment esthétique de ce philosophe, un moment troublé par l'idée de la dissymétrie ou de l'inégalité, n'eût-il pas été ravi ensuite par celle de la finalité à laquelle ces éléments sont nécessaires! »

L'analogie entre l'existence des deux principes d'*ordre* et de *désordre* dans le monde physique et celle des deux principes de *bien* et de *mal*, d'*amour* et de *haine* dans le monde spirituel est un argument esthétique que Charles Lagrange signale très légitimement. L'analogie s'étend même très loin. Prenez un atome. La polarité électrique est un effet résultant de l'action du principe répulsif sur le principe attractif. Suivant que l'un ou l'autre l'emporte, l'atome a un excès d'électricité positive ou négative. Qu'il se trouve en présence d'un atome semblable, ils seront indifférents l'un à l'autre; mais qu'un atome, où il y a excès d'électricité positive, rencontre un autre atome où l'électricité négative l'emporte, la *polarité électrique* est l'ori-

Digitized by Google

gine de l'*affinité chimique*, d'autant plus intense que les éléments sont plus différents. Voici un homme et une femme ; ils se ressemblent, électricités semblables, ils ne s'aiment pas. Au contraire, l'homme a un excès de fluide positif, il est brun, il est sanguin, il est colérique et même brutal ; la femme est blonde, elle a tout le charme de la faiblesse et de la douceur, la polarité électrique engendre une affinité formidable entre ces deux êtres, ils s'aiment éperduement.

***

L'étude de l'action des différentes forces du monde physique et des phénomènes qu'elles engendrent constitue une partie très importante des découvertes de Charles Lagrange. Arrêtons-nous aux phénomènes du magnétisme terrestre.

Ampere et Brück attribuent ces phénomènes à des courants ; ils voient dans la terre un solénoïde. Gilbert, au XVII[e] siècle, croyait à l'aimantation propre de notre globe. Lagrange prouve que, séparées, les deux hypothèses sont fausses ; réunies, elles sont vraies : il y a une aimantation propre du globe, mais aussi des courants qui ne sont pas électriques ; ce sont des courants d'éther matériel. Cet éther est un gaz très fin qui existe dans les vides des corps.

C'est d'une combinaison du magnétisme propre de la terre et du rayonnement électro-magnétique du soleil que résulte la force qui sollicite l'éther matériel du globe. Ici encore est intervenu dans le contrôle l'argument de finalité : les aimants sont des corps très compliqués ; il serait extraordinaire qu'il y eût des aimants à la surface et que la complication n'existât pas dans le globe lui-même.

Le soleil tend à aimanter la terre perpendiculairement à l'écliptique, suivant une ligne qui fait avec l'axe de rotation un angle de 23° 28'. Pendant sa formation, la terre a tourné autour du soleil, avant d'avoir commencé à tourner elle-même. Par conséquent, l'aimantation de la terre a pu s'établir suivant une ligne fixe. L'aimantation étant acquise, la terre l'a gardée, et, la rotation s'étant établie, il en résulte que la terre est un aimant dont l'axe est incliné sur l'axe des pôles.

Digitized by Google

L'action du soleil continuant, la conséquence est un déplacement lent de l'axe magnétique autour de l'axe des pôles. (Expériences de Ch. Lagrange sur des disques.)

La théorie de Lagrange introduit un élément nouveau dans la théorie des aimants. Le déplacement de l'aiguille aimantée résulte non seulement de la force magnétique, mais de la circulation de l'éther. C'est une transformation complète de la théorie et du calcul.

Si l'on considère l'éther matériel du globe, éther qui peut se déplacer dans la masse de celui-ci, sous l'action de l'attraction du globe, de son magnétisme propre et de la rotation, ce fluide matériel prend une distribution moyenne dans le globe, d'une manière définie toujours la même.

Le rayonnement électro-magnétique du soleil en agissant sur cet état moyen le transforme en un système dynamique variable, en une circulation de l'éther dont toutes les périodes à l'intérieur du globe, à sa surface et dans l'atmosphère, dépendent d'une manière mathématiquement définie des périodes astronomiques du mouvement solaire. Ainsi la physique du globe devient un chapitre de la mécanique céleste : la terre n'est pas un système inerte, mais bien un système organique vivant, pourrait-on dire, un système organisé, si vous voulez ; et la vie de ce système dépend des mouvements du globe qui sont régis par la seule attraction newtonienne. La science a d'abord établi celle-ci ; elle n'a eu besoin que de la seule attraction pour les mouvements des centres et des axes. Et on aperçoit la raison d'être de la complexité de ces mouvements qui se répercutent dans les globes eux-mêmes considérés comme unités organisées.

Lagrange a calculé l'une des périodes séculaires principales de cette organisation : celle qui dépend de la combinaison de la précession des équinoxes et du mouvement du périgée de l'orbite. Le périgée, c'est-à-dire l'extrémité du grand axe de l'orbite, la plus rapprochée du soleil, se déplace de 12 secondes par an et met 108,000 ans à faire le tour complet de l'orbite ; le point équinoxial se déplace en sens inverse de 50 secondes par an, il fait le tour complet en 26,000 ans. Il en résulte que tous

Digitized by Google

les 22,000 ans, le périgée et le point équinoxial se rencontreront. Ce jour-là, la circulation d'éther matériel changera de sens et notre planète subira une crise grave. La destruction de la force vive de l'éther matériel est une source de chaleur; si, suivant une certaine ligne, il y a maximum, le conducteur lui-même qui est la surface du globe peut être déformé et le relief rendra visible les lignes directrices de la circulation interne.

Or, si nous regardons le globe, la forme des soulèvements répond à la théorie. Le continent américain a la forme d'une *S*, convexe vers l'est dans l'hémisphère nord, vers l'ouest dans l'hémisphère sud. A l'antipode de l'isthme de Panama, vous avez le détroit de la Sonde, entre Sumatra et Java; il est le centre d'une autre *S* qui commence dans le nord, aux monts Ourals. Le soulèvement européen-africain, qui est à 90° de celui-ci, est plus ancien et, ayant subi des actions diverses, ne marque pas aussi bien la forme, mais la ligne de plus grande profondeur des océans dessine l'*S* très nettement.

Non seulement cette forme est le résultat que donnerait le calcul en soumettant l'éther matériel, qui dans la période actuelle circule du nord au sud, à l'action de la force de rotation dans les deux hémisphères, mais elle prouve que le relief du continent américain et que le soulèvement asiatique-colombien datent de la dernière rencontre du périgée et du point équinoxial qui a eu lieu en l'an 4073 avant l'ère chrétienne. En effet, s'ils dataient de la rencontre qui a eu lieu 22,000 ans auparavant, les *S* seraient tournées en sens inverse, puisque l'éther circulait du sud au nord. A cette date de 4073 avant J.-C., nous avons passé par une épreuve terrible, dont la tradition est venue jusqu'à nous sous le nom de déluge.

Pour montrer l'utilité des recherches précises de l'astronomie, on remarquera que la distribution systématique des continents résulte en dernière analyse de l'existence de la petite excentricité de l'orbite terrestre. Si l'orbite était circulaire, il y aurait symétrie absolue entre les deux hémisphères. Le fait de la prédominance des continents dans l'hémisphère nord est une conséquence des soulèvements expliqués. L'action est la plus forte au nord, plus de force vive détruite, et dans l'hémi-

Digitized by Google

sphère sud, le courant est affaibli, le phénomène anodin ; *desinit in piscem.*

L'excentricité est, du reste, le seul élément qui établisse une dissymétrie entre les deux hémispheres. Donc, à priori, on pouvait le deviner. La notion esthétique l'indiquait.

Si on poursuit les conséquences de la période séculaire et sa relation de cause à effet avec le relief, on aperçoit une série de révolutions géologiques tous les 22,000 ans. La dernière ayant eu lieu en l'an —4073, la prochaine coïncidence du périgée et du point équinoxial aura lieu en l'an 17927, soit dans 16,000 ans environ. Cela nous promet un moment de tranquillité, mais dans 16,000 années, la situation sera bien périlleuse pour nos petits-fils. L'action du soleil continue et par conséquent la gravité de la crise augmente chaque fois. En 17927, nous sommes menacés de périr par le feu. Espérons que la science moderne, qui a fait quelques progrès depuis Noé, saura construire une arche d'alliance pour sauver du moins une partie de l'humanité.

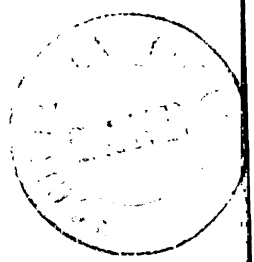
Je n'ai parlé qu'incidemment, dans ce qui précède, de cet ordre particulier de forces prévu par la méthode et que l'auteur désigne sous le nom de forces non calculables, telle la volonté, dont la notion est irréductible aux notions premières d'espace et de nombre, et qui cependant, question de fait, modifie l'univers.

On voit clairement, par l'étude de l'ouvrage qui nous occupe, que la nature spéciale de ce nouvel élément a seule empêché Lagrange d'en développer les conséquences dans un mémoire essentiellement destiné à un recueil de physique mathématique. Il se contente d'indiquer en quelques lignes la place et la portée qu'il convient d'attribuer légitimement aux faits de cet ordre.

E. TARDIEU.

Digitized by Google

# NOS JEUNES DÉLINQUANTS



La Chambre des représentants a tenu, cette année, à l'occasion de la discussion du budget du ministère de la justice, des séances extraordinairement intéressantes. On y a attaqué, avec une grande énergie, voire avec une certaine violence, l'article 25 de la loi du 27 novembre 1891. M. Woeste s'est fait le principal interprète de ces attaques; M. le ministre Le Jeune a défendu éloquemment la disposition; comme conclusion, le rapporteur, M. Eeman, a proposé au ministre une modification au texte primitif et M. Woeste a proposé une mesure nouvelle destinée à remplacer l'article 25, proposition prise en considération par la Chambre. Que faut-il penser des arguments nombreux qui ont été présentés, dans cette discussion, soit en faveur, soit à l'encontre de cet article? La question intéresse une foule de personnes, d'abord toutes celles — et elles sont nombreuses — qui peuvent être victimes d'une des infractions prévues par le texte susdit; ensuite tous les fonctionnaires et magistrats qui sont chargés de l'appliquer; enfin, tous ceux qui s'occupent du grave problème de la protection de l'enfance et des mesures à prendre pour la moralisation de celle-ci.

Quelle que soit la solution adoptée par le pouvoir législatif à la suite du projet de M. Woeste, que ce projet soit voté ou, prévision beaucoup plus probable, que l'article 25 soit simplement éclairci par quelques dispositions complémentaires, les hésitations que ce texte a fait naître ne disparaîtront pas de sitôt; longtemps encore, on se demandera ce qu'il faut penser de la mise des enfants à la disposition du gouvernement et de



Digitized by Google

la suppression, en ce qui les concerne, des pénalités proprement dites. Notre but, en étudiant la valeur et en montrant la portée de ces mesures, est d'écarter certaines erreurs et de combattre certains préjugés qui sont la cause regrettable des hésitations dont nous venons de parler.

## I

L'article 25 est conçu comme suit : « Lorsqu'un individu, qui n'avait pas l'âge de 16 ans accomplis au moment du fait, sera traduit devant le tribunal de police, du chef d'une infraction que la loi punit d'un emprisonnement de moins de huit jours, d'une amende de moins de 26 francs ou de ces deux peines cumulées, le juge de paix, même dans le cas où il y aurait récidive, ne le condamnera ni à l'emprisonnement, ni à l'amende, mais, selon la nature et la gravité du fait, le renverra de la poursuite ou le mettra à la disposition du gouvernement jusqu'à sa majorité. » Les infractions, auxquelles ce texte fait allusion, sont les contraventions de police, prévues notamment par le Code pénal, le Code rural, le Code forestier, la loi sur la chasse, la loi sur la pêche, le règlement destiné à prévenir la destruction des oiseaux insectivores et les règlements communaux; commises par des enfants, elles embrassent surtout, outre la destruction des oiseaux que nous venons de mentionner, le maraudage, les dégradations de clôtures, les mutilations d'arbres, le passage sur le terrain d'autrui et le colportage. Il est évident que des faits semblables doivent être réprimés; or, l'article 25 écarte l'emprisonnement et l'amende dont ils étaient frappés auparavant et autorise le juge de paix à prononcer la mise du coupable à la disposition du gouvernement. Que faut-il penser d'une semblable innovation?

M. Woeste approuve la suppression de l'emprisonnement à l'égard des enfants coupables de petits délits; il reconnaît, avec la plupart des criminalistes modernes, qu'un emprisonnement semblable ne peut avoir pour conséquence que la démoralisation de l'enfant; mais le remplacera-t-on par la mise à la disposition du gouvernement? Il proteste de toutes ses forces contre une semblable atteinte apportée aux droits de la

Digitized by Google

famille. « On ne peut, dit-il, enlever les enfants aux parents que dans les cas les plus graves, lorsqu'une nécessité bien reconnue oblige la société à intervenir. » Il cite, à ce propos, une encyclique du pape Léon XIII, dans laquelle le Souverain-Pontife s'exprime comme ceci : « Vouloir que le pouvoir civil envahisse arbitrairement jusqu'au sanctuaire de la famille, c'est une erreur grave et funeste. S'il existe quelque part un foyer domestique qui soit le théâtre de graves violations des droits mutuels, que le pouvoir public y rende son droit à chacun. Là, toutefois, doit s'arrêter l'action de ceux qui président à la chose publique; la nature leur interdit de dépasser ces limites. Ainsi, en substituant à la providence paternelle la providence de l'État, les socialistes vont contre la justice naturelle et brisent les liens de famille. » M. Woeste se révolte à l'idée que, grâce à l'article 25, il soit permis de violer ces principes sacrés et, pour des contraventions de peu d'importance, des délits minuscules, comme il dit, d'enlever les enfants à leur père et mère pour sept, huit, neuf ou dix ans. » Il s'agit de savoir, remarque-t-il dans la séance du 5 mai, si, pour une contravention à un arrêté communal sur le colportage, il peut être permis d'enlever les enfants aux parents pour plusieurs années », et il le nie absolument. « Comment justifier, demande-t-il dans la séance du 10, que pour une simple contravention, un enfant soit enlevé à ses parents et que l'État se substitue à la tutelle qui leur appartient de droit naturel? Assurément, on conçoit qu'il puisse en être ainsi dans les cas graves où l'autorité publique doit intervenir à raison de la protection qu'elle doit aux membres de la société; mais, en dehors de là, son intervention ne peut être qu'une usurpation. » Agir contrairement à cette doctrine, c'est, comme il le proclame dès le début de la discussion, « faire, non des lois humaines, mais des lois barbares », et il cite quelques-uns des cas qui se sont présentés et qui, d'après lui, « crient véritablement vengeance au ciel ».

La mise à la disposition du gouvernement étant, d'après l'orateur, aussi cruelle qu'injuste, comment les juges de paix appliquent-ils l'article 25? Ils l'appliquent, répond-il, en pre-

Digitized by Google

nant la seule mesure que cette loi leur permette en dehors de celle-là, c'est-à-dire en renvoyant les enfants de la poursuite, en les acquittant. Voici ses paroles : « On a placé les juges de paix dans une situation inextricable en leur disant : Lorsque vous serez saisis de petites contraventions commises par des enfants de moins de 16 ans, ou bien vous acquitterez ceux-ci, ou bien vous les mettrez à la disposition du gouvernement jusqu'à leur majorité! C'est-à-dire que, pour des contraventions de peu d'importance, les juges de paix, lorsqu'ils croient devoir condamner, sont obligés d'enlever les enfants à leur famille. Qu'est-il arrivé à la suite de cette loi? Il est arrivé que les juges de paix, en très grande majorité, ont acquitté. Ils ont acquitté, parce que, dans leur conscience, ils ne pouvaient pas faire autrement. » Et il ajoute : « Si j'étais juge de paix, j'acquitterais aussi, et, du haut de la tribune nationale, je les engage à continuer à agir ainsi aussi longtemps que la loi n'aura pas été modifiée. C'est la loi qui est mauvaise, c'est elle qui doit être changée ; il faut mettre aux mains des magistrats d'autres moyens de répression que ceux qui ont été imaginés. » Pendant l'année 1892, sur 7,936 poursuites, les juges de paix n'ont prononcé que 150 mises à la disposition du gouvernement; il y a donc eu 7,786 acquittements dans des hypothèses où, sous la législation antérieure, un grand nombre de condamnations à la prison ou à l'amende eussent frappé les coupables. Bien plus, observe M. Woeste, on s'est aperçu qu'il était inutile désormais de dresser des procès-verbaux à charge des mineurs de 16 ans. « Autrefois, remarque M. Snoy à ce propos, les commissaires de police, les gardes champêtres, les gardes auxiliaires dressaient des procès-verbaux, sans grand enthousiasme, je le veux bien, mais enfin ils menaient les enfants au chef-lieu du canton avec la conviction que toutes les contraventions, tous les délits dûment établis trouveraient leur punition. Aujourd'hui, que se passe-t-il? Les agents de la force publique, sachant d'avance que leurs procès-verbaux n'auront, dans la plupart des cas, aucun effet appréciable, ferment les yeux. Ils sont d'autant plus enclins à se montrer indulgents que, s'ils poursuivent et n'obtiennent pas de con-

Digitized by Google

damnation, les parents se retournent contre eux et leur disent, avec un semblant de raison : Quel besoin aviez-vous d'emmener mon enfant comme un malfaiteur? Vous voyez bien que la justice vous donne tort, puisqu'elle ne le punit pas! »

Telles seraient les conséquences déplorables de cet article 25 qui, au lieu de conserver les pénalités ordinaires, y substitue la mesure prétendûment odieuse de la mise à la disposition du gouvernement; cette mesure, révoltant les juges eux-mêmes, ne serait pour ainsi dire pas appliquée et un nombre considérable d'infractions importantes resteraient impunies. » La loi dit M. Woeste, est aussi mauvaise quand on réprime que quand on ne réprime pas, parce que tout y est excessif, les acquittements et les peines. » Pour conclure, il a soumis à la Chambre la proposition de loi que voici : « L'article 25 de a loi du 27 novembre 1891 est remplacé par la disposition suivante : Lorsqu'un individu qui n'avait pas l'âge de 16 ans accomplis au moment du fait sera traduit devant le tribunal de police du chef d'une infraction que la loi punit d'un emprisonnement de moins de huit jours, d'une amende de moins de 26 francs ou de ces deux peines cumulées, le juge de paix lui adressera une réprimande ou le condamnera à une amende de 1 à 25 francs. Dans les deux cas, il le condamnera aux frais. Les pères, mères et tuteurs sont civilement responsables des amendes, frais, restitutions et dommages-intérêts résultant des condamnations prononcées contre leurs enfants et pupilles dans les cas prévus au premier paragraphe du présent article. »

La mise à la disposition du gouvernement serait donc abolie et des mesures dont ne parle pas expressément ou que répudie l'article 25 seraient prises pour empêcher l'accroissement du nombre des contraventions dont il s'agit. Que faut-il penser d'un tel projet? Nous plaçant, en ce moment, au seul point de vue de la mise à la disposition du gouvernement, nous déclarons, sans hésiter, que nous le trouvons déplorable.

## II

L'argumentation de M. Woeste est d'une logique parfaite, mais son point de départ est absolument faux. Il considère la

Digitized by Google

mise à la disposition du gouvernement comme un moyen de répression, comme une peine; il l'envisage comme un *châtiment* infligé « *pour la contravention commise* ». Les passages que nous avons cités plus haut — et nous aurions pu en rapporter beaucoup d'autres — en sont la preuve évidente. C'est toujours au point de vue de la pénalité qu'il se place; c'est « *pour avoir* déniché un nid d'oiseau ou commis quelque autre contravention très répréhensible et qui doit être *réprimée*, mais qui ne *mérite* pas un traitement de ce genre-là », que l'enfant, selon lui, est enlevé à sa famille; c'est « *à raison* du passage sur le terrain d'autrui » que l'on arrache, prétend-il, un enfant à ses parents pour une période de plusieurs années. Et comparant la peine infligée au délit commis, recherchant, ce qui est tout naturel en matière de pénalité, la proportion à établir entre les contraventions dont il s'occupe et le châtiment qui doit leur être infligé, il trouve la mise à la disposition du gouvernement jusqu'à la majorité « inique, excessive, incroyable, exorbitante ». Il y voit une sérieuse atteinte à la doctrine de la civilisation chrétienne, parce que, d'après cette doctrine, on ne peut ravir les enfants aux parents que lorsqu'il existe de graves violations de droit naturel; il admet que l'on prenne des mesures en faveur des enfants dans les hypothèses où ces « graves violations » se présentent et il se réserve d'examiner la question à propos de la loi sur la protection de l'enfance, mais il ne prétend pas reconnaître ces hypothèses dans l'article 25 et il s'insurge contre une législation qui, « *pour* une simple dégradation d'arbre, *à raison* de contraventions minuscules », permet de soustraire de jeunes enfants à la direction familiale durant sept, huit ou neuf ans. Les juges de paix éprouveraient la même répulsion et ce serait pour ce motif que, sur 7,936 poursuites exercées en 1892, 150 mises à la dispositions du gouvernement auraient été seulement prononcées.

Nous le répétons, l'argumentation est logique, et, sans parler de la clarté et de la chaleur avec lesquelles elle a été exposée, elle a dû produire d'autant plus d'effet qu'elle énonce l'opinion d'une quantité de personnes. M. de Brouckere

Digitized by Google

l'émettait déjà dans la séance du Sénat du 20 novembre 1891 : « Je me permets, disait-il à propos des mesures contenues à l'article 25, d'exprimer l'avis que c'est trop peu ou que c'est trop; pour mettre l'enfant à la disposition du gouvernement, le juge de paix doit apprécier la nature et la gravité du fait; or, la gravité d'un fait qui ne peut donner lieu qu'à une peine inférieure à huit jours de prison et à 26 francs d'amende, ne peut guère être telle que le juge se résolve à prononcer une détention de plus de cinq ans; car c'est à cela que revient la mise à la disposition du gouvernement jusque 21 ans de tout individu de moins de 16 ans; il y a donc là une disposition ou trop large, s'il s'agit d'acquittement, ou trop sévère, s'il s'agit de la mise à la disposition du gouvernement. » Combien de fois, depuis lors, avons-nous entendu raisonner de la sorte! On peut dire, sans se tromper, que c'est l'opinion communément soutenue à propos de l'article 25 et nous n'oserions certes point affirmer qu'elle n'est pas adoptée par bon nombre de juges de paix; nous avons déclaré qu'elle était absolument fausse : démontrons-le.

La mise à la disposition du gouvernement n'est jamais une peine; elle constitue un mode d'éducation destiné à remplacer l'éducation familiale, lorsque celle-ci est mauvaise; elle n'est pas autre chose que le remplacement, dans l'intérêt de l'enfant, de l'autorité de la famille par l'autorité publique. Aussi, n'est-ce point en considération de l'acte délictueux dont l'enfant est l'auteur, pour ce fait, à raison de cette infraction, qu'elle est autorisée; elle l'est uniquement et exclusivement en considération de l'éducation vicieuse qu'il reçoit. L'acte délictueux? Il peut être puni à condition que l'auteur ait agi avec discernement, mais assurément, il n'entraînera pas la mise à la disposition du gouvernement à titre d'infraction entraînant un châtiment. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il fait naître un soupçon à l'égard de l'éducation donnée à l'enfant par ses parents; ce soupçon est analysé par le juge, et, si l'instruction le change en certitude, l'enfant est éloigné de sa famille. Tel est le principe; tirons-en les conséquences.

Tandis que le délit a la peine pour corollaire obligatoire,

Digitized by Google

dès que les conditions d'imputabilité se trouvent réunies, la consommation d'une infraction par un enfant ne produit jamais *nécessairement* la mise à la disposition de l'autorité; la logique exige qu'il en soit ainsi, puisqu'un enfant peut commettre une infraction très grave et sévèrement punie par le législateur, tout en recevant une éducation parfaite de sa famille. Consacrant cette règle rationnelle, l'article 72 du code pénal autorise, sans l'imposer, la mise à la disposition du gouvernement des jeunes délinquants acquittés faute de discernement; l'article 26 de la loi du 27 novembre 1891 procède de la même façon vis-à-vis des jeunes délinquants condamnés. L'article 24 de cette loi, à la vérité, *ordonne* directement la mesure susdite en matière de mendicité ou de vagabondage des mineurs de 18 ans, mais, s'il procède de la sorte, c'est précisément parce que « *l'état habituel* de mendicité ou de vagabondage » qu'il suppose, ne permet, à la différence de ce qui se passe dans les délits véritables, aucun doute sur l'incapacité des parents de donner à leur enfant une éducation morale. Quant à l'article 25, comment s'exprime-t-il? Il déclare que le juge de paix mettra l'enfant à la disposition du gouvernement « selon la nature et la gravité du fait ». Cela veut-il dire que le juge, comme il le fait en matière de délits et de peines, doit établir une proportion entre la contravention commise et la mesure dont parle le texte, qu'il doit, en d'autres termes, rechercher si cette contravention *mérite* cette répression? Nullement! La question à résoudre par le juge de paix est bien différente, et, disons-le, bien plus complexe. Il doit rechercher si la contravention commise révèle les vices de l'éducation reçue, si elle a pour cause première la façon vicieuse dont les parents élèvent leur enfant. Pour cela, il tiendra compte de la nature et de la gravité du fait. De sa nature? En effet, il existe des contraventions, par exemple le colportage, lequel n'est autre chose, comme le disait M. Buls, qu'une mendicité déguisée, qui constituent, dans la plupart des cas, la preuve évidente de la démoralisation de la famille, tandis qu'il en existe d'autres, par exemple le passage sur le terrain d'autrui, qui ne permettent jamais une supposition

Digitized by Google

semblable. De sa gravité? En effet, certaines contraventions sont tellement insignifiantes que jamais on ne songerait à en faire un reproche à la famille; tel serait l'enlèvement de quelques fleurs ou le maraudage de quelques fruits, infractions, comme le constatait M. le ministre Le Jeune au dernier Congrès des juges de paix, que nous avons tous un peu sur la conscience; les mêmes faits, en revanche, peuvent avoir une gravité telle, par leur répétition surtout, qu'ils deviennent le signe certain d'une influence détestable pratiquée par les père et mère sur le délinquant. La nature et la gravité du fait servent donc de base au juge de paix, non point pour apprécier si l'enfant mérite la mise à la disposition du gouvernement à titre de peine à subir, mais, chose absolument différente, pour se faire une idée de l'éducation donnée à cet enfant et savoir si elle peut être continuée sans danger. Dans l'exercice d'une telle mission, le juge doit disposer d'une indépendance complète; le législateur ne peut que s'en rapporter à son expérience et à sa délicatesse; c'est ce qu'il fait à l'article 25.

Une autre conséquence résulte de la nature de la mise à la disposition du gouvernement. La détention, lorsqu'elle constitue une peine, reçoit toujours une durée bien déterminée avec minimum et maximum précis. Rien de plus naturel, puisqu'il est admis que toute peine doit être proportionnée à la gravité du délit dont elle forme la rémunération. En est-il de même d'une mesure d'éducation? Évidemment non; une mesure semblable doit se prolonger jusqu'au moment où elle produit l'effet pour lequel elle est prise, sans jamais dépasser ce terme; dès lors, le législateur se trouve dans l'impossibilité d'en fixer la durée à l'avance. Si la mise à la disposition du gouvernement était une peine, elle serait prononcée par la loi et par le juge pour un an, pour deux ans, pour dix ans, mais elle n'en est pas une; elle est, avons-nous dit, un mode spécial d'éducation, et, par conséquent, elle ne comporte, ni dans le texte législatif, ni dans la décision judiciaire, aucune durée déterminée. Sans doute, elle est assujettie à la limite de la majorité civile, mais c'est précisément parce qu'elle constitue

Digitized by Google

une mesure d'éducation et qu'à l'âge de 21 ans aucune mesure semblable ne peut plus être imposée. Sauf cette limite fatale, elle reste indéterminée, elle est toujours « la mise à la disposition du gouvernement jusqu'à la majorité », quelle que soit la gravité ou l'insignifiance de l'infraction commise, quel que soit l'âge de l'enfant au moment où il est poursuivi. La logique le veut ainsi : l'époque du résultat est inconnue, la durée du moyen doit donc rester indécise; à 21 ans, il est vrai, que l'effet soit ou ne soit pas obtenu, la mesure prendra fin ; à cet instant, on ne se trouve plus en présence d'un enfant ou d'un adolescent que l'on dirige, mais vis-à-vis d'un homme qui a acquis le droit de se gouverner lui-même. Supposons que, avant cet âge, l'enfant prouve par sa conduite que la mauvaise influence exercée sur lui antérieurement ne laisse plus de trace; supposons de plus que la famille présente désormais, au point de vue de l'éducation à donner, les garanties qu'elle n'offrait point précédemment; alors, la mise à la disposition du gouvernement perd sa raison d'être, et, moyennant des précautions bien justifiées par ce qui s'est passé, l'enfant doit être reconduit chez ses parents. Quelle sera l'autorité chargée de faire ces constatations et de prendre cette décision? Le pouvoir judiciaire en serait incapable : ce sera donc le pouvoir administratif. L'article 31 de la loi du 27 novembre consacre ce système rationnel : « Les individus internés dans les écoles de bienfaisance de l'État, porte-t-il, pourront être rendus conditionnellement à leurs parents ou à leur tuteur, par décision du ministre de la justice, lorsque leurs parents ou leur tuteur présenteront des garanties suffisantes de moralité et seront à même de surveiller convenablement leur enfant ou leur pupille. »

Enfin, puisque la mise à la disposition du gouvernement n'est pas une peine, où mettra-t-on l'enfant à l'égard duquel on la prononce? Sera-ce dans une maison pénitentiaire? Évidemment non! Ce sera dans un établissement d'éducation, dans une école, qu'on l'appelle d'ailleurs, ce qui est assez indifférent, *école de réforme*, comme autrefois, ou *école de bienfaisance*, comme aujourd'hui. C'est l'école qu'il faut donner à tout enfant

Digitized by Google

que ses parents ne savent point conduire et c'est l'école, nous aimons à le reconnaître ici, que réalisent nos admirables colonies si bien organisées au point de vue de l'hygiène, de l'éducation, de l'instruction et de l'apprentissage. Nous l'avons dit cent fois et M. le ministre Le Jeune le déclarait à la Chambre : « Que ceux qui conservent une certaine appréhension à ce sujet aillent visiter ces établissements splendides! » Ils en reviendront émerveillés, attendris, convaincus.

Est-ce à dire — qu'on nous permette cette courte digression — que les écoles de bienfaisance ne présentent aucun défaut? Personne ne voudrait le soutenir. En ce qui nous concerne, nous avons toujours prétendu qu'une chose essentielle y manque aux enfants, c'est la vie conforme à la nature, la vie en liberté. A notre avis, le point capital dans l'éducation de tout être humain consiste à lui donner l'expérience de la vie humaine et, par conséquent, c'est en présence de cette vie, en la lui montrant telle qu'elle est, avec ses douleurs et ses joies, avec ses tentations et ses dangers, que l'on doit élever un enfant. Éloigné du monde, il ne reçoit qu'une éducation théorique ; sortant de l'école à 20 ou 21 ans, il tombe dans la vie pratique sans la connaître ; se retrouvant enfin en liberté, il est tout naturel qu'il en abuse et qu'il regagne le temps perdu, en donnant libre carrière à des instincts sans cesse comprimés. Vivant en liberté, au contraire, de la vie naturelle de la famille, l'enfant voit et apprend ce qu'il doit connaître ; il est initié, non plus par de vaines formules, mais par la pratique elle-même, à la science de la vie ; son individualité se développe et sa personnalité prend naissance ; il acquiert la force morale nécessaire pour résister aux tentations dont il a pu constater autour de lui les conséquences funestes. Nous basant sur ces considérations, nous avons toujours préconisé le placement en famille et la mise en apprentissage, comme étant la forme par excellence de la protection de l'enfance. Nous avons obtenu la réalisation de nos vœux, puisque l'article 30 de la loi du 27 novembre 1891 autorise le placement en famille pour tous les enfants internés dans une école de bienfaisance, quelle que soit la catégorie à laquelle ils appartiennent et à la seule con-

Digitized by Google

dition qu'ils soient restés dans cette école pendant six mois sans interruption.

Et, pour en revenir au sujet que nous traitions plus haut, ce placement en famille, autorisé par le législateur et pratiqué de plus en plus, grâce aux comités de patronage, n'est-il pas encore une preuve éclatante de la nature de la mise à la disposition du gouvernement? Sans aucun doute, car, notons-le bien, celle-ci subsiste malgré le placement en apprentissage, lequel n'en est que l'une des formes, la meilleure selon nous. Comment soutenir, en présence d'un tel état de choses, qu'il s'agit de répression? C'est impossible assurément.

Encore un mot. Malgré la différence profonde qui sépare de la peine l'envoi dans une école de bienfaisance, cette mesure est, comme celle-ci, de nature à produire un effet préventif considérable. Les parents, menacés d'être privés de la garde de leurs enfants, les surveilleront sans doute avec plus de soin; les enfants, menacés d'être éloignés de leur famille, sauront peut-être se conduire plus raisonnablement; ces résultats ont même été constatés et l'un de mes collègues, bourgmestre d'une commune importante, me disait naguère qu'ils se manifestaient d'une manière certaine chez lui depuis l'application de l'article 25. Cet effet préventif est excellent et il est tout naturel que le législateur en profite, mais il ne constitue qu'un résultat accessoire de la mise à la disposition du gouvernement; le but véritable de celle-ci, encore une fois, est de donner à l'enfant une éducation convenable et nullement, comme en matière répressive, de mettre à exécution une menace dont la force a été insuffisante pour empêcher le délit.

Telle étant l'idée, bien distincte de celle de M. Woeste, que l'on doit se faire de la mesure dont nous parlons, il ne nous sera pas difficile de montrer combien sont erronés les arguments que l'honorable représentant prétend soutenir contre elle.

## III

Parlons d'abord de l'excessive sévérité que M. Woeste reproche à l'article 25. « Si les juges de paix, dit-il, appli-

Digitized by Google

quaient sévèrement la loi, elle soulèverait contre elle le cri des mères! Si elle subsiste encore après bientôt deux années qu'elle a été votée, c'est parce que les juges, faisant leur devoir, ont acquitté dans le plus grand nombre des cas. » Cette attaque serait juste, si la mise à la disposition du gouvernement formait, comme le croit l'orateur, un moyen de répression. Oui, ce serait une peine barbare et scandaleuse d'enlever, pour avoir vendu des fruits dans la rue, une petite fille de 15 ans aux parents qu'elle aime et qui l'adorent, de l'arracher au foyer de la famille, de la priver, durant des années, de toute l'affection et de toutes les joies qu'elle y trouve! Que dirions-nous, nous autres qui avons des enfants, si on venait nous les prendre ainsi pour une peccadille qu'ils auraient commise? Nous n'aurions pas assez de clameurs pour protester contre une semblable iniquité! Mais il ne s'agit pas d'un acte de cette nature. Si l'on éloigne un enfant de sa famille en se fondant sur l'article 25, ce n'est point pour le faire souffrir; loin de là! C'est pour assurer son bonheur, c'est pour protéger ce pauvre petit être contre l'influence démoralisatrice qu'exercent sur lui des père et mère dévergondés, c'est pour le soustraire à cette contagion du vice dont il a subi déjà la première atteinte et qui bientôt parviendrait à le corrompre pour toujours. Au lieu de le plaindre, réjouissons-nous du sort qui lui est réservé! Qu'il verse des larmes quand on vient le chercher pour le conduire à l'école de bienfaisance, c'est bien naturel et c'est ce qui arrive chaque fois que nous mettons un de nos enfants en pension, mais ne nous laissons pas émouvoir par ce petit chagrin, ne songeons qu'à l'avenir de cet être qu'il s'agit de sauver! Quant aux parents, ils n'ont pas à se plaindre, puisqu'ils sont la cause de ce qui leur arrive. Méfions-nous d'eux en cette occasion! Ce sont eux, nous avons pu l'observer fréquemment, qui provoquent et qui entretiennent, à propos du départ de leur enfant, les faux attendrissements des personnes sensibles. Ils souffrent de ce départ, non pas à cause de l'affection qu'ils portent à l'enfant, car, s'ils l'aimaient, ils l'eussent traité et surveillé autrement qu'ils ne l'ont fait, mais à cause de leur intérêt, parce qu'ils profitaient de la jeunesse de ce petit

Digitized by Google

malheureux pour se créer des bénéfices illicites; refusant de reconnaître leur faute, voulant, au contraire, satisfaire leur rancune, espérant quelquefois aussi que leurs protestations mettront fin à l'état de choses qu'ils ont amené, ils cherchent à susciter en leur faveur la pitié des gens qui les écoutent. Nous nous laissons facilement convaincre par une mère qui pleure; prenons garde et préoccupons-nous tout d'abord du bonheur et de l'avenir de l'enfant!

Passons au second argument invoqué par M. Woeste, la violation des droits de la famille; nous le réfuterons de la même manière que le précédent. Sans doute, il serait profondément inique d'aller à l'encontre de ces droits incontestables sous prétexte de punir l'enfant et nous n'admettrons jamais qu'un moyen de répression exercé contre celui-ci consiste dans l'enlèvement aux parents de ce droit d'éducation qu'ils tiennent de la nature elle-même. Mais ce n'est point ce mode de répression qu'entend réaliser l'article 25; en autorisant la mise à la disposition du gouvernement, il songe non pas à châtier, mais à préserver l'enfant des influences détestables auxquelles il est exposé dans sa famille et à lui donner l'éducation morale dont il est privé chez ses parents. La contravention, s'écrie-t-on, est insignifiante! Il s'agit d'avoir vendu des oranges sur la voie publique ou d'avoir coupé quelques pommes dans un verger! Qu'importe? Il n'est pas question de punir cette infraction; ce n'est pas de ce fait sans importance que l'on s'inquiète; on envisage un autre fait, extrêmement grave celui-là, qui se cache derrière cette mince désobéissance à la loi pénale; on considère la violation par les parents des devoirs qu'ils ont à remplir, violation que la conduite de l'enfant dévoile et que l'autorité publique doit arrêter sans retard. Le pape Léon XIII proteste contre la théorie socialiste qui prétend substituer « à la providence paternelle la providence de l'État ». Certes, une théorie semblable est fausse et dangereuse; certes, c'est à la famille qu'appartient le droit de diriger l'enfant, de l'instruire, de lui communiquer les idées et les croyances qui sont les siennes, de lui choisir la voie qu'il suivra dans la vie, et elle possède,

Digitized by Google

pour remplir cette grande mission, deux qualités fondamentales, d'abord l'affection qu'elle éprouve pour cet enfant, ensuite la connaissance parfaite qu'elle a acquise de ses penchants, de ses instincts, de son caractère. Est-ce à dire que l'autorité familiale constitue une puissance absolue et arbitraire? Nul ne le soutiendra. L'autorité paternelle est limitée par l'intérêt bien compris de l'enfant, et c'est ce qui justifie, selon nous, l'instruction obligatoire; elle est limitée surtout par les exigences de la morale et de l'honnêteté, et c'est ce qui justifie l'intervention de l'État, dès que l'éducation, au lieu d'être dirigée vers son but essentiel qui est la vertu, se corrompt jusqu'à devenir pour l'enfant un apprentissage de vice et de criminalité. C'est ce que proclame d'ailleurs le Souverain-Pontife; il demande que le pouvoir public intervienne pour « rendre son droit à chacun », lorsque le foyer domestique devient « le théâtre de graves violations des droits mutuels ». Eh bien, l'immoralité de l'éducation, la dépravation des parents avec les spectacles ignobles auxquels elle expose l'enfant, la ruine chez ce petit être de tout sentiment d'honnêteté, ne sont-ce pas là les graves violations dont parle Léon XIII, ne sont-ce pas les atteintes les plus abominables qui puissent être portées par les parents aux droits que la nature donne aux enfants vis-à-vis d'eux? Il ne peut pas y avoir de doute sur ce point et, par conséquent, il faut reconnaître que l'article 25 est l'expression logique d'une théorie morale et juridique incontestable. Qu'on ne craigne point de l'appliquer, lorsque la situation le réclame! En le faisant, le juge de paix met en pratique un des principes les plus évidents du droit naturel. Cette application sera-t-elle fréquente? Nous ne le pensons pas, car nous sommes convaincu qu'une foule de contraventions sont commises par les enfants sans avoir pour cause une éducation perverse et, si les juges ont prononcé très rarement la mise à la disposition du gouvernement en vertu de l'article 25, c'est, nous aimons à le croire, non point, comme le soutient M. Woeste, parce que la sévérité de cette mesure les révoltait, mais parce que l'état d'immoralité de la famille, qui forme sa seule justification, est

Digitized by Google

toujours heureusement une triste exception. M. Woeste engage instamment les juges de paix à persévérer dans la même réserve : ils suivront ce conseil ; seulement, ce ne sera point parce qu'ils approuveront la manière de voir de celui qui le leur donne; ce sera parce que l'occasion de prononcer la mise à la disposition du gouvernement ne se présentera jamais, dans les causes prévues par l'article 25, que d'une manière assez exceptionnelle.

## IV

Arrivons maintenant à la répression. La mise à la disposition du gouvernement, nous venons de le démontrer, ne constitue pas un mode de répression ; celle-ci cependant, nous l'avons reconnu dès le commencement de cette étude, est indispensable. « L'impunité, ainsi que le déclarait M. Woeste dans la séance du 10 mai, porterait l'enfant à commettre des contraventions nouvelles ; une sorte d'émulation se produirait entre les enfants du même âge; les parents parfois y prêteraient les mains et la sécurité n'existerait plus, surtout dans les campagnes. » Par quels moyens convient-il de réaliser cette répression nécessaire? Examinons ce point important.

Inutile de parler de l'emprisonnement : on semble être d'accord pour le repousser d'une manière absolue. Nous avons montré dans cette revue même, en nous occupant autrefois de la protection de l'enfance, combien la prison, dangereuse pour tous les délinquants, est plus mauvaise encore pour les enfants qu'elle dégrade et corrompt au lieu de les corriger. La question de la suppression de cette peine reste entière en ce qui concerne les *délits* commis par des mineurs, mais en ce qui concerne les *contraventions*, elle est résolue définitivement par l'article 25, que personne, à ce point de vue — les séances de la Chambre des représentants en font foi — ne songe à critiquer.

Que faut-il penser de l'amende? Nous commencerons par observer que, si elle était adoptée, ce ne pourrait être qu'à la condition d'écarter l'emprisonnement subsidiaire institué par

Digitized by Google

l'article 40 du Code pénal à défaut de payement; sinon, la condamnation à cette peine aboutirait, dans la plupart des cas, à la détention pénale que l'on entend repousser; ce point a été reconnu par M. Woeste dans la séance du 18 mai. Mais que devient alors un châtiment semblable prononcé contre des enfants ne possédant pas un centime à eux pour s'acquitter? Il devient tout à fait illusoire, à moins que l'on ne rende les parents responsables de l'amende; M. Woeste propose cette responsabilité, purement civile bien entendu, en invoquant l'article 94 du Code rural et l'article 173 du Code forestier qui la consacrent expressément. Deux raisons s'opposent à ce que nous acceptions un tel système : d'abord, il serait d'une sévérité terrible vis-à-vis d'une foule de pauvres gens qui n'ont que le strict nécessaire pour subsister, et cette sévérité serait d'autant plus exagérée, que la responsabilité des dommages-intérêts viendrait s'ajouter à celle de l'amende; ensuite, l'obligation de payer les dommages-intérêts nous paraît suffisante pour contraindre les parents à surveiller leurs enfants et à les empêcher de commettre des contraventions; cette obligation, à laquelle nous allons revenir dans un instant, nous semble constituer, en cette matière, la plus juste et la plus utile des répressions.

Dans un travail précédent relatif à la protection de l'enfance, nous nous sommes déclaré chaudement partisan de l'admonition appliquée aux enfants; nous faisions remarquer que la réprimande prononcée en audience publique produirait sur des adolescents une impression puissante; elle est recommandée à l'égard de ces délinquants par des jurisconsultes, tels que MM. Foïnitsky et van Hamel, qui l'apprécient peu pour les adultes, et c'est pour les jeunes gens de 12 à 18 ans que le Code pénal de l'empire d'Allemagne y a recours. Cette peine n'est pas expressément prononcée par l'article 25, tel qu'il est rédigé actuellement, et nous l'avons toujours regretté, car sa mention catégorique dans ce texte aurait suffi pour dissiper bien des doutes et empêcher bien des discussions; en tout cas, elle s'y trouve enfermée d'une manière implicite; M. le ministre Le Jeune a eu l'occasion de le déclarer souvent et,



Digitized by Google

dans la séance de la Chambre du 4 mai dernier, il disait encore que « si le juge de paix se décide à rendre l'enfant à sa famille, il ne manquera pas, pour peu qu'il ait le sentiment de ses devoirs, d'admonester l'enfant et d'adresser aux parents les observations, les avertissements et les conseils nécessaires ». Nous espérons que l'article 25 revisé consacrera cette mesure en termes précis et que les juges de paix sauront la mettre en pratique en lui donnant l'autorité et la solennité qu'elle réclame. Seulement, l'admonition doit-elle former la seule mesure de répression employée à l'égard des enfants? Impossible de l'admettre, car, malgré ses avantages, ses effets, nous le reconnaissons, sont trop aléatoires pour que l'on s'en contente. Que faire en présence de cette difficulté?

On a parlé d'enfermer les enfants dans une geôle communale pendant vingt-quatre heures. Nous aimons à croire qu'en émettant cette idée, on n'a pas songé à faire usage de nos ignobles cachots communaux; ce serait scandaleux! Que si l'on entend faire allusion à des geôles spéciales, nous nous demandons quelle différence il y aurait entre elles et les cellules d'une prison; matériellement et moralement, les effets seraient les mêmes, ce serait l'emprisonnement. Que faire encore une fois?

Incapable de déterminer et d'organiser lui-même la répression dont il a besoin, c'est aux parents que le législateur doit s'adresser pour remplir cette mission; c'est à la puissance paternelle qu'il doit confier, dans cette hypothèse, le soin d'infliger une punition à l'enfant; les châtiments dont elle dispose réuniront toutes ces qualités d'intimidation et d'amendement que nous ne trouvons point dans les peines prononcées par nos lois. Et pour contraindre les parents à accomplir ce devoir, auquel ils pourraient n'attacher aucune importance si l'autorité publique n'intervenait pas, un moyen bien simple se présente : il consiste à leur appliquer rigoureusement, en ce qui regarde les restitutions, dommages-intérêts et frais, cette responsabilité dont le principe est affirmé par l'article 1384 du Code civil et dont la justice ne peut pas être mise en doute. Menacés de subir cette responsabilité, les parents sauront

Digitized by Google

assurément trouver les moyens d'arrêter les infractions commises par leurs enfants; si, par hasard, on constatait, par des récidives répétées, qu'ils n'ont pas la force morale nécessaire pour atteindre ce résultat, la mise à la disposition du gouvernement s'imposerait alors comme conséquence logique de leur impuissance.

Tel est, selon nous, le système le plus propre à satisfaire toutes les exigences. Il offre toutes les garanties nécessaires en ce qui concerne l'éducation des enfants; il les offre également en ce qui concerne l'intérêt des particuliers. Quel est, en effet, le meilleur moyen d'empêcher les lésions apportées au patrimoine des propriétaires? Le bon sens répond que c'est avant tout la réparation du préjudice causé. De nombreuses personnes se plaignent, paraît-il, de l'impunité accordée par l'article 25 aux contraventions dont elles souffrent; « nous ne sommes plus en sécurité chez nous à la campagne! », telle serait la protestation générale que M. Woeste, après l'avoir entendue dans les salons, a tenu à répéter devant la Chambre des représentants. A partir du jour où les personnes lésées se décideront à faire valoir leurs droits en réclamant avec énergie les dommages-intérêts qui leur sont dus, la situation qu'elles déplorent en ce moment disparaîtra; elles sont attaquées : qu'elles se défendent en mettant en œuvre les moyens que leur accorde le législateur! » C'est un luxe que tout le monde ne peut pas se permettre, objecte M. Snoy, que celui de mettre en mouvement tout l'attirail de la justice, de constituer un avoué, de choisir un avocat en vue d'obtenir une indemnité de quelques francs. » Il a raison; aussi, voudrions-nous voir simplifier autant que possible la procédure imposée à cette occasion; nous possédons, en cette matière, un texte excellent, l'article 85 du Code rural de 1886, conçu comme suit : « Le tribunal saisi de la connaissance d'un délit ou d'une contravention pourra adjuger des dommages-intérêts sur la plainte du propriétaire des fruits ou récoltes, visée par le bourgmestre ou un échevin et accompagnée d'un procès-verbal d'évaluation du dommage, dressé sans frais par ce fonctionnaire. » En généralisant cette sage disposition, on introduirait une réforme extrêmement équitable.

Digitized by Google

La théorie que nous venons d'exposer est-elle celle de l'article 25? Nous en sommes convaincu. On a prétendu que le juge de paix, d'après ce texte, ne pouvait prendre que deux partis, acquitter l'enfant ou le mettre à la disposition du gouvernement jusqu'à sa majorité; or, en cas d'acquittement, les articles 159 et 161 du Code d'instruction criminelle s'opposent absolument à ce que le juge prononce sur les demandes en restitution et en dommages-intérêts; l'article 162 statue de la même manière en ce qui concerne les frais. Nous sommes persuadé que cette opinion est erronée. Elle se base sur les expressions de l'article 25: « le juge de paix *le renverra de la poursuite* », qu'elle interprète en ce sens que le juge *acquitte* le prévenu; les expressions susdites sont certainement malheureuses; elles manquent de clarté et de précision; mais la volonté du législateur n'a jamais été *d'acquitter* l'enfant reconnu coupable d'une contravention commise avec discernement. Autre chose est l'acquittement, autre chose l'absence de condamnation pénale; le premier suppose que l'individu poursuivi n'est pas l'auteur de l'infraction ou du moins qu'il n'en est pas responsable; la seconde peut provenir de ces deux causes, mais aussi d'une troisième consistant dans ce que l'on appelle en droit pénal une excuse péremptoire. En cas d'acquittement, il est tout naturel que le juge ne puisse condamner ni aux frais, ni aux dommages-intérêts, mais il n'en est pas de même en cas d'absence de condamnation pénale; malgré cette absence, le prévenu, comme dit l'article 161 du Code, « *est convaincu de contravention de police* » et, par conséquent, le tribunal « statuera par le même jugement sur les demandes en restitution et en dommages-intérêts ». C'est ainsi, pensons-nous, que l'article 25 a été compris par notre cour de cassation, et, malgré les objections de M. Woeste, nous persistons à voir dans l'arrêt du 3 octobre 1892 une opposition parfaitement rationnelle entre l'acquittement basé sur le défaut de discernement et la mesure adoptée par l'article 25, laquelle « a pour but unique, dit cet arrêt, d'épargner aux enfants les funestes effets de l'emprisonnement de courte durée » et ne s'applique, par conséquent, « qu'aux délinquants responsables,

Digitized by Google

à qui les peines d'emprisonnement et d'amende auraient pu être appliquées sous l'empire de la législation antérieure. » En cas d'absence de discernement, la cour constate que les prévenus ne peuvent être condamnés aux frais; ne reconnaît-elle pas, par le fait même, qu'ils devraient l'être en cas d'application de l'article 25? C'est un argument *a contrario,* s'écrie M. Woeste! Qu'importe, s'il est basé sur la saine raison?

Mais à quoi bon insister? Si certains doutes subsistent encore à l'heure qu'il est sur cette question des frais, restitutions et dommages-intérêts, de même que sur la question du droit d'appel en cas de mise à la disposition du gouvernement, question que nous n'avons pas examinée, parce qu'elle ne rentre point dans le cadre de cette étude, tous ces doutes disparaîtront bientôt; la discussion du projet présenté par M. Woeste aura l'avantage, alors même que le texte actuel de l'article 25 ne serait point modifié, de dissiper les hésitations relatives à ces différents points.

Nous terminerons en exprimant un vœu.

Nous approuvons chaleureusement l'abolition, à l'égard des enfants coupables de contraventions, de l'emprisonnement et de l'amende; nous sommes partisan de l'admonition; nous réclamons la condamnation aux dommages-intérêts et aux frais avec responsabilité civile des parents; nous applaudissons enfin à la mise à la disposition du gouvernement des enfants qui reçoivent de leur famille une éducation dangereuse; mais nous voudrions que cette dernière mesure fût pratiquée, aussi souvent que possible, sous la forme du placement en famille et de la mise en apprentissage, que nous considérons comme étant la meilleure sous tous les rapports. Nous comptons, pour voir se généraliser cette institution, sur le dévouement des comités de patronage; nous comptons aussi sur la bienveillance du gouvernement, laquelle nous est indispensable pour réaliser le but que nous nous proposons d'atteindre et vaincre les difficultés nombreuses que soulève nécessairement l'accomplissement d'une œuvre semblable.

FERNAND THIRY,
professeur à l'université de Liége.

Digitized by Google

# DU CANAL A LA FORÊT[1]

## XVI

Rosine, dont les relations s'étendaient chaque jour, agrandissant le cercle de ses connaissances de tout ce qui faisait figure, à quelque titre que ce fût, à Bruxelles, devait, ce soir-là, accompagner au théâtre la jeune Mme de Souffe, une amie intime de l'avant-veille, très lancée, très entourée, très en vue. Elles y allaient seules. Abritées des regards par la demi et discrète obscurité d'une baignoire, elles pourraient causer comme deux intimes et tout observer à l'aise. Ce qui les intéressait au plus haut point, c'était de suivre dans ses manœuvres le jeune baron Arsène de Claremont, amoureux d'une danseuse, point jolie et très maigre, pour qui il se ruinait. Il lui avait fait don tout récemment d'un bracelet évalué à cinquante mille francs... Il est vrai qu'Arsène de Claremont était un gentleman achevé et que personne n'était plus aristocratiquement galant.

« Songez donc que la danseuse est fanée et laide. Que ne ferait-il donc pour une femme réellement attrayante ? »

Tout en parlant, Rosine procédait à sa toilette. Deux chambres communiquaient entre elles : la chambre à coucher et le cabinet de toilette, assez spacieux, où, sur des porte-manteaux ou dans des armoires, s'entassaient les robes et les vêtements de la jeune femme. Des lumières ingénieusement disposées jetaient une clarté opale, douce, très favorable au teint et aux

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 mai 1893.

Digitized by Google

teintes. Des miroirs se repliant, de hautes glaces permettaient de se mirer de face, de côté, de quart, de trois quarts, dans tous les sens. La chambre à coucher, un chef-d'œuvre : le fond d'un rouge ocré et or, les baldaquins et les tentures de fine étoffe bleu neutre ; au pied du lit, sur le tapis écarlate à grandes fleurs, s'étalait, soyeuse et neigeuse, une magnifique peau d'ours, les griffes sortant noires de cette blancheur, la tête aplatie comme prosternée. Et cette tache laiteuse tranchait sur le fond, dont l'incarnat incendiait les nickels et les argents des robinets, des trousses, des flacons et des émaux cloisonnés.

Aubin, du fond d'un fauteuil, suivait la jeune femme dans ses évolutions. Elle venait de sortir des mains de sa femme de chambre, habile entre toutes à tordre les cheveux, à les lisser, à relever par un léger maquillage la fraîcheur et le velouté du visage, la vivacité et l'éclat du regard. Debout maintenant, elle passait devant des miroirs multiples, allant de l'un à l'autre, prenant des poses, tournant son torse pour s'apercevoir de dos, soulevant un tantinet le bas de sa robe, pour laisser passer un de ses pieds chaussé de moire dorée, où brûlait une boucle de diamant, et étudier l'effet de l'apparition de ce joli pied dont elle avait raison d'être fière. Elle glissait, légère et parfumée, sur l'épais et moelleux tapis sans y appuyer.

« Tu te fais bien belle ce soir ; sais-tu que je suis jaloux de ceux qui te verront... Si je t'accompagnais ?

— Quel enfantillage ! Je ne puis aller fagotée comme une souillon, quand je sors avec cette élégante et distinguée de Souffe ; que penserait-elle de nous ? Puis c'est une escapade à nous deux, elle et moi seulement... Question de se distraire une heure ou deux... Voilà. »

Comme elle se complaisait, tout en parlant, à voir refléter son visage dans les glaces qui s'illuminaient à son approche des clartés de ses vêtements et de sa peau, elle s'avisa d'appuyer sa main droite sur le poignet gauche que cerclait un bracelet. Elle eut ainsi l'idée d'examiner le bijou, et l'arrachant vivement, elle le jeta loin d'elle.

Digitized by Google

« Pouah! l'affreux objet! Jamais je n'oserais l'exhiber quand je suis avec la de Souffe... Ah! mon chéri, continua-t-elle en coulant un regard à Aubin, ce n'est pas vous qui me donneriez des bracelets de cinquante mille francs.

— Ma foi non! répondit le mari avec un mouvement de protestation et sans pouvoir se défendre d'un léger frisson; il y a d'excellents motifs pour cela...

— Et penser qu'il y a des femmes, mal faites, laides, à qui de pareilles bonnes fortunes échoient! C'est à se damner...

— Tu ne voudrais pas, au prix d'un écrin tout entier, échanger, je suppose, ta position avec celle de ces créatures...

— Non, mais j'échangerais bien mes bijoux contre les leurs.

— Espérons qu'un jour viendra — quoique je ne le voie pas prêt de poindre — où je pourrai satisfaire tes caprices et te combler...

— Espérons, mais en attendant, me voilà obligée d'aller à bras nus.

— Certes, il n'a pas été payé d'un prix aussi élevé que celui de la danseuse, mais tu as tort de dédaigner ce bracelet, il a sa valeur et ne te messied pas.

— C'est bon assez pour moi?... Ah! tenez, vous m'exaspérez à la longue. Il y a déjà assez longtemps que j'ai sur le cœur cette existence où il faut peiner toujours, solliciter, mendier les moindres choses.

— Cette existence? je n'ai jamais rien fait pour t'en laisser espérer une autre. Et cependant je m'efforce de contenter tes volontés. Cet hôtel, dont le prix est en complète disproportion avec notre fortune, ces chevaux, ta voiture, ce luxe qui t'entoure, sais-tu ce qu'ils m'ont coûté d'efforts d'imagination et de ruse?... Non, chère Rosine, tu es mal venue à me faire des reproches, surtout aujourd'hui.

— Aujourd'hui? interrogea Rosine avec un haussement d'épaules qui fit voltiger autour d'elle un léger nuage d'iris.

— Parce que... je comptais sur des rentrées de fonds qui m'ont fait défaut.

Digitized by Google

— Eh bien ?

— Eh bien, j'en suis marri.

— En quoi cela modifie-t-il ma situation ? Ai-je moins raison de me plaindre de ces éternelles jérémiades, de ces constantes préoccupations besogneuses dont vous n'avez pas encore su me faire grâce ? Puis, est-ce à moi de chercher les moyens de garder un rang un peu digne ? En m'épousant, en prenant une femme née avec des appétits de luxe et de bien-être comme j'en ai, vous vous êtes engagé à les satisfaire.

— Rosine !

— Assez, vous dis-je. Ces reproches me fatiguent... Adieu ! »

Elle toucha de sa main à demi-gantée le bouton d'un timbre électrique ; d'un seul mouvement elle pivota sur elle-même, et au valet qui parut :

« La voiture est-elle prête ? Et, les reins cambrés, le buste en avant, la tête haute, la démarche fière, l'étoffe de sa robe *froufrouant* à chaque mouvement de ses cuisses et de ses hanches, elle passa devant son mari à la fois émerveillé et anéanti. »

Aubin voulut l'arrêter et s'assurer de son pardon, par l'échange d'une étreinte, d'un baiser. Froide et hautaine, signalant à deux pas la présence du domestique qui les regardait, elle descendit sans plus desserrer les lèvres, si ce n'est pour recommander à sa femme de chambre, qui était venue jeter un dernier coup d'œil sur la mise de madame, d'avoir à fermer l'appartement et de lui en apporter les clefs avant que la voiture quittât l'hôtel.

Le piaffement des chevaux sur le dallage du vestibule, les deux battants de la porte cochère s'ouvrant, le bruit des roues, déjà plus clair et plus éloigné sur le pavé de la rue, tout cela venait aux oreilles d'Aubin, mais vaguement, distraitement. Son attention était ailleurs. Il restait là, se demandant ce qu'il allait advenir d'elle et de lui. De lui si étroitement rivé à cette chair riche, à ces séductions des attitudes, à cet émerveillement de la femme dont Rosine était l'expression la plus complète qu'il eût rencontrée ; un idéal, un rêve qui s'était réalisé

Digitized by Google

dont il avait goûté les joies et dont il redoutait la disparition, le subit insaisissable.

Et cependant il en était aux expédients; à mesure qu'il versait au gouffre, le gouffre engloutissait avec plus d'avidité. Aujourd'hui déjà, la situation était difficile, pénible; que serait-elle demain?

Le moment de songer à en finir, à rentrer dans la régularité était venu. Rosine ne le comprenait pas, il fallait qu'elle le comprît. Leur bonheur à tous deux en dépendait. Dans sa chambre à lui, — chambre simple que Rosine avait exigé qu'il conservât, car en lui portionnant ses faveurs, elle se rendait plus désirable, activait le feu de ce garçon de vingt-cinq ans, plein de fougue, — dans sa chambre, tombé sur une chaise, affaissé, mou, il achevait de se désespérer. Il en appela au calme, mais en vain; il s'efforça à des calculs inspirés par la sagesse, il invoqua sa raison; autant chiffrer sur le sable. Rien ne se présentait plus qu'il pût essayer encore. Tout avait été tenté.

D'autre part, il connaissait cette femme, qui était la sienne, ce qu'elle réservait de charmes à celui qu'elle aimait. Et à l'idée qu'un autre plus heureux, plus à même que lui de répondre à ses caprices, de donner satisfaction à ses fantaisies, ne lui fût préféré dans un élan de mépris et de colère, à cette idée, il était pris de vertige, comme penché sur le bord d'un abîme. Il s'imaginait sa main fine et blanche, trouée de fossettes, douce et chaude au toucher, main veule, avec des ongles roses, s'abandonnant avec des langueurs.... Il lui prenait des envies de courir la rejoindre, de ne plus la quitter, de lui promettre, pour la conserver, l'invraisemblable.

Il arpenta le parquet, espérant se calmer.

Mais l'image de la femme aimée persistait. Il revoyait l'abri de leurs tendresses, cette salle embrasée de rouge où Rosine foulait de son pied rose le pelage blanc et inerte étendu au bord du lit. L'envie lui prit d'aller se retremper dans ce milieu si plein de souvenirs.

Digitized by Google

La porte était fermée, la clef retirée. Alors les visions bleutées qui avaient surgi un moment s'envolèrent. Ils revinrent à son esprit les efforts de chaque jour pour obéir aux exigences de Rosine. Non qu'elle fût impérieuse ou tracassière; elle ne suppliait pas non plus; elle provoquait les concessions et les largesses. Tout entière, elle appartenait à Aubin encore, mais elle mesurait ses caresses; elle avait un tel art de se faire acheter ses concessions, qu'on était heureux de les lui devoir, n'importe au prix de quel sacrifice...

Aubin se jeta sur son lit, malheureux, s'y tordant de désespoir, à bout de quiétude, comme il était à bout d'expédients. Les heures coulaient. Il attendait vainement le sommeil.

Quand Rosine rentra, tard, tout habillé encore, il se leva. Aux malades que la douleur tord, dont le sang brûle, il semble que la moindre goutte d'eau leur rendra la fraîcheur et la vie. Il s'imagina qu'un mot bienveillant, un sourire de sa femme lui rendrait le calme.

Il frappa. Rosine refusa d'ouvrir. Il supplia. Elle se moqua de lui et le laissa dehors.

Puis Aubin se convainquit sans raison que tout était perdu. Nuit affreuse, avec des sursauts et des angoisses qui poignent et qui brisent, des cauchemars qui effrayent. A la longue pourtant, son cerveau s'emplit de vague; il s'assoupit. Et quand reparut la lumière du jour, les choses aussitôt se représentèrent et se heurtèrent dans sa tête endolorie, mais sous un aspect moins cataclysmique. Tout reprenait des proportions moindres. Il s'attacha et, à la longue, il parvint à tout envisager avec plus de sang-froid.

Ses dépenses folles, ses emprunts pour les couvrir devaient avoir une fin. C'était incontestable. Mais comment les enrayer? Un moment viendrait où, évidemment, la ruine serait complète, la ruine, le déshonneur, oui, tout cela! Mais était-ce demain? Était-ce dans un mois? Un mois encore à entourer Rosine d'élégance, de luxe. Eh bien, il s'en contenterait. Après, il faudrait voir. Mais la chance pouvait lui sourire, elle lui

Digitized by Google

sourirait. Il se réclamerait de ce qu'il possédait déjà pour obtenir ce qu'il lui faudrait encore. On ne prête qu'aux riches, c'est-à-dire à ceux qui paraissent l'être. Il payerait d'audace, et l'audace, c'est ce qui lui avait le plus manqué jusque-là.

« *Alea jacta est* », s'écria-t-il presque rassuré, moins abattu, plus ferme dans ses résolutions au moins. Il se vêtit sans le secours de son valet de chambre et descendit. En passant devant l'appartement de Rosine, il prêta l'oreille : un souffle léger, régulier, annonçait un sommeil paisible chez la dormeuse.

Il demanda le plus intelligent de ses valets, qui endosserait sa livrée des grands jours et, montant le meilleur cheval de l'écurie, irait, muni d'un billet dont il attendrait la réponse, chez le joaillier Laarsmaeker.

Une heure après, le cheval et le valet étaient rentrés et la réponse arrivée.

« Le joaillier aura l'honneur de se présenter chez monsieur, pour se mettre aux ordres de monsieur...

— Fort bien ! »

Quoique ne travaillant pas, lisant peu, n'écrivant guère, Aubin avait dans son hôtel, comme dans toutes les habitations édifiées pour les désœuvrés, un magnifique cabinet de travail : tapisserie en cuir de Cordoue, meubles en palissandre, bureau encombré, dans un ordre parfait, de vases, de coupes, de presse-papiers, de bougeoirs, en nacre, en jaspe, en écaille, en ivoire, en argent, tout cela scintillant dans le demi-jour d'une lumière tamisée, respirait l'élégance et le bon ton ; une large aisance. Ce que constata le joaillier, lorsqu'il entra une sacoche à la main : un garçon de flair et expérimenté. Habitué à ce genre d'estimation, il ne laissait pas ses yeux inoccupés ; ils scrutaient tout. Au fond de la cour, un coupé et un phaéton ; dans l'écurie entr'ouverte, quatre chevaux ; des larbins, gras et bien nourris, en vestes rayées à manches de satin noir. Sur l'escalier de marbre, à l'entrée, une maquette de prix... Maison bien montée, tenue avec soin, de l'ordre ; bonne affaire, pensa-

Digitized by Google

t-il, ayant un mouvement des narines comme s'il avait cherché dans l'air des senteurs qui confirmassent sa conclusion.

Au bout d'un quart d'heure d'entretien, dans le cabinet de travail, portes closes, le joaillier se retira, empressé, se confondant en saluts. Il avait laissé aux mains du mari de Rosine un des écrins qu'il avait apportés dans sa sacoche.

Aubin, resté seul, contempla l'objet, parut satisfait et gravit à la hâte le grand escalier. Rosine venait de sortir du lit.

Elle était moins bien ainsi, un peu replète; elle avait des amplitudes que réprimait le corset, mais avec son peignoir de fine batiste entr'ouvert, montrant dans une échancrure le tissu satiné dont l'avait gratifiée la nature, qui la rendait fière et dont Aubin était si épris, elle excitait encore largement la convoitise même chez son mari.

Il marivauda hypocritement, il s'enquit de la façon dont elle avait passé sa soirée au théâtre. Avait-elle vu enfin ce fameux bracelet de Claremont?

« Le bracelet? Il m'a brûlé les yeux. Elle l'avait au bras, l'impudente fille. Autant qu'il m'a été possible de m'assurer au moyen de ma lorgnette, c'est un bijou exquis, étincelant de pierreries.

— Ah!... Et vous vous êtes dit, toute belle et toute chérie mignonne, que vous voudriez bien en avoir un pareil... mais que ce ladre d'Aubin n'était pas capable de faire pour sa femme ce qu'un Arsène de Claremont faisait pour une danseuse?

— Ces dames n'ont-elles pas toujours la préférence sur nous? C'est dans l'ordre, hélas!

— Et que diriez-vous, que dirais-tu, vint il lui souffler dans les petites boucles frisées de la nuque, que dirais-tu de ceci? »

Il avait fait jouer le ressort de l'écrin et montra chatoyant, sur son lit de velours blanc, un joyau dont la vue émerveilla Rosine. Elle poussa un cri, arracha le bracelet des mains de son mari et courut l'admirer au grand jour, le plaçant à distance, le faisant miroiter, le posant sur son bras... Elle était rayonnante.

« Tu es gentil, bien gentil », lui dit-elle tout en continuant

Digitized by Google

d'admirer. Puis, après avoir agrafé le bracelet à son poignet, elle en étudia l'effet devant la glace de sa toilette, passant dans l'autre chambre devant chaque miroir, sautillant comme une grande enfant, rendant Aubin heureux de sa joie à elle.

Pas une fois, ni alors, ni plus tard, ni jamais, elle ne songea à s'informer comment il s'était approprié un pareil trésor, qu'elle estima pourtant, tout haut — restant, hélas! au-dessous du prix réel — à soixante mille francs. Dix mille francs de plus que le bracelet de la danseuse!

Et cette circonstance la ravissait. Elle s'en réjouissait bien plus que de la possession du bijou, qu'elle finit par ôter négligemment et qu'elle laissa tomber dans un tiroir, comme on laisse tomber quelque chose dans l'oubli.

Un des motifs de la désespérance d'Aubin avait été le refus de Blaise, refus catégorique, de lui venir en aide. Celui-ci avait répondu en termes très nets : sa fortune tout entière était engagée dans ses entreprises et il ne pouvait, sans manquer à ses engagements, en distraire une somme quelconque. Il avait toujours été d'avis qu'un galant homme doit régler ses dépenses d'après ses revenus et il conseillait charitablement à son beau-frère de se conformer à ce précepte. C'était tout ce qu'il pouvait pour lui, l'assurant de sa cordiale affection. Ponctum.

Blaise était de très mauvaise humeur quand il traça ces lignes. Contrarié d'avoir été surpris par Antonine, quinteux et querelleur, lui qui eût passé volontiers pour tendre et doux, sa contrariété ne déborda pas seulement dans ce refus hautain; seul avec la pauvre Jeanne, de nouveau intimidée et craintive, n'osant parler, il s'obstina à prendre un air rogue. Au fond, il était tourmenté du désir de savoir l'impression d'Antonine, à la suite de la scène du matin. Qu'avait-elle pensé; qu'avait-elle dit? Il finit même par interroger; mais d'une façon peu claire, peu franche, ayant peur de dévoiler l'état inquiet de son âme et surtout le motif réel de cet état. Et comme la mère de Valentin ne saisissait pas, qu'elle hésitait, il jeta sa serviette sur la table avec emportement. Toujours la même chose!

Digitized by Google

« Votre frère Aubin, cria-t-il alors, est en vérité un joli personnage ! Il se prépare et il nous prépare à nous-mêmes de cruelles surprises ; son honneur finira par sombrer dans cette vie désordonnée qu'il mène, c'est moi qui vous le dis... »

Jeanne avait levé la tête. Sa famille, c'était son culte : elle aimait son frère, et bien que celui-ci la négligeât, elle s'impatientait des attaques et des reproches dont il était l'objet de la part de son mari, qui, dans ses quintes de mécontentement, se montrait parfois dur et injuste.

« Vous en jugerez ! Déjà votre belle-sœur — il ne disait pas *notre* belle-sœur, pourquoi ? — m'a emprunté plusieurs milliers de francs...

— Aubin nous les rendra.

— J'en doute, puisque — j'allais précisément vous le confier — lui-même est venu solliciter un prêt du sextuple de la première somme.

— Vous le lui avez donné ?

— Ma foi, non ! Je suis négociant, non banquier.

— Et s'il en a besoin ? » insista Jeanne avec cet entêtement des gens dont le parti pris est de défendre quand même une cause.

Pas endurant, Blaise, surtout quand on voulait le persuader d'avoir tort, et ici, il avait la conscience d'être dans le vrai et dans le juste.

De son poing fermé, il allait frapper la table pour affirmer sa manière de voir et imposer à cette malheureuse, qui déjà pâlissait d'inquiétude, regrettant d'avoir insisté. Mais il se contint. Le souvenir d'Antonine témoin, le matin même, de ses manies fantasques le rappela à lui-même.

« S'il en a réellement besoin, il insistera et nous verrons. J'ai d'ailleurs des engagements sérieux. Il se donna même la peine d'entrer dans des détails ; expliqua comment il comptait s'y prendre pour restituer à sa caisse des sommes engagées dans une importante livraison. Personne n'était de meilleure volonté, Jeanne devait en être persuadée une bonne fois. Élevé bour-

Digitized by Google

geoisement, dans un esprit d'ordre et d'économie, il ne comprenait pas les débordements. Certes, il n'ouvrait pas ses fenêtres pour répandre ses libéralités; mais il n'était jamais resté insensible aux vrais besoins et aux vraies misères. Puis il retomba dans la critique du genre de vie adopté par Aubin et Rosine. Il était devenu communicatif et causeur. Heureuse de le voir dans ces dispositions, désireuse de l'y maintenir, Jeanne l'écouta avec un sentiment moins rebellé; elle lui donna raison.

Comme ils causaient ainsi et que la soirée était déjà assez avancée, Blaise demanda, sans transition, et la langue un peu embarrassée comme s'il y mordait, si le commandant et Mlle Flavule n'étaient pas attendus par elle.

Non, le commandant était souffrant de la goutte; il ne voulait pas que personne le sût : il mettait de la coquetterie à passer pour insensible aux atteintes de n'importe quel mal. Mlle Antonine avait recommandé le secret.

« Il doit garder la chambre?

— Sans doute. Nous ne les verrons pas de quelques jours, aussi longtemps que l'accès durera.

— Si j'allais leur faire visite ? » demanda Blaise, comme inspiré et se mettant debout pour sortir.

Jeanne sourit de cet empressement, qui ne manquerait pas d'aller à l'encontre des recommandations d'Antonine; elle dut le convaincre de la nécessité d'attendre que le commandant se présentât lui-même.

Il soupira.

## XVII

Spectacle intéressant, pour celui qui observe, qu'un train de chemin de fer à son départ comme dans sa marche; et pourtant les épisodes et les incidents sont presque toujours les mêmes. Les voyageurs se présentent au guichet avec lenteur ou avec hâte, nerveux, selon que l'heure les rassure ou les presse. Ils ont ou n'ont pas de bagage; ils sont seuls ou en compagnie, et le degré de leur agitation augmente en raison directe de l'inten-

Digitized by Google

sité de cette situation; il double ou triple, selon la part de responsabilité que leur imposent ceux sur qui ils ont à veiller ou dont ils vont avoir à partager le sort. Les portières s'ouvrent; comme on s'empresse ! Les plus habiles choisissent leur compartiment, retiennent un angle de la voiture, contre la glace, le dos tourné à la machine. Les portières se ferment; elles sont fermées et il arrive encore des retardataires, les mains tendues, la face enflammée, en sueur; ils ont un air suppliant qui fait peine à voir. Et l'inspection à laquelle se livrent les plus prudents! Tout à coup, ils craignent d'avoir égaré leur coupon, et les voilà tâtant toutes leurs poches; puis, soudain, il leur semble qu'un des objets qu'ils emportent fait défaut; ils s'accusent de maladresse et d'imbécillité; un rayon de joie éclaire leur physionomie : l'objet est là. Ils s'interpellent, s'appellent, se comptent, s'entassent sans égard aux pieds des voyageurs déjà installés. Ils prennent place tant bien que mal. Dieu soit loué! un coup de sifflet, un souffle prolongé de la locomotive qui ébranle les voitures, et les physionomies se détendent. Les retardataires s'épongent encore, mais déjà ils soupirent d'aise. Ils sont partis.

Un simple train de banlieue qui va se mettre en marche avec des véhicules longs et monotones, d'une teinte sombre, à glaces grillagées, petites, avares de jour. On y monte par deux plates-formes, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. Un seul compartiment, avec des bancs espacés, de bois lisse, ou recouverts de cretonne, ou de drap, ou de velours, selon la classe, wagon, seconde ou première. Qui s'y présente en plus grand nombre? Des paysans et des paysannes revenant du marché, les paniers allégés, mais la bourse allourdie, un peu plus lents dans leurs allures que des voyageurs d'un train express, non par raisonnement ou raison, mais par tempérament. Il y a aussi des dames, des messieurs et des enfants en toilette légère, de villégiature, une coquetterie à part et qui ne manque pas de charme ou de comique, et au milieu de ceux-ci des rires, des minauderies et un babil intarissables.



Digitized by Google

Il part de la gare de Luxembourg, ce train léger. Expédition de semaine, point d'encombrement. Un homme, tout de noir habillé, avec un chapeau de haute forme très luisant, ce qui ne signifie pas neuf ou nouvellement passé au fer, luisant enfin par le fait dont on ne sait quel procédé, s'est présenté au guichet, a demandé une seconde, aller et retour. Sa figure s'est éclairée ; il s'en est allé, chantonnant, soumettre son ticket au contrôle, a traversé l'asphalte de la gare, et, comme le plus ordinaire des mortels, s'est assis sur une banquette où il s'est trouvé seul. Il s'en réjouit, et tout aussitôt, avec une souplesse de mouvements qui faisait honneur à l'élasticité de ses membres, il s'est coulé près de la fenêtre, le front à la vitre, montrant de grands yeux noirs, un nez mince, des joues creuses, une moustache fine, une barbe de la couleur de la moustache, taillée courte, entourant le menton.

Certes, le passage d'un train de banlieue n'émeut âme humaine. Mais l'homme aux mouvements souples qu'emportait celui-ci prenait plaisir à tout ce qu'il voyait. D'abord le quai d'embarquement se dégarnissant tout à coup du monde qui y piétinait, sauf quelques malheureux abandonnés, résignés et qui regardaient, immobiles, d'un œil terne ; puis des files de wagons immobiles ; l'air s'assombrissait, des parois de pierres rétrécissaient la voie, un pont par-dessus ; après le pont, de hauts talus de terre jaune, usés par les glissades des gamins, qui continuent leurs exercices et saluent le convoi par un long cri s'éteignant aussitôt ; ceux qui le poussent sont déjà bien loin en arrière ; une échancrure : des champs de blé succédant à des champs de blé ; le bleu de l'horizon, avec des arbres qui le coupent perpendiculairement et qui défilent dans une ronde affolée. Sur une route, à contre-bas, une charrette attelée d'un cheval ; ce cheval s'effraye, le conducteur le calme à coups de fouet ; un peu plus loin, une paysanne pousse une brouette, un homme la suit les bras ballants ; on voit bien que leurs jambes sont des jambes en marche, mais on ne s'aperçoit pas qu'ils avancent. Et il semble que ces gens soient sur cette

Digitized by Google

route depuis la naissance du monde, qu'ils y seront encore le jour du jugement dernier, qu'ils y ont toujours été avec la même physionomie terreuse, trouée de deux yeux sombres, le compas de leurs membres locomoteurs s'ouvrant et se refermant sans trêve.

Oh! le joli chemin; un point brillant avec des éclairs, un cabriolet dans une nuée de poussière! On voudrait suivre des yeux les sinuosités du chemin et reconnaître un peu mieux le cabriolet. Un soudain ressaut de terrain; plus rien que de la terre et des herbes.

Le décor change derechef. Au fond du paysage, une forêt épaisse et serrée, dont rien n'annonçait ni l'approche ni la présence. Qui l'a fait surgir là tout à coup? Au devant, s'émiettant et disparaissant une à une dans une reculée incessante, des maisons blanches, avec des toits rouges. Encore des champs roux, des champs verts, des champs jaunes; un ruisseau dont les eaux blanches et écumeuses sont comme figées entre des berges d'un vert gris ou foncé. De nouveau des arbres, un clocher qui accourt au-devant du train, un mignon clocher tout fier de sa mission d'appeler les fidèles et qui se découpe sur un ciel bien haut, bien profond; des masures; on se réjouit à l'idée de ce panorama châtoyant aux regards; une tranchée s'ouvre, tout disparaît. Plus rien que des talus gazonnés avec quelques plants d'arbustes et des ronces; après quoi les murailles terreuses s'abaissent pour faire place à une plaine étendue avec quelques remous de terrains multicolores diaprant l'étendue et se perdant, confondus en tons fins et cendrés tout au fond. On a ainsi traversé trois ou quatre gares avec de coquets bâtiments à auvents vitrés; à chaque gare, le temps d'arrêt nécessaire pour laisser descendre ou monter des voyageurs; un peu de brouhaha, des conversations, des interpellations; la dernière gare, celle d'arrivée, était atteinte. L'homme aux habits sombres et au chapeau luisant s'orienta au moyen d'une carte, un plan cadastral de dimension, avec des carrés et des losanges tout teintés de rose et sur lesquels il appuya son doigt comme

Digitized by Google

pour se les désigner à lui-même. Cela fait, flegmatiquement, avec des façons serpentines, il descendit la pente qui conduit au village; laissant à sa gauche une grande avenue avec des boulingrins et bordée de marronniers, il s'engagea sur la chaussée par laquelle un jour ont passé, au galop de leurs montures, une amazone et une troupe de cavaliers; comme eux, il se dirigea du côté de l'église au clocher engoncé, mais de temps en temps, son plan à la main, en passant devant des habitations ou terrains, il consulta leur superficie, leur état de conservation ou la nature du sol et, avec une mine plus ou moins satisfaite, selon les résultats de son examen, il poursuivit sa route; arrivé aux hauteurs, devant le castel de Maurard, dont le bâtiment et l'enclos figuraient aussi en un parallélogramme fort peu régulier, peint en rose, sur le plan, il s'arrêta.

Il était à destination. Coulant alors sa carte dans une des poches de son paletot, il tira d'une autre poche une paire de gants noirs, trop roux pour n'être pas vieux, et se mit en devoir d'y entrer ses mains.

Il franchit la grille et, se trouvant au pied du perron, il fit retentir, après un moment d'hésitation, la sonnette du logis. Un domestique se présenta. La carte qu'il était chargé de porter à son maître portait :

ÉVARISTE DUSON,
*Homme de lettres.*

Cette qualité, si inconnu que lui fût le nom de Duson dans la littérature, était une recommandation suffisante auprès de l'illustre membre de l'Institut, Constantin Maurard.

« Monsieur et vénéré maître, commença Évariste en s'inclinant profondément, j'ai l'honneur et le plaisir de vous connaître depuis longtemps par vos nombreux et lumineux écrits... »

Puis, pour justifier cette affirmation, il se mit à énumérer, en les appréciant brièvement et en les citant par leurs titres, les ouvrages dus à la plume du publiciste français.

Maurard, qui redoutait la réédition à son détriment de la

Digitized by Google

fameuse scène du sonnet, cherchait, sans y parvenir, à interrompre par des protestations l'intarrissable parleur.

« Rien ne surpasse vos réflexions sur les Causes de la transformation littéraire durant les trente dernières années du siècle qui précède le nôtre... Un régal aussi pour l'esprit votre Relevé des auteurs qui ont traduit, commenté ou imité Horace et qui se sont fait un nom sous l'égide de l'immortel contemporain de Virgile... Que de gens, cher et vénéré maître, ont ainsi vécu de la desserte d'un grand génie; empruntant un rayon à leur splendeur et se carrant, tristes atomes inconnus, dans le ciel infini de leur gloire, persuadés de leur propre éclat!... Ce livre est la plus éloquente et la plus vigoureuse des satires. Il est bien digne d'avoir été inspiré par celui qui regrettait de n'avoir ni pierres ni flèches pour les lancer à Davus... « *unde mihi lapidem, unde sagittas...* »

Il continua de ce style pendant un gros quart d'heure et, fouillant dans sa poche, il en tira une liasse de papiers.

« Moi aussi, poursuivit-il impitoyable, j'ai, comme vous l'aura appris ce petit carton que je vous ai fait passer à mon arrivée, moi aussi j'ai sacrifié aux lettres.

— Nous y voici, pensa Maurard à la vue de la liasse sur laquelle le confrère, tout en parlant, frappait doctoralement.

— De grâce, implora le père de Jeanne à bout de patience. Le temps me presse, et malgré le plaisir que me procure votre entretien, je vais me voir obligé de l'interrompre.

— J'ai fini; je venais seulement signaler à votre attention...

— Pas un manuscrit, je l'espère? demanda Maurard avec la plus vive inquiétude.

— Pas le moindre, répondit Duson, qui, néanmoins, enlevait de leur enveloppe les papiers qu'il avait exhibés tout à l'heure. Je venais simplement... »

Maurard se sentait soulagé.

« Je venais simplement vous communiquer, acheva le causeur avec le plus insinuant des sourires, quelques... lettres de change, souscrites par M. votre fils Aubin Maurard... Un cava-

Digitized by Google

lier accompli, très comme il faut. — Quelques lettres qu'il a laissé protester, ce qui va m'obliger de le poursuivre. Et comme vous avez un nom respectable et digne d'être respecté, j'ai cru bien faire en venant m'entendre avec vous sur les moyens d'assoupir cette affaire...

— Ces lettres? demanda, subitement impatienté, le père d'Aubin.

— Un moment! En voici d'abord une, du mois de décembre dernier, payable à trois mois, dix mille francs,.. et nous sommes au mois de juin, si je ne me trompe... En voici une seconde : quinze mille francs, payable, dito, à trois mois et payable au mois de janvier; en voici une troisième, datée de février et se montant à vingt-cinq mille francs... Intérêts non compris, cela nous donne : dix et quinze, vingt-cinq; vingt-cinq et vingt-cinq, cinquante mille francs.

— Mais, monsieur, déclara Maurard avec vivacité, vous deviez savoir que mon fils n'a point de fortune personnelle, que sa femme...

— Pardon, pardon! interrompit le personnage en se redressant à son tour et en plongeant sa main dans son paletot... M. votre fils m'avait donné des garanties...

— Des garanties?

— Des extraits du cadastre constatant que vous êtes propriétaire de cette demeure dans laquelle j'ai le précieux honneur de vous parler. Que vous possédez dans cette même localité, terrains à bâtir, terrains de culture, bâtiments en location... »

Maurard suffoquait. Ces biens constituaient sa fortune personnelle et celle de sa femme. Nul n'avait le droit d'en disposer avant la mort des légitimes possesseurs et, en supposant qu'il consentît, lui, Maurard, à en distraire une part ou à l'aliéner tout à fait, il entendait bien ne pas le faire plus en faveur d'un enfant que de l'autre. Sa fille n'avait en rien démérité, rien n'eût donc justifié un acte inique à son égard.

Il s'étranglait de plus en plus. Le sang engorgeait ses caro-

Digitized by Google

tides et lui mettait des tintements dans les oreilles et des éblouissements dans les yeux. Il ne trouvait plus ses mots, la pensée elle-même s'obscurcissait dans son cerveau.

« Sortez! eut-il encore la force de prononcer en courant à la fenêtre pour l'ouvrir et demander à l'air un secours contre l'apoplexie qu'il sentait imminente. Sortez, répéta-t-il en se prenant le front.

— Vous avez tort, se borna à faire observer Duson, avec un calme et un sang-froid en plein contraste avec l'état d'ébullition de son interlocuteur. Nous aurions trouvé le moyen d'arriver à un arrangement très acceptable...

— Inutile d'insister.

— Je tenais à ne pas compromettre le nom de l'illustre auteur du *Traité sur l'homonimie*...

— De grâce, allez-vous-en!

— De l'écrivain sagace à qui le monde doit l'étude sur la décadence de l'esprit en France...

— Oh!..

— Qui a si patiemment dressé la liste des traducteurs d'Horace et qui... »

Maurard, n'en pouvant plus, laissa là son infernal admirateur qui, aussitôt, ramassa son chapeau, se le planta sur la tête, employa quelques minutes à rouler une cigarette, à l'allumer, à en tirer des bouffées remplissant la chambre de nuages, inspecta tout fort minutieusement autour de lui, et, sans se presser, se retira en murmurant : « C'est un imbécile! Je vais être obligé d'adresser du papier timbré à son fils... Bah! il y viendra peut-être par ce moyen. J'ai voulu être trop délicat, ce qui ne vaut rien en affaires. »

Lentement aussi, il descendit le perron, admira le jardin aux plantations intelligentes et de bon goût, pensant que cette demeure lui conviendrait, à condition qu'il l'eût pour la moitié de sa valeur.

Cependant Maurard, encore étourdi de cette nouvelle de la ruine, du déshonneur de son fils, nouvelle qui lui avait donné

Digitized by Google

un coup terrible au cœur, étouffant, cherchant à se ressaisir, finit par appeler à l'aide. On vint, on s'empressa autour de lui; sa pauvre femme, effrayée, lui bassinait les tempes, l'interrogeant, tandis qu'il était incapable de prononcer une parole. Alarmée, ne parvenant à se rendre compte de rien, elle criait et pleurait, suppliante.

Enfin, le sang circula plus normalement, Maurard se sentit moins oppressé, il parvint à se plaindre, et la mère de Jeanne comprit aussitôt qu'il s'agissait d'une question d'honneur, mais d'une question d'honneur subordonnée à une question d'argent. Qu'Aubin payât ses dettes et il n'avait plus de reproches à encourir. Eh bien, on vendrait les propriétés, les meubles, les argenteries, les bijoux. Cet honneur menacé serait sauf et tout serait dit. Et l'adorable créature, à qui ce moyen avait déjà réussi une fois, on s'en souvient, versa ainsi sur l'esprit ulcéré de son époux un baume de quiétude, dont il sentait déjà les bienfaits avant qu'il consentît à se montrer plus calmé. Son objection était toujours la même : Ces biens dont il faudrait se défaire étaient aussi les biens de Jeanne. Hé! l'on consultera Jeanne! Mais ne savait-il pas que Jeanne serait du même sentiment que sa mère ; elle aussi dira : Prenez, prenez tout, mais soyons heureux!

Soit! Maurard verra Blaise Waaspe; en équité et en droit, il lui doit compte de sa résolution. L'acquiescement de son gendre est d'ailleurs indispensable. Et la journée du lendemain est fixée pour cette entrevue.

L'entrevue a lieu. Maurard se rend à la maison du canal, où il n'allait guère : son âge, ses habitudes, l'éloignaient du monde. Au premier mot, avant même qu'il eût parlé d'abandon d'héritage, d'efforts en commun pour sauver la situation, il fut rabroué. Blaise l'avait bien prévu. Déjà lui-même avait été dupé... Il n'était pas solidaire des débordements dont se rendaient coupables les membres de sa famille. De ses actes seuls il avait à répondre. Homme d'affaires, tout ce qu'il possédait appartenait aux affaires. Blaise s'emportait, exprimant, en

Digitized by Google

termes souvent peu mesurés et sans ambages, son parti pris. Inutile d'insister, Maurard le sentait. D'ailleurs, lui-même, dans un premier mouvement, avait protesté contre cette injustice : avoir à se dépouiller pour pourvoir aux folies d'un écervelé. Restait l'autre face de la question si éloquemment plaidée la veille par la femme et la mère. Ici le sacrifice s'imposait. Waaspe tout le premier, négociant considéré, d'une intégrité établie, était intéressé à ce que sa famille ne se tachât d'aucun acte d'improbité. Un mot dans ce sens atténuerait sans doute la rigidité des principes exprimés tout à l'heure. Mais le mot était difficile à trouver avec ce diable de Waaspe, toujours anguleux, irascible, armé comme un fortin, faisant feu au moindre signe. Maurard le risqua ce mot. Comme il fut reçu! L'honneur, la considération d'une famille se trouvent dans une vie d'intégrité et d'efforts personnels; sous ce rapport, il n'avait jamais, lui, Blaise Waapse, nui à la considération d'aucun des siens.

Il suffira qu'un fou, un maniaque, un malade s'avise de vider sa bourse dans un torrent pour que tous ceux qui tiennent à lui par des liens de parenté lui apportent de nouveaux aliments à ses caprices?... La faute sera-t-elle moindre parce que, se substituant au coupable, on aura désintéressé les créanciers, annulé les traites, déchiré les lettres de change et évité les protêts?... Ne fût-elle connue que d'un seul être au monde cette faute, en serait-il moins constant qu'Aubin a manqué à la droiture, à la délicatesse et au bon sens? Non. Que celui qui a commis la folie soit seul à en pâtir. Pour lui, Waaspe, il n'entendait pas se dépouiller. En se mariant, il savait apporter à ses entreprises un appoint d'avoir, non seulement dans le présent, mais dans l'avenir, et il était fermement résolu à ne rien lâcher. Puis, comment opérer? Une vente, une ventilation des biens? Quels biens? Tous indistinctement. Soit! mais alors il réclamait sa part immédiate, ce qui lui était dû à lui, du chef de sa femme. Et chose qui ne laissa pas que d'étonner Maurard : il vit Blaise, tout en discutant, tirer d'un pupitre un plan cadastral

Digitized by Google

exactement semblable à celui dont, la veille, Duson était porteur.

« Vous avez en nue propriété, quittes de toute charge, des biens que j'évalue à trois cent mille francs. Donnez-m'en cent cinquante mille, disposez du reste comme bon vous semblera. Cela m'est égal... Mais non! ce serait de la folie! A votre âge, vous avez droit aussi à quelque quiétude et à du bien-être. Croyez-moi, laissez Aubin sombrer; la perche que vous lui tendrez aujourd'hui, il faudra la lui tendre encore demain et finir même par vous jeter à l'eau pour le sauver. C'est chez lui une affection mentale, d'autant plus incurable que sa femme l'excite et l'entretient... Pour moi, comme représentant, comme tuteur naturel et légal de Jeanne, dont je défends les droits et les intérêts, je me refuse à tout compromis. »

Il affirmait, d'autre part, ce qui était fondé, qu'on n'avait à prendre aucun parti avant d'avoir vérifié la légitimité de la créance. Quelque usurier celui qui vous a montré les traites. Des sommes prêtées à vingt pour cent; payées pour la moitié en vieux parapluies et en flacons d'essences. Il y a là matière à discussion, à procès.

« De procès, je n'en veux point, s'exclama Maurard. Je ne veux pas que mon nom soit cité devant les tribunaux.

— Non! vous aimez mieux vous laisser mettre sur la paille, sans protester; votre nom, votre considération à vous n'ont rien à voir dans le fait d'un dément. Vous ne pouvez être responsable de ses actes présents plus que des méfaits qu'il commettrait dans un accès de fièvre chaude.

— Il n'importe! »

La discussion s'envenima. Blaise se dit trompé dans ses calculs. Il voulait des garanties pour l'avenir : son fils et sa femme ne devaient pas avoir à pâtir des coups de tête de leur père et grand-père.

Avec quel sentiment pénible le vieillard reprit le chemin de sa demeure! Et quand à sa compagne dévouée et sainte il rendit compte de cette scène avec Blaise, succédant à courte

Digitized by Google

distance à cette scène avec Duson, il lui vint des larmes aux yeux qu'il ne songeait même plus à retenir. Révolté, navré et pourtant convaincu de la nécessité de prévenir un scandale, il écrivit à Duson, l'invitant à une nouvelle entrevue, voulant maintenant, à l'insu de son gendre, sauver son fils, prêt à tout abandonner, anxieux de savoir s'il était temps encore, et attendant la réponse avec des transes réelles.

La femme, toute d'abnégation, de dévouement au sein de ce ménage qui n'avait duré, paisible et heureux, qu'à cette condition, la femme, dans ces trances nouvelles, fut de nouveau sublime. Sa seule pensée était d'amortir le coup qui atteignait son époux et maître. Elle souffrait pourtant dans toutes les fibres. Seule, dans sa chambre, elle fléchit les genoux, brisée, suppliante, succombant à une crise qui lui eût arraché des cris si elle ne les avait étouffés de son poing qu'elle mordait...

La réponse de Duson arriva le lendemain. Elle dépassait tout ce que l'on pouvait espérer. Les lettres de change étaient payées !

## XVIII

Que s'était-il passé ? Comment expliquer ce brusque changement ? Où Aubin avait-il trouvé ces cinquante mille francs ? Quelle âme charitable était intervenue ? Quel fait, quel miracle s'était produit ? Il faut, pour trouver la réponse à ces questions multiples, que nous revenions à la veille de ce lendemain, c'est-à-dire au jour où le train-omnibus dans lequel Duson s'était embarqué avait permis à celui-ci d'observer ce qui se passe le long ou dans les environs d'un chemin de fer.

Nécessairement, Duson s'était rendu plusieurs fois déjà à l'hôtel d'Aubin ; il avait présenté lui-même les engagements souscrits et échus, mais nécessairement aussi il avait rencontré des dispositions peu bienveillantes et, finalement, une expulsion et des injures. C'est à la suite de cette dernière et malheureuse expédition que le prêteur, qui était un homme patient et peu vindicatif, avait résolu de prendre d'autres

Digitized by Google

mesures. Il n'ignorait pas qu'il pouvait réclamer son dû par voie d'huissier, faire intervenir la justice; mais cela était bien long. Puis il avait de secrets motifs pour ne point mêler à ces sortes d'affaires trop de gens, ni les conduire avec trop de fracas. Il était la conciliation faite chair.

Les tenants et les aboutissants de toutes les relations d'Aubin lui étaient connus; son train de vie en disproportion avec sa fortune pouvait durer encore plus ou moins longtemps selon certaines circonstances que sa perspicacité lui faisait entrevoir. Il s'avouait à part lui que l'opération n'avait pas été mauvaise, ou, pour mettre les choses en leur temps, qu'elle ne serait pas mauvaise, quand il rentrerait dans le montant de la dette contractée. Il aurait pu confier, il est vrai, son cas à Blaise Waaspe, dont l'intervention eût été décisive. Mais Blaise Waaspe était de sa nature très fin et de fait très expert en matière financière. On ne le prendrait pas au pied levé. L'idée n'avait donc pas le sens commun. A quel parti se décider? Après réflexion et à tout hasard, et à peine descendu de wagon, il se dirigea de nouveau vers l'hôtel qu'habitait si royalement son créancier.

Rosine, ce matin-là, était sortie seule et de bonne heure, en coupé. Elle avait des courses à faire : sa marchande de mode à voir, des étoffes à choisir. Elle courrait un peu les magasins. Cela l'amusait de faire l'école buissonnière, deux heures durant, se dorlotant, blottie dans le satin de la voiture, regardant par la glace, observant les jeunes filles simplement vêtues, se rappelant ainsi son passé, le temps où elle portait des robes déteintes ou si usées qu'il lui suffisait de faire un mouvement pour qu'elles craquassent. Il lui était arrivé, à l'âge où sa gorge commençait à se former, de ne plus parvenir à boutonner ou à lacer son corsage jusqu'au bout. Et un seul costume pour toutes les saisons. Elle pouvait bien se repaître de ce souvenir, maintenant qu'elle avait des toilettes de rechange presque pour chaque heure du jour. Elle éprouvait même un frémissement de bien-être à cette idée de sa condition présente comparée à sa

Digitized by Google

condition passée. Le chemin parcouru pour arriver n'avait pas été bien pénible ; elle n'avait eu qu'à vouloir et elle avait voulu. Aubin était un naïf, une pâte facile à pétrir... Seulement, elles avaient été bien vite épuisées les largesses que lui avait commandées son désir de plaire et de prouver qu'il méritait de plaire. Il en était déjà réduit à s'excuser de manquer de ressources. Témoin l'histoire du bracelet ; elle l'avait obtenu, il est vrai ; mais depuis, bien d'autres que lui s'étaient empressés de lui en offrir. Ah ! si elle voulait une fois encore, un signe suffirait pour que ses moindres vœux fussent accomplis... Aubin n'était plus le seul à se passionner. Elle avait même trop vite accepté sa main. Si jeune et sans expérience, pouvait-elle savoir ?

Si cependant l'ère de cette prospérité allait être close... Si Aubin s'avisait de la condamner à adopter une vie autre... avec des robes élimées ; à devenir une autre Jeanne, une recluse, privée d'air, de distractions, condamnée à l'ennui, au terre à terre du pot-au-feu ?

Rosine abandonnait ou reprenait à son gré le fil de ses méditations en entrant dans un magasin, en montant chez sa faiseuse.

D'ailleurs, se disait-elle en s'installant de nouveau dans le fond de sa voiture, je sais bien qui me viendrait en aide... Il m'en a fait l'offre assez souvent... J'ai eu jusqu'ici de la répugnance à rien accepter. Nous en sommes toujours au flirtage...

Et le regard dans le vide, n'apercevant plus que vaguement les magasins, les gens qui passaient sur le trottoir ou en descendaient : une femme ramassant ses jupes d'une main vive et s'éloignant sur la pointe des pieds, l'échine un peu penchée, Rosine se souvint, non sans amertume, des faits qui avaient encouragé l'ardent flirteur... Aubin s'était laissé surprendre à ne pas être correct au jeu... L'imbécile ! C'est vrai, on s'ingénie à lui procurer des relations, des influences, et il s'en va chez cette marquise... Ah ! la jolie société que l'on rencontre là ! Mais ils doivent avoir amassé des sommes considérables ! La

Digitized by Google

vie que mène Van Roben, le luxe de ses équipages, ses prodigalités, ses largesses... Il s'est offert à être mon banquier, pensa-t-elle; je le sais bien; les intérêts qu'il réclame sont plus qu'usuraires...

Et en concluant ainsi, elle coulait un coup d'œil à sa personne qu'elle savait belle, n'eût le miroir placé devant elle dans la voiture confirmé son opinion à cet égard.

« Il faudra peut-être un jour, passer par ses exigences, se dit-elle avec un soupir pas bien profond. Fi! il est affreux. » Et toute son élégante personne frissonna.

A ce moment, elle distingua dans le mouvement général, debout à l'angle d'une rue, un petit homme, à la chevelure frisée, en coup de vent, la tête dans les épaules, bas de jambes, et qui tenait sur son bras un ravissant griffon, au nez rose, au poil soyeux, bien peigné, relevé en une petite touffe et retenu sur le haut de la tête par un nœud de soie bleue. Il lui prit une envie folle d'emporter cette bête qui, à ce moment, semblait lui lancer de ses yeux noirs et ronds un appel suppliant. Elle tira le cordon et fit arrêter.

« Ce griffon est à vendre? Combien?

— Trois cents francs.

— Oh! l'amour de petit chien », se borna-t-elle à dire. Et, prenant le griffon sur ses genoux, elle le caressa en lui décernant les épithètes les plus tendres, faisant des petites moues, tandis que l'animal piétinait d'aise et tout grelottant l'étoffe soyeuse.

Tout à coup, Rosine se décida : « Voulez-vous me le laisser? Vous passerez à l'hôtel dans une heure et l'on vous remettra la somme. »

Le marchand hésita une minute, considéra la dame qu'il avait vue déjà quelque part, il ne savait plus où, et consentit. Elle lui remit sa carte et son adresse.

En avant, l'alezan enrubanné de rose au-dessus des œillères, Rosine a tout oublié de ses réflexions; elle emporte, palpitante d'aise, le baisant et le caressant, ce nouvel objet de ses caprices.

Digitized by Google

Quand elle toucha, précisément Aubin se disposait à sortir. Elle lui montra son acquisition, mécontente de ne pas lui voir partager son enthousiasme et lui reprochant de ne savoir rien faire pour lui plaire.

« Et de qui tiens-tu cet animal ?

— Je l'ai acheté!

— Ah!

— Donnez-moi trois cents francs, on viendra les recevoir dans une heure.

— Trois cents francs! s'écria-t-il en scandant ses mots comme pour en faire mieux saisir la signification, trois cents francs, répéta-t-il, atterré. Mais c'est de la folie! je ne les ai pas.

— Bien! » se borna à répliquer Rosine, qui monta l'escalier, sans plus s'émouvoir, accablant de tendresses le griffon au nez rose.

Elle se livra à sa femme de chambre pour changer de toilette, tandis qu'elle continuait de s'occuper de son nouvel hôte, blotti dans la soie d'une causeuse, et qu'elle bourrait de pralines. La visite que devait lui faire le marchand et les trois cents francs qu'elle aurait à payer, elle n'y songeait plus, quand le valet de chambre lui apporta une carte de visite.

« Un monsieur insiste vivement pour être reçu ; il vient pour une communication très importante de la part de la personne dont voici la carte. »

Rosine lut : *Constantin Maurard, membre de l'Institut de France.*

Son beau-père! Que pouvait-il y avoir? Vite elle ordonna qu'on fît entrer au cabinet de travail. Elle allait descendre.

Un homme, long et maigre, flexible comme un jonc, saluant très bas, était là devant elle. Elle l'interrogea. Il demanda pardon de l'importunité. La veille, il avait été obligé, dans une circonstance... difficile, de confier à M. Maurard, le père de M. Aubin, que...

Jamais il n'oserait achever. Il s'agit d'une chose qu'on ne

Digitized by Google

confie d'ordinaire pas à une femme. L'épouse doit être tenue à l'écart des soucis de la vie. Et ici, il y avait d'autant plus de motifs d'observer strictement la règle tracée, que l'épouse méritait, par sa beauté et son mérite personnel, les plus grands égards...

« Mais, puisque je veux savoir ! répliqua Rosine avec cette impatience impérieuse dont elle savait si bien jouer et qui lui avait toujours réussi.

— Je m'étais trouvé dans l'obligation de confier à M. Maurard, — un homme bien remarquable, un confrère pour qui je professe la plus haute estime, — de lui confier, dis-je, qu'une... avance de fonds, faite à M. votre mari, arrivée depuis longtemps à échéance et qui était restée impayée, me serait absolument nécessaire... que, malgré tout le regret de devoir en arriver à cette détermination, j'étais résolu à prendre mes mesures par tous les moyens de droit... Pardon, madame, si je m'explique avec autant d'incohérence, mais je ne m'attendais pas... et, en vérité, votre vue m'intimide au point de ne pas me laisser toute ma liberté d'esprit.

— Vous vous exprimez, au contraire, en termes très clairs. Vous aviez donc à réclamer ?

— Précisément, et je m'étais fait ce raisonnement : En supposant que M. Aubin Maurard — charmant garçon aussi, tout le portrait au physique de son illustre père — soit un peu gêné pour le moment, je trouverais peut-être en M. Maurard, l'autre... celui au nom de qui j'ai pris la liberté de me présenter, l'autorisation d'invoquer nos relations littéraires et scientifiques pour hâter le règlement en question.

— Comment vous nommez-vous ?

— Évariste Duson...

— Et la somme ?

— Cinquante mille francs souscrits en trois billets, que je tiens ici à votre disposition. »

Rosine réfléchit. Il était fâcheux que le père d'Aubin fût initié à cette affaire, dont Aubin ne lui avait jamais soufflé mot ! Il

Digitized by Google

était donc bête, son mari, de laisser protester sa signature quand c'était à un ami de la famille qu'il l'avait donnée. A tout prix, il fallait trouver à détruire la mauvaise impression que cette sotte histoire avait dû laisser dans l'esprit des parents.

Duson la voyait mordiller son fin mouchoir de batiste et y faire avec les dents de larges déchirures. Il commençait à s'inquiéter, lorsque Rosine lui dit tout d'une venue, précipitamment et sans reprendre haleine : « Cinquante mille francs, c'est bien ; repassez à trois heures, insistez pour me voir, vous serez payé ! Allez !... »

Restée seule, elle ne s'observa plus et se laissa aller aux entraînements de son mécontentement. « Le sot, le niais !... » s'écria-t-elle, la bouche contractée, l'œil irrité, toute secouée, différente de ce qu'elle était d'habitude, presque méconnaissable, mauvaise.

Son premier mouvement, après son premier cri, avait été de se précipiter vers le tiroir de sa toilette et d'y chercher quelque chose : l'écrin contenant le bracelet de soixante mille francs. Elle le donnerait au créancier, qui lui rendrait la différence après l'avoir fait estimer. Ce bijou, d'ailleurs, ne lui plaisait pas. Jamais elle ne le mettrait. Mais, au même instant, une autre idée lui vint.

« Ce sera bien fait », se dit-elle, avec un ricanement qui la rendait encore plus dissemblable à elle-même. On s'explique difficilement que des lèvres que l'on voit toujours sourire, aimables, puissent affecter une moue menaçante ou sarcastique. Et aussitôt elle alla à son petit bureau, un superbe meuble en bois de rose sur la tablette intérieure duquel étaient peints, d'un pinceau fort habile, des amours, les ailes éployées et prenant leurs ébats en une ronde joyeuse... Elle choisit, dans un élégant buvard, une mignonne feuille de papier teinté et odorant.

« Vous m'avez offert maintes fois vos services... Je les ai toujours refusés. Voici que j'y recours. Envoyez-moi par retour soixante billets de mille francs. Quant aux intérêts et aux con-



Digitized by Google

ditions, nous les débattrons en commun. Avant tout et surtout, la plus absolue discrétion. »

Elle signa de son prénom. Et de la même écriture, irrégulière et nerveuse, mais avec plus d'orthographe, elle mit une adresse sur l'enveloppe, sonna sa femme de chambre — une fille formée dans des grandes maisons et connaissant son devoir; elle lui recommanda de porter le billet à sa destination, de ne le remettre qu'au destinataire et d'attendre la réponse. Elle écouta la camériste s'éloigner et, reprenant l'expression habituelle de son visage, qu'elle étudia un instant pour être dans le ton, elle se coula dans un fauteuil, lutina son griffon au poil fauve et au nez rose, recommençant à le baiser et à le baiser encore sur le museau en lui donnant les noms les plus caressants.

Quand se présentèrent à l'heure convenue et le vendeur du chien et le créancier du mari, elle les défraya sans la moindre objection. Seulement, elle enferma soigneusement dans son bureau, sous le couvercle aux amours, les trois billets acquittés.

Elle n'était pas dépourvue de diplomatie, cette Rosine aux façons câlines et onduleuses, cette adroite absorbeuse de sympathies et de préférences. C'était son programme politique à elle, de détacher les gens les uns des autres pour les attirer à elle seule. Nous l'avons constaté déjà.

Cette affaire des billets souscrits — affaire bête, comme elle l'appelait en se parlant à elle-même — ne pouvait se terminer ainsi. Il ne fallait pas qu'il restât trace de doute ou de soupçon. Elle irait trouver son beau-père : elle mettrait en jeu tout ce qu'elle avait d'adresse pour ramener les sympathies à son mari, à elle dès lors, à elle surtout.

Mais à cette campagne qu'elle s'était proposé d'entreprendre, il ne convenait pas de mêler Aubin. Comment lui faire accepter qu'elle s'en irait un matin seule? Rien de plus simple. Elle prépara la chose dès la veille avec cet art consommé dont elle avait le secret. Il s'agissait de l'alanguir à ce point qu'il ne pût rien lui refuser; elle savait comment y parvenir.

Digitized by Google

Ils avaient dîné en tête à tête. Rosine, depuis qu'elle était en possession de son griffon, son Bob, comme elle l'avait baptisé, semblait n'avoir plus d'attentions, de soins, de prévenances que pour lui; elle le bourrait de gâteries, sans cesse en extase devant lui, se mettait à genoux auprès de la corbeille tapissée de ouate, où Bob, sur un édredon de velours, très satisfait de sa condition, passait ses journées. Elle enroulait ses doigts des longs poils de la bête, la peignait, la frisait, la parfumait. Ce soir-là surtout, elle poussa sa passion à l'excès, si bien qu'Aubin, agacé, lui en fit la remarque.

« Ne vas-tu pas t'aviser d'être jaloux? vint-elle lui dire en lui pinçant les deux joues et en tirant le jeune homme à elle, lui parlant le regard perdu dans le sien, lui soufflant à la face son haleine chaude; n'es-tu pas mon Bob aussi, toi? Tu es mon tout premier Bob, le plus aimé des deux... Veux-tu que je frise ta chevelure, viens!

Et, lâchant les joues, elle passa ses mains dans les cheveux de son mari, qui, à ces attouchements, sentait un long frisson lui parcourir l'échine.

Aubin était d'autant plus sous le charme, il subissait d'autant plus l'effet de ce magnétisme des sens, que Rosine, qui ne le tutoyait jamais, ne cessait de le tutoyer maintenant. Encore un de ses raffinements, de ses moyens d'attiser le feu. Elle restait plusieurs jours, lui adressant la parole avec une sorte de hauteur qui le désespérait, puis tout à coup elle avait de ces familiarités charmantes qui l'enivraient.

Elle engluait sa victime, pour mieux en triompher, lui enlevant tout mouvement, toute velléité de résistance.

Elle lui communiqua son désir d'aller s'informer *là-bas* des deux vieux parents, qu'on abandonnait trop; de s'y rendre seule, un vrai pèlerinage. Un caprice, mais un caprice dicté par son cœur. Il serait bien gentil, Aubin, s'il y consentait. Il y a de ces vœux qu'il faut accomplir avec un certain mystère. Tout un culte. Et elle était persuadée, cette Rosine, charmante et mielleuse, se frottant à son mari, ronronnant à son

Digitized by Google

oreille des mots enivrants, d'obéir à cette saine impulsion...

Qu'Aubin consentît dans ces conditions à « ce pèlerinage », à « ce culte », à « cette mystérieuse suggestion », rien d'étrange à cela.

Le lendemain, en une toilette simple, une voilette assez épaisse lui couvrant le visage, la démarche discrète, les yeux baissés, elle sortirait de l'hôtel ; elle prendrait un fiacre à la première station et se ferait conduire à la gare.

« Tu es bon d'avoir bien voulu me permettre cette excursion ; j'en suis toute réjouie et je t'aime ! » lui avait-elle dit au moment de le quitter. Aubin l'avait suivie des yeux pendant quelque temps, admirant sa démarche, retrouvant la femme telle qu'il la connaissait, avec toutes ses saveurs et ses charnelles beautés, dans cette dame qui serrait de ses bras potelés, à sa taille souple, les plis de son mantelet. Il avait une folle envie de la rejoindre, de manquer à sa parole, de l'accompagner. Pour s'y soustraire, il rentra s'asseoir à son bureau, alluma un cigare et resta une heure à former des disques de fumée, qu'il lançait dans le vide brun de la chambre et qui s'y perdaient déchirés et s'effilant en nuées imperceptibles.

(*A suivre.*) ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

# CHARLES DE COSTER

La biographie de Ch. De Coster fut écrite, en quelques pages, au lendemain de sa mort. Sa famille m'avait confié ses papiers; Camille Lemonnier et moi, nous nous étions partagé le devoir : il le glorifierait sur sa tombe, je résumerais sa vie dans notre revue (1).

Nous n'avions qu'un même sentiment, alors comme aujourd'hui. Deux lettres montrent que nous fûmes d'accord pour croire les premiers devoirs remplis.

Sa sœur m'écrivait :

« C'est bien cela; son caractère était beau. Que je vous remercie d'avoir bien fait voir qu'il se respecta et ne se vendit à rien ni à personne... J'aime le choix que vous avez fait dans les lettres de Thyes et d'Élisa; elles accentuent son caractère et montrent qu'il était artiste et poète. »

Lemonnier m'avait écrit déjà :

« Je viens de lire votre fine et mélancolique étude sur De Coster... et je ne résiste pas au désir de vous dire : Merci. J'y vois le commencement de cette réparation que nous appelions du bord de sa tombe. Moi-même, qui l'ai approché, je ne connaissais pas cette sensibilité, cette fleur d'émotion, enfouie sous les allures du bon garçon; le portrait que j'avais conservé de lui s'amplifie, prend une grâce à travers des traits de force.

« Je voudrais, pour les amis de l'artiste, pour le public, pour moi, que vous fissiez des tirés à part de l'étude. J'en enverrais, à Paris, à Charton, à Templier, à Lemerre, à Flaubert, à Cladel, etc.

« 20 octobre 1879. »

Cette brochure parut, avec un portrait de l'auteur. Elle est épuisée.

Après quatorze années, au moment où le nom de notre ami est repris, comme un legs glorieux, par de nouvelles générations d'écrivains ; que ses restes ont été sauvés de la dispersion et qu'un monument lui est préparé, il devient plus utile de fixer, avec toute l'exactitude requise, la vérité de son caractère et l'histoire de sa vie. Pour cela, j'ai dû remettre l'étude sur le métier, en vérifier les assertions, en compléter les renseignements, et j'ai pu y ajouter des détails plus amples, des aperçus nouveaux, qui le feront mieux connaître.

Je suis autorisé à y joindre un choix de ses lettres d'amour.

Tout ne sera pas dit, certes, sur l'homme ni sur l'écrivain. Je signalerai

(1) *Revue de Belgique* du 15 octobre 1879.

Digitized by Google

des points qui restent à éclairer et peut-être trouvera-t-on dans ses manuscrits quelques pages à donner au public.

Les documents qui m'ont servi sont avant tout de précieux souvenirs de famille; mais j'ai lieu d'espérer qu'ils prendront place, un jour, dans un dépôt public, parmi les archives de notre famille littéraire. Alors, on pourra reprendre sur nouveaux frais la même étude. En attendant, celle-ci se présente comme le témoignage de sa génération, qui l'a connu, apprécié, aimé, et qui, par la voix d'un de ses survivants attardés, transmet aux générations nouvelles le soin de cette réparation que nous appelions du bord de sa tombe.

7 mai 1893. CH. POTVIN.

## PREMIÈRE PARTIE

### I

Charles-Théodore-Henri De Coster eut pour parrain le comte Charles Mercy d'Argenteau (1), archevêque de Tyr, nonce apostolique, qui le baptisa à Munich, le 26 août 1827, « en habit pontifical », et lui donna pour marraine la marquise Henriette de la Tour Dupin, ambassadrice de France à Turin (2). Mort à Ixelles le 7 mai 1879, il y fut enterré, le 9, en libre-penseur.

L'acte de naissance le fait naître à Munich, le 20 août 1827, d'Augustin De Coster (3), « intendant » du nonce, et de son épouse Anne-Marie Cartreul (4). Sa mère avait plus de quarante ans; le nouveau-né était superbe : « On croirait voir un enfant de quinze jours », écrit-elle le lendemain du baptême (5).

Un premier portrait représente l'enfant demi-nu, avec une chemise bordée de dentelles, un serin familier sur l'épaule, un jouet dans une main, de l'autre effeuillant des fleurs, assis dans un jardin, sur un coussin de velours à torsades et à glands

(1) Né à Liége en 1787, officier de cavalerie sous Napoléon, lieutenant-colonel et chambellan du roi des Pays-Bas, entré dans les ordres en 1826, après un malheur inexpliqué, nommé aussitôt archevêque de Tyr et nonce à Munich, rentré à Liége en 1836, y célèbre en 1876 son jubilé de prêtrise, meurt « doyen du corps épiscopal du monde entier », le 16 novembre 1879.

(2) Lettre de son père et de sa mère à leur sœur et belle-sœur, du 27 août 1827.

(3) Augustin-Joseph De Coster, né à Ypres, le 8 septembre 1787, marié le 29 avril 1826, à Bruxelles, mort à Ypres en 1834.

(4) Baptisée à Huy, le 11 février 1786, fille de Théodore-Joseph Cartreul et d'Anne-Joséphine Hauteclair, décédée à Ixelles, le 19 juillet 1869.

(5) Même lettre qu'à la note 2.

Digitized by Google

d'or. Les mères ont toujours mille raisons d'adorer leur fils ; Mme De Coster en avait une de plus que les autres, à voir si beau, si aimé, si choyé, le filleul de « Monseigneur », dont elle faisait faire le portrait avant qu'il pût marcher. Pouvait-elle prévoir qu'il aurait à lutter contre les difficultés de la vie d'artiste, et songer au péril qu'il y aurait pour lui à prendre des goûts de luxe, vivant dans un palais, au milieu des fleurs, sur des coussins de pourpre ?

A quelque temps de là, tout est changé. Ses père et mère n'avaient pas tardé à quitter Munich pour Bruxelles, où naquit leur second enfant ; puis son père était mort à Ypres auprès de son frère, qui y était médecin, et sa mère était revenue à Bruxelles rejoindre sa sœur et ses enfants. Charles était déjà dans un pensionnat, à Etterbeek, où « il faudra faire la volonté d'un autre, dit-il, après avoir si longtemps fait la mienne ». Quand il sortira de pensionnat, ce sera pour entrer au collège Saint-Michel, où l'on espéra un instant que l'enfant, qui préférait déjà les flâneries du rêve aux études exactes, penserait à la prêtrise. Cela dura peu ; à dix-sept ans, ses études terminées, il était placé à la Société générale.

Milicien, sa mère pouvait lui payer un remplaçant, qui déserta ; le jeune employé, après quelques jours passés au régiment, chez son colonel, pour « suppléer le déserteur », en profitepour déserter à son tour de la banque.

On le voit d'abord faire l'école buissonnière à Ostende, où il rejoint sa mère et sa sœur ; puis la fugue est complète : « J'ai donné, le 23 novembre 1850, ma démission d'employé de la Société générale. La vie d'employé ne me convenait en aucune façon », dit-il (1). La vocation littéraire l'emportait. Il entra à l'université de Bruxelles.

Il n'avait perdu à la banque aucun de ses loisirs. Il était beau, ses succès dans le monde le lui disaient assez ; il se sentait artiste, sans qu'on eût besoin de le lui dire. Le 15 septembre 1847, il avait créé avec quelques amis la *Société des Joyeux*. Ce qui réunit les jeunes gens, c'est d'ordinaire le

(1) Une des rares feuilles détachées de son journal, datée du 1er janvier 1851, s'ouvre par cette phrase.

Digitized by Google

plaisir. Pour ceux-ci, le plaisir devait concourir « au développement de l'intelligence » par « l'alliance de capacités diverses » et « en s'exerçant à écrire ». Le président (1) fixait ainsi du premier jour le but de ces amis.

Le discours de Ch. De Coster pour la séance d'ouverture est un coq-à-l'âne, farci de latin, adressé à ses « Frères », « au nom du Père et du Fils », etc. Le protégé du nonce débutait en parodiant le culte, sur ce thème : *Bonum faro lœtificat cor hominis* (2). Presque à chaque séance hebdomadaire des premières années, il lit un essai de plus en plus sérieux. D'abord, après une parodie en vers d'une page de *Télémaque*, la prose coule de source, puis les vers affluent, ensuite il s'essaie au théâtre ; il ne reviendra à la fantaisie en prose qu'après avoir quitté la Société. Il en sortira, comme d'une dernière école, le 28 octobre 1853.

Sa première lecture, en séance de « récapitulation » : *Un rêve chez un apothicaire* (3), laisse apparaître un éclair du genre où il excellera. Le rêveur voit les fioles prendre vie pour l'assaillir. Et dans une petite boîte, les pilules, dansant, disaient :

« Viens, nous t'attendons, reçois-nous dans ton sein, nous nous entourerons de miel et tu ne t'apercevras de notre présence que lorsque nous te déchirerons les entrailles. »

Un autre essai : *Mohammed* (4), sera si bien apprécié par le Cercle, qu'un vote demandera à l'auteur l'autorisation de le présenter à la *Revue de Belgique*, que publiait alors le poète Ed. Wacken. On ne trouvera pas dans cette revue ce « conte oriental » ; mais, quand paraîtra la *Revue trimestrielle* en 1854, les Joyeux n'auront pas besoin d'intervenir pour que ses premiers volumes contiennent des vers lus dans leurs réunions.

Le procès-verbal de la séance du jeudi 15 novembre 1848 relate simplement ce fait :

(1) M. Ad. Bauffe, négociant, qui devint plus tard un des directeurs de la Banque nationale. C'est lui qui, en 1879, me donna en communication les archives des JOYEUX.

(2) 18 septembre 1847, *Archives* des Joyeux, t. I, p. 20.

(3) 4 décembre 1847, *Archives* des Joyeux, I, 52.

(4) 5 février 1848, *Journal* des Joyeux, I, 65.

Digitized by Google

« MM. V. Lefèvre et L. Defacqz, ayant bien voulu honorer la séance de leur présence, ont donné lecture de quelques fragments de leur composition. »

De Coster avait apporté ce soir-là : *Quelques chiens* (1). Ce fut la dernière lecture de la soirée. « Hourrah pour la Société des Joyeux, hourrah! trois fois hourrah! » écrit-il le lendemain. Ses vers ont eu « les honneurs de la soirée », on lui a « serré la main », on l'a « accablé de louanges ». — « J'étais fou de bonheur, ma tête s'égarait, moi qui suis si peu habitué au succès! « Le « père Defacqz » — « quel homme charmant! » — lui dit en sortant : « Vous êtes poète!... Continuez ainsi, vous ferez votre chemin. » Ces paroles éveillent en lui « des sentiments qu'il ignorait, des désirs de gloire, des aspirations à la célébrité ».

« Poète! quel beau nom! L'aurais-je mérité!... Vanité! quels rêves n'enfantes-tu pas? Les réalises-tu toujours? Mais je travaillerai, et le travail mène loin; je travaillerai, je le jure » (2).

Ce n'était cependant pas l'admiration mutuelle qui régnait là. On y lisait des œuvres d'écrivains célèbres ou des essais d'amis étrangers au Cercle; on y ouvrait des concours de toute sorte, des expositions de tout genre, des soirées pour tous les goûts : littéraires, musicales, artistiques, dramatiques, burlesques; on soupait et on donnait des sérénades; on faisait des excursions pour connaître le pays et on avait une bibliothèque pour ne pas ignorer sa littérature. Tout cela exigeait des débats, des rapports, des procès-verbaux, des comptes rendus, des récits : autant d'exercices de rédaction. Il avait été décidé que les meilleurs morceaux prendraient place dans un *Journal* manuscrit, qui formerait comme le livre d'honneur de ces essais littéraires, à côté, au-dessus des *Archives* où l'on garderait le reste. Ce journal forme aujourd'hui cinq in-folio. On se montrait sévère pour l'admission; à chaque procès-verbal, les mots : *ajourné*, *retiré*, *rejeté*, reviennent imperturbablement, impitoyablement. Deux rapporteurs, élus pour six mois, jugeaient les œuvres par écrit, et il fait beau voir avec quelle irrévérence ces amis se traitent. De Coster fut

(1) *Journal* des Joyeux, II, 57.

(2) Page de sa main, lettre ou note, datée du 16 novembre.

Digitized by Google

pendant deux ans et demi l'un de ces rapporteurs; mais le juge n'était pas plus ménagé que les autres : le ton une fois donné, on s'y mettait avec la conscience et l'entrain de cet âge. On épluche ses vers, on ne lui passe ni une dissonance, ni un manque de tact. Même en le louant, on lui rappelle ses défauts : « Au contraire de la plupart des ouvrages de M. De Coster, on trouve ici du fond... » Pas un de ses essais dramatiques ne servit aux représentations du Cercle, ne fut admis au *Journal*, ni aux *Archives* (1). Presque tout le théâtre des Joyeux eut le même sort. C'est sur la scène qu'on s'exerce à cet art, et non dans un cercle d'amis, si francs du collier qu'ils soient à la critique. Une seule pièce : *Les Ames en vacances*, obtint les honneurs du *Journal*, (III, 45, 30 décembre 1852); mais ce n'était pas du théâtre, c'était de la fantaisie.

Plus d'un écrivain sortit de ce Cercle. Mais, quelque profession que ses membres aient embrassée, ces exercices de style et de critique ont dû leur être utiles : il est bon dans toutes les circonstances de la vie d'avoir appris à juger ses lectures et à tenir une plume (2).

## II

C'était un homme et un écrivain qui se faisait inscrire à l'université de Bruxelles, dans la faculté des lettres, le 29 décembre 1850.

Plusieurs fois, dit-il dans son journal intime, il a pensé à mourir — c'était dans les traditions du romantisme, — mais il a trouvé un « puissant remède à ces idées lugubres dans la lecture d'Alphonse Karr et de Béranger, et surtout dans le magnifique passage de M. Saint-Marc Girardin sur le suicide. » Puis, il a pensé à sa mère qui travaille encore à l'âge

(1) Je trouve dans les procès-verbaux des séances : *Scène d'une comédie — Camille (Jeanne)*, deux actes en vers — *Deux sœurs*, en prose — *Frantz*, drame, un acte en prose — *Une heure plus tard*, un acte en prose — *Un proverbe*. — Et dans la *Revue nouvelle : Géranium*.

(2) On y trouve, dès la première année, Alfred Guilliaume, mort trop jeune, Henri et Léon Weber, Éd. Anspach, Léon Jouret, Camporino, Papaert, De Doncker, et, bientôt après, Rops, Ém. Leclerq, Ph. Hen, Fr. Parent, etc.

Digitized by Google

où elle est arrivée » et avec cent fois plus de courage que moi » (1). Cette page ne s'achève pas néanmoins sans une note bien différente : « A neuf heures, je suis allé chez elle... Il faisait un temps à ne pas mettre un créancier à la porte. »

De Coster trouva à l'Université un nouveau Cercle d'amis qui devint bientôt le *Lothoclo*, 1852. Van Bemmel y prit d'abord une grande place. De Coster parlera avec émotion de ses débuts :

« Il faut que je te fasse part d'un bonheur que j'ai eu hier. Tu as dû voir que Van Bemmel, mon meilleur ami, a donné un cours de littérature dramatique à l'Université. C'était extrêmement fort ; aussi a-t-il complétement réussi. J'avais si peur au commencement : tu sais qu'il n'y a rien de sévère comme l'amitié. Mais il a surpassé mon attente... Si tu n'étais pas souffrante, je serais le plus heureux des hommes. » (Lettre à Elisa.)

L'étudiant de vingt-quatre ans avait d'abord pensé « à tout ce qui constitue le fond des études qu'on fait pour devenir avocat » (2). Mais le droit et les arts sont incompatibles, lui écrit un ami, Félix Thyes, qui ne vise déjà plus pour lui qu'au doctorat ès-lettres. Quant à la carrière littéraire, il n'y fallait penser : « Avec des passions de millionnaire, écrira-t-il, on n'a que des moyens de chiffonnier (3). » Il devait se contenter du grade de candidat en philosophie. En s'y préparant, il pensait au professorat, au journalisme, au théâtre. Il avait fait un drame en vers, cinq actes et huit tableaux : *Crescentius* (4). Van Bemmel y voyait le germe d'un chef-d'œuvre ; Thyes « les éléments d'un beau succès ». Mais ses amis lui criaient avec Thyes : « Si tu n'avais pas échoué deux fois (5), si tu n'avais pas vingt-sept ans, je te dirais : fais jouer ta pièce... Mais pour Dieu, passe d'abord ton examen. » Et De Coster jurait chaque jour à son amie, se jurait à lui-même d'y réussir.

(1) Page de journal, du 4 janvier 1851.

(2) Page de journal, 4 janvier 1851.

(3) Lettre à Elisa, n° 88, sans date.

(4) Parlant de lui-même, il écrit : « Aujourd'hui (12 février 1853), il fut plus fort... et il put travailler à un grand drame en cinq actes et huit tableaux sur lequel il compte appuyer sa réputation. (Ms. intitulé : *Lucie*, page datée du samedi 12.)

(5) La seconde fois, on « comptait sur lui pour une distinction », écrit-il. (Lettre n° 76.)

Digitized by Google

Il obtint son diplôme, le 12 avril 1855.

Mais pour faire marcher de front les études avec des occupations étrangères, il faut la puissance de volonté que donne seule une vocation qui n'hésite point. Si, au contraire, les aptitudes et les goûts de l'élève l'en détournent, autant que son art et ses amours l'en distraient, comment pourraient-elles sérieusement aboutir ? De Coster ne donnait à l'Université ni son sang, ni son cerveau, ni sa plume. Il n'en sortit ni docteur, ni professeur, ni journaliste, ni dramaturge. Il en sortit plus artiste que jamais.

Un an après, une position était offerte au candidat en philosophie et lettres et son premier cri va à l'espérance. Il se joue bien un peu ! « L'affaire de Tours marche. (Tu vois comme j'ai déjà les termes du commerce...) Je ne puis dire que je suis gai et cependant c'est mon bonheur, car c'est ma fortune... » (1). Sa fortune ! « En combien de temps et avec combien de difficultés, » demande-t-il à son parrain, et, tout réfléchi, sa mère et sa tante ayant d'ailleurs assez de fortune pour qu'il pût attendre, il écrit à son amie : « Je ne veux pas finir ainsi ! » (2).

Un emploi de commissionnaire en vins, voilà ce qu'on lui offrait. Le 23 février 1856, en refusant il écrit : « Une position honorable et lucrative, à laquelle j'aspire depuis longtemps, s'offre à moi. Elle exige pour la remplir tout mon temps et des études qui me détourneraient tout à fait du commerce... Je ne veux pas, en faisant deux choses à la fois, faire mal l'une et l'autre » (3).

Cette position qui venait à point répondait à tous ses goûts d'artiste, et cette chose là il ne voulait pas risquer de la faire mal.

Parmi les moyens de s'amuser, son Cercle avait imaginé de publier des feuilles volantes, manuscrites, parfois illustrées, qu'on appelait bravement des journaux. Un cahier de papier et une plume, et un nouvel organe apparaissait dans le monde des Joyeux. Il n'en fallait pas même toujours autant : un de

(1) Lettres nos 96.
(2) Lettre no 98.
(3) Brouillon de cette lettre, conservé dans ses papiers.

Digitized by Google

ces derniers organes eut une rédaction « orale ». Ainsi parurent et disparurent, comme les roses et les chardons : *le Colibri*, *le Ho ho*, *la Cravache*, *le Messie*, etc. Ce dernier eut la vie dure; son premier numéro fut tiré, non : écrit, en mai 1851. En décembre 1854, il existait encore. Son principal rédacteur, Noël Tisserand (1), ne tarda pas à passer à un vrai journal. Le *Lothoclo*, lui, avait essayé deux fois d'une revue imprimée : c'est le grand rêve de notre temps. Mais *la Esméralda* et *la Revue nouvelle* n'avaient pas été moins fugitives que le *Ho ho* et *le Colibri*. Van Bemmel, qui était « l'âme de ce cercle (2) », devait bientôt commencer une œuvre durable : *la Revue trimestrielle* (1854-1868, 60 tomes).

De Coster y débuta comme poète; mais sa fantaisie ne devait guère se sentir à l'aise dans ces graves volumes, où Max. Veydt se fit une belle place d'humouriste. Deux ans après, paraissait un journal à sa guise, de fantaisie et d'art, qui devait fournir sous un nom flamand une première et brillante carrière de huit années, puis devenir *l'Espiègle* sous la plume mordante de Delimal. De Coster fit ses vrais débuts de prosateur dans l'*Uylenspiegel*.

Le premier numéro de ce journal illustré par Rops de caricatures, avait paru le 3 février 1856; dès le troisième, De Coster y avait publié sous le nom de Ch. Didier : l'*Histoire d'un ami*, qui deviendra dans les *Contes brabançons* les *Fantômes*. Rédigée d'abord en vers, dont il n'a gardé que les quatre premières strophes qu'il écrit sans les aligner, il l'a continuée en prose en la transformant, et *Silhouette de fou* — c'était son premier titre — est devenue une *fantaisie* glorifiant les facultés de l'écrivain :

« Place à la Muse folle dont la robe est bariolée de mille couleurs, qui pleure et rit en une minute; place à son cortège d'anges et de démons, de goules et de vampires, de sylphes et de gnomes! Échevelée, elle court et vole, bondit et revient de la terre au ciel. Le monde lui appartient pour le peupler de ses enfants... Place à la Fantaisie!

« Jérôme ensuite, me prenant par la main,... me montra la campagne... « La « nature, me dit Jérôme, voilà le livre du poète... »

(1) Pseudonyme de M. Léon Weber, aujourd'hui vice-gouverneur de la Banque nationale.

(2) L. Hymans, *Types et silhouettes*.

Digitized by Google

Puis, s'adressant à ces chers fantômes, le bon sens, la gaîté, la fantaisie : « Rappelez parmi vous la pâle mélancolie, elle est votre sœur et votre égale. L'homme que tous vous aimerez sera le génie... »

C'est le programme de sa vie. On n'aurait pu mieux marquer ce qui le détournait du commerce.

Le second article publié dans l'heureux journal, était une légende en style archaïque : *Les Pèlerins d'Haeckendover* (1), qui prendra place dans son premier livre (2), avec sa troisième œuvre : *Les Frères de la bonne trogne* (3), et lorsque, le 4 janvier 18[illegible]7, après une année de succès, Rops donna pour étrennes aux abonnés du journal le groupe des douze collaborateurs (4), De Coster y tenait en main un livre annoncé : *Les Légendes flamandes* (5).

## III

« J'en écris à Mgr de Tyr, » ajoutait-il dans sa lettre de refus. C'est la dernière fois que j'aie trouvé dans ses papiers l'intervention du prélat et de sa sœur, qui devaient pourtant lui survivre. En somme, cette protection fut toute négative. Des tendances diamétralement opposées à sa nature d'artiste en expliquent l'insuccès. Prêtrise, banque, courtage de vins, rien de cela n'était pour prévaloir contre les aptitudes de ce fier adolescent, né avec toutes les indépendances de l'esprit. Il y sacrifia la richesse promise.

(1) 4 et 11 mai 1856.

(2) Sous le titre : *Blanche, Claire et Candide.*

(3) *Uylenspiegel*, 27 juillet, 3 et 10 août 1856. L'éditeur en fit une brochure. (Parent, 1856.) Voir lettre nº 100, du 13 août 1856.

(4) Rops, De Coster et Karski y sont nommés et, sous les pseudonymes des autres, on reconnaît V. Hallaux, Ém. Leclercq, Léon Weber, Léon Jouret, Émile Greyson, etc.

(5) Outre les contes cités, De Coster publia dans l'*Uylenspiegel : Humble supplique à la comète*, 5 mars 1857 (*Contes brabançons*) ; — *Celui de la nuit*, 29 mars; — *Profils de bourgeois*, 2 et 23 août; — *Aventures d'un coucou*, 4 décembre 1859 (*Contes brabançons*); — *Un village primitif*, 16 septembre 1860, — et à partir du mois d'octobre 1860, une série d'articles de fantaisie politique signés Karel.

Digitized by Google

Mais on ne renonce pas si légèrement à une religion qui est celle de sa mère. Sa parodie du culte, dans l'*Éloge du faro*, s'explique par une réaction contre l'enseignement de Saint-Michel, et lorsque, trois mois après, il affirme, dans ses *Souvenirs de collège* (1), qu'il « y perdit la foi », on peut encore en rabattre et ne voir qu'une boutade d'un échappé de petit séminaire. Dans ses œuvres, l'idée s'accentue de sérieux et de passion. Le 4 décembre 1859, il publiait, dans l'*Uylenspiegel*, les *Aventures du coucou* (*les Masques* des *Contes brabançons*); là il fait danser sur la corde raide les ambitieux et les intrigants, ce qui, dit-il à un capucin, « mène à la prêtrise, au doyenné »; et le filleul du nonce ne craint pas d'ajouter : « à la nonciature et à la tiare ». Le *Smetse Smee*, si loué, des *Légendes flamandes*, ira plus loin contre Philippe II. Il faut croire à l'efficacité du baptême pour se soumettre à la tutelle morale d'un parrain. De Coster eût pu faire ses études à l'université de Louvain, où il n'aurait pas manqué de hautes protections. Il les fit à Bruxelles, où il trouva des amis. C'était opter pour l'entière liberté d'esprit.

Cette transformation apparaît, dans ses lettres d'amour, sous un jour plus intime et comme à la lueur d'une lampe de boudoir. D'abord, il parle souvent de Dieu, « qui t'a faite pour moi et moi pour toi » (2), et qu'elle-même, dans la tranquillité de conscience — ou d'inconscience — qu'inspire le bonheur d'aimer et d'être aimée, allait prier, le dimanche, à la grand'-messe, dans un coin, où elle sentait couler ses larmes : « Mais c'étaient de si douces larmes, j'étais si parfaitement heureuse (3) ». Il lui écrit : « Je prie Dieu de me faire bon, pour que je puisse te faire heureuse » (4), lui parle d'une relique de son « pauvre père », qui « prie sans doute au ciel pour que son fils te rende heureuse » (5). C'est toujours à l'amour que ces élans aboutissent. Bientôt, il n'y voit plus autre chose. Une petite scène de ses mémoires trouve ici sa place :

(1) *Archives* des Joyeux, I, 118.
(2) Lettre n° 69.
(3) L'unique lettre conservée d'elle, sans date.
(4) Lettre n° 27.
(5) Lettre n° 10.

Digitized by Google

« Oh ! si ! dit Lucie. Si ! tu as prié, tu me l'as dit.

— Oui, quand je songeais à toi, quand je t'aimais le mieux. Mais ce n'est pas de la prière, cela, c'est de l'amour ! »

Lucie donna un baiser à René (1).

Un autre jour : « La petite fille devrait bien prier le bon Dieu de ne pas faire pleuvoir lundi » (2). On ne peut plus gentiment intéresser le ciel à un rendez-vous. Aux *Joyeux*, c'était sur l'aile des papillons que sa prière portait au ciel un bref refrain qui variait, chantant : « Aimez, charmez, riez, priez » (3). Ici, les tendresses absorbent cette sorte de prière à quatre mains, dont les points d'orgue sont des baisers. Puis viennent les réticences : « Prie le bon Dieu, si c'est lui qui fait fondre la neige, de le faire au plus vite » (4). — « Ah ! si les prières pouvaient y faire quelque chose ! (5) » Ou il s'explique : « Dieu sera avec nous, ou du moins cette belle chose qui est l'idéal .. » (6). Dans les *Deux Duchesses*, ayant parlé de foi, il fera aussitôt un vers de réserve :

Du moins celle qu'il faut avoir aux belles choses (7).

Quand les luttes politiques raviveront de vieilles institutions ou en feront surgir de nouvelles, rien n'empêchera l'ancien étudiant de l'Université libre d'entrer dans la Franc-Maçonnerie, en 1858, et dans la *Libre Pensée* de Bruxelles, en 1863. Il était alors dans le plein épanouissement des premiers succès de la vie et tout embrasé de la foi aux belles choses.

## IV

Une influence plus positive, qui viendrait du sang et n'aurait pas contrarié la nature, a failli échapper à l'attention de ses

(1) *Lucie*, 2 mars 1854.
(2) Lettre n° 97, du 15 février 1856.
(3) L'essaim des papillons qui volaient au ciel bleu
A sans doute porté notre prière à Dieu.
(*L'Excursion*, poème de plus de mille vers, 1850. *Journal* des Joyeux, II, 133.)
(4) Lettre n° 18.
(5) Lettre n° 39.
(6) Lettre n° 140.
(7) *Contes brabançons*, p. 228.

Digitized by Google

amis. Si peu qu'on puisse en trouver d'indices, il n'est pas permis de négliger cette veine nouvelle.

Quand De Coster perdit son père, dont il raconte qu'il pressentit la mort au collège, à vingt-cinq lieues de là (1), il fut élevé, avec sa sœur, par sa mère et sa tante. Leur père, à elles, était mort, mais sa mémoire était restée comme une force au cœur de ses filles. Quand l'enfant naquit, entre le nom de son parrain et celui de sa marraine, on ajouta celui de son aïeul : Théodore. Et bientôt, pas une leçon ne se donnait aux enfants, qui ne se plaçât sous l'autorité du grand-papa, dont un des vifs désirs avait été d'avoir un fils « pour en faire un homme ». Aucune soirée de causerie ne se prolongeait sans qu'une des histoires de voyage ou de guerre qu'il aimait à dire ne fût rapportée à ses petits-enfants, à son petit-fils, qu'il eût voulu voir savant comme lui et ayant de belles choses à conter, étant vieux, au coin de l'âtre. La tante surtout, l'ainée, abondait en parlant du beau capitaine des gardes wallonnes, qui avait dû à son alliance avec les Chaumety la faveur d'entrer dans le célèbre régiment des rois d'Espagne. Il connaissait, disait-on, plusieurs langues, et quand on s'avisait de les compter, on arrivait jusqu'à seize, et on se rappelait qu'à 66 ans — la mémoire a de ces fixités-là — il se mit à en apprendre une dix-septième, « voulant en connaître le plus possible avant d'entreprendre son plus long voyage ». Il avait été beau et fier, restait enthousiaste, docte, énergique, ayant vu les cours et les camps et ne tarissant pas : grand traducteur devant Dieu et grand conteur devant les enfants. Il narrait si bien qu'il avait rédigé des histoires dont le manuscrit, sans cesse consulté, semblait la bible de la famille : une bible des mille et une nuits. Sauf quand la gronderie s'en mêle, les enfants ne se lassent pas d'écouter ces jolies histoires qui leur font ouvrir de grands yeux, galoper l'imagination, battre le cœur de joie ou de crainte. Tout les intéresse : les costumes décrits, les montagnes traversées, les dangers évités, les précipices et les neiges, les capitales mauresques et les danses espagnoles, les aventures

(1) *Souvenirs de collège.* (*Archives* des Joyeux.)



Digitized by Google

qui suivent les batailles ou les fêtes d'où sortent des révolutions.

« Ces récits ont bercé notre enfance; je l'y voyais grand comme un Dieu », m'écrivait hier la sœur de Charles. Lui-même, à la mort de sa tante, avait réclamé le mystérieux cahier; il ne voulut plus s'en dessaisir. Il en ferait un livre, disait-il.

Comment ce manuscrit a-t-il pu s'égarer dans le trouble qui s'empare d'une maison après une mort inopinée, quand tout semble indifférent devant l'effondrement suprême, hormis les derniers devoirs à rendre à un frère, à un ami, pour ses obsèques, pour une œuvre inachevée dont on espère reconstituer quelques pages, pour la mise en ordre de ce qu'il laisse écrit de sa main ou de ce qui peut servir à dire sa vie? On l'ignore. Le catalogue de la vente de ses livres ne mentionne rien de pareil et, parmi les reliques de famille, il en était de plus précieuses, comme son premier portrait d'enfant ou le daguerréotype de sa mère qui fut placé près de lui dans le cercueil. Lui-même semble avoir tenu la chose en charte privée. Les lettres où il énumère ses projets, ne font à celui-là aucune allusion. La dernière fois, qu'assis au soleil de mai, nous causâmes littérature, il fut question d'un sujet qui, sous sa plume, eût pu donner un pendant à son *Ulenspiegel*, en faisant traverser, par le même esprit goguenard, la révolution de Brabant, prélude bouffon de la révolution française. Rien ne pouvait mieux servir à compléter les mémoires d'un capucin flamand qui aurait pu lui fournir son héros, que les récits de son aïeul qu'il s'était réservés. Je le vis se reprendre d'enthousiasme; mais il ne parla pas du capitaine des gardes. Un seul mot eût sauvé le manuscrit, il ne le dit point. Le fait est que je viens d'en attendre parler pour la première fois, treize ans après sa mort, pour constater qu'il est perdu.

Ce qu'on sait de son aïeul, après de nombreuses recherches, est peu de chose. Il s'appelait Théod. Cartreul, était né à Avesnes, dans le Hainaut français, en 1751, de Philippe-Joseph et d'Anne-Françoise Chaumety; avait épousé, à Huy, en 1780, Anne Hauteclair, en avait eu deux filles, l'une à

Digitized by Google

Engis, l'autre à Huy; avait été, croit-on, pendant quelque temps, secrétaire du fameux Linguet qui était aussi revenu d'Espagne; enfin, était entré, en 1800, dans l'administration communale de Bruxelles comme chef d'une division. C'est à ce poste qu'il mourut, le 6 mars 1821, laissant deux filles.

Un des souvenirs de la famille est rectifié ici, car la dame Chaumety, qu'on croyait son épouse (1), avait été sa mère. Mais son érudition est confirmée. Une note de l'échevin de Bruxelles, trouvée dans les archives de la ville, constate, en 1816, qu'il est « d'une santé altérée, très instruit et excellent pour le travail de cabinet ».

L'aventure qui lui avait fait quitter son régiment semble une de ces histoires de froc et d'épée, comme Curtilz en raconte dans ses mémoires sur le même pays, à une époque peu différente (2). Elle n'aurait d'intérêt que si on pouvait la lui entendre raconter lui-même et qui sait si notre écrivain n'en avait pas gardé des échos dans la mémoire.

Quoi qu'il en soit, deux points semblent acquis, justifiant cette recherche, dans un temps où l'on tient grand compte de l'atavisme. Nous savons que De Coster put tenir de son aïeul, sa nature de conteur, et du beau capitaine, cette fierté d'âme et de traits qu'on suppose de transmission aristocratique et qu'il a si bien définie, en la modernisant, lorsqu'il écrivait, en 1871, à une femme aimée : « J'aime le peuple malgré ce goût décidé que j'ai pour tout ce qui se prononce hardiment, élégamment, vigoureusement, et malgré mon goût, plus décidé encore, pour ce qui est doux, délicat, aimant et pur... (3) ».

Son portrait est là, fortement buriné.

Que cette nature soit trempée aux sources brûlantes de la démocratie moderne et dans le génie de la vieille Flandre, il en sortira un artiste de race. Ce nouveau développement, qu'il ne sera plus besoin de chercher dans les arcanes de l'hérédité, va nous apparaître au grand jour. L'écrivain le portera si haut

(1) L'acte de décès de Mme De Coster le dit encore, en 1869.

(2) *Guerres d'Espagne, de Bavière et de Flandre, ou mémoires du marquis de M...*, 1710.

(3) Lettre du 30 août 1871.

Digitized by Google

qu'il se croira le droit de parler à un ministre, en fils de la Flandre : « Cette Flandre, dit-il, que mon instinct d'homme et de poète me porte à aimer, dont le caractère convient à la trempe de mon esprit et qui est pour moi comme une patrie de choix au milieu de la grande patrie belge » (1).

## V

Son développement artistique s'observe d'abord dans un milieu d'intimité tendre.

Ce qu'il y a peut-être de plus vrai dans les lettres d'amour, c'est ce qui n'y parle pas d'amour. Quand De Coster, en des lettres qu'Elle seule devait voir, parle de ses amis et montre du dégoût pour tout ce qui n'est pas son art, on peut l'en croire.

« J'ai employé aujourd'hui à travailler une force qui, employée à une œuvre d'imagination, m'aurait fait faire des choses prodigieuses. (Lettre nº 42.)

— Pourvu que la science ne tue pas l'art ! Je n'ai pas une tête scientifique, moi ! (Lettre nº 73.)

— Et dire que j'endosserai un jour la peau de cet animal (le professeur) ! (Lettre nº 71.)

— Peut-être pourrai-je entrer dans un journal... Et cependant j'ai avant tout l'ambition du beau, et je ne ferai jamais de ma plume un outil. » (Lettre nº 73.)

Après les répugnances, voici les préférences tout en fleurs :

« Je ne t'aime pas autant quand je suis gai. (Lettre nº 29.)

— Il y a dans tout amour sérieux quelque chose de triste, si l'on peut appeler triste ce qui touche de si près au bonheur. (Lettre nº 46.)

— Comme tu étais belle aujourd'hui, tu avais une si fine expression d'heureuse mélancolie. Je t'aime tant ainsi ! (Lettre nº 43.)

— Comme tes deux lettres sont bonnes ! Elles ont toutes deux cette teinte de tristesse délicieuse qui est tout l'amour... (Lettre nº 73.)

— As-tu remarqué dans les beaux livres cette fine mélancolie, cette tristesse recherchée qui touche les fibres les plus secrètes du cœur ?... Tout l'art est là. » (Lettre nº 19.)

Quand Émile Deschanel voudra donner des preuves que l'auteur des *Légendes flamandes* « possède à un très haut degré le don du style », un des passages qu'il citera : « N'est-ce point pitié de voir ainsi se perdre ès mort et déshonneur ces

(1) Lettre au ministre de l'intérieur, sur son projet d'écrire une histoire populaire de la Flandre. Brouillon sans date.

Digitized by Google

douces et claires fleurs de jeunesse? » sera empreint de cette fine mélancolie qui donne au style une de ses plus rares beautés : la grâce.

La *Revue des Deux Mondes* dira de même : « Son livre renferme un sentiment général de grâce et de mélancolie qui est évidemment dû à la seule personnalité de l'auteur ». (1er avril 1858.)

Voilà où allait l'esprit de l'étudiant, et son cœur conspirait avec son esprit.

Ce qui nous attache à ces lettres, outre l'intérêt qu'inspire une douce figure souriante, c'est d'y voir éclore les instincts du poète. Dès son premier cri : « Vous m'aimez!... Mon bonheur est si grand qu'il ressemble à de la tristesse », il sent venir une existence nouvelle : « Moi qui croyais avoir aimé... je ne savais pas seulement ce que c'était » (1). Et, coup sur coup, jour par jour : « Je ne connaissais pas l'amour (2). » — « Sais-tu bien que nous commençons seulement à vivre!... Je ne me reconnais pas (3). » Si c'est un plaidoyer, il s'y laisse prendre tout entier. Il nous donne bien parfois à croire qu'il a pensé d'abord à des relations passagères avec une spirituelle jeune fille de la bourgeoisie élégante. Mais il s'aperçoit vite qu'il y a autre chose. Les espèces de mémoires qu'il a rédigés par discrétion sous forme de roman, mais où le nom de la jeune fille et le sien lui échappent plus d'une fois, remplaçant les pseudonymes, ne sont pas suspects; il ne s'y cache rien à lui-même. Il rapporte ses petits mots d'agacerie, sa jolie moue, sa première lettre, tout ce qui le charme et le fait espérer; mais il avoue que « furieux de désirs, » il la respectait. Il s'y prend de pudeur pour elle : une robe, qui eût été ravissante dans un salon, le choque à la campagne, la première fois qu'ils se risquent d'y aller à deux ; il pense que « la pudeur est l'aliment de l'amour » et dit qu'il souffre « chaque fois que, hors du délire de la passion, une atteinte y est portée ». C'est là qu'après de longues hésitations, il dira : « Depuis qu'il

(1) Lettre n° 1.
(2) Lettre n° 2.
(3) Lettre n° 3.

Digitized by Google

a confiance, René aime. « René c'est lui, comme Lucie c'est elle. C'est là aussi qu'il s'écrie : « Quel trésor que ce cœur d'enfant! » et on ne s'étonne pas qu'il dise : « Qu'est-ce que la poésie de l'idéal à côté de celle de la réalité (1)? »

Le rêve fut charmant, les intimités passionnées. Malgré sa brusquerie naturelle, il n'est pas de sentiments délicats qu'il n'y apporte : besoin d'élévation d'esprit, exaltation d'art, larmes délicieuses : « Je te dois deux choses... : les larmes et l'amour de la campagne (2) »; extases devant la nature : « Tu vas aimer les fleurs à la folie... Tu vas aimer le soleil (3) »; étreintes muettes : « Je ne t'embrasse pas de bouche, parce qu'il y a de ces moments où c'est l'âme qui étreint la femme aimée (4) ». Le bon sens entre aussi en compte, l'ouverture de l'esprit, la gaîté saine, la vaillance du cœur : « Ma pensée est plus vaste..., mon jugement est droit... Pourquoi? parce que je t'aime (5). » — « Le bonheur, la poésie, la clarté du jugement règnent en maîtres dans mon esprit. Celui qui les y a fait entrer est notre bel amour (6). » — « Nous demandons peu de chose aux autres, tout à nous (7). »

Autre détail qui a bien son intérêt : « L'amour que René a pour Lucie », écrit-il pour lui-même, « lui a appris à être poli et aimant avec les pauvres. » Et il en conclut : « Il a raison de lui dire qu'avant de la connaître, il ne savait pas ce que c'était que l'amour » (8).

C'est une éclosion de caractère.

Que de fois alors n'aspirera-t-il pas à s'assurer par le mariage la liberté de ces belles amours!... « Il faut que tu sois ma femme; que je ne doive pas te voler un regard ou une parole ou un baiser » (9). Tantôt il souffre de rien cacher à son père et

(1) *Lucie*, IV, 12 février 185 ; 22 septembre 1853 et 2 mars 1884.
(2) Lettre n° 70.
(3) Lettre n° 4.
(4) Lettre n° 69.
(5) Lettre n° 2.
(6) Lettre n° 140.
(7) Lettre n° 125.
(8) *Lucie*, IV, 2 mars 1854.
(9) Lettre n° 92.

Digitized by Google

à son frère. Mais qui sait si on ne le fera pas attendre, si on ne les séparera pas. « En parlant, je risque de te perdre (1). » A la moindre indiscrétion, ils se replient dans le mystère : « Une chose qui m'a toujours révolté, c'est d'entendre plaisanter sur les choses du cœur (2). » — « Je ne veux pas que le monde souille de cancans notre bel amour (3). » Un voyage lui arrachera un cri superbe; il attribue l'apathie dont il a souffert en Zélande au manque de ses nouvelles, et il lui dit : « Tu es le battement de mon cœur, chère (4). »

Ce bel amour devait traverser une cruelle épreuve.

Van Bemmel a raconté la vie si courte et publié des lettres et un petit roman (5) d'un de leurs amis. Félix Thyes fut le confident de ces souffrances. Un moment vint où la confiance fut telle entre eux, que la jeune fille n'avait pu cacher à son amant un malheur dont elle avait été victime, à l'âge où l'innocence est un si grand danger. Thyes écrit à De Coster :

« L'aveu qu'elle t'a fait est une puissante garantie pour l'avenir. N'oublie pas non plus que tu lui dois compte de la passion qui la domine... Approfondis ce qui constitue la chute véritable de la femme et ce qui la relève... »

Il insiste en d'autres lettres pleines de conseils. La jeune fille prend la résolution d'aller voir le confident de son bien aimé; alors c'est à elle qu'il écrit « en frère ». Il lui parle de son amant :

« Charles est un noble et bon caractère, une nature puissante, capable de comprendre et de faire toutes les belles et grandes choses. Ce qui lui manque, ce sont ces petites vertus bourgeoises dont, à notre âge, on fait peu de cas et qui, cependant, sont de fortes garanties de bonheur...

« ... Ce ne sont pas là des défauts pour un artiste : ce sont des qualités véritables, parce qu'elles accompagnent constamment de grandes facultés. Mais chez l'homme de sentiment et dans la vie du cœur, elles apportent la souffrance et une agitation continuelle... Cette tranquillité du cœur, sans laquelle il n'y a point de bonheur véritable, c'est vous, Mademoiselle, vous seule qui pouvez la lui donner...

« Ne soyez pas seulement pour Charles la femme adorée, soyez encore la Muse qui inspire, l'ange qui conseille et fortifie... »

(1) Lettre n° 31.
(2) Lettre n° 19.
(3) Lettre n° 10.
(4) Lettre n° 118.
(5) *Marco Bruno*. Bruxelles, 1855.

Digitized by Google

Loin de l'ébranler, ce drame intime, comme il l'appelle, devait enraciner son idéalisme. Thyes parlait raison; lui, après des cris de sourde rage, son cœur s'exalte : « Tu n'en peux rien... Tu es bien innocente (1). » — « Tu n'as jamais aimé que moi (2) ». Cette époque maudite, il veut n'y voir que « un long enfantillage » (3), « une longue, une joyeuse, une malicieuse enfance... Maintenant tu es femme et je te prends ta main... comme... pour te conduire à l'autel (4). »

On pourrait penser aussi qu'il cède au désir de conserver une charmante maîtresse, aux « inimitables caresses », aux « élans qui l'enveloppaient comme d'un manteau d'amour (5). » Mais cela n'explique pas tout. Au fond de tout, il y avait l'antagonisme, si chaudement plaidé par Socrate, entre la possession brutale, sans excuse de tendresse, sans prestige de liberté ni de poésie, et cette exaltation de tout l'être entre deux cœurs libres, dans un amour partagé. Il se l'est dit du premier jour : « René voyait la différence entre l'amour et la volupté. » Il le dit d'elle aussi : « Lucie montrait qu'elle donnerait tout à René aimant, rien à René n'aimant pas (6). » C'est comme une éducation mutuelle du cœur, où l'amant se complaît, où l'artiste s'intéresse. Dès le premier aveu, il lui écrit : « Je t'ai sauvée, moi; aussi je t'aimerai toujours » (7), et avant de se dire: « René a confiance, René aime » (8), il lui a écrit cette lettre de foi profonde : « Tu seras pour moi un ami, le seul à qui je dirai tout (9). » De ce moment, la moindre coquetterie le froissera davantage; un indifférent la trouve agaçante, il s'en plaint à

(1) Lettre nº 53.
(2) Lettre nº 51.
(3) Lettre nº 51.
(4) Lettre nº 55.
(5) Lettre nº 148. — Bien avant cela, parlant de l'effet que produit sur lui une marque de bonté, il lui avait écrit : « Alors je me livre... tout entier. Léon (Jourez) trouvait de ces paroles, Thyes en a trouvé quelques-unes; toi, tu en as trouvé beaucoup, tu as de ces mouvements que je n'ai vus chez personne, et qui sont, à eux seuls cause de ce que je t'aime tant ». (Lettre nº 19.)
(6) *Lucie*, IV, 2 mars 1854.
(7) Lettre nº 50.
(8) *Lucie*, 22 septembre 1853.
(9) Lettre nº 61, du 5 février 1853.

Digitized by Google

elle et gronde : « Je t'avais tant demandé de paraître modeste (1)!... L'immodestie dans une femme... c'est une couronne de fleurs qu'elle s'arrache du front (2). » Mais l'amant, qui si souvent s'accuse d'être brutal, a tous les égards pour son élève ou son initiatrice dans l'art d'aimer. « Toi seule m'as fait connaître l'amour. » (3) — « N'est-ce pas elle qui m'a appris qu'on aime avec le cœur? » (4) Même quand « cet infâme », familier dans la famille, entre chez son père, il n'a pas une crainte; il souffre surtout du contraste : « Lui entre, et moi je suis obligé de ne pas même passer trop souvent (5). » Un jour, il se défend d'un reproche, avec fierté, avec violence, mais il s'abstient de parler de ses jalousies. Une autre fois, il venait de refuser d'être commissionnaire en vins; il a pleuré auprès de sa mère qui l'a compris : « C'est pour lui un remords de moins. » Il le lui écrit, jette sur le papier des paroles amères et date sa lettre, contrairement à ses habitudes. Mais il ne l'achève pas, écrit au bas qu'il ne l'enverra point (6).

Le plus souvent, il triomphe. « C'est maintenant que je puis dire : c'est pour la vie » (7). « Ne vois-tu pas que notre amour entre dans une nouvelle phase... que nous nous aimons mieux... Ces larmes, ces prières, ces délires, c'est l'amour qui s'élève » (8). « On n'est jamais heureux qu'en poétisant (9). »

Il faut l'entendre comparer, non seulement le vice, mais la volupté, le plaisir, le caprice, la passion même, au vrai bonheur d'aimer : « ces heures où la poitrine se dilate, où l'intelligence s'élève, où tout ce qu'il y a de pensées pleines de poésie et d'amour se présente à vous, où l'on songe à l'amour éternel, à l'enfant que l'on aimera, où l'on est au ciel, enfin; car, s'il y a un ciel, c'est bien celui-là » (10). On sent qu'ils ont

(1) Lettre n° 40.
(2) Lettre n° 41.
(3) Lettre n° 94.
(4) Fragment de son journal, copié pour elle dans la lettre n° 58.
(5) Lettre n° 59.
(6) Lettre n° 99, 17 mars 1856.
(7) Lettre n° 80, 29 août 1853.
(8) Lettre n° 82, 24 décembre 1853.
(9) Lettre n° 37.
(10) Lettre n° 65. Voir aussi lettres n°s 26, 46 et 85.

Digitized by Google

plus besoin que jamais d'idéaliser l'amour, et il serait oiseux de chercher lequel y apporta le plus du sien : « Nous ne sommes complets que l'un par l'autre (1). »

Quand les deux amants se sépareront, la rupture ne pourra durer entre ce poète et la séduisante jeune fille dont il a fait de si doux portraits :

« Je vois trois ans se passer sans que ta conduite ait changé un seul moment, sans que tu aies cessé de m'aimer avec une douceur que toi seule tu as. Quelque mauvais que j'aie été, tu ne m'as jamais dit une parole dure. Quand je te tourmentais, ce n'était pas une méchanceté qui sortait de ta bouche, c'était une plainte, une pauvre plainte bien douce, faite pour attendrir tout autre que l'être brutal que je suis quelquefois. — Ma chambre est si belle, si belle !... Un jour, nous aurons aussi une chambre à nous deux... Ce sera un petit sanctuaire d'amour, de bonheur et de rêverie... » (Lettre n° 79.)

Il a raconté comment il revint à elle :

« Je me croyais fort, affermi dans ma résolution de vivre seul, et chaque jour me rapprochait de toi... Mon voyage en Zélande, la première fougue de travail qui le suivit, tout cela m'empêcha de revenir à toi. Lorsque le train de plaisir partit d'Anvers à Flessinghe, il y avait sur le bateau deux amoureux assis derrière la cheminée, sur l'arrière, et enveloppés de châles et de manteaux. Le jeune homme ne regardait pas la jeune fille, la jeune fille ne regardait pas le jeune homme. Beaucoup riaient d'eux, je me fâchai contre ceux qui riaient. Le coup était porté : je revenais à toi ! » (Lettre n° 146.)

Tout cela, c'est de la jeunesse, la belle et folle jeunesse, mais aussi la jeunesse croyante, aimante, artiste. Dans cette atmosphère plus littéraire et plus élevée, De Coster dut sentir croître et mûrir son talent de fantaisiste, malgré « l'influence crétinisante du grec approfondi et de la philosophie transcendante (2) ».

## VI

Que, sous ce charme d'expansion et dans cette trempe de souffrance, son génie ait porté fleur, cela ne fait point doute. Il ne cessera de le lui dire : « A lire ce que j'ai fait alors et ce que je te ferai lire bientôt, dit-il dans une de ses premières lettres, tu verras la différence (3). » — « Il n'y a pas un de

(1) Lettre n° 6.
(2) Lettre n° 73.
(3) Lettre n° 2, 1851.

Digitized by Google

mes livres où ton portrait ne soit esquissé, dira-t-il plus tard (1) », et dans une de ses dernières lettres, il répétera : « Grâce à toi, j'ai eu des inspirations heureuses qui sont le jalon, le premier, de ma réputation (2). »

Ses œuvres le prouvent autant qu'il le dit. « Je fais parler Jeanne, comme je pense que tu dois parler », lui écrit-il (3). Cette Jeanne est l'héroïne d'une comédie en deux actes qui ne parut qu'en 1863 (4) et dont une vieille copie existe, qui remonte aux Joyeux. Il la fait parler de lui :

Nous dansâmes ensemble. Il me parla d'amour
Comme on ne m'avait point parlé jusqu'à ce jour.
Il ne me loua point d'une voix solennelle,
Et je sentis pourtant qu'à ses yeux j'étais belle.
Il ne me peignit point en grands mots son ardeur,
Mais il me demanda, suppliant, une fleur
De mon bouquet de bal. Je choisis une rose
Et je la lui donnai. C'était bien peu de chose.
Il ne me dit qu'un mot : Merci ! mais d'une voix
Impérieuse, ferme et si douce à la fois ! (5).
Jamais il ne m'a dit : Camille (6), je vous aime !
Eh bien ! l'on me mettrait au front un diadème
Que l'on ne saurait point à mes yeux m'élever
Comme par ces doux mots qu'il savait seul trouver ;
Des mots qui vous font belle, heureuse d'être femme,
Qu'on ne peut oublier tant qu'on se sent une âme,
Qui font qu'on aime un homme et qu'on mourrait pour lui.

Qu'on lise aussi dans l'*Uylenspiegel* du 1er mars 1857, ou dans les *Contes brabançons*, de vives pages de l'*Humble supplique à la comète*, sur les femmes : « Nous leur avons tout permis, sauf d'être elles-mêmes ». Que l'on compare le *Mohammed* des Joyeux au début de *Sir Huygs* des *Contes brabançons*. Le conteur en se corrigeant épargne à son héroïne un trait de duplicité et un abus de la tombe de sa mère ; puis, dans la suite qui est ajoutée, une scène est à remarquer : Zuléika, devenue

(1) Lettre n° 67, 26 juin 1854.
(2) Lettre n° 143, 1858.
(3) Lettre n° 24.
(4) *L'Observateur* des 29 et 30 décembre.
(5) Ce vers est celui de l'édition imprimée, où l'auteur a réduit ces treize vers et accentué celui-ci.
(6) Jeanne s'appelle Camille dans la première version.

Digitized by Google

l'épouse chrétienne du sire brabançon, doit lui cacher une confidence d'amour de sa sœur à lui; elle esquive donc les questions, feint la surprise, joue l'ignorante :

« Car, dit le conteur, les femmes semblent avoir fait entre elles, et par nature, une façon de pacte par lequel elles s'engagent à se protéger l'une l'autre, envers et contre tous les hommes... Et cela par un amour naturel des faux-fuyants, des ruses, des petites menées obscures... »

Il pourrait continuer sur ce ton ou s'arrêter là, le portrait serait piquant. Mais l'auteur connaît d'autres traits du cœur de la femme, il se complète en gardant le même ton :

« Et aussi par la peur qu'elles ont de voir, là où il ne faut que la délicatesse féminine, de fins sentiments, de tendres soins et quelque peu de malice, survenir tout soudain l'homme, tranchant, grossier, lourdaud... »

L'influence du petit ange sur celui qu'elle appelait son bijou est visible.

Cet idéalisme survivra à leurs amours et ne l'abandonnera jamais. En 1879, dans un manuscrit où il parle de ses œuvres, il cite toutes ses héroïnes, et dit qu'elles sont « des hymnes à la louange de la jeune fille, de la femme, de la mère ». — « Cette note, ajoute-t-il, est dominante dans ses œuvres et caractéristique. (1) »

Même après la séparation, le problème qui les avait fait souffrir lui reste au cœur. La seule allusion à leur rupture se lit dans un manuscrit intitulé : *Naïvetés*. Il se plaint d'un ami capricieux, qui le chicane au moment où il avait « besoin de bonté », car « il souffrait de ce qu'il venait de perdre une maîtresse aimée, — sacrifice du devoir », dit-il. — « Il est vrai que personne n'en savait rien. » Alors il s'arrête aux idées de l'homme sur la virginité, « où il entre un peu de vérité, beaucoup d'égoïsme ». Il les résume en un aphorisme assez grossier : « Être le second, c'est ramasser des miettes » ; ce qui lui permettra de dire : « Je plains la femme qui se compare à une table ». Il suppose qu'une jeune fille a succombé sans connaître l'amour, a rompu sans l'avoir inspiré, et longtemps après, rencontre un homme bien différent : « Il est beau, il est jeune, il est délicat, il aime. » — « Elle l'aime, mais jamais elle ne

(1) Longue étude manuscrite sur sa *Légende d'Ulenspiegel*.

Digitized by Google

sera à lui par le mariage : elle ne veut pas que le monde rie ! Elle se donne en secret, elle aime en silence, elle se dévoue, elle souffre, elle pleure. » Puis, il ajoute : « Son caractère, gâté par le premier, *s'améliore* au contact du second. *La poésie y chante !* » C'est toujours l'antagonisme entre la brute et le poète.

Il ne changera pas, dans sa grande légende. Rops l'avait engagé, lorsque son héros serait à Anvers, de ne pas hésiter à le conduire au quartier latin des matelots. Il le fit. Mais, au milieu des rires et des écœurements, des rasades et des voies de fait qu'on y trouve tous les jours, il y célèbre une rare fête, qui ne s'y voit qu'une fois l'an : « Aujourd'hui est le jour où l'on aime » ! C'est là qu'il jette cette mélancolique esquisse : « Veux-tu que nous chantions ensemble? — Oui, dit-elle, chanson de rire et de larmes. » Le poète mêle aux brutalités de la vie « ce sentiment délicat, comme il dit, en citant cette scène, qui voit autre chose que de la chair dans les baisers même d'une courtisane (1) ».

Son dernier roman en est encore tout embaumé :

« *Le voyage de noces* — il l'écrit à ses éditeurs — est le roman de deux jeunes amoureux mariés... Tout est scènes d'amour, tout est pris sur nature... Ce doux bonheur, ces bonnes folies, qui n'ont que le tort d'être légitimes, — je ne le dis pas... ce serait trop bête — sont traversés par la jalousie d'une mère avare... »

Après avoir relu ce livre, malgré ses tons brusques de pochade et ses reliefs d'esquisse, je me disais : Où a-t-on fait aussi vivement croire à l'amour de deux époux? Cette lettre est venue me prouver que c'était le but de l'auteur. Que de fois, dans ses lettres d'amour, n'avait-il pas rêvé de mener leur « douce vie d'amants au milieu du mariage » (2)? Il y en a cent sur ce ton, plus charmantes les unes que les autres, tout le *Voyage de noces* est là, vécu d'avance, en secret (3).

Et pourquoi, avant qu'ils ne se séparent, ne nommerions-nous pas la confidente de l'artiste? Leurs jeunes amours ont

(1) Étude déjà citée sur *Ulenspiegel*.

(2) Lettre nº 35.

(3) « Il a résolu le problème de chanter l'amour heureux... en ménage sans ennuyer ses lecteurs, » disait la *Chronique* du 2 février 1875.

Digitized by Google

duré huit années; à chaque crise, il est revenu à elle, elle lui fut fidèle, elle a souffert, elle a aimé, a été bien aimée, a mérité de cet enfant gâté, brusque, inégal, charmant, bon, naïf et tourmenté, des éloges sentis, des confidences d'ami, un amour de poète. Un mystère plane sur leur séparation, « sacrifice de devoir », marqué d'adieux émus : « Votre place reste au plus profond de mon cœur (1). » Depuis longtemps elle n'avait plus sa mère; vers la fin de 1858, son père meurt, la famille se disperse. Et elle? Qu'est devenu le petit ange? La douce vision a-t-elle disparu? On ne sait qu'une chose : c'était pour toujours.

Elle avait vingt-cinq ans.

Lui, on le sait, en versa un torrent de larmes. Sans sa mère, sans sa sœur, il n'eût pas survécu.

Un hasard m'apprend qu'un ami, un vrai cœur d'or, assista à ses derniers moments. Je le consulte. Il ne savait rien qu'une chose, c'est que, retirée dans la famille de sa sœur, elle y avait été le charme de la maison, et s'éteignait de phtisie lente, sans qu'une plainte eût pu faire deviner qu'elle eût un secret au cœur. Elle avait survécu douze années, assez pour pouvoir lire *Ulenspiegel* peut-être.

Tous les deux maintenant reposent sous la terre. Et pourquoi notre petite histoire littéraire ne garderait-elle pas, discrètement, dans les papiers de l'écrivain — et quelque peu dans ses œuvres — les lettres à Elisa?

(1) Lettre nº 141.

*(La suite prochainement.)*

Digitized by Google

# LE BAIL MOBILE

Parmi les moyens de venir en aide aux agriculteurs, victimes tout à la fois de la baisse des prix et des intempéries, on a invoqué l'efficacité du bail mobile. M. Henricot, député de Nivelles, dans une séance de la Chambre, s'est fait le promoteur de cette réforme et a cherché à la rendre saisissable par un exemple publié dans le numéro du 18 septembre dernier du *Journal des Villages*. L'initiative du bien intentionné représentant est restée sans écho dans le monde des agronomes, et il nous a paru que la formule explicative de son projet manquait de clarté et de précision.

Nous ne voyons pas, quant à nous, la raison d'être d'une semblable innovation. L'exploitation des terres comporte une combinaison de soles consacrées à des végétaux aux exigences diverses, et quelles que soient les éventualités saisonnières, il s'établit toujours certaines compensations. L'année est-elle sèche? Elle se montrera favorable aux céréales, aux plantes granifères, aux fruits, aux tubercules, à la richesse industrielle des racines. Une année pluvieuse donnera lieu à des constatations inverses. En résumé, si le blé est en perte, par contre, le fourrage devient abondant et l'usine reçoit d'importants charriages de racines. D'autre part, quand le rendement se réduit, les prix s'élèvent, et, si la différence des mercuriales ne compense pas les pertes, elle en diminue tout au moins les effets fâcheux dans une certaine mesure.

L'intervention bienveillante du propriétaire foncier est louable en principe, mais ce n'est pas dans la mobilité du fermage qu'elle trouvera à se rendre réellement utile. M. Henri-

Digitized by Google

cot, en appuyant sa formule sur la culture simultanée des céréales et des plantes-racines, nous laisse entendre que le profit retiré par le locataire partisan de sa combinaison pourrait bien être illusoire : la réduction opérée d'un côté et basée sur les prix *faibles* des marchés les plus voisins, pouvant être plus que compensée par l'estimation, aux prix *forts*, de la culture la mieux réussie. Et si, tout compte fait, le fermage se trouve moindre, nous sommes convaincu que la montagne accouchera d'une souris.

La protection, qui n'est qu'une forme de la bienfaisance publique, ne peut aboutir à des résultats stables. C'est dans le droit et la justice qu'il faut chercher la solution. Protéger le cultivateur de quelque façon que ce soit, c'est l'inviter à persévérer dans ses errements. La bonne culture, rationnellement entendue, sait se prémunir contre les plus fâcheux effets des intempéries que nous appellerons normales ; quant à celles qui se présentent d'une façon accidentelle (gelées inopinées, grêle, orages), c'est par l'assurance qu'il faut en prévenir les désastreuses conséquences. Les défoncements, les semences de choix, les semis réguliers, les engrais judicieusement choisis, les soins d'entretien opportunément appliqués, garantissent les récoltes tout à la fois contre les excès de sécheresse et d'humidité, et il est de connaissance notoire que partout où l'agriculture est scientifiquement pratiquée, les aléas des saisons perdent considérablement de leur importance. La consolidation de ces opérations, aux effets physiques, se rencontrera dans l'association professionnelle, qui doit leur faire produire leur plus haut profit économique.

Mais il n'en reste pas moins vrai que le fermage grève l'exploitation du sol d'une charge trop lourde. Aux temps récents où l'agriculture se montrait prospère, où des produits moins abondants trouvaient un rapide débouché à hauts prix, l'argent affluait dans les campagnes et l'amour du lopin de terre, inné chez tout homme des champs, a livré le sol aux plus avides. La concurrence a exagéré considérablement la valeur vénale des terres et c'est de cette exagération que souffrent aujourd'hui preneurs et bailleurs : pour les premiers, le taux de

Digitized by Google

l'intérêt est trop élevé, le capital étant fictif; pour les seconds, il est trop faible, le capital étant réel.

La valeur vénale du sol ayant été surfaite, les propriétaires fonciers doivent en prendre leur parti; au lieu de recourir à des conventions qui reposent sur l'aléatoire, comme le bail mobile, convention dont la pratique ne satisfera aucun des deux partis, mieux vaut recourir franchement à une réduction immédiate des fermages.

La valeur foncière de la terre arable subit, du reste, le contre-coup des évolutions sociales. Bien mieux que les capitaux prétendûment garantis parce qu'on les confie aux États ou aux villes, la terre représente le capital le mieux à l'abri de toute atteinte, à la condition qu'elle soit exploitée par son possesseur; aux conditions encore qu'elle ne soit pas grevée artificiellement par la compétition des amateurs, lors des ventes, par les droits et taxes qui la frappent sans pitié, détruisent sa puissance productrice et finissent, à la longue, par l'annihiler. Même sans entraves, l'intérêt du capital se montrera toujours faible en raison de la sécurité du placement.

Le fermage ne peut donc dépasser une certaine limite, et loin de tendre à s'accroître, il s'affaiblit, et doit s'affaiblir, en raison des progrès de l'agriculture. Avec la culture extensive, le sol représente réellement le capital exploité; tout lui est demandé, l'intervention de l'homme étant réduite au minimum. Avec la culture intensive, la situation se modifie, la terre devient l'accessoire, sa part d'action se réduit en présence des énormes influences des capitaux d'exploitation, s'élevant jusqu'à 800 et 1,000 francs l'hectare et se subdivisant en matériel perfectionné, semences sélectionnées, engrais assimilables, main-d'œuvre experte, toutes dépenses productives, complétées par le fermage et les impôts figurant seuls les dépenses improductives. Encore, les impôts deviennent-ils productifs quand ils sont bien administrés et qu'ils font retour sous forme de services publics.

Le taux du capital foncier des terres bien cultivées s'amoindrit donc en raison de la plus-value obtenue par le travail et les capitaux de l'exploitant, en raison de la plus grande sécu-



Digitized by Google

rité acquise par le placement, tant comme capital que pour l'intérêt, et de l'inoccupabilité de moins en moins probable du bien en location. Le propriétaire qui se prévaudrait des améliorations réalisées par son fermier pour élever le taux des fermages commettrait une véritable spoliation.

L'évolution qui se dessine dans les pays à agriculture avancée — et l'agriculture doit progresser partout, si elle veut résister aux crises fatales — est donc, à notre avis, défavorable aux fermages. Il n'est, du reste, pas dans l'ordre des choses qu'un capitaliste puisse retirer un profit immuable d'un bien qu'il ne gère pas en propre; le plus souvent, même, il devient l'instrument de sa déchéance en entourant la jouissance du bien loué de clauses restrictives vexatoires et injustes. Le fermage, nous le répétons, devient une charge de plus en plus lourde pour le locataire, une rente de moins en moins assurée pour le propriétaire, une source de pénibles préoccupations pour les deux contractants. Serait-ce donc trop s'avancer que de reconnaître qu'il est désormais condamné?

Au fond, il n'importe. Le propriétaire, réduit à la seule propriété du sol, sera la victime de cette évolution de la propriété, mais il est inadmissible qu'il trouve uniquement ses moyens d'existence dans le travail d'autrui; la théorie du travail accumulé par les ascendants avec jouissance constante par les descendants est illusoire, le capital s'émiettant par la force des choses, du moment que lui fait défaut l'énergie productrice de son possesseur, le principal intéressé à sa conservation et à sa fructification. Le propriétaire, qui laisse son bien à la merci du locataire, ne devrait point être surpris de voir son rôle de capitaliste s'amoindrir au fur et à mesure que grandit le rôle capitaliste de son preneur. En fait, le bail emphytéotique, autrement efficace que le bail mobile, et que réclament les meilleurs praticiens, ne peut-il être considéré comme un quasi-abandon du droit de propriété?

Mais il n'en sera plus de même du propriétaire capitaliste, mieux armé pour la défense de ses intérêts, et ceux-ci lui conseillent l'exploitation directe du sol ou la substitution d'un

Digitized by Google

métayage savamment compris au fermage en décadence. Ailleurs, ce sera l'association des intérêts qui remplacera la propriété individuelle, et la gestion se fera collectivement par les exploitants directs, ou par leurs représentants si l'association emprunte le mécanisme de l'exploitation industrielle.

Les transitions seront lentes, et, bien que l'évolution accuse un certain retour vers les premières formes de la propriété, supprimant l'intermédiaire au profit de l'agent actif de la production, elle se montrera en harmonie avec les progrès sociaux et l'évolution des esprits, et nul ne regrettera un régime qui a pu avoir sa raison d'être, mais qui répond de moins en moins aux exigences modernes.

LÉON DUMAS.

Digitized by Google

# LA RÉPARTITION DES REVENUS

Le pays le plus riche est actuellement la république des États-Unis d'Amérique. D'après les résultats provisoires du recensement de 1890, la fortune de l'Union s'élèverait à 320 milliards de francs, ce qui donne en moyenne, par tête de citoyen, à peu près 5,000 francs. L'Angleterre occupe le deuxième rang, avec un capital de 230 milliards de francs, ou 6,750 francs, en moyenne, par tête d'habitant. Les autres pays se rangent dans l'ordre suivant, d'après les évaluations de M. Mulhall : France, 201 milliards de francs; Allemagne, 158,075 millions; Russie, 108,575 millions; Autriche-Hongrie, 90,325 millions; Italie, 58,775 millions; Espagne, 39,825 millions; Hollande, 24,675 millions; Suède et Norvège, 24,425 millions; Belgique, 20,150 millions, etc.

Nous nous proposons d'examiner comment ces richesses se répartissent. Pour plus de facilité, nous classons les revenus en quatre groupes que nous étudierons successivement. Le premier se compose de ces fortunes colossales dont l'existence est un phénomène curieux au sein de sociétés démocratiques passionnées pour l'égalité; le deuxième comprend les grandes fortunes qui permettent à ceux qui les possèdent de déployer un véritable luxe et leur imposent des devoirs particuliers au point de vue social; le troisième englobe les fortunes moyennes qui sont celles de la masse de la bourgeoisie; enfin, le quatrième réunit les plus petites fortunes formées, en général, par les salaires des ouvriers.

Digitized by Google

## I

Il est à remarquer que les fortunes prodigieuses, exceptionnelles, se chiffrant par centaines de millions, se trouvent presque toutes aux États-Unis. Voici, d'après une brochure anglaise citée par M. de Varigny (*Millionnaires, and how they became so*), la liste des neuf particuliers les plus riches du monde et le montant de leurs fortunes (capitaux et revenus annuels) :

| Noms. | Nationalité. | Capital. | Revenu annuel. |
|---|---|---|---|
| Jay Gould . . . . . | Américain. | 1,375.000,000 | 70,000,000 |
| J.-W. Mackay . . . . . | — | 1,250,000,000 | 62,500,000 |
| Rothschild . . . . . | Anglais. | 1,000,000,000 | 50,000,000 |
| C. Vanderbilt . . . . . | Américain. | 625,000,000 | 31,250,000 |
| J.-P. Jones . . . . . | — | 500,000,000 | 25,000,000 |
| Duc de Westminster . . . | Anglais. | 400,000,000 | 20,000,000 |
| John-J. Astor . . . . . | Américain. | 250,000,000 | 12,500,000 |
| A.-T. Stewart . . . . . | — | 200,000,000 | 10,000,000 |
| J.-G Bennett . . . . . | — | 150,000,000 | 7,500,000 |

M. de Varigny eût dû probablement adjoindre à ces personnages un Chinois, nommé How-Qua. Des journaux anglais d'août 1890 publient la notice suivante : « Une des illustrations de la Chine, How-Qua, le plus riche marchand de thé de tout le Céleste-Empire, vient de mourir à Canton. Sa fortune s'élevait à 144 millions de dollars (750 millions de francs). Son palais, entouré de jardins à perte de vue, est une des merveilles de l'extrême Orient; il est rempli de présents du plus haut prix, dont le gouvernement anglais avait comblé How-Qua. » Nous ignorons, à vrai dire, jusqu'à quel point cette information mérite confiance.

Les sept Américains qui figurent sur la liste des neuf noms donnée plus haut, sont tous des hommes d'affaires, des spéculateurs, sauf Gordon Bennett, le fondateur du *New York Herald;* tous sortent d'humbles familles et ont édifié leurs colossales fortunes en peu d'années. Jay Gould, le « roi des chemins de fer », l'homme le plus riche du monde, était le fils d'un petit fermier de Roxbury. Il avait à peine douze ans, quand

Digitized by Google

son père, lui donnant pour tout viatique un vêtement de rechange et 2 shillings, l'envoya gagner son pain où il en trouverait le moyen. « Tire-toi d'affaire comme tu pourras, lui dit-il; tu n'es bon à rien ici. » A vingt-cinq ans, le jeune Gould possédait déjà 100,000 dollars; à trente-deux ans, il avait gagné environ 5 millions de francs. Cornelius Vanderbilt, le « roi des bateaux à vapeur », était, comme Jay Gould, le fils d'un modeste fermier de l'État de New-York. Il avait neuf frères et sœurs, et, de bonne heure, il dut se suffire à lui-même.

Les immenses fortunes dont il est ici question blessent l'intérêt général, l'intérêt social. Elles sont un élément de démoralisation politique et elles ne donnent pas le bonheur à ceux qui les possèdent. L'administration d'un capital d'un milliard de francs exige une somme de travail qui dépasse les forces d'un homme. La nature humaine, d'ailleurs, ne supporte pas mieux l'excès de la richesse et de l'abondance que l'excès de la misère et des privations. William Vanderbilt, Nathan Rothschild sentent amèrement le malheur d'être trop riches. « Une fortune de 200 millions de dollars, écrit le premier, est un fardeau trop lourd pour un homme. Ce poids m'écrase et me tue. Je ne veux pas imposer une pareille charge à l'un de mes fils. Je n'en recueille aucun plaisir, je n'en retire aucun bien. En quoi suis-je plus heureux que mon voisin qui possède un demi-million? Il goûte mieux que moi les vraies jouissances de la vie. Sa maison vaut la mienne, sa santé est meilleure, il vivra plus longtemps, et lui, du moins, peut se fier à ses amis. Aussi, quand la mort me débarrassera des responsabilités que je porte, j'entends que mes fils se partagent, avec cette fortune, les soucis qu'elle impose ». « Heureux? moi!..., disait un jour Nathan Rothschild à son ami, sir Thomas Buxton, est-ce qu'on peut être heureux quand, en se mettant à table, on reçoit une lettre dans laquelle on menace de vous faire sauter la cervelle si vous n'envoyez pas le soir même 500 livres à une adresse qu'on vous indique? (1) » A l'époque où ses spé-

(1) DE VARIGNY, *Les grandes fortunes aux États-Unis et en Angleterre*, p. 25.

Digitized by Google

culations bouleversaient le marché américain, accumulant ruines sur ruines et faillites sur faillites, Jay Gould ne s'aventurait dans les rues de New-York qu'entouré d'une troupe de policemen et de boxeurs de profession qu'il avait à ses gages. Le dernier des mendiants peut du moins marcher librement au soleil qui luit sur l'humanité; le plus riche des hommes ne le pouvait pas.

L'accumulation d'énormes capitaux entre les mains de quelques particuliers, en Amérique, s'opère par la constitution irrégulière et abusive de monopoles. La corruption des politiciens à qui le suffrage universel confie le pouvoir, permet aux spéculateurs d'entreprendre et de poursuivre impunément les opérations les plus contraires aux lois et à l'intérêt public. En voici un exemple frappant :

Propriétaire du chemin de fer de l'Érié, Jay Gould voulut joindre au réseau qu'il possédait déjà la ligne du Susquehanna. Des dispositions légales l'empêchant de prendre possession de cette ligne, il en fit simplement occuper les voies par ses ouvriers et s'en empara de vive force. Les autorités sanctionnèrent alors le fait accompli, car, dit M. de Varigny, le « milliardaire » Gould « disposait de la législature de l'État, des magistrats, de la presse... ».

Pour empêcher la formation des immenses fortunes américaines dont il s'agit ici, il n'est point nécessaire d'avoir recours à des lois socialistes réglant la répartition des richesses. Il suffirait de réprimer sérieusement la corruption des pouvoirs publics, de punir la vénalité des assemblées législatives et des magistrats élus, de refréner l'achat cynique des votes par les grands brasseurs d'affaires. Les mesures propres à amener ces résultats pourraient sortir d'une seule réforme : il faudrait restreindre le droit de suffrage de façon à écarter des urnes électorales la troupe famélique des individus qui font métier de trafiquer de leurs votes et qui, les vendant aux Jay Gould, aux Vanderbilt et à leurs émules, rendent ces millionnaires les véritables maîtres de l'État. Un mouvement en ce sens se dessine nettement aujourd'hui dans les États de l'Union américaine.

Digitized by Google

Les deux Anglais dont les noms complètent la liste des neuf personnes les plus riches du monde sont, le lecteur s'en souvient, le duc de Westminster et le baron de Rothschild. La fortune du premier se compose principalement de propriétés immobilières; le noble duc possède tout un quartier de Londres. Il est probable que cette fortune ne pourra se maintenir intacte longtemps encore, car l'organisation toute féodale de la propriété terrienne en Angleterre, vivement attaquée, paraît destinée sinon à disparaître, du moins à être profondément modifiée dans un avenir prochain. Quant à la fortune du baron de Rothschild, elle provient en grande partie des emprunts conclus par la célèbre maison de banque qui porte ce nom, pour le compte des gouvernements. On a calculé que le baron Lionel de Rothschild ne soumissionna pas moins de dix-huit de ces emprunts, s'élevant à la somme totale de 4 milliards de francs. La loi ne pourrait que difficilement, sans violer le droit de propriété, atteindre pour la diminuer, la fortune presque toute mobilière du chef de la maison Rothschild de Londres; d'ailleurs, on ne fait pas des lois visant une seule personne. Vraisemblablement, le cours naturel des choses finira par disperser les énormes capitaux rassemblés par les Rothschild établis en Angleterre, car s'il est possible de maintenir dans une famille pendant une longue suite de générations des propriétés immobilières protégées par des lois sur la substitution et sur l'inaliénabilité des biens nobles, on n'a jamais vu de grandes fortunes mobilières se conserver et se transmettre de siècle en siècle.

## II

Les grandes fortunes et surtout les très grandes fortunes sont partout beaucoup plus rares qu'on ne le pense généralement. D'après l'auteur de la brochure que nous avons citée précédemment, il n'existerait dans le monde entier que 700 millionnaires, en admettant, bien entendu, que l'on désigne ainsi seulement les possesseurs de plus d'un million de livres

Digitized by Google

sterling (25 millions de francs). Voici comment ces millionnaires se répartissent :

| | |
|---|---|
| Angleterre | 200 |
| États-Unis | 100 |
| Allemagne et Autriche-Hongrie | 100 |
| France | 75 |
| Russie | 50 |
| Indes | 50 |
| Autres pays | 125 |
| | 700 |

Si c'est aux États-Unis que se trouvent le plus de personnes possédant au moins 100 millions de francs, c'est en Angleterre que les fortunes d'au moins 25 millions de francs sont le plus nombreuses. Faisons remarquer qu'il ne faut pas attribuer, aux chiffres reproduits ci-dessus, une exactitude que la matière ne comporte pas et qu'il est impossible de leur donner.

Les tableaux des impôts frappant les revenus, en Prusse, permettent de se rendre compte avec quelque précision de la répartition des fortunes dans ce pays. En 1878-1879, le nombre des contribuables jouissant d'un revenu de 20,000 à 100,000 marcs (25,000 à 125,000 francs) était de 7,671 ; l'ensemble des revenus des personnes de cette classe atteignait 289,934,000 marcs ou 365 millions de francs, à peine 3.59 p. c. du revenu total de la nation. La catégorie des revenus dépassant 125,000 francs comprenait 491 contribuables possédant ensemble 101,770,000 marcs ou 127.5 millions de francs, soit 1.26 p. c. du revenu total des Prussiens. « Si l'État, dit M. P. Leroy-Beaulieu, confisquait tous les revenus au-dessus de 25,000 francs de rente pour les partager entre les autres catégories de contribuables, chacun de ces derniers verrait ses ressources annuelles augmenter de 4 1/2 p. c. » Des calculs très minutieux ont conduit le même économiste à évaluer à 700 ou 800 au plus, le nombre des personnes ayant, en France, au moins 250,000 francs de rente. D'après un tableau officiel publié dans l'*Essai sur la répartition des richesses*, il n'existe dans le

Digitized by Google

canton de Neufchâtel, qui compte 43,664 contribuables, que deux revenus de plus de 50,000 francs.

Les chiffres précédents prouvent que les personnes riches ne détiennent qu'une très faible partie du revenu national. Si l'État s'emparait des grandes fortunes pour les distribuer aux gens qui ne possèdent que de petits revenus, l'augmentation de ces derniers serait insignifiante. Mais une telle mesure, en la supposant réalisable, produirait de funestes effets, car l'utilité de la richesse au point de vue social n'est pas contestable.

Il n'y a point de civilisation sans un certain développement du luxe, et quoi qu'en disent des philosophes austères et des économistes moroses, ce n'est pas rendre service aux hommes que de les obliger à vivre comme des Spartiates ou des ascètes. On cite toujours, pour condamner le luxe, les prodigalités folles et le gaspillage insensé de quelques personnages : « Héliogabale nourrissait les officiers de son palais d'entrailles de barbeaux, de cervelles de faisans et de grives, d'œufs de perdrix et de têtes de perroquets. Claudius Esopus se faisait servir des plats de langues d'oiseaux instruits à parler, etc. (1) » Ce sont là évidemment de monstrueux abus, mais ils ne montrent qu'un des côtés de la question.

Les grandes fortunes et le luxe qu'elles rendent possible ont pour rôle social notamment le développement de l'art. On dit, il est vrai, qu'il appartient à l'État et aux communes de substituer leur mécénat à celui qu'exercèrent des particuliers aux époques où fleurirent les grandes écoles artistiques. Jusqu'à présent, le patronage de l'État n'a été d'aucune utilité au point de vue des progrès de l'art, et l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, qu'il en sera toujours ainsi, parce que l'impuissance de l'État en cette matière tient à des causes qui ne peuvent être modifiées ou supprimées. Jamais l'État, surtout l'État électif moderne, ne blessera l'opinion publique, jamais le gouvernement, les bureaux, qui sont les organes de l'État, n'ont soutenu un artiste original, un art neuf, s'écartant des sentiers battus, des règles et des formules banales qui ont la

(1) Ém. de Laveleye, *Éléments d'économie politique*, p. 266.

Digitized by Google

vogue et qui plaisent à la foule; jamais, pour tout dire, ils ne heurteront les goûts de la masse du corps électoral. Un grand inconvénient encore du régime de la protection officielle des arts, c'est que, sous ce régime, il est beaucoup plus avantageux pour un artiste d'être protégé par un député ou par un électeur influent, que d'être un grand peintre, un grand sculpteur ou un grand musicien.

Les esprits indépendants et originaux sont pourtant capables de produire des chefs-d'œuvre. « L'essentiel, écrivait J.-J. Rousseau, est de penser autrement que les autres. » « Pour bien faire, pour bien penser, disait Fléchier, il faut faire, il faut penser autrement que tout le monde. » On pourrait ajouter que pour bien peindre, il faut peindre autrement que ne le veut tout le monde. Cependant, les artistes qui suivent ce précepte n'ont pas à compter sur l'aide de l'État; leurs tableaux ne trouveront pas d'autres acheteurs que les rares particuliers à qui ils plairont, quoiqu'ils s'écartent de la formule à la mode. Il est inutile de citer ici des noms; quiconque est un peu au courant de l'histoire des arts au XIX^e^ siècle et de la biographie des artistes modernes, connaît le rôle joué par l'État à peu près partout, à l'époque où naissait le réalisme (nous ne disons pas le naturalisme); tout le monde sait qu'alors des artistes, dont les noms figurent aujourd'hui parmi les plus glorieux et dont la moindre œuvre atteint actuellement des prix fantastiques, seraient littéralement morts de misère si des particuliers n'avaient acheté leurs tableaux.

Les grandes fortunes sont utiles aussi au point de vue des progrès de l'industrie et, par là, des progrès du bien-être et de l'aisance au sein des classes les plus nombreuses de la société. Les publicistes de toutes les écoles s'accordent à reconnaître que les administrations officielles n'aiment pas les inventeurs. Il est bien rare que ceux-ci trouvent auprès des agents de l'État l'aide et l'appui dont ils ont besoin, et, après tout, peut-être faut-il approuver ces agents de ne pas risquer les deniers des contribuables dans des essais d'une réussite problématique et dans des entreprises aléatoires. Quoi qu'il en soit, les biographies des hommes ingénieux à qui l'humanité est redevable

Digitized by Google

des inventions les plus utiles nous montrent que, s'ils ont pu réaliser leurs conceptions, ils le doivent presque toujours à la généreuse intervention de riches particuliers. Nous ne citerons ici qu'un seul exemple ; il suffira. Georges Stephenson ne serait jamais parvenu à construire la première locomotive sans l'aide que lui donna lord Ravensworth, et son invention fût sans doute demeurée stérile, si le grand ingénieur, alors pauvre, inconnu et partout rebuté, n'avait rencontré un industriel millionnaire, doué d'intelligence et d'initiative, le quaker Edward Pease, qui consentit à employer la locomotive de Stephenson sur un chemin de fer qu'il fit construire entre Stockton et Darlington (1824). Cette petite ligne de 40 kilomètres est le premier, le plus ancien tronçon de l'immense réseau de voies ferrées qui étend aujourd'hui ses mailles sur le monde. Quatre années plus tard, Stephenson créa le chemin de fer de Liverpool à Manchester, et ce fut le succès de cette dernière entreprise qui détermina presque tous les pays civilisés à commencer la construction de leurs railways. On raconte que l'illustre ingénieur n'oublia jamais l'aide que lui prêta, aux jours difficiles, le riche industriel, et qu'on vit celui-ci porter jusqu'à la fin de ses jours une montre sur laquelle étaient gravés ces mots : « Georges Stephenson à Edward Pease, témoignage d'estime et de gratitude. »

Une autre fonction encore des grandes fortunes est d'adoucir le sort des pauvres, des malheureux. La bienfaisance publique absorbe aujourd'hui des sommes énormes. En 1885, en France, les dépenses de l'assistance publique se montaient à 184 millions. En Angleterre, la fraction des *poorrates* qui s'applique aux indigents dépasse 200 millions de francs par an. Il n'est pas bon que les gouvernements ou des administrations qui en dépendent directement ou indirectement aient à distribuer des millions par centaines, car il s'ensuit une corruption politique inévitable. Nul n'ignore que la plus grande partie des millions de dollars votés par la législature des États-Unis sous prétexte de secourir d'anciens soldats de la guerre de Sécession a servi à payer des votes et à rémunérer des services politiques.

La bienfaisance privée ne pourra jamais remplacer entière-

Digitized by Google

ment la bienfaisance publique, mais il est avantageux qu'elle réduise celle-ci le plus possible en s'y substituant. Les possesseurs de grandes fortunes semblent avoir bien compris, surtout en Angleterre et aux États-Unis, qu'il est de leur devoir d'aider leurs frères malheureux. William Vanderbilt mourant lègue aux pauvres 500 millions de francs. Peabody fait don, en peu de temps, de 2 1/2 millions à Baltimore, pour y créer un institut; de 10 millions à Londres, pour y construire des maisons ouvrières; de 15 millions à certains États de la Confédération américaine, pour établir des écoles. Josiah Mason, qui mourut millionnaire après avoir vendu, pour gagner sa vie, des petits pains dans les rues de Kidderminster, consacra 15 millions à la fondation d'un orphelinat dont il voulut doter Birmingham, et 4 1/2 millions à la construction d'un collège scientifique. Gerrit Smith, qui fut l'homme le plus riche de New-York et qui, devenu misanthrope, mourut tristement dans un petit domaine, au milieu de la solitude des prairies, imagina un jour de donner 250 francs à toutes les veuves et à toutes les vieilles filles de l'État de New-York. Chaque année, il distribuait un demi-million aux pauvres et, après la guerre de Sécession, il donna trois mille fermes aux victimes de la lutte. Titus Salt, le richissime propriétaire des usines de Saltaire, fait, en peu d'années, des charités pour 15 millions. Francis Crossley donne à Halifax un hôpital, un orphelinat qui lui coûte 1,250,000 francs, plus le capital d'une rente de 75,000 francs et, don véritablement royal, un superbe parc public. Les paroles qu'il prononça en inaugurant ce parc peignent trop fidèlement, pour n'être pas reproduites ici, la philanthropie un peu mystique et religieuse qui caractérise tant d'Anglo-Saxons : « Lors d'un voyage que je fis en Amérique, en 1855, dit-il, je quittai Québec le 10 septembre, de bon matin, pour gagner les Montagnes-Blanches. De ma vie je n'avais contemplé paysage plus beau. En arrivant à l'hôtel, ma femme et mes filles, fatiguées de leur excursion, se reposèrent et je sortis seul. Le soleil se couchait dans sa gloire et ses derniers rayons doraient les cimes du mont Washington. Saisi d'admiration devant ce spectacle grandiose, je me sentais plus près

Digitized by Google

de mon Créateur et me demandais : « Que ferais-je, ô Dieu, « pour te remercier des bienfaits dont tu m'as comblé ? » Il me sembla alors entendre une voix murmurer à mon oreille : « Tu ne saurais donner à tes concitoyens de voir ce que tu « vois, d'admirer ce que tu admires; mais tu peux donner aux « pauvres et aux déshérités d'Halifax un lieu de repos et de « récréation où ils goûteront, eux aussi, les charmes de la « nature, l'ombre des arbres et le parfum des fleurs. » Je rentrai chez moi rêveur et, depuis ce jour, l'idée de créer ce parc ne m'a jamais quitté. Je suis heureux de la voir enfin réalisée (1). »

Les grandes fortunes sont donc utiles ; c'est pourquoi il ne faut pas chercher à les supprimer. Les gouvernements doivent veiller seulement à ce qu'elles ne se forment pas et ne se maintiennent pas grâce à de mauvaises lois, telles que, par exemple, celles qui régissent les substitutions en Angleterre et conservent, dans ce pays, une excessive concentration de la propriété foncière. John Bright disait, en 1866, que cent cinquante personnes possèdent la moitié du territoire de l'Angleterre et que le sol de l'Écosse appartient à une douzaine de personnes. Les pairs détiennent à eux seuls, en dehors des villes, 6 millions d'hectares rapportant, année moyenne, 342 millions de francs. Le duc de Sutherland, dont la fortune s'élève à 150 millions de francs, possède 482,676 hectares, environ 40,000 hectares de plus que la superficie de la province de Luxembourg. Le marquis de Breadalbane peut, dit-on, franchir à cheval 33 lieues, en ligne droite, sans sortir de ses domaines. Certains lords sont propriétaires de grandes villes qui ont été bâties peu à peu sur leurs terres ; c'est ainsi qu'Eastbourne (22,000 habitants) appartient au duc de Devonshire, et Tynemouth (44,000 habitants), au duc de Northumberland. Dans ces villes, nul n'est propriétaire de la maison qu'il habite; on n'y trouve que des locataires.

Certaines grandes fortunes, acquises par des spéculations de bourse plus ou moins honnêtes, ne sauraient être justifiées

(1) De Varigny, *loc. cit.*, p. 259.

Digitized by Google

non plus. Il appartient aux gouvernements d'empêcher l'appropriation abusive des biens, des capitaux, en corrigeant les lois qui y donnent naissance et qui la rendent possible. Quand une institution, bonne par elle-même, présente des tares, il ne faut pas supprimer l'institution, il faut supprimer les tares.

## III

L'ensemble des revenus possédés par les classes moyennes, par la bourgeoisie, est tout autrement important que celui des revenus appartenant au petit groupe des personnes très riches. Quelques chiffres en donneront une idée. En 1878, dans le royaume de Prusse, la catégorie des revenus de 2,500 francs à 7,500 francs formait un total de 1,582 millions de francs ou 15.68 p. c. de la totalité des revenus du pays. Les revenus de 2,500 à 25,000 francs se montaient ensemble à 2,332 millions de francs. Rappelons que le revenu total de la Prusse dépassait un peu 10 milliards de francs.

En Angleterre, l'ensemble des revenus commerciaux et industriels compris entre 2,500 et 25,000 francs s'élève, d'après les tableaux de l'*income tax*, à 1,400 millions de francs; celui des traitements administratifs, des pensions, des salaires et des gages payés par les sociétés, atteint un total dépassant 368 millions de francs.

Ce qui caractérise surtout la répartition des revenus au sein de la classe moyenne, c'est la rapidité avec laquelle augmente la part distribuée en traitements. L'organisation de la société devient de plus en plus bureaucratique. Les attributions de l'État s'accroissent sans cesse. Aujourd'hui, en France, en Allemagne, en Italie, en Belgique, le personnel des administrations publiques forme une notable partie des classes moyennes, et les traitements qui lui sont attribués constituent une importante fraction du revenu total de ces classes. L'État devient chaque jour davantage l'industriel, le chef d'exploitation rêvé par les socialistes. Il possède ou il possédera bientôt, dans tous les pays, les chemins de fer, les canaux, les postes, les télégraphes, les téléphones, les entrepôts, les principaux

Digitized by Google

établissements de crédit. Il est continuellement incité à exproprier les mines et, avant peu, il ne pourra faire autrement que de se saisir des grandes entreprises qui deviennent entre les mains de quelques spéculateurs accapareurs des monopoles incompatibles avec l'intérêt général. Telle est vraisemblablement la principale des causes qui expliquent le prodigieux accroissement du personnel administratif de l'État, accroissement que l'on constate chez toutes les nations civilisées. En France, depuis 1876, on a créé dans les ministères 10 nouvelles directions, 19 sous-directions, 51 places de chefs de bureau, 74 places de sous-chefs. En treize années, les traitements civils se sont accrus, chez nos voisins du sud, de plus de 100 millions (1).

Le socialisme communal fait plus de progrès encore que le socialisme gouvernemental. En Angleterre, aux États-Unis et en France, dans les grandes villes, les pouvoirs publics se sont emparés des entreprises d'eaux, des entreprises de gaz et, le cas échéant, des entreprises d'électricité. On veut maintenant qu'ils exploitent également les entreprises de transports urbains. Cependant toutes ces entreprises en régie sont généralement fort mal administrées et il a fallu voter, en Angleterre et aux États-Unis, des lois qui restreignent le droit des municipalités d'en fonder. Mais ces lois n'ont pas grande efficacité et partout les communes étendent leurs attributions et créent sans cesse de nouvelles places plus ou moins bien dotées.

Cependant, nous n'assistons encore qu'aux débuts de l'envahissement par l'État et par les communes des domaines de l'industrie et du commerce. Chose curieuse! l'évolution collectiviste de la société s'opère surtout au sein des classes supérieures et moyennes. Les petits ateliers, les petits magasins, dont l'ensemble forme le patrimoine d'une classe nombreuse de personnes indépendantes, disparaissent peu à peu et sont remplacés par d'énormes établissements constitués au moyen de capitaux représentés par des actions qui se trouvent surtout

(1) Arsène Dumont, *Dépopulation et civilisation*, p. 198.

Digitized by Google

entre les mains de la bourgeoisie. Nombre de ces établissements appartiennent à des sociétés tellement puissantes qu'elles parviennent, après avoir ruiné, détruit leurs concurrents, à demeurer seules maîtresses des marchés. Elles forment alors des monopoles ; or, qui dit monopole dit exploitation des consommateurs, et tout le monde comprend que, dans les cas où cette exploitation est inévitable, mieux vaut qu'elle se fasse au profit de la communauté qu'au profit de quelques brasseurs d'affaires; l'absorption d'un véritable monopole par l'État n'est jamais qu'une question de temps; la nécessité la rend fatale.

Aux États-Unis, nous commençons à voir l'accaparement de la terre par des associations de capitalistes qui créent ces fermes immenses désignées sous le nom de « bonanza farms ». On cite tel domaine du Texas qui s'étend sur plus d'un million d'hectares (le tiers du territoire belge), telles fermes du Minnesota et du Dakota qui en possèdent chacune plus de 30,000. Les *pools*, les *trusts*, les *rings*, les *corners* produisent des abus qui amènent une intervention de plus en plus énergique et étendue de l'État dans le domaine industriel. La viande, le blé, le pétrole, d'autres produits de première nécessité ont été, aux États-Unis, l'objet d'accaparements qui ont révolté l'opinion publique. M. Max Leclerc raconte comme suit les procédés du fameux syndicat des quatre grandes maisons de préparation et d'exportation du *corned beef* de Chicago : Armour, Swift, Nelson-Morris et Hammond, qu'on appelle vulgairement les *big Four*, les quatre géants.

« Le syndicat commença par mettre la main sur tous les marchés dans les États voisins de Chicago qui en valaient la peine, détruisant la concurrence en établissant à côté des bouchers rebelles des boucheries rivales à bas prix. Les débouchés ainsi monopolisés, les *big Four* étaient maîtres du marché du bétail. Les éleveurs ont dû en passer par les conditions léonines que leur imposaient les quatre géants. ... Quand les éleveurs ont voulu se révolter, abattre et vendre eux-mêmes leur viande, ils se sont vu refuser les wagons réfrigérants engagés par contrat aux quatre géants... Éleveurs et consom-



Digitized by Google

mateurs sont à leur merci! Aux uns, ils payent pour le bétail sur pied le prix qu'il leur plaît; aux autres, ils font payer la viande abattue aussi cher qu'ils peuvent (1). » La célèbre « Standard Oil Co », fondée en 1882, réunit à la fois les compagnies propriétaires de gisements de pétrole et les usines dans lesquelles on le raffine; elle détient toute l'huile minérale produite dans l'Union américaine. Cette Société parvint en peu de temps à ruiner et à éliminer tous ses concurrents en concluant, avec les compagnies de chemins de fer, des conventions en vertu desquelles ses produits étaient transportés à moitié prix, tandis que les tarifs ordinaires devaient continuer à être appliqués aux expéditions de ses rivales. « Il n'est pas, écrit M. Claudio Jannet, jusqu'aux marchands de lait de Chicago qui ne se soient syndiqués, en octobre 1891, pour élever de deux sous le prix du pot de lait. Ils ont donné pour raison que les *farmers* producteurs du lait s'étaient eux-mêmes syndiqués pour relever le prix de leur marchandise. »

En résumé, les entreprises individuelles sont éliminées par les entreprises collectives et les plus importantes de celles-ci acquièrent de tels développements, lorsqu'elles peuvent se coaliser, que leur fonctionnement exerce sur les intérêts publics une influence qui appelle l'intervention de l'État.

Cette intervention de plus en plus générale des pouvoirs publics dans le domaine de l'industrie et du commerce est un élément d'égalisation des revenus. En effet, il existe une bien moindre différence entre les gros traitements et les petits qu'entre les gains réalisés par tels ou tels industriels ou négociants. « Le traitement d'un ministre (en France), dit M. Leroy-Beaulieu, n'est que sept ou huit fois supérieur à celui d'un chef de bureau, quinze ou vingt fois à celui d'un commis principal et trente à trente-cinq fois à celui d'un expéditionnaire (2). » L'inégalité est tout autre entre l'industriel, le négociant qui gagne péniblement quelques centaines de francs par an et celui qui amasse des millions.

(1) MAX LECLERC, *Choses d'Amérique*, p. 71, 156. Cit. par M. CLAUDIO JANNET, *Le capital, la spéculation et la finance au XIX^e siècle*, p. 295.

(2) P. LEROY-BEAULIEU, *Essai sur la répartition des richesses et sur la tendance à une moindre inégalité des conditions*, p. 352.

Digitized by Google

Il faut aussi remarquer que partout, en Europe, sauf en Angleterre, pays qui reste fidèle aux anciennes traditions et où des juges reçoivent jusqu'à 125,000 francs par an, on voit diminuer les gros traitements et augmenter les petits. Il n'existe plus, en France, rien de pareil aux énormes émoluments que touchaient certains dignitaires ou fonctionnaires vers la fin de l'ancien régime. A la veille de la Révolution, les gouverneurs de la Guyenne et du Languedoc recevaient chacun 120,000 et 160,000 livres, qui vaudraient actuellement plus de 250,000 et 325,000 francs. Sous Napoléon Ier, un ministre touchait annuellement 120,000 francs et un conseiller d'Etat, 25,000; aujourd'hui, ces traitements sont réduits à 60,000 et à 16,000 francs.

Si les gros traitements tendent à disparaître en France, en revanche les petits émoluments y ont augmenté d'une façon générale, et il faut s'en féliciter. Actuellement, dans ce pays, un curé ne peut avoir un traitement moindre de 900 francs, sans compter le logement et le casuel. Vers la fin du XVIIIe siècle, beaucoup de curés ne touchaient pas 500 livres par an, minimum que leur allouait l'ordonnance de 1768, et des vicaires, plus malheureux encore, ne recevaient pas les 200 livres auxquelles ils avaient droit légalement. Cette misère du bas clergé, alors que « tous les évêques avaient 100,000 livres de rente, quelques-uns 200, 300 et jusqu'à 800,000 [1] », excitait chez les prêtres à portion congrue des sentiments de colère et de haine qui expliquent l'enthousiasme avec lequel beaucoup d'entre eux accueillirent la Révolution. « Nous, écrit l'un de ces prêtres, nous, malheureux curés à portion congrue; nous, chargés communément des plus fortes paroisses, telles que la mienne qui a, jusqu'à deux lieues dans les bois, des hameaux qui en feraient une autre; nous, dont le sort fait crier jusqu'aux pierres et aux chevrons de nos misérables presbytères, nous subissons des prélats qui feraient encore quelquefois faire par leurs gardes un procès au pauvre curé qui couperait dans leurs bois un bâton, son seul soutien dans ses longues courses par

[1] DE FERRIÈRE, *Mémoires*.

Digitized by Google

tous chemins. » A leur passage, le pauvre homme » est obligé de se jeter à tâtons le long d'un talus, pour se garantir des pieds et des éclaboussures de leurs chevaux, comme aussi des roues et peut-être du fouet d'un cocher insolent; puis, tout crotté, son chétif bâton d'une main et son chapeau, tel quel, de l'autre, de saluer humblement et rapidement, à travers la portière du char clos et doré, le hiérarque postiche ronflant sur la laine du troupeau que le pauvre curé va paissant et dont il ne lui laisse que la crotte et le suint (1). »

C'est un devoir strict pour l'État que de fixer équitablement les rémunérations qui sont à sa charge et de donner toujours le juste prix du travail. Aussi doit-on approuver les mesures améliorant de plus en plus le sort des humbles agents qui remplissent les cadres inférieurs des administrations publiques. Quant à l'abaissement progressif des traitements les plus élevés, il semble dangereux de s'avancer beaucoup dans la voie où l'on s'est engagé, car on écarterait du service de l'État les hommes les plus capables. Tendre vers une moindre inégalité des revenus en élevant les modestes rémunérations des petits est fort bien, mais y tendre en abaissant la situation des hommes à qui leurs talents donnent une supériorité légitime, n'est ni juste ni conforme à l'intérêt public.

## IV

La quatrième des catégories que nous avons établies au début de cette étude se compose presque entièrement des revenus des classes ouvrières, des salaires. Il est beaucoup plus difficile d'évaluer le montant total des revenus de cette catégorie que celui des autres groupes, car nous n'avons pas la ressource des statistiques dressées pour établir l'assiette des impôts sur le revenu dans les pays où sont établis de tels impôts. Puis, qui dira où finit la classe ouvrière et où commence la classe bourgeoise? Il n'existe aucune ligne de démarcation entre elles, et, à mesure que l'évolution sociale suit son

(1) Lettre reproduite par TAINE, *L'ancien régime et la Révolution*, p. 98.

Digitized by Google

cours, marqué d'un côté par l'abaissement de l'intérêt et des profits, de l'autre côté par l'élévation des salaires, ces classes se confondent davantage, car le bourgeois doit travailler plus et l'ouvrier qui peut épargner devient un petit capitaliste. Néanmoins, malgré ces difficultés, des auteurs sont parvenus à déterminer, avec une certaine approximation, la part des classes ouvrières dans le revenu national.

Cette part est beaucoup plus grande qu'il ne le paraît de prime abord; c'est que si chacun des revenus dont elle se compose ne dépasse pas un taux relativement faible, le nombre en est bien autrement considérable qu'on ne se l'imagine généralement. En Prusse, sur un total de 10,207,000 revenus, il y en avait (1890) 9,612,000 au-dessous de 2,500 francs, et sur un montant total de 12,420 millions de francs, la part des revenus inférieurs à 2,500 francs était de 8,459 millions de francs [1]. M. de Foville, qui évalue le revenu national de la France de 20 à 25 milliards, estime que le montant annuel des salaires dans ce pays atteint une quinzaine de milliards [2].

La part du travail dans la répartition des revenus nationaux augmente graduellement. D'après M. Giffen, de 1840 à 1883, les profits des capitalistes et des classes moyennes et supérieures ont augmenté de 100 p. c.; les revenus des travailleurs manuels, de 200 p. c. « Plus on étudie la question, dit-il, plus on voit se dégager avec clarté ce fait que le bénéfice principal de l'augmentation des profits généraux de la nation depuis cinquante ans a été pour le travail et non pour le capital. »

Les salaires tendent à dépasser de plus en plus les revenus que peuvent procurer un grand nombre de professions bourgeoises. En septembre 1880, le *Times* annonçait, d'après une correspondance de Sydney, que les maçons gagnaient dans la Nouvelle-Galles du Sud de 11 à 13 shillings (13 fr. 75 c. à 16 fr. 25 c.) par journée de huit heures et que la plupart des autres métiers manuels étaient payés à l'avenant. Mais des employés de banque devaient se contenter d'un traitement de 75 livres (1,875 francs). A Paris, où beaucoup d'ouvriers

(1) Block, *L'Europe politique et sociale*, p. 297.
(2) De Foville, *La France économique*, 1889, p. 509.

Digitized by Google

gagnent de 2,000 à 2,500 francs par an, un commis trouve difficilement une place de 1,500 à 1,800 francs par an.

Bien loin de devenir de plus en plus pauvres, ainsi que le prétendent les socialistes, la plupart des ouvriers voient leur condition s'améliorer. Sans doute, il existe, comme il a toujours existé, comme il existera toujours, dans les derniers rangs de la société un résidu de malheureux qui restent des malheureux, mais la classe ouvrière, prise dans son ensemble, jouit de plus de bien-être qu'autrefois. Ce progrès a même été très marqué pour beaucoup de travailleurs manuels qui reçoivent actuellement des salaires qu'envient bien des bourgeois.

D'après l'enquête faite pour les industries du bâtiment par la Société centrale des architectes français, le salaire moyen de l'ouvrier du bâtiment à Paris est, en 1890, de 2,400 francs par an (1). En Angleterre, d'après le *Correspondant du travail* (1889), les charpentiers de la Société des charpentiers et menuisiers réunis touchent jusqu'à 53 francs par semaine; les ébénistes de l'Union des ébénistes, jusqu'à 50 francs; les ouvriers en fers d'angle de la Société des ouvriers en chaudières et navires de fer, jusqu'à 55 francs; les ouvriers en plaques de chaudières de la même Société, jusqu'à 50 francs; les lithographes, jusqu'à 52 francs; les relieurs de Londres, jusqu'à 55 fr. 50 c.; les typographes, jusqu'à 56 fr. 25 c.; les charrons et les forgerons, jusqu'à 52 fr. 50 c. Aux États-Unis, les salaires sont encore beaucoup plus élevés. Le briquetier gagne de 20 à 25 francs par jour, le porteur de briques, 10 francs. A Chicago, la moyenne des salaires était, en 1888, de 2,782 francs par an. En 1884, dans la Confédération américaine, les maçons touchaient jusqu'à 150 francs par semaine; les fondeurs et les bouchers, 105 francs; les charpentiers, 100 francs (2).

L'évolution économique de la société s'opère incontestablement en faveur des classes ouvrières; il est bien qu'il en soit ainsi. Cette évolution est absolument légitime tant qu'elle résulte exclusivement du libre jeu des forces économiques;

(1) LEVASSEUR, *La population française*, t. III, p. 91.

(2) *Recueil de rapports sur les conditions du travail dans les pays étrangers.* États-Unis, p. 78.

Digitized by Google

elle cesse de l'être quand on a recours pour la précipiter à des mesures politiques. Si l'on doit se louer des progrès industriels qui la rendent plus rapide, il faut condamner énergiquement les manœuvres par lesquelles certaines administrations municipales cherchent à faire triompher les revendications socialistes : votes de subsides aux ouvriers qui se mettent en grève à tort ou à raison ; refus de protéger les travailleurs indépendants contre les violences des ouvriers embrigadés dans les syndicats professionnels. Ce n'est plus là de l'évolution sociale, c'est la mise à exécution d'un plan de spoliations systématiques que toute la phraséologie des Karl Marx et des Lassalle ne parviendra pas à faire prendre aux gens de bon sens et de conscience droite pour autre chose que pour des vols.

LOUIS NAVEZ.

Digitized by Google

# ESTEVANILLE GONZALEZ [1]

## Un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVII[e] siècle.

### IX

*Mort du cardinal-infant. — Estevanille rentre au service du comte Piccolomini.*

L'année 1641 fut une année malheureuse pour Estevanille et fatale au prince qu'il servait. Au mois de mai, le général français La Meilleraye vint assiéger la ville d'Aire, en Artois. Le cardinal-infant se porta au secours de cette place, qui, néanmoins, capitula le 26 juin. A son tour, il l'investit; mais les opérations étaient à peine commencées qu'une maladie grave le força de les abandonner au baron Beck. Il se retira à Courtrai, puis, son état s'aggravant, voulut être ramené à Bruxelles, malgré l'avis de ses médecins, qui redoutaient les conséquences de la fatigue du voyage. Non seulement le prince refusa de les écouter, mais pour rassurer le peuple et dissiper l'émotion causée par la nouvelle prématurée de sa mort, il se fit transporter dans une litière ouverte. Quinze jours après son arrivée dans la capitale, il expirait, à l'âge de trente-deux ans [2].

Cet événement produisit une vive émotion dans les Pays-

(1) Suite, voir le numéro du 15 mai 1893.

(2) 9 novembre 1641. Francisco de Melo lui succéda comme gouverneur et capitaine général. Deux ans plus tard, il fut remplacé, en sa qualité de commandant en chef de l'armée espagnole aux Pays-Bas, par Piccolomini, et, comme gouverneur général, par le marquis de Castel Rodrigo.

Digitized by Google

Bas. Estevanille, qui y perdait autant que n'importe qui, en fut chagriné à l'extrême : il resta trois jours sans boire ni manger, « les yeux transformés en fontaines et le cœur en un foyer de soupirs ardents ». Après trois jours, il était mort de faim. Il songea qu'après tout ses larmes ne ressusciteraient pas le prince, que d'ailleurs il n'était même pas décent de tant pleurer qui était parti habiter les domaines célestes, et il se rappela le proverbe : « La tombe au mort, au vivant la table ». Il termina donc sa pénitence en une taverne où il « remplit tous les vides et arrosa le terrain desséché ». Ainsi ranimé, il sortit avec la résolution de chasser les soucis et de chercher sa vie.

Mais que faire, sans maître, sans protecteur? Il alla trouver le comte de Traun, ambassadeur extraordinaire de l'Empereur dans les Pays-Bas, et sollicita son intervention à l'effet d'obtenir la faveur de rentrer au service du comte Piccolomini. L'ambassadeur écrivit au général, qui répondit par le prochain courrier : il demandait qu'on lui envoyât dans le plus bref délai son ancien bouffon en Autriche, où il était alors. Estevanille prit congé de don Francisco de Melo, gouverneur général, et de tous les seigneurs du pays et étrangers alors dans la capitale, et, après en avoir retiré un fort tribut, qui lui fut payé par respect pour le maître au service duquel il retournait, alla dire adieu à sa belle.

En recevant l'ordre de partir, il avait eu l'idée de la confier à la garde d'un ami avec ses habits de gala, auxquels il tenait beaucoup comme provenant de feu le cardinal-infant, et d'autres objets précieux. Il lui donna de quoi vivre pendant longtemps, lui fit mille caresses, lui exprima son profond chagrin de ce départ forcé, lui promit de revenir bientôt, rien que pour la voir et lui apporter des cadeaux; il ajouta même que, si son absence devait lui causer la moindre peine, il était prêt à rester. Elle, toute souriante et les yeux embrasés par la joie qu'elle ressentait à se voir libre, lui répondit gentiment : « Seigneur Estevanille, que votre grâce s'en aille ou revienne, qu'elle reste ou parte, pour moi c'est tout un ([1]). » Cette indifférence émut

([1]) Ces derniers mots sont en français dans l'original espagnol.

Digitized by Google

Estevanille. Combien souvent, en effet, n'a-t-on pas vu des hommes perdre la tête pour qui les méprise et dédaigner, au contraire, qui les adore et les choie! Un moment, il se demanda s'il partirait; mais son hésitation fut de courte durée : le désir de retrouver son maître l'emporta. Les chevaux étaient prêts; il prit la poste, répétant au bruit cadencé du trot : « Adieu, Bruxelles! »

Dès son arrivée en Autriche, il reprit ses anciennes charges dans la maison du comte Piccolomini. A Vienne, il eut la direction, comme à Bruxelles, de tout ce qui concernait le service de la bouche ; en campagne, il exerça les fonctions de courrier. C'est ainsi qu'il fit, outre plusieurs voyages en Allemagne, deux courtes apparitions à Bruxelles, en 1642 et 1643. Il poussa même jusqu'à Varsovie au retour de sa seconde mission dans les Pays-Bas. A la demande de l'archiduc Léopold, il avait été chargé d'apporter de Flandre pour la reine de Pologne, sa sœur (1), des dentelles et une grande poupée achetée à Paris et habillée à la française pour servir de modèle à ses tailleurs, et il allait lui-même les remettre à cette princesse. La reine le récompensa magnifiquement; entre autres cadeaux, elle le gratifia de deux superbes costumes polonais.

A son retour à Vienne, une fâcheuse nouvelle l'attendait : son maître était parti pour l'Espagne, où l'avait appelé le roi Philippe IV. Estevanille prit aussitôt la résolution de l'y aller retrouver. Il obtint, à cet effet, de l'Empereur un secours et de l'impératrice Marie une lettre de recommandation pour le Roi Catholique, son frère. Mais, en route, son naturel d'aventurier reprend le dessus : il s'attarde en Italie, va visiter les lieux qu'il a connus au temps de sa première jeunesse, y passe des mois à vagabonder, s'embarque finalement à Naples pour l'Espagne et apprend en arrivant à Saragosse que Piccolomini était tout récemment parti pour les Pays-Bas, où il allait exercer, au nom du roi, les fonctions de gouverneur des armes.

Que l'on juge de sa consternation! Il serait mort, assure-t-il,

(1) L'archiduchesse Cécile-Renée, mariée en 1637 au roi de Pologne Vladislas IV.

Digitized by Google

de douleur sans une circonstance des plus imprévues et des plus heureuses pour lui. En ce temps-là, Philippe IV vint à Saragosse. Estevanille fit parvenir à ce monarque la lettre de recommandation que lui avait gracieusement remise l'Impératrice, obtint une audience du Roi, lui présenta ses états de service en qualité de courrier et un certificat attestant qu'il avait été valet de feu S. A. l'infant Ferdinand. A titre de récompense, il sollicita la faveur d'aller, quand il prendrait sa retraite, tenir une maison de conversation et de jeu de cartes près de Naples dans le duché d'Amalfi, dont Piccolomini venait d'être gratifié par Philippe IV. Non seulement le Roi lui accorda cette autorisation, mais il y fit joindre une lettre pour l'amirante de Naples, à la protection duquel il recommandait le valet de son frère.

Ainsi, encore une fois, au moment où il croyait la fortune près de l'abandonner pour le précipiter dans un abîme de désespoir, il se voyait porté au comble de ses souhaits. Il trouva à Saint-Sébastien un navire hambourgeois qui se rendait en Hollande, s'embarqua sur ce navire, mais le mauvais temps le porta à Falmouth. Décidément, il était voué aux aventures les plus inattendues. Deux frégates de Dunkerque, qui avaient dû également se réfugier dans ce port, se disposaient à mettre à la voile pour aller faire la chasse aux vaisseaux hollandais, français et portugais. Estevanille monte sur l'une d'elles, et, le jour de Noël 1645, le voilà qui part pour mener la vie de corsaire. On ne lira pas sans intérêt la peinture qu'il fait de cette existence :

« Tout l'équipage aspirait à trouver une occasion de montrer sa valeur ; moi, au contraire, je priais Jésus-Christ, par sa bienheureuse nativité, de nous accorder la chance de ne découvrir aucune voile. Dès le deuxième jour pourtant, force nous fut de nous mesurer avec un bateau hollandais. Après nous être pelotés pendant plus d'une heure, il coula ; mais les gens eurent la vie sauve. Nous primes la direction de la Bretagne, faisant la chasse aux navires français. Quand nous en rencontrions, nous arborions le pavillon français ; de même quand nous rencontrions des navires hollandais, nous arborions le pavillon

Digitized by Google

hollandais. Nous arrivâmes en vue de la côte de France, où chaque jour on se chamaillait joliment. Le navire que nous rencontrions était-il fort, nous prenions la fuite comme des lévriers, tous très tristes, excepté moi, qui crevais d'aise ; était-il faible, pas en état de se défendre, nous fondions à toutes voiles : c'était à qui aborderait le premier. Moi, je me cachais sous le pont ; la bourrasque passée, je remontais pour m'enquérir si on avait fait une prise de vin ; dans l'affirmative, je me battais seul plus que tous les autres ensemble, car, tandis que les marins suçaient une demi-douzaine de pots, j'en ingurgitais, moi, une douzaine.

« Nous allâmes ainsi un bon nombre de jours, tantôt fuyant quand nous nous reconnaissions inférieurs, les plus vaillants convertis en lièvres craintifs, tantôt prenant l'offensive quand nous étions les plus forts, le plus lâche transformé en invincible lion. Finalement, ayant coulé à fond quelques navires et fait des prises d'importance, nous prîmes la direction de la Flandre, poussés par un vent d'ouest. On se serait cru à la kermesse à nous voir employer nos moments de loisir : comme le vin ne nous avait rien coûté, nous buvions tous à discrétion, et autant j'étais de mauvaise humeur quand on entreprenait l'attaque, autant maintenant j'étais gai et empressé à aider aux manœuvres, non des voiles, mais du gosier. Le soir arrivé, nous étions tous égaux, renversés les uns sur les autres : bref, vie de corsaires et mort de passagers. »

En vue de Calais, deux navires hollandais leur font la chasse et les forcent de se réfugier à Dunkerque. Ici, Estevanille rencontra un officier de sa connaissance, le mestre de camp don Fernando Solis, qui lui donna de quoi se réconforter et continuer sa route. Le deuxième jour de carême de l'année 1646, il faisait son entrée à Bruxelles, vêtu d'un des costumes polonais dont la reine Cécile-Renée lui avait fait cadeau à Varsovie.

## X

### *Retour à Bruxelles. — Adieux à la cour.*

Pour changer de vêtements, Estevanille devait aller chez l'ami auquel il avait confié sa garde-robe et sa dame ;

Digitized by Google

mais dame et habits avaient depuis longtemps pris la clef des champs. Il courut chez la tante de son souci, qui lui en causa un autre par ses pleurnicheries et ses lamentations sur la vie affligeante qu'avait menée ce « séraphin mis en cage ». Sa nièce, assurait-elle, venait à l'instant même de la quitter. Le pauvre ange ! Comme elle aspirait après cet heureux jour où il lui était enfin permis de le revoir !

Et la vieille partit comme une flèche.

Tout ému de sa relation, Estevanille plaignait la petite. En quel déplorable état n'allait-il pas la retrouver ! Il se consola bien vite en la voyant franchir la porte, pâle comme une arbouse, maigre comme une truie, avec aussi peu de menton qu'un chanoine. A ces marques, il reconnut le triste effet de son absence. Elle l'embrassa étroitement, avec tendresse ; mais, dans ses yeux indifférents, il aperçut un semblant de larmes qui éveillèrent sa défiance. Il lui demanda des nouvelles de ses habits et des objets précieux qu'il lui avait confiés. Nouvelle intervention et redoublement de lamentations de la tante : les hommes étaient devenus tellement chiches, les temps si durs ! La pauvre enfant s'était vue obligée, dans un moment de nécessité, d'aliéner une partie de ces objets ; les autres, elle les avait mis en gage.

Estevanille les quitta en leur promettant qu'elles recevraient tantôt de ses nouvelles, et, en effet, en réponse à toutes ces explications, il composa sur l'heure la romance ci-après :

Chère dame Escotofia,
C'en est assez, je t'abandonne :
Je ne veux plus perdre ma peine
A chanter faux pour tes beaux yeux.

Fais tes salamalecs aux Maures,
Crie tou-tou à d'autres chiens.
A l'avenir, pour d'autres Blaises
Réserve tes subtilités.

Que Zéphir emporte tes plaintes,
Que la mer emporte tes larmes,
Et moi, que le diable m'enlève
Si tu peux me tromper encore.

Digitized by Google

Il mit la romance sous pli et l'envoya à la nièce, en lui donnant, ainsi qu'à la tante, sa bénédiction pour toujours.

Cela fait, il alla trouver son maître, le général Piccolomini, duc d'Amalfi, qui le reçut gracieusement et lui témoigna autant de bienveillance que par le passé. Puis, sans perdre une minute, il fit une visite générale à tous les seigneurs de la capitale, en se guidant sur sa « carte marine », bien qu'après avoir si longtemps exercé la piraterie dans ces parages, il n'en eût guère besoin. Il put ainsi payer quelques créanciers qui réclamaient leur dû avec humilité, car, ainsi qu'il le fait remarquer, il faut s'estimer un bien grand gentilhomme ou être un bien cruel tyran pour ne pas se croire obligé en pareil cas.

Quoique son habit polonais fût de saison, — on était en carnaval, — il traînait partout après lui la marmaille. Rarement, dit-il, on a vu un homme aussi remarqué qu'il le fut alors. Le duc lui fit quitter cet accoutrement et le transforma en « un beau vase d'argent à deux anses ». Tout fier de cette nouvelle toilette, il en faisait parade; au palais notamment, où il avait libre accès, il multipliait les visites rien que pour s'y montrer et attirer les regards. Or, un jour qu'il se promenait dans la grande salle, l'idée lui vint de renoncer à la cour et d'échanger contre une existence calme et retirée la vie bruyante et aventureuse qu'il avait menée jusque-là. C'est ce qu'il annonce au lecteur dans ces réflexions solennelles qui terminent son livre et contrastent ingénieusement avec le ton général, toujours enjoué, souvent grotesque, du récit :

« Je me rappelai avoir lu comment, à cette même place, l'invincible empereur Charles-Quint, malade de la goutte et fatigué des travaux de la guerre, avait fait renonciation de son empire et de ses royaumes et s'en était allé à Yuste vivre dans la retraite et chercher le repos. Je voulus profiter d'un si grand exemple. Comme je me vois atteint de la même infirmité et fatigué des travaux de la paix, que ma jeunesse se passe, que je vais m'approchant de la vieillesse, j'ai résolu d'aller sans plus tarder chercher le repos dans le charmant et délicieux pays de Naples, dont les montagnes offrent un asile aux mortels qui aspirent à l'oubli du monde. En même temps,

Digitized by Google

j'entrepris ce livre pour me rendre célèbre, le faire servir d'adieu aux seigneurs et dames de la capitale, me recommander à mon maître et obtenir de lui, en récompense de mes services, la faveur d'aller jouir, dans son domaine d'Amalfi, du privilège que m'a accordé Sa Majesté. »

Ici finissent les mémoires ou, si on le préfère, le roman d'Estevanille Gonzalez. Le vœu exprimé par l'auteur, en manière de plaisanterie, de voir son nom devenir célèbre a été exaucé. Quant à la résolution d'aller finir sa vie loin des bruits du monde, il est permis de douter qu'elle ait été sincère, vu le penchant irrésistible qui l'entraînait au vagabondage. Quitta-t-il les Pays-Bas en 1646? Alla-t-il réellement se fixer dans le duché d'Amalfi? Quand et comment mourut-il? Nous n'avons pas plus trouvé de réponse à ces questions que de renseignements sur Estevanille antérieurs à l'année 1646 en dehors de ses mémoires. N'est-il pas étrange que l'histoire ne fournisse aucun détail biographique au sujet d'un personnage qui a amusé tant de princes et de grands seigneurs et dont les aventures intéressent encore aujourd'hui les lecteurs espagnols?

ERN. GOSSART.

Digitized by Google

# BIBLIOGRAPHIE

*Phonologie détaillée d'un patois wallon*, par PAUL MARCHOT, docteur ès lettres. (Paris, Em. Bouillon.)

On sait combien, depuis Pierquin de Gembloux, l'étude des patois a conquis la vogue dans le monde philologique. Les Allemands surtout ont fait définitivement conclure que, sans ces déterminations topiques, régionales ou même urbaines, il n'y a plus de science linguistique. M. Marchot, un ancien élève de la section romane de l'université de Liége, apporte aujourd'hui une contribution précieuse à la philologie wallonne. Il a pris pour champ d'expériences le patois de Saint-Hubert, cette ville encore si célèbre malgré tous les succès de Pasteur.

M. Marchot, encore sur les bancs de l'université, avait déjà entrepris un travail curieux sur le parler de Couvin, celui de son enfance. Après avoir été rechercher les sources d'instruction jusqu'en Italie, il peut désormais éclairer sa pratique wallonne de toutes les comparaisons que lui suggère la connaissance intégrale des langues romanes. L'*apparatus* est, sans doute, hérissé d'une technologie jusqu'à maintenant peu vulgarisée; mais on y viendra, car, comme le disait l'autre jour M. Zola aux étudiants, la foi dans la science exige des certitudes dont le mysticisme aime à s'affranchir.

---

Le tome VIII de la traduction de la Bible, par E. Ledrain, vient de paraître dans la maison Lemerre. C'est la fin de l'Ancien Testament; il comprend les *Psaumes* et *Job*. L'auteur — très avancé, on le voit, dans son œuvre colossale — a traduit dans le tome VIII la littérature lyrique du vieil Israël, avec l'exactitude et la puissance qu'on lui connaît. Il a rétabli en maint endroit le texte fort corrompu et mutilé par les scribes. C'est une des parties les plus importantes de son immense travail.

Digitized by Google

# CHARLES DE COSTER

## DEUXIÈME PARTIE.

Lorsqu'à la suite de près d'une année où ils avaient vécu loin l'un de l'autre, lui l'ayant « toujours eue présente » à l'esprit, elle ayant « pensé à lui si noblement [1] », il était revenu à elle, De Coster avait écrit à Élisa : « Tout ce que j'ai fait en t'aimant m'a réussi, et ce que j'ai gardé, et ce que j'ai livré au public [2] ».

Ce qu'il a publié nous intéresse d'abord.

Je ne puis m'arrêter longtemps à ses poésies. Il en fit beaucoup, en publia peu, pour les publier les refit de fond en comble, les déguisa en prose, ou n'en garda que des fragments de vers pour céder à la prose la place d'honneur. D'abord, il y avait jeté un premier feu en toute sorte de genres : des nouvelles, comme *Nellah*, comme *Paolo* [3]; des récits de voyage du Cercle, comme le long poème *l'Excursion;* un essai de théâtre, qui deviendra *Jeanne;* une *Lettre de fou* [4], dédiée à sa maîtresse, première idée des *Sirènes; la Neige*, où il raconte le mariage de la Mort et de l'Hiver [5] :

L'Hiver faucha les fleurs, la Mort faucha les hommes.

(1) Lettre n° 145.
(2) Lettre n° 143.
(3) *Nellah*, *Journal* des Joyeux, II, 41, juin 1849. — *Paolo*, les Joyeux, 31 octobre 1850.
(4) 25 février 1855. Lettre n° 83.
(5) *Revue trimestrielle*, I, 266, 1854.



Digitized by Google

Une fantaisie dialoguée : *les Ames en vacances :*

Mon corps, mon gentil corps, je voudrais m'en aller (1).

Des contes d'humouriste, comme *les Deux Chattes* (2) :

Minette, ta maîtresse est plus chatte que toi.

En 1854 et 1855, il en donna cinq à la *Revue trimestrielle* (3) et, dès le huitième numéro de l'*Uylenspiegel* (4), il y imprimait le *Mercredi saint*, où parlent de jeunes pécheresses :

Nous ne mangerons plus de pommes,
O père ! ailleurs qu'en la maison.

On conserve la première rédaction de trois de ces poésies, lues aux Joyeux en 1849 : *Quelques chiens*, *Raison et Imagination*, *les Sirènes*. En la comparant à l'imprimé, on est frappé du grand soin qu'il prend de tout corriger, remanier, compléter. Plus d'un beau vers ou d'un joli trait est de premier jet : sa nature perçait ; mais que de trouvailles nouvelles et quelle habileté à mieux faire ! On a trois éditions de *Raison et Imagination :* celle des Joyeux, celle de la *Revue trimestrielle*, puis *les Deux Duchesses* des *Contes brabançons*. Deux fois il a remis l'œuvre sur le chevalet. D'abord, il supprime tout le début, plus de soixante vers sur la cour d'une sorte de roi de cocagne, dont quelques vers nouveaux condensent et animent le portrait :

Dans sa vie il compta plus de baisers donnés,
De flacons mis à sec et de mois de folie
Que d'instants de tristesse et de mélancolie.

Dans la dernière version, l'humour s'aiguise : au lieu d'ajouter qu'il était encore vert, le poète rattache les deux traits comme l'effet à la cause :

Ce qui fit qu'il était à peu près encor vert.

(1) *Journal* des Joyeux, III, 45, 1851.

(2) *Journal* des Joyeux, II, 213, 1850.

(3) *Voici la neige*, I, 226. — *Le Chat*, I, 267. — *Quelques chiens*, II, 252 (*Journal* des Joyeux, II, 57). — *Raison et Imagination*, IV, 279 (*Journal*, etc., II, 51) — *Les sirènes*, VI, 265.

(4) 25 mars 1856.

Digitized by Google

Alors il passe à son héros, le jeune prince :

Tout le monde l'aimait, et surtout deux duchesses.

Ici, il garde presque intactes les strophes où il nous a présenté les deux rivales :

L'une était blonde et l'autre brune.

Mais, en revanche, quand le prince, devenu roi, veut les épouser toutes deux :

Il fit chercher les lois touchant la bigamie,
Réveilla sur ses bancs toute l'Académie...

l'auteur taille en plein cuir ; un long épisode de la noce est élagué, celui où les académiciens s'enivrent et se querellent :

De sorte que beaucoup roulèrent sous la table.

Ensuite, les dix vers de moralité des deux premiers textes lui semblent terre à terre sans doute :

La morale du conte est facile à trouver.

Il les remplace et se laisse aller à chanter un nouvel hymne à la Fantaisie :

L'imagination, c'est la duchesse blonde,
La folle du logis et la folle du monde !
Pourquoi ne pas l'aimer ? Les fous ont tant d'esprit !
Elle est si belle, elle est si bonne, elle est si gaie,
Montre si blanches dents, l'enfant, quand elle rit !

La poésie déborde de verve :

Peut-on ne pas l'aimer, même quand elle pleure
Sur ses chagrins si gros, si grands que tout à l'heure
Elle ne saura pas plus ce qu'elle en a fait
Que du myosotis cueilli dans la forêt ?

C'est au moment où il est le plus poète qu'il se joue de la poésie et imprime ces vers comme de la prose ; puis il s'oublie, prend ses aises, passe une rime, laisse un vers inachevé ; mais quel enthousiasme :

Tu me poursuis parfois, cauchemar, songe, rêve,
Hallucination ; je n'y vois point de mal.
Sois partout et toujours, chère, la bienvenue,
Que tu sois le démon ou Madeleine nue
Avant son repentir, ou quelque fiction,
Viens, entre, ma mie, entre, Imagination !

Digitized by Google

Il ne pense plus qu'il s'agit de gouverner un royaume et que la Raison peut y être bonne à quelque chose; il célèbre la fée des beaux livres :

Viens, entre, ma mie, entre, Imagination !

La dernière poésie publiée dans cette revue : *les Sirènes* porte la même date que la *Lettre d'un fou*, adressée à son amie le 25 février 1855, avec un « envoi » :

Pouvez-vous m'en vouloir, chère, si je vous aime ?

Mais quelle différence ! L'œuvre semble transformée d'un coup de baguette; à peine l'auteur en garde-t-il dix vers, et la lettre devient un poème en l'honneur des amants du beau :

Chantres de tous les deuils et de toutes les fêtes,
Ceux qui donnent la vie à la toile, ou qui font
D'un bloc de marbre brut un poème profond.

L'alexandrin lui a suffi pour la lettre improvisée. Il y échappe à chaque page, et trois fois reprend la strophe lyrique pour glorifier, chez tous ces fous, la fierté dans la souffrance, le courage de vivre, la force de chanter :

Jouets de toutes choses,
Couronnons-nous de roses,
Rions à nos douleurs.
Faisons de nos blasphèmes
De terribles poèmes
Où brilleront nos pleurs.
Nos lyres sont nos armes ;
Si l'art est fait de larmes,
Ces larmes sont des fleurs.

Plus tard, il n'écrira guère que des poèmes de circonstance, parmi lesquels on doit signaler la *Chanson des Blancs-Bonnets de Sambre et Meuse*, mise en musique par Léon Jouret, un ami des Joyeux ; ou une préface pour les chansons de Félix Bovie :

Ici l'on chante, ici l'on rit, ici l'on aime,
C'est l'enseigne de la maison.
. . . . . .
Ici, le vers court vif, fringant, agile, alerte,
Comme il convient au vers français,
Et l'on ne dira pas que tu cours à ta perte,
O joyeux vers, mais au succès.

Digitized by Google

Tantôt, c'est une satire inachevée et inédite, dans les *terze rime* de Dante :

Comme un poison subtil, redoutons la pensée !
Moi, si j'avais vingt fils, ils auraient vingt chevaux
Qui, sous les grands soleils et la bise glacée,

Les emportant joyeux et par monts et par vaux,
Devanceraient la flèche et l'oiseau dans les courses ;
Ils n'entendraient jamais parler de leurs cerveaux.

Puis, ce sont deux poèmes lyriques sur la guerre. L'un, daté de 1856 : *Ceux qui sont dessus et ceux qui sont dessous*, oppose le droit des victimes à l'ambition des puissants, des héros, des vainqueurs :

Ils tiennent aujourd'hui, mais demain est à Dieu.

L'autre, *l'Oiseau*, n'a pas de date :

Pensifs, nous écoutions le bruit lointain des armes
S'éteindre lentement, lentement...

A peine ose-t-on croire à la paix :

Et le monde inquiet regarde et doute encore
Si c'est pour bien longtemps que luit le météore.

Tout à coup :

Des ailes ! écoutez le rossignol, l'artiste !

Toute la nature chante, travaille, fait des nids :

Des ailes ! regardez la tendresse des mères.

Et partout :

L'art, le chant, la beauté, l'innocence, l'amour !

Tout dit à l'homme d'espérer :

Des ailes ! le bon Dieu nous donnera des ailes,
Ainsi qu'aux rossignols, ainsi qu'aux hirondelles,
Des ailes pour aller jusqu'à lui, sans effort.

Certes, il aurait pu faire un recueil de ses meilleures poésies, en y mettant cet art de la retouche qui étonne. Il n'y pensa point. Son originalité était dans les légendes.

Digitized by Google

## II

Revenons à son genre favori.

Thyes, entre autres conseils, écrivait à De Coster : « Ne va pas au cabaret! » Je serais bien surpris qu'il ne lui eût pas répondu : « Où veux-tu que j'aille observer les mœurs du peuple pour les peindre? » Un jour de carnaval, en 1858, il va à Gand, avec Dillens et d'autres artistes. « Le soir venu, écrit-il à Élisa, nous avons tenu conseil : — Qu'allons-nous faire? — Voir le peuple, le peuple surtout. La bourgeoisie est la même partout. Donc, va pour le peuple! (1) ».

Je m'étonnerais fort aussi qu'en cherchant bien on ne trouvât pas un ami qui lui ait déconseillé de tant lire Rabelais, Montaigne (2), le roman du Renard, les *Contes drôlatiques* de Balzac. Sa réponse est dans le style de ses *Légendes :* où donc l'aurait-il étudié? « Le vieux langage français, dit-il, dans une conférence manuscrite, est le seul qui traduise bien le flamand. » C'étaient les mœurs flamandes qu'il voulait traduire : pour le faire en artiste, il voulut vivre à la fois dans la familiarité du peuple et dans l'intimité du seul langage qui pût rendre en français la naïveté goguenarde ou mélancolique du vieux Flamand.

On le voit s'y exercer de bonne heure.

Il reste des feuilles volantes d'un roman intitulé : *Histoire véritable de la belle Mariane.* Une des préfaces qu'il en ébauche met l'enfer en scène. « On vous a dit (mesdames) que c'est l'orgueil qui a poussé Lucifer à détrôner Jéhovah. N'en croyez mie. C'est l'amour. » Donc, une histoire d'amour en français moderne va alterner avec des épisodes de l'autre monde en vieille langue. Une belle scène y est à noter, celle où un boucher à bonnes fortunes, après lui avoir acheté cher sa vache, force une mère brutale à embrasser sa fille. Rien de charmant comme la joie de la pauvre enfant au premier baiser maternel. Il s'ensuit que le séducteur est sûr de cette proie : il attire la mère chez lui, où son aide l'enivre, et court frapper

(1) Lettre nº 147.

(2) J'ai pleuré deux larmes sur mon gros Montaigne. (*Lucie*, 2 mars 1854.)

Digitized by Google

à la porte de Mariane. » Et il entra. » Sur ces mots, le rideau baisse et l'orthographe change :

« Or çà, dit Guilguiroth (à un chérubin), veux-tu point véoir choses bien plaisantes et prétieuses également ?

— Je veulx, respondit le gentil chérubin.

— Doncques, regarde cy... Que véois-tu?

— Las! las! je véois ung paillard, paillardant dans le logis d'une gente fillette.

Marianne résiste encore, mais le chérubin appelle en vain à l'aide. Le diable s'en joue en le menant près de la mère qui dort dans l'ivresse et qu'on ne peut réveiller, vers l'amoureux qui se traîne de phtisie d'amour et ne peut courir. Et bientôt l'ange voit le démon entrer en danse :

« Et véit Guilguiroth subitement prendre son bonnet à plume de coq de l'Inde et, le jectant en l'aër, le ramasser de la main... Puys dança, sur la somme part du toict, dance merveilleusement infernale et horrificque à véoir... Il dançoit sus ung pied, puys sus ung doigt, puys sus la teste, puys féit come carpe au soleil, soy retornant le dos, le ventre, de cy de là et touiours s'esclatant de rire. Puys descendit du toict et dança sus l'herbe drue, puys sus la haie du jardin, puys sus les arbres, chesnes, pommiers de court-pendu et aultres... Et touiours s'esclatant de rire très horrificquement. Puys se pourmena par le jardin, en posture maiestueuse et impériale, se grattant l'aureille ioyeusement, puys dança sur le toict comme devant et cria : Guaignée la bataille!...

« Le gentil chérubin pleurant come nouveau né, remonta ès haults cieulx, cependant que Guilguiroth, le grand diable, soy descendit en terre, sonnant fanfare ioyeuse et battant tabours come veray tabourineur. »

## III

On a souvent comparé l'écrivain à un peintre, et lui-même n'en manque pas l'occasion. Ici il prépare et broie ses couleurs. Mais il ne borne pas là sa méthode. Il procède surtout par l'observation dans la vie ou dans les livres du temps, par le croquis, fait sur le vif, des moindres traits, par l'annotation même des mots, sous la dictée des conversations ou des lectures; il ne ménage rien pour faire cette moisson d'esquisses : aucune dépense, aucune excursion dans les pays les moins hantés ou dans les bas-fonds les plus populaires; il veut accumuler des documents, s'assimiler les mœurs. Même au sein de ses amours, il a pensé à saisir le vrai. Il y insiste auprès

Digitized by Google

d'Élisa (1), et on le sent alléché à l'idée de voir « ce qui se passe dans sa petite tête » : « Prends ta pensée au vol et dis-lui : Je te prends pour mon petit Charles. Quels jolis petits oiseaux babillards et chantants; quels petits anges aux ailes de velours, quels papillons richement nuancés doivent être tes pensées!.. Veux-tu les mettre en cage pour moi, je leur rendrai la liberté (2) ».

Puis, ces matériaux rapprochés comme les pierres d'une mosaïque, classés comme les esquisses préparatoires d'un tableau, il n'en conserve que ce qu'il y trouve de vivant, d'original, de précieux. Vienne alors « la fougue du travail », et l'écrivain a une bonne journée.

« J'ai eu aujourd'hui une excellente, une précieuse journée : ma préface (3) est finie, et chaudement finie... Je me suis passionné pour elle; je l'ai fouillée sans autre distraction que celle de t'avoir vue — et une bonne distraction; — je l'ai fouillée pendant quatre bonnes heures. Et en quatre heures, quand elles sont bonnes, j'abats la besogne d'une mauvaise, de deux mauvaises et tièdes semaines. Tu peux m'embrasser aujourd'hui... » (Lettre n° 119.)

Ce travail, enlevé d'entrain, ne réussissait pas toujours du premier coup. Au retour de la verve, l'artiste grattait des parties de sa toile, reprenait le dessin, retrouvait le ton. Souvent il faisait copier son manuscrit pour y voir plus clair; son amie (4) ou sa sœur s'y prêtait avec intérêt. Mais l'épreuve imprimée était surtout décisive, comme la mise en cadre d'un tableau pour une exposition : c'est la dernière fois qu'on peut y retoucher (5)! La passion le reprenait, il biffait sans pitié de longues scènes, taillait dans les chapitres, remaniait « chaudement » de longs passages, et ces pages, dix fois refaites peut-être, mais chaque fois de prime-saut, on les dirait nouvellement écloses. L'art des maîtres est là : faire difficilement des vers faciles, disait Voltaire.

(1) Lettres nos 24, 26, 27 et 28.

(2) Lettre n° 26.

(3) « Le volume est composé sauf la préface » avait-il écrit, la veille. Lettre n° 118.

(4) Voir les lettres 44, 97 et 114.

(5) « Callewaert — c'est son imprimeur — me permet de faire des corrections sur la toute première épreuve, absolument comme si c'était un manuscrit », écrit-il avec joie. (Lettre n° 113.)

Digitized by Google

Il y réussit dans les *Légendes flamandes*.

« Ce monde étrange, j'aime à m'y plonger. J'aime l'espèce de folie qu'il faut pour créer dans ce genre. Je voudrais tant ne marcher sur les traces de personne!... On peut aussi dans ce genre peindre de vrais caractères, de vrais hommes, avoir et montrer du bon sens. Je resterai crânement et fortement ce que je suis... » (Lettre nº 124.)

Il y employait aussi l'esprit critique exercé chez les Joyeux. Ses lettres en témoignent; un concours de poésie l'attire en 1854 : « Quelques vers encore, écrit-il, et tout est fini. Mais je m'aperçois d'une chose : je ne sais pas bien louer un homme. Je parle... bien plus de la Belgique que du roi... (1). » Quand elle a lu le manuscrit, une autre objection lui vient à l'esprit : « Le seizième siècle manque, les guerres de Louis XIV n'y sont pas... Il ne faut pas te faire d'illusions sur le succès (2). »

Pour les légendes, plus le genre le charme, plus il vise à la perfection. La première qu'il se risque à publier en dehors de son journal est celle des *Frères de la Bonne Trogne*. Il a déjà « une bonne réputation inédite », dit-il gaîment (3). Ici, nous sommes loin de *Mariane*. Mais que l'on compare à ce tiré à part le texte des *Légendes :* l'orthographe est rajeunie, l'élision ne s'emploie qu'à bon effet, les transitions sont ménagées pour charme de diction et clarté suffisante, les détails sans vie ont disparu, d'autres sont ajoutés et on a l'impression qu'ils manquaient; et partout l'accent est plus juste, la langue plus ferme, sans que les traits familiers, les tournures du vieux temps perdent rien de leur naïveté naturelle. A la seconde édition, il trouvera encore à corriger, à perfectionner son style dans le même sentiment et avec un goût parfait.

Un petit épisode de sa vie littéraire ne sera pas déplacé ici. La brochure parue, un lecteur de l'*Uylenspiegel* lui offre, si elle s'écoule vite, d'en faire une seconde édition à mille exemplaires, de compte à demi avec l'auteur : « Nous partagerions. » Il y voit « un éloge réel », et — ce qui n'était pas

(1) Lettre nº 85. Il reste de ce poème un premier jet incomplet, daté de 1854.

(2) Lettre nº 86.

(3) Lettre nº 73.

Digitized by Google

pour lui déplaire — l'amical mentor était un bon boucher d'Ixelles (1).

Pour *Smetse Smee*, lui-même nous fait la confidence de cette œuvre de retouche : « Je travaille à Smetse, le forgeron, et l'ai fait bonhomme au possible (2) », dit-il d'abord. Puis il hésite : « J'ai un peu peur de la fin, qui me paraît être un peu de la charge. Je tâcherai d'y remédier en corrigeant les épreuves (3). » Il faut croire qu'il y réussit, car Deschanel dira « ces merveilleuses et divertissantes aventures, terminées par une invention tout à fait charmante ».

Celle des *Légendes flamandes* qu'il fit après les autres l'emporte sur toutes. Il en trouve le sujet au dernier moment, et c'est un cri de victoire :

« Une légende manquait pour faire de mon volume un vrai volume. Cette légende, je l'ai trouvée. Elle est historique, sublime et vraie. Félicite-moi, le sujet est si beau que, bien traité, il ferait à lui seul ma réputation. Il est inédit et se base sur une ballade flamande populaire. Demain, je traduis la ballade; lundi, je commence la légende. Je suis tout feu pour elle. » (Lettre au crayon n° 111.)

C'est le *Sire Halewyn*. Quelque temps après, il écrit :

« Ce soir, j'ai repassé les 80 premières pages d'*Halewyn*. Il y a encore des longueurs. Mais je ne puis me croire moi-même aujourd'hui : je ne suis pas assez vivant. » (Lettre n° 115.)

« J'ai travaillé en rentrant, j'ai travaillé encore ce soir, j'ai eu un peu de fièvre, mais qu'importe ! Je veux bien être malade, s'il le faut, mais réussir. Je me guérirai après. J'ai encore demain et peut-être un peu après-demain à travailler à *Halewyn*... Je n'ai pas été assez sévère envers moi, ce soir; je me suis laissé aller à l'émotion, aux larmes, comme si j'en lisais un autre. Demain, il me faut être plus froid. Je dois être à moi-même un plus terrible juge. » (Lettre n° 116.)

Il avait dit déjà :

« Je suis de ceux qui savent attendre. On ne sait pas ici quel long travail il faut à celui qui veut refaire son intelligence, entrer dans le bon, le vrai et le juste, se soustraire à l'imitation, être original enfin. » (Lettre n° 109.)

Maître de son genre et tout de feu pour un beau sujet, il fit le chef-d'œuvre de ce livre : ses larmes ne le trompaient pas.

(1) Lettre n° 100.
(2) Lettre n° 110.
(3) Lettre n° 117.

Digitized by Google

Lui-même, parlant d'un article du *Charivari* du 18 février 1858 :

« Il est très bien fait, écrit-il à Élisa, mais je ne sais pourquoi ces gens tombent toujours sur *Smetse Smee* et si peu sur *Halewyn*. C'est *Halewyn* que Rousseau préfère, Pirmez aussi, Adolf (Dillens) aussi, etc., et moi aussi. Et toi ? » (Lettre nº 147.)

Quelqu'un ayant dit de sa première légende qu'il l'avait « prise dans un vieux livre, » il s'indigne avec la même ardeur qu'il met à se corriger. Oubliait-il les Joyeux? Non. Mais ce temps lui semblait passé avec son apprentissage. C'est lui seul désormais qui, pendant son travail, sera pour lui-même un juge terrible et sûr. Quoi qu'il en soit, il a voulu répondre. Il a envoyé à ses collaborateurs le livre où est la légende :

« Elle y est en français et en mauvais latin; le français est *moderne* et la légende en elle-même est bête... J'ai cru pouvoir la traduire en français du moyen âge, y ajouter des épisodes et dessiner plus nettement les personnages. » (Lettre nº 101 )

Veut-on vérifier sa manière, il suffit de comparer la vieille *Chanson d'Halewyn* à sa légende. Le moindre trait d'esprit ou de grâce est resté intact sous sa plume : il n'était pas homme à sacrifier ou à remâcher des perles. Le surplus, le fumier ramassé avec ces bijoux, a disparu. Mais l'auteur a revécu les personnages, rempli les scènes, reconstruit le drame, animé la couleur, et l'ancienne chanson est devenue une légende, la vieille esquisse un tableau. Lui-même se juge et crée.

## IV

Van Bemmel, parlant de l'illustration des *Légendes*, félicitait l'auteur d'avoir pu réunir, comme « dans une même galerie », des talents d'artistes si divers. Cela nous annonce une autre sphère où se plut l'écrivain.

De Coster se mêla à la société littéraire de son pays. Mais il eut toujours une préférence pour les artistes. Ils étaient sept à illustrer les *Légendes flamandes* et six pour les *Contes brabançons*. Quand paraîtra *Ulenspiegel*, ils seront vingt. Il a raconté ses impressions au premier groupe de peintres qu'il rencontra,

Digitized by Google

Dillens et autres : « Ah ! dis-je..., voilà des hommes ! C'est là qu'est la bonté, la franchise, le dévouement. » Il sait bien qu'il eut vite à en rabattre, mais il gardera toujours intérêt à ces relations, plus familières entre gens qui ont les mêmes tendances, les mêmes « faiblesses » et un autre art. Dès 1851, Félicien Rops était entré aux Joyeux, où il trouvera l'éditeur et le rédacteur en chef de son journal illustré. De Coster était déjà l'intime de Dillens, « le premier homme de cœur que j'ai rencontré, écrit-il, et cachant sa faiblesse envers ses amis sous une apparence de rudesse (1) ». Dillens avait dans son atelier un choix de vieux livres flamands. Il ira plusieurs fois avec De Coster en Flandre et en Zélande. C'est lui qui attachera le grelot pour les gravures des *Légendes*. L'auteur annonce avec joie à Elisa que le dessin de *la Dent de fer* est achevé pour les *Frères de la Bonne Trogne :* « Mon volume sera magnifique d'aspect (2) ! »

Avec Rops, comme avec Dillens, l'entente est complète, sauf les nuances, comme il convient entre esprits libres, et avec le même « mépris des pudeurs mesquines », comme dira Lemonnier sur sa tombe. La poésie et la peinture aiment ces échanges d'idées, où chacun gagne. Dillens se passionne pour la Zélande, et ses tableaux zélandais, ses meilleurs, figureront dans *la Zélande* de son ami, que publiera *le Tour du monde*. Rops avait fait pour les *Légendes* deux eaux-fortes, et il retenait, dans la seconde édition, « pour lui tout seul les illustrations de ce bon Smetse Smee » (3). Pour les *Contes brabançons*, il fit le menuisier d'art : *Christus*, d'un vif sentiment populaire. Quand De Coster rédigera une note pour le ministre, il dira que le concours de Rops à l'illustration de sa *Légende d'Ulenspiegel*, a été stipulé « comme nécessaire » dans les lettres qui servent de contrat avec son éditeur : « Ce serait une bêtise que de le faire paraître sans la collaboration de Rops (4) ». Le 2 juin 1866, il écrit au ministre une sorte de

(1) Lettre nº 146.
(2) Lettre nº 118.
(3) Lettre sans date.
(4) Note au sujet de l'*Excellente chronycke*.

Digitized by Google

rapport sur ses projets littéraires : *Ulenspiegel* ne paraîtra pas avant le 31 décembre 1867, dit-il, parce qu'il veut « attendre que Rops, en illustrant l'ouvrage..., en fasse un chef-d'œuvre... » Quand le livre parut, ils étaient dix-neuf à l'orner de trente-deux eaux-fortes.

Ces relations ne devaient s'arrêter jamais. En 1858, il va voir Wiertz, qui a lu et qui aime ses *Légendes* (1), et il raconte à Élisa cette visite dont il se souviendra quand il fera de Satan, « qui est orgueil », un « homme beau et nu » (2). Pour publier son voyage en Néerlande, il dut encore s'entourer d'artistes ; sa jeunesse d'impressions est toujours là quand il présente à ses éditeurs parisiens de nouveaux talents, de jeunes amis : « Mellery est enchanté de ce manuscrit, qu'il a lu. Il prétend l'illustrer sur place... et nous donner une série d'illustrations qui seront charmantes et très originales (3). »

Ici, c'est fraternisation et maturité qu'il faut dire. Avec les *Légendes flamandes*, l'écrivain était entré dans ce qu'il était désormais en droit d'appeler son art.

## V

Les *Légendes flamandes* eurent un franc succès. L'*Indépendance belge* avait alors parmi ses collaborateurs littéraires un proscrit français, ancien professeur de la Sorbonne, érudit et spirituel dans ses écrits et ses conférences, Émile Deschanel. Le 29 septembre 1857, il annonce le livre et en fait un si bel éloge qu'il parut à l'éditeur parisien Hetzel, réfugié aussi en Belgique, contenir « les éléments d'une préface » qui permettrait de le présenter au public français. Deschanel revit son article, en retrancha des remarques de linguistique, y ajouta des considérations littéraires, et le livre, ainsi complété, fut remis en librairie. L'illustration aussi en avait été enrichie. Deschanel n'avait annoncé que des eaux fortes d'Adolf Dillens ; la *Revue trimestrielle* du 1er janvier 1858, où Van

(1) Lettre n° 128.
(2) *Légende de Thyl Ulenspiegel*, l. I, ch. 79.
(3) Lettre à M. Templier, 1876. Brouillon.

Digitized by Google

Bemmel en fait un éloge médité, le dit illustré de douze eaux-fortes et nomme les artistes : Dillens, De Groux, Rops, Schampheleer, Roffiaen, Van Imschoot, Van Thoren. C'est l'édition que nous avons tous lue alors (1).

Le feuilleton était enthousiaste. Deschanel préférait le style des *Légendes* à celui des *Contes drôlatiques* de Balzac, félicitait l'auteur de n'avoir pas eu recours, comme lui, « au leurre de l'orthographe surannée », louait sans restriction, une à une, chaque légende et allait jusqu'à dire : « Plusieurs passages sont du Rabelais réussi... L'auteur possède à un très haut degré le don du style... Rabelais ni Montaigne, en leurs meilleurs moments, n'eussent pas mieux dit. J'ajouterai même que ce dernier trait sent quelque peu son Lucrèce et son Homère... »

La préface abordait d'autres points : l'histoire, où l'auteur a montré des connaissances de costume et d'ornement, avec l'intelligence morale des époques; l'invention de types nouveaux, de caractères pris dans le peuple flamand et d'une vie tellement locale que « bien qu'écrites en français, dans une langue pure, maniée habilement, les *Légendes*, traduites en flamand, paraîtraient sans doute être l'œuvre originale ». Enfin, « M. De Coster n'a pas cherché ses modèles hors de chez lui. C'est là un grand bien, un élément de force et de talent, etc. ».

Rien ne répondait mieux aux visées de l'auteur, qui, du premier livre, se voyait compris dans ce qu'il aimait le plus de son art.

(1) Cette seconde mise en vente du livre soulève deux questions de bibliographie. La première édition, avant la préface de Deschanel, est introuvable. En quoi différait-elle de celle qui produisit pour la première fois la préface de Deschanel et dont j'ai pu voir un exemplaire? S'il faut en croire l'en-tête du feuilleton de l'*Indépendance*, la première n'aurait eu que des eaux fortes de Dillens; et, d'un autre côté, De Coster parle à Élisa (L. 118 et 119) d'une préface faite par lui, qu'il a fouillée. J'ai cité ce passage page 216. On comprend qu'il ait supprimé cette préface pour mettre en vedette celle de l'écrivain français. Mais qu'est devenue la sienne? On n'en sait rien On doit supposer aussi qu'il profita de la bonne fortune pour compléter l'illustration, que Van Bemmel déclarait aussitôt composée de douze eaux-fortes, en nommant exactement les artistes, et qui contenait, comme j'ai pu le vérifier, deux dessins pour *les Frères de la Bonne Trogne*, deux pour *Blanche, Claire et Candide*, quatre pour *Halewyn* et quatre pour *Smetse Smee*. (Paris, Michel Lévy, et Bruxelles, Méline et Cans, pp. IV et 252.) Cette édition diffère de celle de 1861, en ce qu'elle n'a aucun en-tête de chapitres.

Digitized by Google

Pour que rien ne manquât à la sensation que, selon Van Bemmel, ce livre devait produire, la *Revue des Deux Mondes* abondait dans le même sens, le 1er août 1858 :

« L'auteur possède éminemment l'intelligence morale du pays et de l'époque où il place ses récits. Il a su, avec un rare bonheur, exprimer la spécialité de son sujet. C'est bien là le moyen âge... Mais c'est de plus le moyen âge flamand. »

Van Bemmel avait dit que De Coster avait « su être original dans cette vieille langue déjà si originale par elle-même » et que, « pour s'assimiler ce style et y avoir ses coudées franches, il fallait plus que de l'intelligence et de l'étude, il fallait un certain instinct de la forme qui n'appartient qu'à l'artiste ». La *Revue des Deux Mondes* dit à son tour :

« Derrière les spécialités de tournure et de style que lui imposait un pareil ouvrage, M. De Coster laisse deviner son propre style, et ce n'est pas à son désavantage. Son livre renferme un sentiment de grâce et de mélancolie qui est évidemment dû à la seule personnalité de l'auteur. »

Dans quel pays, à quelle époque, une œuvre ainsi appréciée n'aurait-elle pas fait la fortune d'un écrivain?

## VI

De Coster n'ignorait pas les difficultés de la carrière, surtout dans les petits pays étouffant sous l'influence d'un grand centre littéraire de même langue :

« Au peintre qui réussit un tableau, d'autres tableaux sont à l'instant commandés, avait-il écrit. Je réussis quelque pièce de vers, quelque morceau de prose, rien ne vient pour cela, et je dois recommencer la même vie de luttes. » (Lettre n° 102.)

Les *Légendes flamandes* eurent une deuxième édition en 1861 [1]. Leur succès avait déjà donné à l'artiste, non pas des

[1] (Bruxelles, ve Parent, et Paris, Michel Lévy, 238 p.). On en trouve deux différentes sortes d'exemplaires : l'un illustré de neuf eaux-fortes, les mêmes, sauf quelques-unes, que dans la première; l'autre sans illustrations et sous un titre général : *Collection de romans nouveaux*. La couverture, illustrée, reproduit le frontispice de la première édition et, au verso, *la Dent de fer*, par Dillens. De Coster en profita pour l'embellir et la corriger. Chaque chapitre y prend un titre en lettres gothiques, et la seconde légende, publiée d'abord d'une pièce, est divisée en dix parties, dont chacune a son en-tête. Le style aussi est revu comme l'auteur s'y entendait.

Digitized by Google

moyens de fortune, mais d'études; non une position, mais des loisirs avec le pain assuré. Deschanel l'avait montré supérieur à Balzac pour le sentiment du vieux langage. On crut l'artiste archéologue. En 1860, il était nommé « employé de la commission royale chargée de la publication des lois anciennes », dont le bureau était annexé aux archives du royaume. C'eût été évidemment se tromper de prendre le romancier pour un historien et le fantaisiste pour un paléographe. Mais nos archives sont aussi une mine de trésors historiques, et il pourrait en tirer parti. Le ministre l'avait bien entendu ainsi, on put le croire. L'artiste ne serait pas sans se rendre utile, mais c'était plutôt une sinécure qu'on lui donnait, dans un milieu où l'on sent, pour ainsi dire, palpiter sous ses doigts la matière de l'histoire.

L'auteur des *Frères de la Bonne Trogne* s'était fait aussi une seconde langue maternelle du vieux français, et il savait « le flamand, dit-il, l'ancien, un peu mieux que le nouveau (1) ». Mais l'art de déchiffrer les paperasses et d'analyser des chartes ne lui allait pas à la cheville : il le traita, dit-on, de son haut. Là encore, après quatre ans de lutte, il donna sa démission (1864). Et quel joyeux deuil il dut porter des archives comme de la banque! Les rêves de mariage aussi avaient été enterrés : il lui restait ses deux duchesses : le Bon Sens qui observe et la Fantaisie qui crée.

Il s'était « employé » aux archives à étudier le XVI^e^ siècle, pour une œuvre d'artiste. En attendant, il avait publié les *Contes brabançons* (1861).

Quand on s'arrête, incertain et troublé, devant la séparation des deux amants, ce livre apparaît comme un effort du poète pour se rattacher à l'avenir par ce qui lui restait de meilleur du passé, en reprenant ce qu'il gardait d'inédit des œuvres qu'il avait esquissées lorsqu'il disait presque chaque jour à Élisa : « Tout ce que je fais est en vue de toi. »

Les *Contes* sont écrits en français moderne. On l'attendait là. Mais en renonçant au vieux langage, il n'avait pas aban-

(1) Lettre à M. le secrétaire de la commission de publication des anciennes lois (1860).

Digitized by Google

donné les qualités qu'il lui devait. Il serait injuste aussi de dire qu'il ne réussit qu'à moderniser son style. Il y a là des fantaisies vives d'allures, où son genre s'applique à la satire; puis deux romans, dont l'un, dans sa dernière partie, l'autre dans son ensemble, contiennent une manière singulièrement persuasive de peindre l'amour chez ses personnages, en dehors des lieux communs, dans une vérité pittoresque. Ces amants-là vivent et s'aiment. On sent à quelle époque de sa vie ces nouvelles ont été conçues et écrites.

« Ces qualités étaient bien à lui sous cette parure d'emprunt. Les voici fraîches, vives, gracieuses, naturelles. Voici la verve, voici l'originalité, voici l'artiste, le fantaisiste, le poète. »

La *Revue trimestrielle* parlait ainsi (1) et j'eus le plaisir de lui voir reproduire l'article dans l'*Uylenspiegel* (2), comme il l'avait fait pour le feuilleton de Deschanel (3).

Ce que la vente de ce livre put lui rapporter, cependant, n'allait pas jusqu'à remplacer ses honoraires d'archiviste. L'écrivain se retrouvait dans la même situation qui lui avait fait écrire à Élisa huit ans auparavant : « J'ai résolu de travailler et de beaucoup travailler, de toutes les manières, afin de refaire notre petite fortune qu'on a bien un peu entamée à cause de moi (4) ». Aussitôt, il s'efforce de se créer des ressources nouvelles. Il a énuméré deux fois (5) les œuvres qu'il pouvait successivement livrer à l'impression. C'est *Jeanne* « un vaudeville en vers » qui parut en 1863, — encore un lambeau de son cœur. — Ce sont : *la Tour de Jef*, qui ne parut que plus tard (6); *les Bohémiens*, publiés dans l'*Uylenspiegel* (7); l'*Histoire d'un menuisier*, qui doit être le *Christus* des *Contes brabançons;* d'autres qui ne paraîtront jamais, car il n'en reste que des fragments, et, avec son pro-

(1) T. XXXI, p. 357.
(2) 4 août 1861.
(3) 1er janvier 1858.
(4) Lettre n° 131.
(5) Lettre au ministre du 2 juin 1866 et note sans date sur l'*Excellente chronyke*.
(6) *Revue de Belgique*, t. VI, p. 81, 1870.
(7) Tiré à part in-12, imprimerie Parent. 16 pages, sans date. Bibliothèque de l'Académie. Non renseigné dans la *Bibliographie nationale*.



Digitized by Google

cédé de retouches, toute édition posthume de légendes semble impossible : « *Mary et Jack*, 200 pages » dit-il(1) ; l'*Histoire d'une abeille* (2), *le Cheval du colonel* (3) ; enfin, il nomme un roman qui devait paraître après *Ulenspiegel : le Voyage de noces*. Les manuscrits seraient prêts à temps ; mais des manuscrits ne s'achètent pas en Belgique ; tout au plus peuvent-ils servir à justifier quelques subsides. Chose assez maigre que les subsides de l'État ; ceux qu'il reçoit sont d'ailleurs absorbés, et au delà, par ses recherches et ses voyages pour sa grande légende. Un cours d'histoire à l'institut Rachez lui est utile et aussi le secrétariat du Dr Moeremans, qui lui est enlevé lors d'un séjour à Paris. Il pense à des conférences, en donne sur ses sujets favoris dans nos diverses villes. Mais les conférences ne sont possibles qu'en hiver, et l'été ramène les mêmes préoccupations (4). De nouveaux projets passent dans l'imagination du poète. C'est une traduction de l'*Excellente Chronycke van Vlanderen*, dans le vieux français qu'il adore. « N'est-ce pas une entreprise utile ?... Quel inconvénient peut-on voir à payer à un traducteur le prix de son travail ? M. le professeur Altmeyer veut bien se charger d'en faire la préface » (5). Ce sont les *légendes de la Campine*, qui seraient « encadrées dans une description des mœurs et usages, si charmants dans cette partie du pays, primitive encore sous plus d'un côté (6). »

Il préfère cela à la position qu'on lui reproche d'avoir quittée, aux archives : « Elle n'était pas tenable et elle était sans avenir (7). » Un jour, devant un cortège de grands dignitaires de la Cour, il avait écrit à Élisa : « Il est beau, il est bon pour l'homme d'être fier et libre, dût-il rester pauvre (8). »

L'avenir pour lui était dans sa grande légende.

(1) Il en reste deux fragments.

(2) Il en reste quelques pages.

(3) Inconnu.

(4) « Mes conférences à Anvers, Gand, Bruges, Ypres, Tournay, Hasselt, etc., m'ont donné quelques ressources cet hiver, mais voici l'été... ». Note sur l'*Excellente Chronycke*.

(5) Note pour le ministre relative à l'*Excellente Chronycke*, 1866.

(6) Copie d'une lettre au ministre, 2 juin 1866.

(7) Note au sujet de l'*Excellente Chronycke*.

(8) Lettre nº 139, 1858.

Digitized by Google

## TROISIÈME PARTIE.

### I

L'*Ulenspiegel* de Ch. De Coster était attendu comme une grande œuvre, avec la franchise des amitiés viriles. Il ne doit plus rien publier que de digne des *Légendes flamandes*, tel est le cri général. Hetzel lui renvoie un roman avec une lettre qu'il conserve en écrivant sur l'enveloppe : « Lettre précieuse ». Le même conseil doit lui avoir été donné pour *le Voyage de noces*, et un ami d'université lui refuse, pour le *Précurseur*, *la Tour de Jef*, qui ne paraîtra qu'après *Ulenspiegel* et après correction (1). Alph. Van Camp justifie son refus.

« Vous êtes resté un temps fort long sans rien offrir au public... Vos amis s'inquiètent, on les rassure par l'annonce d'un volume nouveau, qui vaudra au moins ses aînés. Qu'il ait le même succès, votre réputation est faite... Maintenant, vous m'offrez un manuscrit et vous me dites : Imprimez. Mais réfléchissez que l'importance de cette publication est énorme; elle peut compromettre celle d'*Ulenspiegel*. » (8 novembre 1865.)

De son côté, Rops lui écrivait :

« Je n'ai pas envoyé ton conte, 1° parce que Mérimée enverrait sa *Columba*, qui vaut mieux que *la Tour de Jef*, au *Journal pour tous*, que le *Journal pour tous* refuserait *Columba* et prendrait le dernier roman de M. Stapleaux, ce en quoi M. Stapleaux et le *Journal pour tous* sont dans le vrai. » (Lettre sans date.)

L'œuvre ainsi attendue parut dix ans après les *Légendes flamandes*. Elle suscita des enthousiasmes d'artistes et des objections de critiques.

S'il est un livre où l'auteur ait prodigué toute sa fantaisie, tout son procédé, tout son art, c'est la *Légende de Thyl Ulenspiegel*. Ses amis rédigeaient sous le nom du vaurien flamand un journal comique; lui, sous ce nom, voulut faire « le roman du XVI^e^ siècle », dit-il, le poème historique du génie de la Flandre, peut-on dire.

Il avait déjà mis au pilori du rire la tyrannie d'Espagne, dont la rancune renaissait avec notre histoire, notre poésie et

(1) *Caprice de femme*. *Revue de Belgique*, octobre 1870.

Digitized by Google

notre peinture, et se marquait alors, avec tant de tableaux, de romans et de drames, par le fougueux enseignement d'Altmeyer, un livre de N. Considérant sur la révolution du XVI^e^ siècle, l'édition des œuvres de Marnix, et bientôt la traduction de Motley (1) C'était dans *Smetse Smee*. Les trois démons que le bon forgeron bat comme le ferait Ulenspiegel sont l'inquisiteur Hessels, le duc d'Albe et Philippe II. On a vu qu'il se plaignait à Élisa de son dénouement et se promettait de faire mieux. Voici l'invention qu'il trouva, « toute charmante », selon le mot de Deschanel : Puisqu'il a vendu son âme, Smetse, c'est naturel, attendra aux portes du paradis, que M. Saint-Pierre refuse d'ouvrir. Sa femme, survenant, y est reçue d'emblée et sollicite Christ, qui interroge le pécheur. Qu'a-t-il fait pour racheter sa faute? Trois fois la réponse ne suffit pas à la verve comique. Avoir combattu pour la libre conscience, — avoir été généreux aux pauvres, — avoir toute sa vie besogné avec joie, — c'est bien, ce n'est pas très bien. Enfin le forgeron : « J'ai battu autant que j'ai pu les méchants fantômes de Hessels, du duc d'Albe et de Philippe deuxième, roi d'Espagne. » « Ah! c'est différent! Smetse, dit Monseigneur Jésus, ceci est très bien. Je te baille la permission d'entrer en mon paradis. »

*Ulenspiegel* est l'épopée de cette rancune populaire (2), qui s'y satisfait en des inventions « merveilleuses et divertissantes » et en des scènes largement historiques. Jamais l'auteur n'apporta autant de soin dans la composition d'une œuvre. Maître de la seule langue qui y convînt, il mit dix années à se rendre maître de son sujet, en se familiarisant à la fois avec le XVI^e^ siècle et avec l'esprit des Flandres, — revenant sans cesse des lectures de vieilles chroniques aux voyages dans les pays où s'est joué le drame des Gueux ; faisant siennes les tabagies flamandes et les auberges zélandaises, autant que les chro-

(1) Considérant date de 1851, Marnix de 1857, et Motley paraîtra en 1859.

(2) La *Revue des Deux Mondes* avait dit : « Le souvenir de la tyrannie espagnole, la haine des Flamands contre Philippe II, y sont développés avec la force et la profondeur que leur donne l'expression populaire dans son apparente naïveté. Il y a dans ce récit comme une inspiration de Marnix de Sainte-Aldegonde. »

Digitized by Google

niques de Van Meteren, lues jusqu'à dix fois, comme Jansénius avait fait pour saint Augustin ; complétant l'ancien petit recueil de fabliaux qui porte le nom d'Uylenspiegel avec les feuilles peinturlurées représentant les aventures de *Lamme Goedzak* (1) : la Bibliothèque bleue avec les imageries d'enfant ; consultant les musées et les bibliothèques, les cabarets de villages et les foires des Pays d'en bas, et arrivant à vivre à la fois en plein XVI^e^ siècle et en plein « cœur de Flandre ».

Deschanel l'avait mis en garde contre les dangers du pastiche. De Coster avait prétendu parler, pour son compte, une langue à lui. Rien ne le dissuadera de s'en servir encore pour son épopée en prose ; mais il l'épure autant qu'il peut et n'entend pas qu'elle sente d'autre terroir que le sien.

La langue française du XVI^e^ siècle et du commencement du XVII^e^, dit-il dans une conférence manuscrite, était une riche palette où abondaient les termes populaires, rudes, grossiers parfois, mais vigoureux, pleins, sonores, *et rendant bien en langage la pensée de l'artiste*. Le peuple y tenait la première place, avec son rire caustique, sournois, profond, avec ses dictons et ses proverbes, qui pour la plupart étaient autant de vérités. Il y avait place, dans cette langue, et pour les nobles pensées et pour le noble langage, et pour les sentiments naïfs et pour les sentiments délicats, comme pour la rudesse de certaines situations de la vie. Pleine d'inversions charmantes, cette langue superbe se prêtait à la traduction presque littérale de toutes les langues... (2).

Ceci est dit en général, car il fait une conférence historique. Quand il s'agira de lui, il sera plus net :

Il semble même que cette langue du XVI^e^ siècle, *très rajeunie*,... soit la seule qu'il ait trouvée pour peindre exactement ce qu'il sent. Cette langue lui appartient en propre. Il a beaucoup étudié les vieux auteurs et les peintres aussi — toujours l'union des deux arts, — mais il les a digérés, faits siens. De là ce vocabulaire riche d'expressions, ces scènes comiques où l'on retrouve le rire et le débraillé de Jean Steen, ces scènes héroïques menées avec la fougue de Rubens, ces sabbats vertigineux à force de sève, qui ne rappellent rien ni personne... (3).

C'est de lui-même qu'il parle ainsi avec la confiance de son

(1) Cette feuille d'images, grossières et coloriées, est composée de vingt sujets, ayant chacun une devise de deux vers, en flamand et en français, qui racontent l'histoire d'un mari réduit au rôle de servante de sa femme. Elle est intitulée : *Lamme Goedzak — Le Bon Guillaume.*

(2) *Époque moderne. — L'aube dans la Renaissance.* — DU VIEUX LANGAGE FRANÇAIS. (Pages détachées, fol. 80-83.)

(3) *La Légende d'Uylenspiegel*. Étude manuscrite, fol. 5.

Digitized by Google

droit, et autorisé par la presse de son pays et de la France (1).

De Coster ne voulut pas abandonner cette bonne palette d'artiste. Il déploya ses couleurs dans toute son originalité pleine de contrastes : la brusquerie et la délicatesse, les grosses gaîtés aux yeux ahuris et le rire « glacé de mélancolie »; les bonhomies heurtées et les duretés de manière ou de style, en rapport avec « la rudesse de certaines situations de la vie », puis des naïvetés d'idée, des éclosions de sentiment, de ces belles façons de bien dire toute chose, qu'admirait Montaigne, et de ces grâces de tristesse délicate que De Coster adorait dans l'amour et dans l'art.

Tout ce que le procédé direct de longue cohabitation avec son sujet pouvait lui donner se trouve dans *Thyl Ulenspiegel*. C'est bien la forte langue, variée, aux brusqueries en relief et aux grâces délicates, qu'il a décrite. Ce sont bien les mœurs de la vieille Flandre, en des types terribles, grotesques ou charmants; ses violences et ses jovialités, ses batailles et ses ripailles, ses hommes et ses bourreaux, ses vierges et ses filles folles, son esprit et son cœur.

Le premier livre, composé d'une série d'épisodes variés où se dessinent parallèlement les deux principales figures du drame : Ulenspiegel et Philippe II, l'esprit de la Flandre et son bourreau, forme un drame complet qui court au but en suivant une large voie d'intérêt. Le sujet s'y pose nettement. Le trivial héros se livre à ses farces jusqu'à ce que son père soit brûlé par l'Inquisition et sa mère torturée : trempe terrible d'un vaurien! Alors il passe aux Gueux. « Les cendres de mon père battent sur mon cœur! »

L'idée est simple, elle sert à placer naturellement en plein XVI^e^ siècle le protagoniste des fabliaux du XIII^e^, et donne à l'œuvre l'unité grandiose.

Les quatre livres suivants rendent les tiraillements, le sac-

(1) Ce sentiment d'une littérature belge éprise d'art flamand a fait que M. Busken-Huet, le trouvant à un moindre degré ailleurs, dans nos deux langues, a intitulé un livre : *la Terre de Rubens*. Il y avait négligé l'auteur d'*Ulenspiegel*, je le lui ai reproché. Il lut aussitôt ce livre et m'écrivit : « Les Hollandais ni les Flamands ne possèdent aucun ouvrage sur le XVI^e^ siècle dans les Flandres qui puisse soutenir la comparaison avec l'œuvre principale de De Coster ».

Digitized by Google

cadé, le débraillé à la Jean Steen d'une révolution populaire et des allures d'un espion qui la sert. L'auteur y prodigue la peinture de ces mœurs qu'il a étudiées jusqu'à l'identification. Les escarmouches et les reconnaissances de Thyl et de Lamme, recrutant des soldats, déjouant des complots, fondant des balles, portant des messages, des mots d'ordre, mettant à mort des traîtres, protégeant l'impression des bibles et la fuite des suspects, y alternent avec des scènes de mangeailles pantagruéliques, d'étourdissantes buveries, de « joyeusetez » charmantes, qui sont parfois peu chastes. L'écueil du sujet était là ; l'auteur, qui avait perdu son amie et qui n'adressait pas encore ses lettres d'amour à la villa d'une belle Flamande, semble s'y jeter à corps perdu. On le lui a reproché. Mais que de scènes d'une rare délicatesse de sentiment, d'une pudeur exquise, d'une mélancolie touchante rétablissent l'équilibre et maintiennent l'harmonie d'une œuvre de pure beauté artistique!

Ce qu'il faut admirer sans réserve dans cette richesse d'ensemble, c'est l'intarissable variété. De tous les éléments du sujet, il n'en est pas un dont il ne tire une série d'épisodes qui se renouvellent sans se ressembler. Voyez l'histoire : après les scènes d'enfance de Philippe II, pour l'abdication de Charles-Quint, c'est une vision de Nele ; pour l'entrevue de Termonde, c'est Thyl aux écoutes dans une cheminée ; ailleurs, ce seront des lettres royales du fils et du père ; et voici des formes nouvelles : un grand acte des États-Généraux prononçant la déchéance de Philippe II, une chanson pour le départ du duc de Sang : « Vive le Gueux ! », une ballade sur la déconfiture du duc d'Anjou ; et pour mettre en cause la défection des Malcontents, la chanson des Traîtres.

La torture devait rester presque en permanence dans ce livre comme dans l'époque : chaque fois elle revient sous d'autres aspects. Les luttes, sur terre ou sur eau, à l'affût dans les fourrés ou à patins sur la glace, donnent lieu, à leur tour, à des scènes où l'imagination ne se lasse point, et c'est aussi sur tous les modes que la fantaisie de l'auteur se fait des amours un jeu ou un charme, une farce, une émotion ou une rêverie. Et toujours, dominant tout, l'art de peindre des types, tracer

Digitized by Google

des caractères, mettre l'âme en une parole, montrer du bon sens, prodiguer de la verve, dans une incessante floraison de style.

Parmi ces épisodes, plusieurs forment un tout qui traverse l'œuvre, faisant corps avec elle et se dénouant à la fin. Le dénonciateur Claes, devenu assassin, sous le manteau de superstition d'un temps qui croit aux loups-garous, est pris au piège par Ulenspiegel et livré à la justice. Le gentilhomme qui joue au sorcier et séduit la mère de Nele pour lui voler son argent, puis celui que Thyl et sa mère ont sauvé au prix de la torture, est déjoué, dénoncé, exécuté. L'histoire, si discrètement conduite, où prennent part Lamme Goedzak, sa femme et un moine, s'achève dans un rire et des baisers. Le doux niais qui, enfant, se laisse battre par sa sœur, de crainte, en se défendant, de lui faire du mal, et qui, marié, fait son ménage pour que sa femme ne gâte pas ses jolies mains; le bon Lamme qui cherche sa femme sans cesse, et, ne pouvant se consoler de son départ qu'en mangeant, mange toujours; Lamme le fidèle, qui ne pèche que par bonté de cœur, et qui a tous les courages; Lamme, le pacifique, dont le tir est si juste et si ferme contre les traîtres, mais qui préfère tout de même tuer des poulets, et finit par être solennellement élu cuisinier en chef du navire dont son ami devient le capitaine, est, à côté d'Ulenspiegel, un type à la fois de même nature et de caractère si différent, qu'il semble que l'auteur, n'espérant pas mettre en un personnage unique toutes les bontés et toutes les folies de l'homme, se soit dédoublé pour compléter la causticité par la simplicité et sauver le grotesque par la douceur, en épanchant toute sa verve d'esprit et de cœur.

Un mari pareil, on peut le quitter, au premier caprice de pudeur, après un sermon fanatique; mais on ne cesse de l'aimer; aussi voit-on la belle Calleken, si différente de Nele, jouant cache-cache, passer et repasser dans la vie de Lamme, comme un souffle de parfum dans l'air ou un masque dans la cohue. Toujours elle lui échappe, jusqu'à ce qu'ils se retrouvent en face du violent moine dont la prédication a effarouché cette petite conscience de chatte et que Lamme, qui ne sait rien, tient

Digitized by Google

prisonnier, et, en bon gueux, s'amuse à engraisser en cage « comme pourceau ». Ayant tout appris et la retrouvant pure, il ne se venge qu'en l'engraissant de plus belle : « Et il mourut prieur de son couvent ».

Ce frère d'Ulenspiegel, qui arrive souvent au burlesque, atteint aussi à l'émotion. Quand il est las de guerre et que son ami lui répond : « Laisse-moi lutter seul », son cœur déborde :

« Seul ! tu ne me laisseras point seul ! Ce serait une insigne cruauté ! Avoir perdu ma femme et perdre encore mon ami ! Cela ne se peut. Je ne geindrai plus, je te le promets. Et, puisqu'il le faut, — et il leva la tête fièrement. — j'irai sous la pluie des balles, oui ! Et au milieu des épées, oui ! en face de ces vilains soudards qui boivent le sang comme des loups. Et si un jour je tombe à tes pieds saignant et frappé à mort, enterre-moi, et, si tu vois ma femme, dis-lui que je mourus pour n'avoir pas su vivre sans être aimé de quelqu'un au monde... »

Et Lamme pleura. Et *Ulenspiegel* fut attendri en voyant ce doux courage.

On conçoit quelle sûreté et quelle prestesse de main il a fallu pour mener de pair deux figures pareilles, et comme deux Panurge, tout le long du livre. Les préférences de l'inspiration vont à Thyl, sans doute, mais l'amour de l'auteur semble partagé entre les deux amis, sauf à réserver au fils vengeur de Claes, au chef de Gueux, à l'amant de Nele, les hauts côtés de ce génie comique. Alors, l'auteur se surpasse : le banal farceur des fabliaux, passé dans la vieille légende et plus d'une fois imité au XVI^e^ siècle en spirituels poèmes latins sans grande portée, se transfigure sous le feu du patriotisme. Tout ce qu'il a mis de verve à le poétiser, à lui donner l'esprit d'àpropos et le sang froid d'action, les hardiesses d'entreprise et la philosophie de la vie, comme aussi l'entrain, la gaité, la bonhomie et le charme dans les amours, est d'une abondance qui résiste à l'analyse. Jamais il n'eut tant de douce grâce que dans ses petites scènes de bouderie ou d'expansion, de rêverie ou de tendresse avec Nele. Thyl aussi fait une fin ; son mariage termine le roman. Il a bravé le terrible Lamark, qui, malgré une capitulation, fait pendre des moines ; l'exécution commise, il le brave du haut du gibet où il va les suivre pour avoir insulté son amiral. La corde au cou, il répète encore : « Parole de soldat, parole d'or ! » C'en était fait, lorsqu'une fillette en robe blanche s'élance au pied de l'échelle et réclame le condamné

Digitized by Google

pour mari, d'après un usage du temps. C'est Nele, qui devient le fifre du bateau, et rien n'est plus délicat que la petite scène d'amour, au réveil, du fier gueux et de sa mignonne compagne :

« Et le soleil du matin les trouva l'un près de l'autre dans leur lit d'épousailles.

Et Nele reposait sa tête sur l'épaule d'Ulenspiegel. Et quand elle s'éveilla au soleil, il dit :

« Frais visage et doux cœur. Nous serons les vengeurs de Flandre. »

Elle, le baisant sur la bouche :

« Tête folle et bras fort, dit-elle, Dieu bénira le fifre et l'épée.

— Je te ferai un costume de soudard.

— Tout de suite? dit-elle.

— Tout de suite, répondit Ulenspiegel; mais qui dit qu'au matin les fraises sont bonnes? Ta bouche est bien meilleure. »

Cette imagination d'un si profond sentiment humain ne s'exerce pas seulement sur les choses de la terre. Jamais elle ne s'est tant prodiguée, élevée aussi haut que dans les scènes de magie, assez semblables aux effets du baume de vision dont se servaient les prétendus sorciers. Ces poétiques sabbats traversent l'œuvre, à leur tour, comme des fils d'or rehaussant un ample tissu. L'auteur y place son drame dans les splendeurs de la nature, comme sur un nouvel Olympe. Un épisode les prépare, c'est le jugement d'outre-tombe de l'empereur Charles-Quint et du charbonnier Claes. Là, Satan fait une apparition, en présence de Marie, et, parlant à Christ :

Je suis ton esclave jusqu'à ce que je sois ton maître.

— Satan, dit Marie, un jour viendra où il n'y aura plus d'esclaves ni de maîtres, et où Christ qui est amour, Satan qui est orgueil, voudront dire : Force et courage.

— Femme, tu es bonne et belle, dit Satan.

Alors, quand le juge divin a condamné l'empereur, Christ dit à Satan :

« Et quand, au bout de trois cents ans, il aura ainsi épuisé toutes les souffrances, toutes les misères, tu en feras un homme libre, et si en cet état il est bon comme fut Claes, tu donneras à son corps, dans un coin de terre ombreux à midi, visité du soleil le matin, sous un bel arbre vert, couvert d'un frais gazon, le repos éternel. Et ses amis viendront sur sa tombe verser leurs larmes amères et semer les violettes, fleurs du souvenir. »

Les trois cents ans étaient expirés quand l'auteur écrivait,

Digitized by Google

ce qui fait passer une douceur d'apaisement sur la justice céleste.

Les Pâques de la sève, qui terminent le premier livre et ouvrent l'énigme des sept, sont une féerie « ivre de soleil », « une des meilleures créations du livre », dira-t-il lui-même. Toutes les puissances de l'univers y célèbrent le renouveau. Au milieu des prodigieux épanouissements de la sève, l'insecte — il dit : le pou humain — se sent si petit que Nele tremble devant le roi Printemps; mais Thyl reprend sa virile assurance, affirme son but :

« Les cendres battent sur mon cœur. Altesse divine, la mort va fauchant, par la terre de Flandre, au nom du pape, les plus forts hommes, les femmes les plus mignonnes; ses privilèges sont brisés, ses chartes anéanties, la famine la ronge, ses tisserands et drapiers l'abandonnent pour aller chez l'étranger chercher le libre travail. Elle mourra tantôt, si on ne lui vient en aide. Altesse, je ne suis qu'un pauvre petit bonhomme venu au monde comme un chacun, ayant vécu comme je le pouvais, imparfait, borné, ignorant, pas vertueux, point chaste ni digne d'aucune grâce humaine ni divine. Mais Sœtkin mourut des suites de la torture et de son chagrin, mais Claes brûla dans un terrible feu et je voulus les venger et le fis une fois; je voulus aussi voir plus heureux ce pauvre sol où sont semés ses os, et demandai à Dieu la mort des persécuteurs, mais il ne m'écouta point. De plaintes las, je vous évoquai par la puissance du charme de Katheline, et nous venons, moi et ma tremblante compagne, à vos pieds, demander, Altesse divine, de sauver cette pauvre terre. »

La réponse est une énigme — on eût dit jadis un oracle — dont l'auteur préparera l'explication par d'habiles rappels et qui amènera, à la fin, lorsque après leur mariage, Thyl et Nele recourront encore au charme, la proclamation du devoir, unique moyen de pacifier les hommes.

Ils ont entendu d'abord les plaintes des feux follets, à voix d'hommes, de femmes, d'enfants :

« Orgueil, père d'ambition, Colère, source de cruauté, vous nous tuâtes sur les champs de bataille, dans les prisons et les supplices, pour garder vos sceptres et vos couronnes! Envie, tu détruisis en leur germe bien de nobles et d'utiles pensées; nous sommes les âmes des inventeurs persécutés. Avarice, tu changeas en or le sang du pauvre populaire; nous sommes les esprits de tes victimes. Luxure, compagne et sœur de Meurtre, qui enfantas Néron, Messaline et Philippe, roi d'Espagne, tu achètes la vertu et payes la corruption; nous sommes les âmes des morts. Paresse et Gourmandise, vous salissez le monde, il faut vous en balayer; nous sommes les âmes des morts. »

La dernière vision maintenant pourra s'ouvrir. Les sept y

Digitized by Google

proclament eux-mêmes leur transfiguration : « Je me nommais Orgueil, je m'appelle Fierté noble, etc. » Toutes les passions humaines, tournées en vices, deviendront des vertus; voilà le secret des progrès de l'homme; et pour la Flandre, ce sera d'abord par l'union des provinces du Nord et du Couchant : « alliance de conseil et d'action, de mort et de sang, s'il le fallait ».

L'auteur, qui sait l'histoire, et comment le traité de la Barrière et la fermeture de l'Escaut ont séparé les deux peuples frères, rendus ennemis par la politique, termine l'oracle par une restriction qui résume deux siècles de luttes et de misères :

« N'était l'Escaut,
Pauvret, n'était l'Escaut ! »

Nele, au début de cette dernière partie, a parlé de clémence : « N'injurie point les âmes, fussent-elles des âmes de bourreaux ». Thyl, à la fin, reste troublé de mélancolie devant la loi de l'histoire : « Las, dit Ulenspiegel, telle est donc notre vie tourmentée : Larmes d'hommes et rire du Destin. »

Il ne lui reste plus qu'à paraître mort pour être enterré vif, sortir de la tombe et proclamer que l'esprit de la Flandre est immortel comme son cœur.

Tout se dénoue ainsi, sauf le sujet politique, pour lequel on a regretté de ne pas retrouver, aux derniers livres, la puissante gradation d'unité du premier. Mais les destinées humaines se prêtent-elles tant à ces formes accusées d'un dénouement de théâtre? Ne ressemblent-elles pas plutôt aux grands fleuves, qui, après un large cours à travers villes et royaumes, se perdent dans le sable?

Sa manière d'interpréter l'histoire, si vive pour les scènes populaires, a soulevé, avec des éloges mérités, une objection relative aux portraits des deux souverains. Lui-même avoue avoir « un peu chargé la physionomie de Philippe II (1) ». A force de vivre dans le XVI^e^ siècle, il en était arrivé à ne voir, avec les yeux des pamphlétaires du temps, dans Charles-Quint « qu'un goinfre » et dans son fils « qu'un boule-dogue hypocrite, *Linkeroog*, disent les Flamands (2) ».

(1) Lettre manuscrite à M. Camille Picqué.
(2) *Ibid.*

Digitized by Google

N'insistons pas trop pourtant, car le poète met en scène l'époque, peinte par elle-même, comme le font les épopées primitives, et cette manière est incontestablement supérieure à toutes les autres pour le roman historique. Ce livre paraît encore, en Belgique, « résumer toutes les énergies et toutes les tendresses de la patrie flamande (1). » Caroline Gravière, en s'accusant de ne pas l'avoir lu plus tôt, a dit : « Quoiqu'il soit écrit en français, en le lisant, on se trouve en pleine Flandre. » Sauf des objections que l'auteur eût levées en quelques mois de travail pour une édition nouvelle, — depuis le *Reinart de Vos* et Jordaens, Froissart et Rubens, Teniers et Marnix, aucune page d'écrivain ou d'artiste n'a paru plus palpitante du génie de la Flandre.

Un an après sa mort, ayant à présenter un tableau général de notre littérature, je pus me féliciter de pouvoir clore le chapitre relatif au roman historique « par une grande œuvre » et « m'arrêter à un véritable artiste », et j'avais dit :

« Le vrai caractère du talent étant de marquer un progrès, un autre progrès est à constater ici. Avant les romanciers coloristes, la Belgique semblait n'avoir qu'un caractère assez terre à terre. On s'amusait bien de ses mœurs de cabaret et de ses nombreux repas, mais on vantait surtout son bon sens. Ici, l'on commence à s'apercevoir que ce pays, dont la peinture répond à autre chose qu'à ce juste milieu bourgeois et a donné tant de splendeur aux chairs nues, tant de mouvement dramatique à l'histoire et d'entrain aux gaîtés populaires, pourrait bien être fait pour les brillantes colorations du style et les aspirations puissantes de la démocratie (2). »

Il est bon enfin de rappeler que ce roman historique, d'ordre éminemment artistique, a été conçu, étudié, exécuté avant qu'il fût question de la *Salammbô* de Gustave Flaubert. Karski, pour peindre l'auteur d'un mot, écrivait : « Bien rugi, Flamand ! »

(*La fin prochainement.*) CH. POTVIN.

(1) CAMILLE LEMONNIER, discours sur sa tombe.
(2) *Histoire des lettres en Belgique.*

---

*Erratum.* — Dans le précédent article, page 158, note 4, au lieu de Émile Greyson, il faut lire : F. Coveliers.

Digitized by Google

# DU CANAL A LA FORÊT[1]

## XIX

L'histoire n'a jamais dit comment Rosine avait opéré son voyage et si elle avait religieusement observé la règle qu'elle s'était tracée de ne l'accomplir que seule, seule avec elle-même. Arrivée à la villa de Maurard, elle entra comme un coup de vent, avec ce bruit de jupes froissées qui ressemble à un bruissement de cascade, et avant que les parents eussent pu se rendre compte de son arrivée, elle était dans leurs bras, passant du père à la mère, leur prodiguant des tendresses sans fin, ne leur laissant ni le temps ni la liberté d'interroger, de comprendre.

« Un malentendu, s'écria Rosine, prenant la première la parole pour conserver la direction et le tour de l'entretien, un malentendu. Ce M. Duson, un drôle, devait s'adresser au banquier Freed, à qui les ordres étaient donnés. Aubin n'était pour rien dans cette dette ; une simple complaisance, une signature prêtée, une imprudence, je le veux bien, mais qui heureusement n'aura pas de suite. Tout est donc terminé... Vous le connaissez depuis longtemps, ce M. Duson, qui se dit, je pense, votre confrère ou collègue ?...

— Confrère est déjà beaucoup... Je l'ai vu pour la première fois le jour où il est venu me montrer ces traites.

— Oh ! alors, fit remarquer Rosine, avec un joli rire qui l'embellissait, je n'ai rien à retirer de mon appréciation : ce

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juin 1893.

Digitized by Google

n'est pas seulement un sot, c'est un insolent. Oser invoquer une confraternité littéraire auprès de vous, cher père vénéré, qui êtes un maître dont le plus grand pays littéraire du monde s'honore, est d'une impudence insigne.

Chère maman, vous êtes ravissante de bonne mine... Si vous saviez comme nous parlons de vous, Aubin et moi! Nous ne sommes pas prodigues de visites, — c'est un tort, je le sais; mais nous vous chérissons bien! Une fois qu'Aubin tient un des souvenirs de sa jeunesse, quand il peut m'entretenir de vous, de son père, il ne tarit plus. Il nous a été donné de passer ainsi de délicieuses soirées, lui, parlant avec un respect religieux qui m'allait au cœur, moi, l'écoutant, recueillie et émue. »

Ces flatteries étaient dites d'une bouche qu'on regardait articuler les mots, tant ils coulaient avec aisance de deux lèvres fraîches et suggestives.

Moins que Maurard, la mère en était dupe pourtant. Elle n'était point accessible à ces cajoleries féminines. Seulement elle taisait ses impressions, et quand Rosine prit congé d'eux, accompagnée par la mère et par son mari jusqu'au haut du village, limite au delà de laquelle, par politesse et déférence, elle ne voulut à aucun prix qu'ils allassent, les mêmes protestations recommencèrent.

« Bonne fille, déclara Maurard, satisfait.

— Oui », hocha simplement de la tête Mme Maurard.

Mais la paix n'en était pas moins entrée dans ces âmes attristées la veille.

L'histoire, plus indiscrète sur certains détails du départ, laisserait supposer qu'une voiture fermée, attelée de deux bons chevaux, attendait Rosine un peu au delà du village, là où les maisons sont plus clairsemées, où des deux côtés de la route les jardins et les champs s'espacent, et où la chaussée blanche qui court vers la forêt, au loin, y pénètre et y disparaît.

Rosine serait montée dans le véhicule; une main gantée, trop épaisse et trop grande pour être une main de femme, l'aurait

Digitized by Google

attirée, fermant ensuite la portière. Le cocher, discret comme un cocher de bonne maison, aurait en ce moment habilement enlevé ses chevaux d'un coup de fouet, et les pavés auraient retenti, sous les roues qui les brûlaient, d'un bruit clair, allant s'éteignant à mesure que l'équipage fuyait et devenait de moins en moins distinct, jusqu'à ce qu'il fût absorbé par la haute futaie immobile.

Temps exquis pour rouler, mollement entraîné par deux coureurs de race, sous les ombrages épais : depuis longtemps l'été était venu avec des sérénités et des chaleurs moites qui mouillent les tempes et changent en fatigue tout mouvement.

Au canal, Jeanne avait beau ouvrir ses fenêtres et demander à l'air quelque fraîcheur, l'air restait lourd jour et nuit. Valentin, déjà peu facile d'ordinaire, l'était moins encore par cette température énervante; il s'appuyait aux genoux de sa mère si elle était assise, s'accrochait à ses jupons si elle était levée et marchait : il était las et lassait.

L'eau du canal se ridait comme une face malade ou vieillotte. Le soleil, échauffant le pavé, en soulevait une vapeur fluide qui s'élevait, lente; un rien et quelque chose qu'on ne pourrait définir. Les façades, dans l'ombre, réverbéraient les scintillements clairs de l'onde, dansant monotones comme des sylphes attristés. Plus engourdis que jamais, les bateliers et les bateaux, ceux-ci dans leur glissement, ceux-là dans leur travail.

La lumière tombant de haut, incandescente, ajoutait à la mélancolie de ce milieu, de ces deux berges de pierre, parallèles, s'allongeant sans fin; de ces rangées de maisons et de magasins derrière les vitres malpropres desquels se devinaient des choses s'effrittant en atomes.

Jeanne, plus que jamais, aspirait, pour elle et pour Valentin, à retourner aux grands bois. Mais Blaise y consentirait-il? Lorsque lui-même, brusquement, souleva la question : « Ne comptait-elle point aller à Tervueren ?

— Je n'osais pas vous le demander.

Digitized by Google

— Toujours les mêmes enfantillages... Ne croirait-on pas que je vous brutalise? »

Il ne savait donc pas?

Jeanne, aussitôt intimidée, se tut, déjà toute disposée au sacrifice. Elle avait ce genre de courage, la pauvre enfant, de se soumettre aux ennuis sans murmurer, puisqu'ils étaient inévitables.

« Vous êtes allée chez votre mère l'année dernière à pareille époque. Quels motifs s'opposeraient à ce que vous y retourniez?

— Aucun.

— Si vous restez ici par ces chaleurs, votre santé et celle de l'enfant s'en ressentiront. Je veux d'ailleurs que Valentin aille à la campagne pendant quelques semaines. Il en a besoin : sa constitution se débilite. Vous ne voyez pas cela, vous. Donc, vous partirez dans deux jours. Prenez vos dispositions en conséquence. »

Jeanne aimait mieux cela. On lui ordonnait ce qu'elle redoutait de solliciter.

Et Blaise tourna sur les talons, convaincu qu'il venait de faire preuve d'une bienveillance dont sa femme lui saurait gré, convaincu aussi qu'il avait été touchant de sollicitude et d'attention. D'ailleurs, lui-même, retenu au siège de son négoce, où sa présence était chaque jour réclamée, trouverait, Jeanne et Valentin partis, des heures libres. Il se sentait sollicité par un besoin de renouveau ; il ouvrait les narines à des senteurs champêtres; il rêvait de dîners en plein air, sous les tonnelles, avec des amis; rentrant le soir à la lueur des étoiles et aux premières fraîcheurs de la nuit, oublieux des soucis et des tracas du jour.

Quand Jeanne débarqua à Tervueren, tous étaient là à l'attendre : Maurard, sa femme, deux domestiques, vieux serviteurs qui étaient presque de la famille, et Gabriel Eusèbe, pâle d'émotion, tremblant d'aise, le cerveau atrophié tout à coup, comme vide... Dans son trouble, il allait oublier de serrer



Digitized by Google

la main à Jeanne quand il ne venait que pour cela. Il se fit officieux, aida à charger les bagages, et causa un désarroi par ses maladresses.

On voulut qu'il montât en voiture. Il n'y a pas de place, prétendit-il. On se serrerait. Instances vaines. Et la voiture n'était pas éloignée de dix mètres qu'il regrettait son refus. Il se savait ridicule, enfantin; il s'en voulait à lui-même, et, néanmoins, n'aurait pu faire autrement.

Valentin aussi l'avait reconnu et eût aimé qu'Eusèbe fût venu s'asseoir auprès de lui. Ce serait pour plus tard. Et longtemps le béquillard, tout courant, se guida sur une petite aigrette qu'il ne quittait pas des yeux et qui, de loin, surgissait au-dessus de la capote de la voiture : l'aigrette du chapeau de Jeanne.

Quand il atteignit la demeure de Maurard, Dieu! s'il avait chaud! C'est son amie d'enfance qui s'en aperçut la première et qui lui essuya le front. Oh! ce mouchoir qui caressait ses tempes! Cette petite main dont le toucher furtif lui causait des titillations et le pénétrait jusqu'aux moelles! C'est vrai, pourtant, qu'ils étaient amis...

Maman Maurard — qu'avait-elle besoin, la chère femme; d'en faire la remarque? — le vanta sur sa mise exceptionnellement soignée. Jamais Eusèbe n'avait apporté autant de coquetterie dans la manière de se vêtir et de lisser ses cheveux.

Cette fois, le séjour à la campagne de Valentin et de sa mère fut exempt des petites contrariétés dont il avait été marqué au début de l'année. Jeanne était tout autre. Si Blaise l'avait rencontrée, il lui aurait trouvé l'œil vif et éveillé, mettant dans sa physionomie des lueurs inconnues. De sa chevelure dorée, jaillissaient ses oreilles teintes de carmin; le sang circulait libre, empourprant ses joues. Sous l'action du hâle, sa peau brunissait; elle était saine et vaillante maintenant, elle, naguère encore affaissée et molle, sans énergie.

Elle avait recommencé ses promenades. Gabriel, malgré sa démarche claudicante, l'entraînait courageusement, sans connaître la fatigue qu'il n'éprouvait plus.

Digitized by Google

Un jour, ils marchaient à l'aventure, se plaisant à entendre leur voix rendue plus douce dans la sonorité de la forêt. Ils avaient traversé une épaisse plantation de sapins, à l'âcre odeur de résine; le sol était rugueux, le roc affleurait, longtemps ils avaient peiné à gravir une côte escarpée. Ils arrivaient en haut essoufflés. Où se reposer? Au bord d'une route large, bien battue, bien entretenue, sur laquelle ils venaient de déboucher en pleine lumière. Ils ne devaient pas s'être trop éloignés de maman Maurard et de Valentin, qu'ils étaient persuadés de rejoindre en peu de temps. Une souche pas trop commode leur servit de siège. Eusèbe, pour empêcher Jeanne de tomber, passa charitablement son bras autour de la taille de sa compagne, sans arrière-pensée : bien des fois il avait agi de même; ils étaient enfants alors, il est vrai. Pourtant, à la longue, cette étreinte finit par lui causer des sensations inconnues. Il remarqua combien étaient fines et bien dessinées les oreilles tout empourprées de Jeanne. Il le lui dit; cela ressemblait à un compliment.

Jeanne baissa les yeux, et les oreilles s'empourprèrent davantage. Il remarqua aussi que quelque chose battait sous son bras, contre lui, d'un battement rythmé et régulier, alors que se soulevait la poitrine de la jeune femme, et, tout à coup discret, il ne révéla pas ce phénomène, se contentant de l'observer, pénétré d'une double vie, de la sienne et d'une autre, car il s'était rendu compte du phénomène : c'était un cœur aimé qui retentissait dans le sien.

Ils étaient donc là. A l'une des extrémités de la route; vers la droite, un cabriolet de campagne, dont les roues craquelaient sur le sable, tandis qu'elles s'illuminaient au soleil et semblaient lancer des étincelles, attira leur attention. Gabriel reconnut ce véhicule : c'était le cabriolet du docteur en tournée de malades. Tôt il se dressa, triste de s'arracher à cette étreinte. Mais le cabriolet approchait, et avant qu'il fût venu à l'idée du jeune Eusèbe de retourner prestement dans le bois, le docteur Goobda, de son œil perçant, les avait aperçus. Il fallait rester.

Digitized by Google

Gabriel se dit qu'une fuite eût été l'aveu d'une faute non commise. C'est égal, il comprenait pour la première fois qu'une faute pouvait se commettre.

« Les superbes couleurs, madame Waaspe, cria le docteur, qui arrêta son cheval. Je ne vous demande pas si votre santé est bonne. Mme votre mère?...

— Maman est assise là-bas quelque part avec Valentin; nous nous sommes un peu trop éloignés, je le crains, et nous aurons quelque peine à la retrouver.

— Par où êtes-vous entrés dans le bois? demanda le docteur en se penchant sous la capote de sa voiture et en regardant attentivement Jeanne et aussi Gabriel, subitement interdit.

— C'est Gabriel qui nous a conduits.

— Eh bien, Gabriel, parle... Tu n'auras plus besoin de médecin non plus, toi, si tu continues ton régime », observa-t-il avec un large rire, un rire qui savait bien ne pas devoir se gêner.

Eusèbe balbutiait.

« Est-ce par l'avenue de la Vénerie ou par le Triage que vous êtes entrés dans la forêt ?

— Par la Vénerie, docteur.

— Et où avez-vous laissé Mme Maurard?

— A une centaine de mètres de la lisière, près d'une coupe fraîche, à quelques pas de la combe.

— Vous lui tournez le dos, enfants. Elle n'est pas à plus de deux cents pas de vous. Allons, vous la retrouverez. Et quant à toi, grand blafard, dit-il à Gabriel en lui allongeant un coup de fouet amical, ne t'éreinte pas; tu sais que tu as besoin de ménagements.

— Vous ne rencontrerez pas maman en passant, vous ne verrez pas mon fils?

— Pas aujourd'hui; je me détournerais de ma route et j'ai là, vers Vossem, une pauvre vieille qui a besoin de moi et de ma trousse; un chariot lui a écrasé le pied ce matin. Il faut voir ce que c'est! Adieu! chère... Ma foi, je dirai Jeanne tout court, comme autrefois... »

Digitized by Google

Et les jeunes gens s'en retournèrent dans la direction indiquée. Gabriel avait encore dans le bras et dans le côté la sensation du battement de tout à l'heure. Mais on aurait dit qu'il avait peur maintenant de s'approcher de sa compagne; il marchait à distance et tout absorbé.

Une autre fois, Gabriel voulait porter ses pas un peu plus vers le sud; il y avait là des coins délicieux, avec des pentes gazonnées, de vraies pelouses, sur lesquelles Valentin pourrait prendre ses ébats. On emporterait des provisions. Une fête. Mais les promeneurs n'avaient pas remarqué qu'au fond de l'horizon, dès le matin, s'étaient amassés des brouillards ou des nuages d'un roux foncé, presque noir. Ils se confondaient avec la ligne immense de la forêt qui se développait et qu'ils prolongeaient vers l'une de ses extrémités. Les brouillards semblaient stationnaires; mais au bout de quelque temps, il s'en détacha des nuées voguant avec solennité dans l'azur, d'abord isolées, puis se groupant. Sur les routes et dans les champs, des spirales de poussières s'élevaient et tourbillonnaient, et, dans les hautes branches, quelque chose passait comme un souffle avec des murmures, une inquiétude qui se manifestait.

Lorsque Gabriel s'aperçut de ce changement, il consulta Mme Maurard et Jeanne. C'eût été dommage pourtant que cette journée finît par de la pluie. Cela passerait peut-être. Par précaution, toutefois, il fut convenu qu'on choisirait pour quartier général une petite ferme, perdue dans les terres, près de la lisière; en cas de surprise, on s'y réfugierait et l'on attendrait que le ciel s'éclaircît pour regagner la villa.

Mais le soleil, caché un moment, avait subitement reparu. Tout danger semblait conjuré. Il fallait bien visiter le site décrit d'une façon si attrayante. Courageusement, les deux explorateurs se mirent en route. Eusèbe n'avait rien exagéré. Brusquement, au sortir de la forêt compacte, serrée, noire, une clairière ravinée, capricieuse, un terrain ocreux, coiffé de bruyère, de genêts, de jeunes aunes et de pins minuscules. Un reboisement tout neuf, avec des débauches de tonalités crues ou ardentes,

Digitized by Google

puissantes toujours. Un chemin remontait la pente, tandis qu'un autre s'en allait en lacet vers un monticule aride et pierreux qu'il escaladait; un troisième chemin, plus remué, se précipitait vers un fond mystérieux, avec de hautes herbes, au milieu desquelles des arbres encore fièrement debout, d'autres dénudés, ébranchés ou fendus, comme frappés de la foudre. La clarté était devenue moins vive, les nuages s'agglomeraient. Il en tombait des teintes plombées, et la splendeur du spectacle, cette sauvagerie étrange, y gagnait.

Jeanne et Gabriel avançaient, attirés, voulant découvrir à chaque coude que formait ce sol bousculé, enchevêtré, un spectacle nouveau, et jamais leur attente ne fut trompée. Extasiés et émus, ils regardaient. Une lueur avait jailli, un long et formidable roulement y succéda. Alors les imprudents comprirent qu'il fallait opérer une retraite. Mais le vent vint puiser, pour les lancer en l'air, aveuglants, des paquets de sable. Tout en se garant, en riant de l'aventure, ils se trompèrent de direction. Il fallut rebrousser chemin; la pluie tombait maintenant en gouttes larges s'aplatissant sur la terre avec un bruit sec. Une fois sous la ramée, le temps parut moins menaçant, bien que quelque chose arrivant des profondeurs lointaines bourdonnât sans cesse, et sans cesse augmentât d'intensité. On eût dit une pesée immense sur la forêt : les cimes tournoyaient avec fracas. Gabriel et Jeanne entendirent, se mêlant au bourdonnement assourdissant de tout à l'heure, des torrents creuser les ravins, entraînant les feuilles mortes, arrachant les herbes, dénudant les racines des hêtres tout frémissants, tourmentés. Les éclairs se succédaient rouges, dans une obscurité inquiétante; le tonnerre frappait de grands coups, tout près des deux jeunes gens, qui commençaient à s'apeurer. Jeanne n'avançait plus qu'avec peine, sa gorge se serrait, le cœur lui battait. Elle murmurait navrée : Mon Dieu! mon Dieu! secourez-nous.

Le chemin était devenu impraticable. Gabriel et Jeanne se pressaient l'un contre l'autre, se soutenant, avançant avec peine. A ce moment, une lumière intense, un globe de feu tomba,

Digitized by Google

comme une bombe qui éclate. Des craquements successifs, un arbre s'abat et se brise, fouette les deux jeunes gens de ses débris, les éclabousse et les aveugle.

« Valentin! » s'écrie Jeanne, dont la pensée est tout entière à son fils, et elle s'affaisse anéantie.

Gabriel en vain, voulant la relever, la prenait par le torse et l'attirait à lui, toute décolorée, les lèvres sans souffle, les yeux clos; il l'appelait, la suppliait de revenir à elle. Il alla jusqu'à coller sa bouche à la sienne pour lui insuffler la vie. Alors, ce demi-estropié, ce garçon aux membres grêles, à la poitrine étroite, ce maladif, ramassa avec une force qu'il ne serait jamais soupçonnée ce corps affalé et, entraîné en avant par son fardeau, le porta tout courant, les muscles tendus, le cœur abîmé.

Les grondements s'étaient éloignés; plus de pluie, seulement des égouttements du haut de la ramure devenue immobile. Une éclaircie, un rayon de soleil, un merle qui siffle. Et Jeanne ne revient pas à elle.

Une voix, un appel. Vite, dépêchez-vous; Gabriel va s'affaisser : il est à bout d'efforts. Le paysan, propriétaire de la petite ferme, est là, les évoquant de toutes parts. Il accourt, bientôt après apparaît Mme Maurard; il était temps. En passant des bras de son sauveur aux bras d'un autre, Jeanne soupira. La vie lui revenait. Il ne s'agissait plus que de lui bassiner les tempes, de la ranimer par quelque cordial. Mais Gabriel était là, respirant avec effort, blême, regardant son amie, ses paupières ne battant plus, les yeux ouverts, fixes. Et pas une fibre de sa chair qui ne tressaillit.

Seul, le pauvre Gabriel restait paralysé, incapable d'un mouvement. Il fallut le porter à bras jusque chez lui. Il s'alita, le médecin se montra soucieux à sa vue. Pendant plusieurs jours, Jeanne vint s'informer; un matin, elle le trouva souriant, résigné, avec quelque chose de surhumain dans la physionomie. Elle lui demandait s'il souffrait... Et lui, avec un souffle de voix : « Non, répondait-il, je me sens très bien! »

Digitized by Google

Il se sentait très bien, en effet, comme allégé, quoique son corps le tînt cloué sur sa couche. Il avait conservé littéralement dans ses bras la sensation qu'il avait éprouvée en emportant la jeune femme évanouie, et c'était cette sensation qu'il savourait : l'illusion lui restait qu'elle ne l'avait point quitté. Et à ses lèvres le toucher velouté de la lèvre de Jeanne était encore empreint. Une grande pureté le pénétrait.

Le docteur examinait le malade, un jour que la femme de Blaise était là, accompagnée de sa mère. Il eut un rictus malin, mais, après avoir ausculté Eusèbe et s'être penché sur son lit, il se releva avec une physionomie plus sévère, plus inquiète, les sourcils froncés.

« Du repos, une grande tranquillité lui sont nécessaires, surtout pas de visite. Contentez-vous, dit-il à Jeanne, dont il prit la main et qu'il conduisit à l'écart, contentez-vous, puisque vous vous intéressez à ce brave garçon que vous appelez votre sauveur, de faire demander de ses nouvelles...

— Est-il très malade? demanda Jeanne.

— Oui et non; je n'en sais rien. Il se passe ici une chose qui n'est pas du domaine de la médecine proprement dite. Ce garçon est d'une ténuité, d'une délicatesse de constitution telle que, semblable aux cordes d'une harpe éolienne, le moindre souffle le fait vibrer... Des émotions doucement entretenues, des espérances que rien ne vient détruire, si rien ne vient les réaliser, déjà le troublent; mais alors c'est un chant tranquille, quelque chose d'angélique qui résonne en lui... Il a passé par une rafale subite, les sons ont été graves, les vibrations trop intenses, et il en souffre. »

Jeanne ne comprenait pas et ne s'efforça pas de comprendre. Tout ce qu'elle retenait, c'est que Gabriel était bien mal et qu'il l'était par sa faute à elle peut-être.

Les jours s'écoulaient. Blaise avait fait une apparition chez ses beaux-parents. Il s'était montré raisonnable. La conversation, un moment, avait roulé sur les traites signées par Aubin. Maurard se réjouissait de ce que l'affaire fût terminée, mais

Digitized by Google

Blaise eut un mouvement de tête qui n'était pas rassurant.

« Ce payement intégral et subit me déplaît presque autant que la dette elle-même. Certes, par cela qu'il avait créé celle-ci, il devait compter sur les ressources pour y pourvoir. Mais avec sa fortune personnelle, on ne dispose pas ainsi de cinquante mille francs.

— N'a-t-il pas pu prendre des arrangements?

— Hé! je n'en sais rien. De tels arrangements ne profitent guère qu'au créancier. »

Après une consultation à laquelle Jeanne fut appelée pour la forme, il fut entendu qu'elle reprendrait le chemin de la ville.

Ce singulier Blaise ressentait maintenant à la vue de sa femme, plus affermie dans ses chairs, plus colorée, avec le regard plus vivant, un retour d'affection, un caprice. Il se montra aimable et attentif; la prenant par la taille et l'amenant à lui, il dit à la jeune femme, à la fois étonnée et ravie :

« Tu es à moi; c'est presque un regain du temps déjà loin. Je te veux. Viens! »

A la fois une revendication et une volonté.

Dans ses adieux à Gabriel, toujours alité, elle mit à jour tout son cœur. Avec un léger chevrottement dans la voix, cherchant à rendre encore plus tendre son timide parler :

« Je reviendrai te voir souvent, Gabriel. Promets-moi tous tes efforts et toute ta bonne volonté pour te guérir bien vite... et me faire plaisir! »

Ah! que pour lui faire plaisir il tenterait de choses! Certes qu'il essayerait, certes qu'il n'épargnerait rien pour être bientôt sur pied, mais à la condition que Jeanne aussi tiendrait sa promesse. Et à le voir ranimé, l'œil brillant, il avait l'air de commencer déjà à tenir parole.

## XX

Deux petits cartons satinés, ployés à l'un des angles et déposés à la maison du canal, annonçaient le retour de voyage

Digitized by Google

de « M. le commandant Lionel Flavule et Mme Lionel Flavule », ainsi que de « Mlle A. Flavule ».

Tant mieux pour Jeanne, qui s'était attachée à Antonine, qu'elle aimait par défaut peut-être de pouvoir aimer quelqu'un d'autre. Une lacune à combler dans son besoin d'affection; une sympathie irraisonnée la faisant sortir de son isolement, sans arrière-pensée, sans défiance... Tant mieux aussi pour Blaise, qui, malgré des espérances toujours vivaces et toujours déçues, continuait de s'énamourer et persévérait dans l'idée d'un retour à des sentiments moins rebelles. Un côté de son égoïsme que cette persistance. Tout à lui-même, comment ne finirait-on pas par le comprendre comme il se comprenait?

Les visites, rares d'abord, espacées, recommencèrent. L'habitude triompha des scrupules possibles. Les visites devinrent plus fréquentes; l'intimité se resserra. Un jour, Jeanne et sa rivale ignorée sortirent ensemble. Un autre jour, elles furent saluées au passage par une troupe de cavaliers. Elles n'y avaient pris garde, ne songeant pas qu'elles commettaient une imprudence : ce n'en pouvait être une aux yeux de la mère de Valentin.

Waaspe seul se rendait compte du danger de n'avoir pas rompu à tout prix cette liaison presque monstrueuse. Il en avait une claire vision; mais il croyait avoir le temps de tout réparer et restait dans l'attente d'un événement qui l'y déterminerait, sans atténuation de ce latent désir, flottant et parfois fougueux, dont il était obsédé et qui l'entraînerait à une sottise, malgré sa femme, malgré l'opinion.

Chez Aubin, cependant, loin d'être enrayé, le train de maison s'accentuait chaque jour davantage. La plus en vue, la plus enviée de Bruxelles, Rosine jouissait de ce triomphe et s'en glorifiait. On parlait d'elle dans les cercles d'hommes et encore plus dans les réunions féminines. Chez ceux-là, sa plastique, son port, l'éternelle séduction de ses yeux, trouvaient des admirateurs nombreux; chez celles-ci, ses toilettes, ses succès soulevaient parfois des clameurs d'envie plus nombreuses encore.

Digitized by Google

S'en doutait-elle seulement? Sait-on jamais ces choses-là? D'ailleurs, elle n'en eût eu souci. Elle marchait dans un sillon tout tracé. Elle voyait grand; elle voulait grand. Orgueilleuse et madrée. De toutes parts, on lui rendait hommage; pas un de ses gestes qu'on n'applaudît. Des murmures flatteurs l'accueillaient au passage; on lui faisait cortège. Comment et pourquoi aurait-elle modifié son faste? C'était presque une obligation contractée maintenant ; sous peine de déchoir et de connaître l'humiliation, elle irait jusqu'au bout.

Vainement, Aubin, qui avait fini par voir au fond de l'abime où elle l'entraînait, aurait voulu réagir. La loi de l'inertie; le mouvement donné persisterait. Après avoir activé lui-même cet élan morbide et l'avoir mis au service de sa passion, il se trouvait impuissant à l'arrêter.

L'ameublement de son hôtel, l'acquisition des chevaux et des voitures, il y avait pourvu avec cette largesse insouciante de la jeunesse, qui agit sans calculer et escompte même des miracles.

Nous l'avons vu descendre la pente. Empruntant de l'argent, achetant à crédit, payant d'impudence. Allant plus loin encore peut-être. Rosine connaissait le secret de ce plus loin et elle y puisait le moyen d'affermir sa domination.

Depuis le payement des billets de Duson, des quatre mille francs à Blaise, des trois cents francs au griffon; depuis l'acquisition du fameux bracelet, évalué à soixante mille francs par Rosine, et que le joaillier avait porté à soixante-quinze mille francs dans ses livres, rien n'avait été épargné. Aubin ne se souciait même plus d'annoter ce qu'il acquérait. On lui fournissait encore, c'était l'essentiel. Son crédit semblait même augmenter à mesure qu'augmentait sa dette. Il en était venu lui-même à se glorifier de sa hardiesse, presque un talent.

Mais depuis un certain temps, Rosine ne lui adressait plus ni reproche ni supplique et portait, chaque jour, quelque bijou nouveau; il pensa qu'elle suivait sa recette et se tut. Duson avait été désintéressé, les billets avaient été acquittés par sa

Digitized by Google

femme. Comment? Vingt fois la question lui avait brûlé la langue, vingt fois il avait hésité, attendant une occasion favorable. Parfois, s'il cherchait à entamer ce sujet, Rosine aussitôt laissait prendre à ses yeux une expression de langueur indéfinissable, attirant son mari à elle et lui fermant la bouche de sa bouche. Comment débattre des questions d'intérêt dans de telles conditions?

Van Roben fils était maintenant de toutes les fêtes et de toutes les réunions; le plus souvent sans sa femme, qu'il disait souffrante, dînait, soupait, passait la soirée chez Aubin; il montait à cheval quand Rosine et son mari s'en allaient en excursion au Bois, et ne les quittait que quand ils rentraient. C'était devenu une association indissoluble. Si Van Roben était constamment chez les Maurard, jamais les Maurard n'allaient chez Van Roben. « La politesse exigerait que je vous demande chez moi; vous me feriez plaisir d'y venir, mais je ne vous le conseille pas », avait dit l'ardent Gaston. Il lui arrivait de critiquer, en termes plaisants, les soirées de la marquise. Il traitait celle-ci très irrévérencieusement, soulignant son imbécillité, son gâtisme. Puis il ajoutait : « On vient là comme sur la Grand'Place, sans invitation; je vous laisse à juger quel mélange cela doit faire... » Mais il n'approfondissait pas. Il mettait Rosine en garde contre les velléités qu'elle aurait eues de juger par elle-même, voilà tout. Seulement, Rosine savait à quoi s'en tenir.

Cette assiduité de relations entre les deux ménages n'étonna que quelques bonnes âmes; d'autres en parlèrent à peine. On se fait aux singularités de ce genre, qui tendent à devenir une sorte de règle. L'abondance même des faits délictueux explique la facilité avec laquelle s'étalent certains scandales; plus il s'en commet, moins de temps on a de s'y arrêter. A peine s'est-on ému qu'une nouvelle émotion surgit, déplaçant et la scène et le sujet.

C'est ainsi qu'on avait parlé naguère et longuement commenté le mariage de Van Roben lui-même. Nul n'aurait su

Digitized by Google

établir d'une façon bien précise le degré de considération auquel avaient droit cet homme et sa famille. Si l'on s'en était occupé, pour les raisons qui viennent d'être mentionnées, on ne s'en occupait plus. On savait seulement que Mme Van Roben jeune — cette mystérieuse, cette silencieuse, cette écartée — était de bonne naissance; son père était de maison noble; sa fortune écornée ne lui permettait pas d'aspirer pour sa fille à un mariage bien brillant. Puis un ménage interlope l'accaparait. Comment, dans de pareilles conditions, mener l'enfant dans le monde? Des partis s'étaient présentés, un entre autres qui aurait convenu à Mary, elle aima ce prétendu; mais ce prétendu recherchait une dot, et de dot il n'y en avait guère. Il se retira. Van Roben fils à son tour introduisit sa demande, basée peut-être sur un calcul d'influence dans le genre de celui de Blaise Waaspe.

Conduite à l'autel, la jeune fille, qui achetait la liberté d'allures de son père, un voile de dentelle ajourée lui retombant sur sa robe de moire blanche, le bouquet traditionnel haut sur son corsage, le front courbé, l'œil sec, se sentit sous une pesée de tristesse et de honte qui la courba pour toujours.

A peine initiée à la vie nouvelle qu'elle allait partager, elle avait conçu le projet de fuir ces choses qu'elle ne comprenait pas, qu'elle ne voulait pas comprendre. Puis elle s'était dit : « A quoi bon? Où courir? Où porter mes pas?... » Et, les reins brisés, elle avait attendu. Elle avait attendu quoi? C'est ce qu'elle n'était jamais parvenue à définir.

Elle avait l'intuition qu'elle n'était pas seule à plaindre dans cette maison à l'époque où elle y vint habiter. Accueillie avec une certaine grandeur de manières par la marquise encore en possession de sa pleine raison alors, elle hésita à lui refuser sa sympathie. Enfin il se passa quelque chose d'extraordinaire, qui la frappa et amollit sa pitié...

Un matin, la marquise d'Hildevert l'avait mandée dans sa chambre.

Déjà fanée, promptement vieillie, employant des pâtes et des

Digitized by Google

onguents pour masquer ses rides, coquette en dépit des ans, elle imposait encore par certains côtés. Elle tendit la main à la récente épousée. « Voulez-vous m'écouter, disait-elle, peut-être aurais je le moyen de vous consoler dans vos douleurs. Vous regrettez d'être entrée ici; vous êtes intriguée, surprise et froissée. Vous auriez pu prétendre à mieux qu'à la main de Gaston. Je le crois. Cependant, il y a dans sa naissance quelque chose qui le réhabilite. Gaston est mon fils. »

Mary avait levé les yeux. Elle craignait un accès de démence chez la marquise.

« Rassurez-vous, reprit-elle, j'ai toute ma raison. Le secret que je vous dévoile, je vous adjure de le garder. »

Elle fit l'histoire de cette naissance : riche, veuve à trente-cinq ans, portant un nom honorable et honoré, ayant à gérer de grands biens, elle n'avait pu être mise au courant de sa situation de fortune par son mari, le marquis d'Hildevert, mort sur le coup d'une chute de cheval. Elle se défiait de son entourage, qu'elle voyait prêt à profiter de son ignorance. Elle se mit en quête de quelqu'un qui, sous sa direction et sous son contrôle, pût l'éclairer sur le véritable état des choses. C'est ce que tout le monde savait.

Un jeune homme, de physionomie douce, frais émoulu de l'université, dont le manque de maturité lui inspirait peu de confiance, se présenta; mais c'était plus un aide, un commis qu'il lui fallait, qu'un homme dont l'expérience consommée l'aurait peut-être intimidée, ou qui, en prenant la haute direction du travail, ne lui en cachât certaines parties; elle accepta le concours offert, à titre d'essai.

Ce jeune apprenti intendant était Van Roben, le père de Gaston.

Tout cela, on le savait aussi.

Zélé, entendu, s'effaçant, acceptant les ordres, s'y soumettant, mais intrigant à dire d'expert, il avait l'art de remettre en question les propositions successivement écartées; il y revenait sous mille formes jusqu'à ce qu'il eût réussi à faire triompher

Digitized by Google

ses vues. Avec une patience infinie, il s'était ainsi insinué dans les intérêts de sa cliente, qui, lasse, les lui abandonna.

La marquise finit par s'apercevoir aussi que son homme de confiance avait vingt-cinq ans... Il entra tout à fait dans son rôle : il devint son amant.

Cette liaison eut sa lune de miel : charmée, subjuguée, elle le laissa souverain maître, signant tout sans regarder. Gaston naquit. C'était le bonheur de l'enfant qu'il fallait assurer ; l'enfant, attribué à une faute d'une gouvernante, que Van Roben aurait séduite, fut élevé au château, avec le consentement de la châtelaine, dont on vantait hautement la charité et la vertu.

Le père de Gaston avait ainsi noué autour de la marquise des liens inextricables qui la lui livraient, incapable de se défendre.

« J'étais âgée, j'avais la conscience de ma décrépitude, le temps de plaire était passé, et pourtant je voulais conserver à mes pieds l'homme à qui je m'étais donnée. »

Et Mary maintenant avait sujet de s'apitoyer sur le sort de cette femme éteinte à la vie intellectuelle, vêtue de brocart et de soie, comme un mannequin qu'on exhibait pour se réclamer encore de son nom et de son titre.

Apre, joueur effréné, taquinant le sort qui l'avait si étrangement favorisé, Van Roben ouvrit un salon. Ses premières initiatives avaient été faites au nom de la marquise d'Hildevert. Puis, on adopta des jours fixes. Insensiblement, un public mélangé s'y rencontra.

Dès le jour de cette confidence, Jeanne s'était attachée, mue de commisération, à cette momie vivante, à ce fantoche qui, de temps à autre, lui soufflait à l'oreille, avec des yeux ternes et les lèvres baveuses :

« Tous mes biens sont à toi, à toi seule... Mais, pour Dieu, pas un mot ; ils me tueraient !... »

(*A suivre.*) ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

# DANTE A OXFORD ET EN FLANDRE

## D'APRÈS M. GLADSTONE

### I

Il y a dans la *Divine Comédie* deux passages célèbres qui concernent la Flandre : celui où, se rangeant du côté des villes flamandes contre Philippe le Bel, le poète, par la bouche de l'aïeul du roi, appelle de ses vœux la victoire prochaine de Courtrai; l'autre, où, suivant avec Virgile une rive que les flammes ne peuvent atteindre, il la compare aux puissantes digues que les Flamands opposent à la mer entre Bruges et Cadzand pour se défendre de la violence du flot :

*Quale i Fiamminghi tra Guzzante e Bruggia,*
*Temendo 'l fiotto, che in ver lor s'avventa,*
*Fanno lo schermo, perchè 'l mar si fuggia* (1).

Visiblement, ces digues sont, dans la pensée de Dante, des ouvrages considérables : les digues élevées sur les bords du Phlégéton aux flots rouges sont moins élevées et moins fortes, *nè si alti, nè si grossi;* l'image est précise, elle a un si vigoureux relief que l'on serait tenté de croire que l'artiste traduit une chose vue.

Cadzand! Ce nom n'éveille plus guère de souvenirs. Si nous consultons une carte moderne, nous découvrons en Hollande, au nord de Bruges, à l'embouchure occidentale de l'Escaut, à une certaine distance de la mer, une localité de ce nom. C'est bien l'ancienne Cadzand.

(1) *Infern.*, XV, 3.

Digitized by Google

Cadzand était une île. Fait intéressant pour sa destinée littéraire, elle apparaît très anciennement déjà dans un vieux poème, la *Gudrun*, auquel elle sert de cadre. Enserrée dans des bras de l'Escaut, elle était battue à l'est par les eaux du Zwyn, cette baie qui permit à Bruges de devenir au moyen âge le centre commercial du monde.

Nulle côte n'eut plus à se défendre contre les eaux; on la voit s'effriter et se fondre : la violence du flot enlève à l'île la moitié de son territoire. Les plus terribles inondations s'y succèdent, et cependant les marins de Cadzand étaient passés maîtres en l'art d'endiguer. D'après la tradition, c'est par eux que, vers la fin du XII[e] siècle, Bruges et la contrée furent mises à l'abri des eaux, grâce à la fameuse digue du *Houdsdam* qu'ils élevèrent.

Cette baie du Zwyn qui baignait Cadzand était pour la Flandre, on l'a fait justement observer, ce que la Tamise est aujourd'hui pour Londres, la route de l'univers. Là se trouvaient ce port de Damme, si considérable qu'en 1213 Philippe-Auguste y rangeait douze cents voiles, là, cet autre port, l'Écluse qui, en 1340, fut témoin de la victoire d'Édouard III, d'autres ports encore, villes mortes et oubliées aujourd'hui, que la baie, en se développant, avait appelées à la vie et que son ensablement devait ruiner.

Autour de cette baie, à l'ouest comme à l'est, de fortes digues, une population tenue en éveil par la poussée du flot, un combat sans trêve contre la mer, vraie lutte pour l'existence; par cette baie, dans l'encombrement des navires qui mènent à Bruges, ou en ramènent les produits du monde, la voie d'Angleterre; un voyageur quittant Bruges pour la côte anglaise, prenant la mer à Damme, laissant Cadzand sur sa gauche et suivant jusqu'à l'embouchure de l'Escaut la baie tourmentée du Zwyn : à supposer que ce voyageur soit Dante, ces quelques traits peuvent expliquer qu'il ait en ses vers consacré le souvenir des digues de Cadzand.

Dante a-t-il réellement passé par la Flandre? On ne possède sur ce point ni témoignage, ni indication directe; on pourrait cependant, sans choquer aucune vraisemblance, sup-



Digitized by Google

poser, par exemple, que, banni de Florence quelques mois à peine avant cette bataille de Courtrai qu'il annonce, il ait été tenté en son exil de visiter ces cités flamandes, en faveur desquelles conspirait en lui le Gibelin. Selon Boccace, Villani et Benvenuto d'Imola, ce serait vers cette époque qu'il aurait séjourné à Paris; il aurait donc pu sans difficulté pousser jusqu'en Flandre.

D'autre part, il s'est conservé comme une légende au sujet d'un voyage que Dante aurait fait en Angleterre; si ce voyage a réellement eu lieu, Bruges, la baie du Zwyn, Cadzand deviennent des points de la route que le grand exilé a suivie; il aurait aperçu Cadzand en cinglant vers la côte anglaise.

## II

On ne s'étonne plus de voir les hommes d'État anglais faire des excursions dans le domaine de la littérature. Suivant une recommandable hygiène, ils traitent leur esprit comme les terres dont on varie l'assolement. C'est merveille de les voir s'abstraire de leurs entours : au mois de septembre, M. Gladstone développait à Londres, au congrès des orientalistes, des considérations d'une observation très personnelle sur les éléments phéniciens dans les poèmes homériques; le mois suivant, il traçait à Oxford un vivant aperçu de l'histoire des universités anglaises; que vous lisiez celui-ci ou celles-là, vous seriez tenté de les attribuer, si vous ignoriez leur auteur, à quelque savant aimable sans aucun souci des affaires.

L'étude que M. Gladstone a consacrée au voyage que Dante aurait fait en Angleterre a paru dans le *Nineteenth Century* au mois de juin de l'an dernier. On dirait cependant plutôt une conférence qu'un article de revue : l'orateur perce dans la disposition des arguments, dans la manière ingénieuse dont il pare à l'insuffisance des preuves, dans l'habileté avec laquelle il provoque la conviction, en dépit des réserves dont il entoure la solution qu'il propose.

C'est évidemment au cours de ses recherches sur l'histoire des universités anglaises que M. Gladstone s'est posé la

Digitized by Google

question de savoir si Dante n'avait point poussé jusqu'à Oxford ; il n'en a rapporté cependant aucun document inédit, il s'empresse de le déclarer, c'est avant tout sur le texte même de la *Divine Comédie* qu'il entend fonder sa démonstration.

Mais d'abord les lois de la probabilité sont-elles favorables ou contraires à une réponse affirmative?

Il est admis que Dante a séjourné à Paris. Boccace, né en 1313, huit ans avant la mort de Dante, s'est fait notamment l'organe de la tradition à cet égard. Il eût été fort naturel, dès lors, que, dans sa soif de science, son puissant esprit eût désiré s'abreuver à une source nouvelle, d'autant que l'université d'Oxford rivalisait alors avec l'université de Paris et, chose rare pour le temps, comptait déjà, elle aussi, les quatre facultés ; de tous les coins de l'Europe, les étudiants y affluaient, d'ailleurs ; Dante n'aurait eu qu'à suivre le flot.

Incontestablement, l'affirmative n'a rien qui offense les probabilités.

M. Gladstone passe à la démonstration : il place au début son argument capital, la partie vraiment originale de sa discussion, le relevé des traces qu'il découvre dans le poème de la route que Dante a suivie; viennent ensuite certaines présomptions déduites des indications que contient la *Divine Comédie* sur l'Angleterre et les événements contemporains, en dernier lieu la relation de quelques témoignages qui rapportent le voyage à Oxford.

Au fond, pour ce qui touche les traces qu'il relève, la démonstration ne repose que sur le passage où Dante cite les principales villes de Flandre et cet autre où il emprunte un terme de comparaison à un point précis de la côte flamande; mais, pour juger une démonstration, il ne faut point trop se hâter de la dégager de sa mise en œuvre.

Personne n'a jamais possédé à un plus haut degré que Dante la faculté de faire surgir les choses en leur réalité ; il grave en son vers, pourrait-on dire, l'image qu'il perçoit, souvent d'un mot rapide, pareil à un éclair illuminant un vaste horizon. M. Gladstone signale à son tour cette intensité de vision, puis, insistant sur la mémoire locale dont le poète est doué, il y

Digitized by Google

ajoute cette observation piquante, que Dante, dans sa large manière, décrit plutôt une région par les cours d'eau qui l'arrosent que par les villes qui s'y rencontrent. C'est ainsi qu'au dehors de l'Italie il ne nomme que sept villes, pour les rattacher à des événements contemporains, tandis qu'au contraire les rivières et les fleuves qu'il mentionne sont au nombre de quinze.

L'observation le conduit à retrouver dans la route qu'au sixième chant du *Paradis,* Dante prête à César, celle que Dante a suivie lui-même en quittant l'Italie. Voici le Rhône, puis successivement ses affluents, dans l'ordre où ils se présentent, la Sorgue, l'Isère et la Saône; chaque cours d'eau marquant comme une étape au lieu de son embouchure : Avignon, Valence, Lyon. Après la Saône, la Seine, *e vide Senna;* la direction du nord est indiquée. Si l'énumération des affluents s'arrête à Lyon, c'est évidemment que, se dirigeant vers Paris, Dante n'a pas poussé plus loin sur le Rhône.

Puisque Dante a séjourné à Paris, il se peut fort bien qu'il s'y soit rendu par le Rhône, mais la démonstration devient plus délicate en ce qui concerne la seconde partie de l'itinéraire.

Cette fois, ce ne sont plus les cours d'eau qui forment les jalons du trajet, mais les villes. Si discret à les mentionner, soudain Dante en énumère quatre coup sur coup en un seul vers :

*Ma se Doaggio, Guanto, Lilla e Bruggia*
*Potesser...* (1)

Voyez la carte, les quatre villes sont en ligne droite, dans un ordre pareil à celui où les affluents du Rhône se sont présentés aux yeux du poète. L'analogie n'est-elle point frappante? Dès lors, n'est-on pas tenté d'admettre qu'elles aussi, il les a vues? Remarquez, de plus, que, parmi ces cités de Flandre, il ne nomme point seulement les grandes; comme par l'effet d'une impression visuelle, il cite également Douai, d'une importance certes bien moindre que celle de Gand, de Lille et de Bruges; si l'on concède qu'il y a là une étape, la mention s'explique; observez enfin que le vers marque

(1) *Purg.*, XX, 46.

Digitized by Google

comme une progression vers la côte : l'énumération se termine, en effet, par Bruges, c'est-à-dire par le voisinage de la mer. La direction n'est-elle pas ici encore indiquée?

Mais le lieu d'embarquement est indiqué lui-même : c'est là, sur la côte, au point précis qu'il nomme, que Dante a aperçu les digues puissantes auxquelles il compare la rive infernale qui borde le sable embrasé : le spectacle l'a saisi en faisant voile vers Oxford.

Souvent déjà on s'est refusé à voir dans la justesse de l'image une pure rencontre de l'imagination du poète; M. Gladstone ne s'y refuse pas moins et il fortifie ses conclusions d'une observation déduite des lois mêmes de l'esprit humain, à savoir que, pour donner l'idée d'un objet quelconque à l'aide d'un autre objet, l'artiste ne choisit point son terme de comparaison parmi les objets qu'il n'a jamais vus. Si, pour représenter une digue, Dante en montre une autre, il ne cite point celle-ci au hasard et en aveugle, l'effet de l'image est au prix d'une exactitude absolue.

## III

*Traduttore traditore.* — Il n'est que juste de tenir compte à M. Gladstone de ce que perd sa discussion à se trouver dépouillée de sa forme; en réalité, cependant, il semble que, des divers jalons dont il marque la route que Dante aurait suivie par la Flandre, le dernier soit le seul qui résiste au moindre effort.

M. Gladstone affaiblit même son meilleur argument. Dante place les digues dont il parle *tra Guzzante e Bruggia. Guzzante*, c'est Cadzand, ce ne peut être que Cadzand, cette île du Zwyn, ravagée par la mer et célèbre par ses digues. L'interprétation traditionnelle est en ce sens. Sur la foi de certains commentateurs, M. Gladstone traduit cependant *Guzzante* par Wissant. Sans doute Wissant, qui se trouve entre Calais et Boulogne, était au moyen âge un port très fréquenté où l'on s'embarquait pour l'Angleterre, mais jamais Wissant, qui, du reste, avait cessé à la fin du XIII^e^ siècle de relever de la Flandre, n'a eu de

Digitized by Google

notoriété à raison de ses digues. M. Gladstone ne prétend point, d'ailleurs, que Dante se soit embarqué à Wissant, ce qui contrarierait l'hypothèse du voyage par Bruges; Dante n'aurait pu prendre, dès lors, que la voie par laquelle Bruges communiquait avec la mer, non le canal d'Ostende, qui n'existait point alors, mais la baie s'ouvrant sur l'embouchure de l'Escaut, ce qui lui eût dérobé la vue de Wissant et l'eût mené vers Cadzand et les digues qu'y élevaient les Flamands.

Tout concourt donc à faire admettre que *Guzzante* doit s'entendre de Cadzand. Après cela, s'il existait quelque preuve d'un séjour de Dante à Oxford ou de son passage par la Flandre, la traversée qu'aurait faite le poète en vue de Cadzand, acquerrait certes une grande vraisemblance. On pourrait même donner plus de force à l'argument psychologique que M. Gladstone déduit de la comparaison à laquelle Dante procède : il est à noter, en effet, que Dante ne se borne point à comparer les bords du Phlégéton aux digues de Cadzand, il les compare aussi à celles que les Padouans opposent à la Brenta, avant que fondent sous la chaleur les glaciers de la *Chiarentana*.

*E quale i Padovan lungo la Brenta*
*Per difender lor ville, e lor Castelli;*
*Anzi che Chiarentana il caldo senta.*

Ces digues, au moins, étaient connues du poète florentin; à maintes reprises il doit y avoir attaché le regard, et l'image qu'il a transportée dans ses vers est bien celle, cette fois, d'un spectacle qui lui était familier; comment supposer, dès lors, étant données sa concision habituelle et son intelligence ennemie de l'à peu près, qu'à cette image il en ait joint une autre, justement celle qui s'est offerte la première à son esprit, qu'il aurait puisée dans quelque lecture ou dans le récit incertain d'un voyageur? Les deux éléments de comparaison doivent, au même titre, avoir jailli directement, l'un et l'autre, de l'observation de la réalité.

Il n'en faudrait pas davantage, toujours en supposant que le voyage en Flandre fût démontré, pour que l'on pût admettre que Dante a aperçu Cadzand; le passage, non moins célèbre,

Digitized by Google

où le poète montre Siger de Brabant enseignant rue du Fouare, n'a-t-il pas paru suffire, toute tradition même écartée, à établir la présence de Dante parmi les étudiants de l'Université de Paris?

M. Gladstone observe que notre époque se distingue par la critique rigoureuse des textes, elle se distingue aussi par l'ardeur avec laquelle elle fouille les archives du passé : hier, elle ignorait l'histoire de ce Siger, que Dante qualifie de clarté éternelle, *la lume eterna di Sigieri* (1), elle la soupçonne aujourd'hui (2), peut-être la connaîtra-t-elle demain. Qui sait si, dans un prochain avenir, la découverte de quelque document ne nous apportera point également, au sujet du voyage de Dante en Flandre, une preuve qui, jusqu'ici, s'est toujours dérobée?

En attendant, ce serait s'aventurer que d'élever à la hauteur d'une preuve les présomptions que l'on peut déduire des passages où le poète cite les villes de Flandre et les digues de Cadzand. L'intérêt passionné avec lequel Dante suivait les péripéties de la lutte engagée entre Philippe le Bel et les communes flamandes explique amplement que leur nom apparaisse en son œuvre. Quelle âpre jouissance le Gibelin, rêvant la monarchie universelle au profit de l'empereur, l'ancien chef florentin, chassé de sa patrie par Charles de Valois, n'a-t-il pas dû éprouver à placer sur les lèvres d'Hugues Capet lui-même le souhait de voir Douai, Gand, Lille et Bruges lui apporter sa vengeance! Il n'y a pas témérité à supposer qu'en la laissant percer dans ses vers, le poète n'a point du même coup retracé, fût-ce inconsciemment, son itinéraire.

La comparaison tirée des digues de Cadzand ne fournit elle-même qu'une présomption; une imagination, qui a la puissance de créer un monde invisible et de lui donner la vie, a de ces rencontres qui, quoi qu'on en pense, ne sont point l'œuvre du hasard. M. Montégut faisait ressortir un jour, dans la *Revue des Deux Mondes*, l'exactitude d'une épithète

(1) *Parad.* C.X.

(2) VICTOR LECLERC, *Histoire littéraire*, t. XXI, p. 96 et suiv. et POTVIN, *Bull. de l'Académie de Belgique*, 1878, p. 130 et suiv.

Digitized by Google

que Shakespeare applique à la Bourgogne, celle de *waterish*, humide, abondante en eaux; qui songerait cependant à en conclure que, pour l'avoir ainsi qualifiée, Shakespeare doit avoir parcouru la région? Bien souvent, ces fortes expressions, qui communiquent le sentiment de la réalité, ne sont que le fruit d'une information laborieuse et précise que l'art condense en un trait.

## IV

Les indications que fournit la *Divine Comédie* sur l'Angleterre autorisent-elles du moins à penser que Dante s'est trouvé à Oxford?

Employant le procédé d'analyse dont il a usé pour la Flandre, M. Gladstone fait précéder de quelques considérations générales la discussion des passages qu'il rapproche.

A l'époque où l'on peut placer le voyage que Dante aurait fait en Angleterre, la politique européenne avait son centre dans l'empire germanique; la pensée du poète gravite autour de ce point central, elle ne s'attache pas aux événements contemporains sans rapport direct avec ce mouvement principal. Pour établir le voyage de Dante, on peut donc tirer une première présomption de ses références à l'histoire d'Angleterre; cette présomption s'accentue, si l'on découvre en son œuvre quelque allusion à une particularité locale; si, selon sa méthode favorite, il cite quelque fleuve d'Angleterre, la présomption prend plus de force encore; si, en outre, les références historiques ne concernent que des faits contemporains, l'évidence croît encore d'un degré.

La *Divine Comédie* contient trois références directes aux choses d'Angleterre : la première est relative à Henri III; Dante le qualifie de roi à la vie simple, *il re della simplice vita* (1). Henri III paraît avoir eu une distinction native et des goûts cultivés, qui permettent à M. Gladstone de le comparer à Charles Ier et d'expliquer la sympathie qu'il a suscitée chez le poète (2). La seconde concerne un conflit local, les guerres,

(1) *Parad.* C. VII, 130.
(2) *Parad.* C. XIX, 121.

Digitized by Google

sous Édouard Ier, entre l'Angleterre et l'Écosse; le même passage fournit la troisième : Dante y fait allusion à l'orgueil britannique, auquel il opposera ailleurs la vanité française, saisis sur les lieux, selon M. Gladstone, celle-ci comme celui-là.

A ces références viennent s'en joindre d'indirectes, c'est-à-dire des références à des événements d'un intérêt européen auxquels se mêle un élément anglais.

En un cercle de l'Enfer, Dante rencontre les ombres châtiées pour leurs violences : son attention est attirée sur l'une d'elles qui se tient à l'écart. C'est Gui de Montfort, qui vengea la mort de son père Simon de Montfort, en tuant à Viterbe, sur l'autel même, au moment où il communiait, le neveu du roi Henri III. Le corps de la victime fut embaumé et son cœur fut déposé, selon les uns, à Westminster, sur la tombe d'Édouard le Confesseur, selon d'autres, sur une colonne en tête du pont de Londres. Dante rapporte le fait :

*Le cuor, che'n su'l Tamigi ancor si cola* (1).

Le vers a une couleur sur laquelle M. Gladstone insiste, non moins que sur la mention que Dante fait de la Tamise.

M. Gladstone a eu la patience de rechercher dans la *Divine Comédie* les cours d'eau que cite le poète et il rapporte de son enquête cette observation, que Dante ne cite au dehors de l'Italie aucun cours d'eau d'importance secondaire, à moins qu'il ne le rattache à l'un de ses voyages; à part ce cas, il ne mentionne que des fleuves considérables par eux-mêmes ou par leur importance historique : en Asie, le Tigre, l'Euphrate, le Gange, l'Indus; en Europe, le Danube, le Don, l'Elbe, la Moldau, le Rhin, peut-être l'Ebre; la mention de la Tamise acquiert ainsi sa portée.

Telles sont ces références; l'on pourrait en trouver une dernière dans les vers où Dante flétrit Bertrand de Born (2), mais elle ne fournit à la thèse aucun appoint.

(1) *Inf.* C. XII, 118.
(2) *Inf.* C. XXVIII.

Digitized by Google

L'argumentation est couronnée par cette considération, qui paraît avoir grand poids aux yeux de M. Gladstone, à savoir que ces diverses références sont censées ne point émaner de Dante lui-même ; elles sont recueillies, en effet, parmi les discours que tiennent au poète les esprits de l'autre monde ; elles ont donc une autorité particulière qui ne permet point de supposer qu'elles ne fussent rigoureusement vérifiées. Dante n'aurait pu sans témérité les emprunter à un livre qu'il n'aurait point ouvert lui-même, c'est-à-dire à de purs récits qu'il n'aurait point eu occasion de contrôler personnellement. On choisit un exemple pour éclairer un sujet, mais à le choisir parmi les objets que l'on ne connaît point, on augmente les ténèbres.

Reste la tradition : il y a deux témoignages, celui de Boccace, presque un contemporain, qui, dans une lettre qu'il écrit à Pétrarque en hexamètres latins (1), déclare que Dante visita l'Angleterre en même temps que Paris. L'autre témoin, qui vécut au XV^e^ siècle, il est vrai, est Jean de Serravalle, évêque de Fermo, auteur d'une traduction latine de la *Divine Comédie*, qui, précisant davantage, affirme que Dante étudia à Oxford (2).

On peut relever, en outre, cette circonstance que ce fut à la prière de deux prélats anglais, les évêques de Salisbury et de Bath, qu'il rencontra au concile de Constance, que Jean de Serravalle entreprit sa traduction. M. Gladstone conclut de cette requête des prélats anglais à l'existence en Angleterre d'une tradition, d'après laquelle Dante aurait visité le pays, et, partant, aurait étudié à Oxford.

## V

Dante est né en 1265. M. Gladstone ne précise point l'époque où il aurait visité l'Angleterre ; en tout cas, il n'est point possible qu'il ait étudié à Oxford avant l'âge de dix-huit

(1) « Parisios dudum ex remosque Britannos. »

(2) « Dantes se in juventute dedit omnibus artibus liberalibus, studens eas Paduæ, Bononiæ, demum *Oxoniis* et Parisiis. »

Digitized by Google

à vingt ans. Mettons que ce fut vers 1284. Édouard Ier régnait. Henri III était mort depuis douze ans; la mention que M. Gladstone relève à son sujet ne peut donc être qu'une pure référence historique. Le poète est, d'ailleurs, mal informé à l'égard d'Henri III, ce qui se concilie mal avec une impression rapportée d'Angleterre ; il le qualifie de roi à la vie simple en des termes qui se rapprochent singulièrement, la remarque n'est point sans intérêt, de ceux qu'emploie Villani, qui le qualifie d'homme simple et de bonne foi. Or, ainsi que l'a fait observer quelque part M. Guizot, Henri III a passé son long règne à faire, à violer, à renouveler, à rétracter et à renouveler encore ses promesses. M. Gladstone ne prétend point, d'ailleurs, que la simplicité fut sa caractéristique ; il lui prête plutôt, en invoquant l'autorité de Green, un certain raffinement: la mention est donc dénuée de toute force probante.

Que conclure ensuite de la mention que fait Dante des luttes sous Édouard Ier entre Écossais et Anglais et de son observation sur l'orgueil insensé qui les met aux prises : *la superbia, ch'asseta, che fa lo Scotto e l'Inglilese folle;* elles sont, en réalité, banales, l'une comme l'autre, et, pour les faire, Dante ne devait point avoir passé la mer.

Moyennant le relief qui s'y ajoute, une mention, dont la précision et l'exactitude se vérifient, peut paraître, le cas échéant, la marque d'une observation directe ; ainsi celle qui concerne Cadzand. S'il était acquis que, vers l'époque supposée où Dante aurait étudié à Oxford, le cœur de la victime de Gui de Montfort était, sur le pont même de la Tamise, l'objet d'un culte particulier, la circonstance, ainsi vérifiée, pourrait donner peut-être quelque vraisemblance à l'hypothèse d'un voyage de Dante à Londres, mais, est-ce une illusion du lecteur? il semble que M. Gladstone soit plutôt tenté d'admettre que le cœur du neveu d'Henri III se trouvait à Westminster. Si le pont de Londres, la colonne avec le cœur, si tout cela s'évanouit, l'argument s'évanouit du même coup. D'autre part, si le vers de Dante ne doit s'entendre qu'au figuré et s'il signifie simplement que sur la Tamise, c'est-à-dire à Londres, le cœur de la victime demeurait l'objet d'une vénération spéciale,

Digitized by Google

l'expression, perdant toute objectivité, n'a plus de portée pour la thèse.

L'événement dont le poète prend texte n'est point, du reste, de ces faits d'importance relative dont la notoriété ne dépasse point d'étroites limites; le meurtrier est le fils du célèbre Montfort, comte de Leicester; la victime est le neveu d'un roi, l'action s'est accomplie, non point dans quelque comté reculé d'Angleterre, mais en Italie, à Viterbe; le guet-apens, le coup porté sur l'autel, les légendes qui se sont formées, les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le crime, que de fois, dès son enfance, Dante ne doit-il pas en avoir entendu le récit! Ce criminel devait prendre place en son *Enfer;* pour nous l'y montrer et consacrer le souvenir de sa victime, il n'a point fallu que Dante vît de ses yeux la Tamise.

Un écueil contre lequel le poète devait se tenir en garde, c'était évidemment de prêter aux esprits de l'autre monde quelque parole dont l'exactitude pût être contestée; on aperçoit que Dante y veille; la preuve s'en trouverait au besoin dans les passages que M. Gladstone invoque. En ce qui touche Gui de Montfort, Dante ne risque point de s'aventurer, l'événement lui est familier; pour le surplus, il s'en tient à des généralités comme l'orgueil britannique et les guerres de l'Angleterre et de l'Écosse. L'écueil n'est cependant pas toujours évité : Henri III n'était rien moins qu'un roi à la vie simple; Dante aura puisé comme Villani à une source qu'ils jugeaient sûre.

L'exemple se retourne contre l'hypothèse du voyage en Angleterre; on pourrait, d'ailleurs, y ajouter d'autres présomptions, celle-ci, notamment, que nulle part Dante n'a fait la moindre allusion à Oxford ou à son université.

M. Gladstone va au-devant de l'objection et répond que nulle part non plus il n'a nommé l'université de Paris. Il ne la nomme point, le fait est exact, mais il mentionne expressément la rue du Fouare et Siger qui y enseigne; M. Gladstone reconnaît, du reste, qu'il cite, en outre, Paris en deux endroits et l'indique en deux autres.

Ce n'est pas cependant qu'Oxford n'offrît à cette époque un

Digitized by Google

spectacle de nature à frapper une imagination d'artiste : des constructions saxonnes, les tours de sa forteresse normande, des édifices gothiques, des milliers d'étudiants de toutes les nations, une vie exubérante, un ensemble pittoresque et plein de mouvement, tout cela ne pouvait manquer de provoquer une impression intense ; il ne s'en découvre néanmoins aucune trace dans le poème. Assurément, on peut répondre que jamais il n'y eut d'œuvre plus condensée et parer ainsi à l'objection, mais ce qui se conçoit moins, c'est que Dante, s'il a suivi les leçons des maitres d'Oxford, se soit même abstenu d'une allusion à leur enseignement ; Oxford comptait des professeurs illustres, Dante cédait, en passant la mer, à une ardente curiosité scientifique ; les doctrines, les méthodes, les hommes ont dû laisser en son esprit quelque empreinte. Comment expliquer cependant, s'il a étudié à Oxford, que la *Divine Comédie* ne le révèle point par quelque trace, fût-elle affaiblie? M. Gladstone n'en signale aucune ; il est peu probable que, dans le champ où il a fait sa moisson, il reste après lui quelque épi à glaner.

Les témoignages que M. Gladstone invoque ne sont pas plus topiques ; d'abord, ils ne concordent point. Dante a-t-il séjourné à Paris avant ou pendant son exil? Pendant son exil, répond Boccace ; avant son exil, répond l'évêque de Fermo. Dante n'a évidemment pu pousser jusqu'en Angleterre qu'à l'époque de son séjour à Paris : les témoins attribuent ainsi des époques différentes au voyage et leur autorité à chacun s'en trouve nécessairement diminuée. D'autre part, Boccace ne mentionne pas le voyage d'Angleterre dans la biographie étendue qu'il nous a laissée du poète, et Jean de Serravalle n'indique point ses sources ; la tradition n'a, dès lors, qu'une base bien fragile.

Est-ce à dire que l'on puisse affirmer que Dante n'a pas visité l'université d'Oxford? Incontestablement non ; pas plus qu'on ne peut affirmer le contraire. Si les présomptions sont peu favorables à l'hypothèse du voyage à Oxford, M. Gladstone n'en a pas moins le mérite de l'avoir présentée sous un jour nouveau. L'intelligence des œuvres maitresses de l'esprit

Digitized by Google

humain croît avec la durée. Le temps suscite une sympathie plus profonde pour ceux qui les ont créées; chaque détail qui s'ajoute à leur physionomie complète d'autant une ressemblance qui, jamais, ne pourra être assez parfaite. Ces raisons, M. Gladstone les invoque, et elles justifient pleinement sa tentative. Le culte dont elle témoigne pour la *Divine Comédie* n'a, d'ailleurs, pas besoin d'excuse : il s'est emparé, en effet, de l'homme en notre siècle comme une passion nouvelle; pour se mieux connaître, il veut sortir de soi, penser la pensée des temps disparus, vivre par l'imagination à toutes les époques de l'histoire; rien ne lasse son désir, ni l'obscurité qui lui cache les temps anciens, ni les aspects déconcertants que parfois ils revêtent; ce qui le rebutait hier le surexcite aujourd'hui; pour se retrouver soi-même dans le passé, aucun effort ne lui coûte; il sait que par delà l'appareil scolastique dont souvent s'enveloppe la pensée d'un Dante, il rencontrera la source claire et profonde vers laquelle il aspire; notre ardente curiosité moderne est l'une des formes sous lesquelles se trahit notre soif de l'infini :

*La sete natural, che mai non sazia.*

Y.

Digitized by Google

# LA VIE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

## Notes et souvenirs de voyage et de séjour (1)

### I

Cologne, veille de Pâques, 1er avril 1893. — Une promenade nocturne par les rues étroites et sombres. Minuit sonne et la Hohe Strasse, rue principale, il est vrai, reste encore animée. Les Allemands ne seraient-ils plus les gens couche-tôt que j'ai connus? Au fait, cette foule ce sont les retardataires qui se hâtent vers le logis. *All right!* Nous trouvons, dans les brasseries, les tables veuves de consommateurs et jonchées des douze pages du *Kölner Tagblatt*, dont chacune porte en tête la vantarde inscription : 26,000 *abonnés!*

A une heure, plus un Colonais n'est dehors. Tous les cent pas, à chaque coin de rue, on se heurte à de gros hommes de police au visage placide, dormant debout sur les minuscules trottoirs qu'ils encombrent. Seules, les balayeuses mécaniques s'avancent, lentes, solennelles, silencieuses, à intervalles réguliers...

Je ne vous les décrirai point. Pas plus, d'ailleurs, que je ne m'attacherai à vous dépeindre aucun des mille autres progrès municipaux. Je tairai ici ce qui est d'ordre matériel, malgré ma qualité d'ingénieur. Ne comptez surtout pas sur moi pour

(1) En transcrivant ici quelques impressions de promenades à travers différentes régions de l'Allemagne, l'auteur a du moins un mérite : il y est allé, et à onze reprises différentes, depuis 1874. Il ne décrit pas du fond de sa bibliothèque !

Digitized by Google

célébrer les superbes gares traversées en Allemagne, et faire ressortir toutes les ressources confortables qu'elles offrent dans les moindres circonstances de la vie du touriste. Certain de mes amis n'aurait certes pas manqué, lui, l'occasion de signaler à votre admiration les travaux cyclopéens de la nouvelle gare de Cologne, qui doit enfoncer toutes les autres, irrévocablement : il vous eût montré toutes les voies surélevées de 4 mètres, et portées sur des voûtes en maçonnerie dignes des anciens Romains; il vous eût appris que la halle principale, abritant huit voies et leurs larges quais, mesure à elle seule 250 mètres de long et 91 mètres de portée, soit $2^{m}50$ de plus que la plus grande halle de ce genre en Allemagne; il vous eût dit toutes ces merveilles en pierre et acier, dont coût 30 millions de marcs pour l'État (tout ceci m'est assuré par les dignitaires de la gare avec un légitime sentiment de fierté). Voilà au moins des renseignements qui lui feront plaisir s'il me lit. Mais je crains que ce soient les seuls.

Tandis que chemin faisant il étudie, sans se lasser, gares, machines, canaux, tramways et télégraphes, je m'applique simplement à entrevoir les ressorts intimes qui font mouvoir ces rouages extérieurs, sans cesse renouvelés. Plutôt que de m'attarder aux derniers perfectionnements des sonnettes électriques, je préfère contempler les œuvres sorties directement des mains de la nature, et à l'occasion étudier les mœurs et les hommes (1).

Je vous entends objecter que tous les hommes ont, au fond, le même caractère, ou plutôt que chaque homme a son caractère propre, un groupe d'hommes n'en pouvant avoir un qui n'appartienne qu'à lui et le distingue des autres groupes.

(1) Ce n'est pas que l'auteur ne reconnaisse tout l'intérêt des voyages de « spécialistes » : les observations de nature générale doivent être complétées par les observations de gens de métier; les documents d'ordres différents doivent s'ajouter les uns aux autres. Naguère, il a été lui-même induit en péché de descriptions technologiques après de longs voyages d'instruction entrepris dans les régions industrielles de la Belgique, de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Écosse et des États-Unis. Et il lui en coûte de ne pouvoir ici s'occuper du développement des sciences économiques en Allemagne, lequel l'intéresse tout particulièrement : on sait que nulle part elles n'ont fait plus de progrès.

Digitized by Google

Toutes ces théories n'empêchent que toujours, en voyageant, notre esprit est frappé de différences notables entre les peuples, dues sans doute aux circonstances du milieu dans lequel ils se sont formés. Et c'est l'observation de ces différences qui nous apprend le mieux à connaître l'homme en général.

. . . . . .

Maintenant, la nuit règne souveraine dans la patrie de saint Bruno, les dernières portes se sont fermées, les derniers échos se sont éteints... Des fenêtres de l'hôtel Ernst, je contemple le Dôme, dont la façade se dresse devant moi, majestueuse. Le colossal édifice se profile de trois quarts sur un ciel pur, interceptant les rayons de la pleine lune et projetant son ombre sur les innombrables enseignes des Jean-Maria Farina; la place devant l'église en acquiert un aspect romantique.

Devant ce prodigieux entassement de pierres que couronnent les deux tours les plus hautes du monde, immense labeur accumulé où les générations ont laissé un peu de leur âme, devenu finalement la manifestation la plus grandiose de toute l'architecture gothique, je suis hanté du souvenir des malédictions attachées jadis au monument, lesquelles devaient, dans l'imagination populaire, en empêcher à jamais l'achèvement. La légende qu'enfants nous redemandions sans cesse à nos bonnes allemandes me revient obstinément à l'esprit et m'enveloppe de son attachant symbole.

Depuis plusieurs heures, un homme était assis au pied des remparts, sur le bord du fleuve; et depuis plusieurs heures son front pensif ne s'était plus relevé.

Cet homme était le premier maître d'œuvre du temps. L'archevêque de Cologne lui avait dit : « Maître, il faut élever ici une cathédrale qui l'emporte sur toutes les autres en grandeur et en magnificence. » Et l'artiste songeait aux moyens de réaliser ce prodige, et cherchait le plan merveilleux qui devait illustrer sa patrie...

Un vieillard inconnu était venu s'asseoir non loin de lui et le regardait d'un air moqueur, comme s'il jouissait de sa peine; quand, par une petite toux sèche, il était parvenu à attirer son



Digitized by Google

attention, il traçait rapidement sur le sable, du bout d'une baguette, des lignes qui s'effaçaient aussitôt. Ce tracé, c'était le plan que l'architecte s'efforçait de concevoir, mais qui toujours lui échappait. « Tu voudrais bien avoir ce plan? lui dit l'inconnu. — Je donnerais en échange tout ce que je possède. — Eh bien! je n'exige pas autant. Le monument que tu élèveras sera l'envie et le désespoir éternels de tes successeurs, l'admiration des siècles; ton nom passera à la postérité la plus reculée; ta vie s'écoulera dans la gloire, les richesses, les plaisirs... Pour tout cela, je ne demande que ton âme, au terme d'une vie longue et prospère. — *Vade retro, Satanas!* s'écria l'artiste épouvanté. Mieux vaut l'oubli sur la terre que la damnation éternelle! »

Et il regagna son humble demeure. Mais en vain il voulait secouer la fatale tentation; à chaque pas, il rencontrait le tentateur qui lui montrait l'insaisissable plan. Finalement, il succomba.

« Demain, à minuit, » dit Satan, « trouve-toi à cette place; je t'apporterai le plan, et aussi le pacte que tu signeras. »

A l'heure convenue, les deux parties étaient en présence. « Voici le plan et le pacte; prends et signe! » Prompt comme l'éclair, le maître d'œuvre saisit le plan d'une main, mais de l'autre il brandit un morceau de la vraie croix. — « Je suis vaincu! » s'écria Satan furieux, « mais tu tireras peu de profit de ta trahison. Ton nom restera inconnu et ton œuvre à jamais inachevée! »

Oh! l'heureuse époque où, invariablement, aussi bien à Aix-la-Chapelle, à Mayence, à Worms, à Spire, à Strasbourg qu'à Cologne, le diable se laissait berner comme un Géronte de comédie! Ici, du moins, il eut un semblant de vengeance, car le nom du maître d'œuvre resta inconnu et, pendant longtemps, le temple demeura inachevé.

Donc, le plan du Dôme de Cologne fut attribué par les contemporains à l'intervention du démon, étant jugé supérieur au génie de l'homme. L'architecte inconnu du XIII^e^ siècle qui le traça avait calqué son plan sur celui de la cathédrale d'Amiens (1220-88), en établissant la différence plus grande

Digitized by Google

des dimensions sur une échelle dont les proportions ont été retrouvées. Mais quelle hardiesse de conception, bien propre à faire naître une superstitieuse admiration!

Étrange, au demeurant, fut la destinée de cette reine des cathédrales, commencée à l'époque de la plus grande ferveur du moyen âge (1248) avec l'aide de donations pieuses, abandonnée et reprise plusieurs fois aux XIV^e^ et XV^e^ siècles (1), puis tombée peu à peu en ruines, jusqu'au jour où Napoléon s'émut à sa vue et ordonna des réparations; continuée (1817) et terminée enfin (1880), grâce à des subsides schismatiques et au produit de fêtes musicales données partout par les sociétés de Cologne.

Quelle singulière curiosité s'attachait pour moi au gigantesque monument quand, adolescent, je le contemplai pour la première fois, tout entouré encore d'échafaudages sur lesquels s'agitait une armée d'ouvriers! L'édifice attendait alors ses flèches, qu'il ne devait même jamais recevoir, au dire des bonnes femmes de Cologne; et déjà, pourtant, il s'apercevait de très loin sur l'horizon, soit qu'on remontât le Rhin, soit qu'on vint de l'intérieur du pays. C'était aux fêtes de la Pentecôte, pendant les trois journées du festival rhénan qui, cette année-là, avait lieu au Gürzenich, sous la direction de Ferdinand Hiller. Je nous revois encore, pendant les rares moments que nous laissaient les huit heures quotidiennes de répétitions et de concerts, grimpant sur le chevet de l'église et parcourant les galeries supérieures de la nef et de l'abside, comme pour chercher, dans la vie aérienne des hauts clochers et la sereine majesté de l'architecture médiévale, une diversion aux troublantes émotions musicales.

. . . . . .

Depuis lors, à chacun de mes retours en la *Colonia Agrippina*, je constate le progrès continu de la richesse. Devenue, grâce à son port franc, le centre du commerce entre l'Allemagne, les Pays-Bas, la Belgique, la France et la Suisse, elle voit revenir

(1) Le monument porte en lui la trace des styles successifs de l'architecture gothique : le style primaire du XIII^e^ siècle, le style rayonnant du XIV^e^, le style flamboyant du XV^e^.

Digitized by Google

la prospérité que connut jadis la ville libre de la Hanse teutonique sous ses archevêques-électeurs. Les belles églises romanes de la métropole ecclésiastique ont été restaurées à grand renfort d'argent et aussi de science. Les hôtels privés, d'une architecture hollandaise rappelant celle des plus opulents quartiers d'Amsterdam, s'alignent pompeusement des deux côtés du nouveau boulevard, le *Ring*, qui forme autour du labyrinthe des vieilles rues un vaste demi-cercle, aboutissant des deux côtés au Rhin. Ce nouveau boulevard occupe l'emplacement des anciennes fortifications à la Vauban, remplacées par une ceinture de forts avancés. Combien de systèmes de défense successifs a vus l'ancien *oppidum* des Ubiens, je ne saurais vous le dire. Cette fois, du moins, la substitution a été profitable à la ville, dès le temps de paix. Partout ici, mais surtout dans les districts suburbains, on sent l'influence du *Verschoenerungsverein*, association pour l'embellissement, qui multiplie les *Anlagen*, les squares, les plantations, et en fait la police.

. . . . . .

Jour de Pâques, 2 avril. — De grand matin, je suis réveillé par les cloches de la cathédrale qui sonnent à toute volée. De tous les points de Cologne-la-Sainte affluent les fidèles vers les offices du matin. Bien que l'ancien électorat de Cologne soit sécularisé depuis 1801, on sait combien la population du pays rhénan est restée attachée au culte catholique.

. . . . . .

Grand trouble chez les « portiers » des gares depuis hier, par l'avènement du *neue Zeit*. On a appliqué à l'Allemagne entière l'heure du méridien de Greenwich, usitée déjà dans toute la Grande-Bretagne, en Belgique et aux Pays-Bas. Seulement pour l'Allemagne, on compte une heure d'avance (1). On a dû

(1) Ce n'est pas seulement en Allemagne qu'on a ainsi unifié l'heure officielle : le grand-duché de Luxembourg, l'Autriche, la Serbie et une partie de la péninsule des Balkans (Salonique) avancent aussi d'une heure sur Greenwich, comme s'ils étaient exactement situés à 15 degrés de latitude est de cet observatoire. Dans ces pays, il est donc 1 heure quand sonne midi chez nous. En même temps, la Suisse adoptait une avance d'une demi-heure, étant située à environ 7 1/2 degrés est de Greenwich ; et la Russie, l'est de la Turquie (Constanti-

Digitized by Google

pour cela avancer les aiguilles des horloges de 32 minutes dans toute la région ouest, comme l'an passé on a dû les reculer de 17 minutes en Belgique et aux Pays-Bas, quand on a adopté l'heure exacte de l'Angleterre. L'avantage de l'unification de l'heure se comprend aisément, mais, pour l'instant, il en résulte que toutes les heures des trains sont retardées de 32 minutes. D'où un bel aspect de désordre et d'agitation, inusité dans les gares de ce pays. Pour le centre de l'Allemagne, où régnait le *Mittel Europa Zeit*, le retard ne sera que de 8 minutes.

*Einsteigen!*

Très agréables ces longues voitures à couloir de l'express de Berlin, jointes de manière que le voyageur puisse parcourir le train d'un bout à l'autre. Cette faculté contribue grandement à rendre supportable son emprisonnement momentané.

Une douce familiarité s'établit entre les voyageurs et les voyageuses. Ce sont celles-ci qui, douées de plus d'initiative, engagent généralement la conversation. Tout ce monde est gai. De bonnes figures ingénues vous expriment ouvertement la joie ressentie de faire route avec vous. Il n'y a guère exception que pour quelques grosses dames et vieux messieurs moroses, isolés dans des compartiments de 1re classe.

Apparaît un contrôleur, qui vous remet, contre versement de 1 marc généralement, une carte de légitimation où il a inscrit le numéro de la place et du wagon que vous occupez, la date et la désignation du train, car dans ces voitures spéciales l'on prend sa *Platzkarte* outre la *Fahrkarte*, ticket ordinaire.

Puis succède un autre dignitaire : c'est le *Herr Schaffner*,

nople), la Bulgarie, la Roumanie, situées à environ 30 degrés est, adoptaient, relativement au même méridien, une avance uniforme de 2 heures. Ainsi, le voyageur allant de Londres à Saint-Pétersbourg n'a à avancer sa montre que d'une heure à Herbesthal et d'une heure à Eydtkuhnen. L'Espagne a 15 minutes de retard sur Greenwich; l'Italie et le Danemark, 50 minutes d'avance. La France a gardé l'heure du méridien de Paris, qui avance de 9 minutes sur celle de Greenwich; d'un autre côté, il y a 5 minutes de retard pour ses chemins de fer à l'intérieur des gares, ce qui ramène la différence à 4 minutes. On doit déplorer ce faux patriotisme qui tient la France à l'écart des autres pays. Par un même sentiment, les Anglais refusent d'adopter le système métrique, et les Chinois ont élevé une muraille à leur frontière.....

Digitized by Google

l'économe du train, qui vient recueillir les ordres de chacun, car notre train entraine à sa suite un buffet-restaurant avec cuisine. Vous le voyez, on aime le confort en Allemagne. Qui donc a rapporté que les malheureux voyageurs d'express y sont réduits à dévorer, à chaque station, une part de jambon arrosée d'un verre de bière?

A Elberfeld, nous sommes envahis d'excursionnistes vers la vallée de la Lenne, qui nous escortent jusqu'à Hagen. Vu, en cette occasion, un Allemand offrir sa place à une jeune femme. Décidément, quels indigènes a donc aperçus en Allemagne la malice française?

. . . . . .

Après avoir remonté les dernières vallées du pays rhénan, nous roulons dans le plat pays de Westphalie; là c'était la race franque, ici c'est la race saxonne. Mais je ne m'en serais pas aperçu, si Baedeker ne m'avait prévenu; et même prévenu, je ne saisis pas encore une différence bien appréciable. Une toute jeune fille aux yeux bleus, encore plus gaie que jolie, se charge de m'expliquer qu'au pays du Rhin l'on est essentiellement loustique (*lustig*), tandis qu'en Prusse et en Saxe on est renfrogné, renfermé en soi-même. Et elle accompagne son explication d'une mimique expressive qui ne laisse aucun doute sur ses préférences. Mais est-ce à la race que cela tient? N'est-ce pas peut-être au petit vin blanc, ou bien à l'austère Réforme de Luther? Car, là, la grande majorité était catholique, et ici elle est protestante.

Soest, Paderborn, vieilles villes du moyen âge. Elles ont donné leurs noms à des écoles de peinture que nous verrons représentées au musée de Berlin. Paysage monotone, plaine parsemée de bruyères et de marécages. Je n'ai guère à admirer, au cours de la route, que quelques allées de petites villes, qui ont, sans doute, leur *Verschoenerungsverein*, et de poétiques cimetières, véritables champs de paix (*Friedhof*) et de résignation, sans amertume ni tristesse.

Mais voici qu'à l'horizon lointain bleuissent les Egge Gebirge dans la brume matinale. Bientôt le pays devient tout à fait accidenté; les monts sont boisés; les sapins défilent en

Digitized by Google

nombre imposant et en rangs serrés. C'est que nous sommes dans la région de Hameln et des eaux célèbres de Pyrmont. La Teutoburger Wald et les gorges fameuses où furent surprises les légions de Varus ne sont pas loin. — Politiquement, ceci est la principauté de Lippe-Detmold, l'un des vingt-six États qui, depuis 1871, composent l'empire d'Allemagne. Autour de ce petit lambeau isolé s'étend l'ancien royaume de Hanovre, lequel est devenu province prussienne depuis que le roi Ernest-Auguste en a été violemment dépossédé en 1866, après Sadowa. S'il existe un remède souverain contre l'ennui des longues routes, c'est de se rendre compte de ce qu'on traverse. C'est là une vérité qui paraît universellement reconnue par les Allemands, et cela répond à leur goût prononcé pour la géographie.

J'ai aussi tout loisir d'étudier les différentes voies suivies entre Cologne et Berlin par les express de Londres ou Paris vers Saint-Pétersbourg ou Moscou. Voici ce que je constate : De Cologne à Berlin, il y a deux itinéraires principaux adoptés depuis peu de temps; celui que nous suivons cette fois est le plus court (9 ou 10 heures); il laisse Hanovre au nord et passe par Barmen-Elberfeld, Hildesheim, Brunswick, Magdebourg, Potsdam pour aboutir à la gare du sud de Berlin, celle dite de Potsdam. L'autre voie, plus septentrionale, passe par Dusseldorf, Dortmund, Minden, Hanovre, Stendal, Spandau, et met environ une heure de plus à accomplir le trajet (10 ou 11 heures); elle aboutit aux gares du nord de Berlin (Charlottenburg, Zoologischer Garten, Friedrichsstrasse et gare de Silésie).

. . . . . .

Le moment du déjeuner. Manger est encore une précieuse ressource contre la monotonie de la vie d'express. Les tables s'abattent. Le train, d'un bout à l'autre, se transforme en restaurant; chacun est servi à sa table sans avoir à quitter sa place... C'est charmant.

. . . . . .

Vers Hildesheim, la contrée redevient plate, sans jamais être comparable toutefois aux plaines des Flandres ou de la

Digitized by Google

Lombardie. Quelques villages à tuiles rouges; de rares moulins à vent.

*Umsteigen!*

Pour la route de Leipzig, on change de train à Hildesheim, nœud de la ligne Cologne-Berlin et de la ligne Brême (ou Hambourg)-Hanovre-Leipzig-Dresde. Il faut se hâter, le convoi n'attend pas. La jeune fille aux yeux bleus de tout à l'heure, qui voyage seule et pour la première fois, a bien vite trouvé une bonne place, un « coin ». Et de son « coin », elle me fait signe que le compartiment n'est pas complet. — Elles ne s'en tirent vraiment pas mal, les jeunes Allemandes, élevées d'ailleurs avec beaucoup plus de liberté que les jeunes Françaises, et nourries du sain principe du *self help*.

Le changement de train, avoue-t-elle, était la grande préoccupation de sa famille en la laissant partir seule; grâce à cette facilité qu'on a en ce pays de nouer connaissance sur le marchepied du wagon, nous savions, dès Cologne, qu'elle se rendait à Leipzig chez une sœur aînée, mariée là-bas.

A dire vrai, les jeunes filles que j'ai pu approcher en Allemagne m'ont paru toutes assez semblables l'une à l'autre. Elles sont douées d'une sensibilité particulière, propre à leur nationalité, se révélant dans un son de voix touchant. Un élément de leur psychologie à toutes est la disposition poétique qu'on appelle le *Gemüth*, chose flottante, insaisissable comme la brume, mêlée inconsciemment aux menus détails de la vie usuelle. C'est une faculté rêveuse, une sentimentalité qui répand dans la conversation une sorte d'atmosphère idéale, mais qui peut se traduire aussi en longs silences avec serrements de mains et doux regards dans les yeux, surtout aux cours des promenades de clair de lune (*Mondscheinspaziergang*). Les jeunes Allemandes ont lu les poètes, cela se voit; en outre, elles ont beaucoup d'imagination naturelle. Dans leurs yeux se lit généralement une vague mais délicieuse émotion, un désir, une aspiration sans objet précis; c'est du *Sehnsucht*. Mais il arrive que l'objet qu'elles attendent revêt la forme bien définie d'un élégant lieutenant de la garnison, à la taille étroitement prise dans sa longue tunique bleue.

Digitized by Google

Encore, peut-être, n'existe-t-il que dans un rêve lointain; peut-être, cependant, ont-elles eu le bonheur de valser avec lui un soir; peut-être l'ont-elles simplement aperçu à la promenade...

Ma jeune compagne de route, elle, se défend de tout faible pour ce qu'elle appelle la redingote bariolée (*der bunte Rock*). Au surplus, elle paraît d'un caractère plutôt *pratique* : c'est le trait dominant des couches nouvelles en Allemagne, où de plus en plus les modes anglaises remplacent les modes françaises. Cette anglomanie ira-t-elle jusqu'à dissiper entièrement les adorables vapeurs rosées du *Gemüth?* — Pour ne pas raffoler de l'habit militaire, elle me donne, au surplus, de bonnes raisons : il est difficile, somme toute, pour une fille de la bourgeoisie d'épouser un officier, la dot exigée par la loi militaire allemande étant notablement plus élevée que la dot exigée chez nous; et les jeunes hommes qui sont dans le commerce ou les affaires bénéficient de cette situation, les demoiselles à marier devant bien se résigner à laisser déborder sur eux le trop-plein d'enthousiasme qui trouble leur cœur. Mais, à coup sûr, elles leur préfèrent les professeurs; de fort jolies et romanesques personnes se sont éprises de savants professeurs des universités de Bonn et de Goettingue sans les avoir vus, séduites par leur seule renommée.

. . . . . .

Nous roulons maintenant à toute vapeur vers le sud, à travers la fabuleuse région du Harz, ce petit massif montagneux que son isolement dans la grande plaine de l'Allemagne du Nord devait nécessairement rendre repaire de légendes populaires.

Voici avec ses nombreuses tours, ses vieilles façades peintes ou sculptées, ses débris de remparts, l'imposante Goslar, jadis séjour favori des empereurs. Sur une éminence, le Kaiserhaus, grandiose palais roman datant de 800 ans, entièrement restauré. Goslar est au pied du fameux Rammelsberg (636 mètres) qui domine la plaine de 400 mètres et dont les flancs recèlent à la fois de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du zinc, du soufre et de l'aluminium. Nous sommes en

Digitized by Google

plein pays de mines. Les filons du Rammelsberg sont exploités depuis le XI^e^ siècle; aussi leur productivité est en décroissance sensible. Non loin est Clausthal, centre des mines du Harz occidental, siège de la célèbre Académie des mines.

Pays aride où surgissent des montagnes coniques. Au loin, à droite, le haut Brocken des légendes, lieu d'une scène du *Faust* de Gœthe. Un prosaïque chemin de fer à crémaillère y monte aujourd'hui (1,142 mètres), mettant à jamais en fuite les sorcières qui y prenaient leurs ébats (*Hexentanz*) dans la nuit de Walpurgis, du 30 avril au 1^er^ mai.

Halberstadt. Maisons en bois sculpté aux étages surplombants, du XV^e^ et du XVI^e^ siècle; belle cathédrale, gothique et romane à la fois. Toutes ces anciennes petites villes du versant nord du Harz sont très intéressantes pour l'archéologue. La perle en est sans nul doute Hildesheim, le Nuremberg de l'Allemagne du Nord, qui a acquis dès le X^e^ siècle une grande importance artistique grâce à son évêque saint Bernward. Nulle part en Allemagne, l'art roman n'est plus en honneur; mais, en outre, il y a beaucoup de belles maisons en bois des XV^e^, XVI^e^ et XVII^e^ siècles à riches sculptures polychromes représentant des scènes bibliques; ces maisons sont d'une construction curieuse, avec leur nombre invraisemblable d'étages surplombant l'un sur l'autre et leurs pignons menaçant le ciel.

. . . . . .

Aschersleben la très ancienne. A notre droite, nous laissons Eisleben et les exploitations du Mansfeld, aussi célèbres par les puissantes machines d'épuisement exhibées par John Cockerill aux expositions que par leurs mines de cuivre et d'argent. Plus loin encore, le Kyffhæuser, dans une grotte duquel sommeille Frédéric Barberousse depuis sept siècles, en attendant que ses chevaux soient ferrés.

Des nuées de corbeaux s'abattent dans la campagne; d'autres reprennent leur volée en troupes innombrables. A perte de vue, des terres labourées, noires d'abord, rouges ensuite : c'est le pays de la culture industrielle de la betterave, pour laquelle l'Allemagne occupe le premier rang; plus de

Digitized by Google

300,000 hectares y sont affectés. Nous passons la Saale, issue des monts de Franconie, grossie de l'Elster, qui vient de Bohême.

Enfin, une grande ville de plus de 80,000 âmes, Halle, d'un aspect très moderne. Les villages sont devenus un peu plus fréquents. Tout à l'heure, nous traversions des bribes des duchés de Brunswick et d'Anhalt, séparées par des tranches de Prusse (province de Saxe); mais nous venons d'entrer dans le populeux royaume de Saxe. Vraiment, l'on peut dire *populeux*, car le royaume de Saxe (1) compte 212 habitants par kilomètre carré, tandis que sa voisine, la Prusse, n'en compte que 81 et l'empire entier 87 (la Belgique 203, la France 71. — Excusez ces velléités de statistique!). Cette densité extraordinaire de la population est due, sans doute, aux richesses naturelles cachées dans les flancs des montagnes, dites *Erzgebirge* (monts à minerais), ainsi qu'aux gisements de lignites qui alimentent Berlin, à l'industrie nationale de la faïence et de la porcelaine, à l'activité commerciale des habitants, et aussi à la fertilité des districts à *loess* (2). L'agriculture est ici très développée; la Saxe, avec la Silésie, donne la meilleure partie des 260 millions d'hectolitres de céréales récoltés dans l'Empire.

. . . . . .

Finalement, apparaît Leipzig, au milieu de l'immense plaine si féconde en souvenirs historiques. De tous côtés, ce ne sont que champs de bataille : Keuschberg (933), Breitenfeld (1631), Lutzen (1642), Grossgörschen, Mark-Kleberg, Wachau, Probstheida, Connewitz, Möckern (1813). Ici, Gustave-Adolphe défit Tilly et la ligue catholique (1631); là, le Suédois Torstenson vainquit les Impériaux (1642); ici encore,

(1) Il ne faut pas le confondre, ici, avec la Saxe entendue comme région (*Saxonia*), laquelle comprend une grande partie du centre de l'Allemagne. Au point de vue politique, il y a à distinguer entre la Saxe, province prussienne (chef-lieu Magdebourg), enlevée en 1815 au roi de Saxe Frédéric-Auguste Ier; la Saxe royale, formée d'une petite partie de l'ancien électorat érigé en royaume par Napoléon (1807), le grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach, les duchés de Saxe-Meiningen-Hildburghausen, de Saxe-Altenburg et de Saxe-Cobourg-Gotha.

(2) Terrains de sédiment que nos géologues désignent par le mot allemand *Lehm* (limon).

Digitized by Google

après les plus sanglantes journées de l'histoire de la guerre (16 au 19 octobre 1813), les 145,000 hommes de Napoléon se voient réduits à battre en retraite devant les 300,000 hommes des alliés (1).

. . . . . .

## II

Leipzig, l'un des centres les plus anciennement célèbres du commerce européen, grâce à sa situation au seuil de la grande plaine allemande, a acquis maintenant l'aspect peu pittoresque des villes modernes. Le vieux Leipzig disparaît; les petites rues tortueuses deviennent rares; et le nouveau Leipzig prend des airs de petite capitale. Naguère déjà, les Allemands l'appelaient *Klein Paris*, mais avec une bienveillance coupée d'ironie; aujourd'hui, la ville commande le respect. C'est qu'aussi elle a pris un terrible élan depuis le rétablissement de l'Empire. Jugez plutôt : de 45,000 habitants en 1834 et 107,000 en 1871, elle est passée à 180,000 (2). Et encore, ce n'est là que l'Alt-Leipzig; car si l'on ajoute les localités voisines qu'elle s'est incorporée ces dernières années (1889-92), l'on arrive à une agglomération de près de 360,000 âmes, qui n'est dépassée dans l'Empire allemand que par celles de Berlin et de Hambourg.

Mais l'étendue de la ville ne paraît pas énorme, eu égard au nombre d'habitants. C'est qu'à Leipzig on habite plus en hau-

(1) On va voir encore l'endroit ou se tint l'empereur à la journée décisive de la « Völkerschlacht », indiqué par le Napoleonstein (4 kilomètres sud-est de Leipzig); 3 1/2 kilomètres plus loin, le monument Schwarzenberg et le Monarchenhügel où les princes alliés reçurent la nouvelle de la victoire; plus loin encore, à 8 kilomètres de la ville, près de Wachau, le vieux tilleul d'où Napoléon dirigea la terrible charge de cavalerie qui lui acquit de ce côté la victoire; on sait que Blücher rendit vaine cette victoire par la défaite du corps de Marmont, à Mockern, sur la route de Halle.

(2) Leipzig-ville occupe donc le sixième rang parmi les villes de l'Empire, battant Cologne et Hanovre. Le classement donne : Berlin, 1,500,000 habitants; Hambourg, 306,000; Breslau, 300,000; Munich, 262,000; Dresde, 246,000; Leipzig, 180,000; Hanovre, 165,000; Cologne, 162,000; Francfort, 154,000; Konigsberg, 151,000. Barmen et Elberfeld réunis ont 210,000 âmes.

Digitized by Google

teur qu'en largeur ; l'on y vit en appartement comme à Paris. Les maisons ont trois ou quatre étages au-dessus du rez-de-chaussée, et les sous-sols même ont des occupants, souvent une *Weinstube*. Les toits pointus couvrent les combles spacieux ; j'en ai vu au Vieux Marché qui abritaient jusque quatre étages superposés de mansardes.

Au point de vue du commerce, Leipzig vient, paraît-il, au troisième rang après Hambourg et Berlin. Cependant, l'on parle d'une évolution qui ferait passer Leipzig de cité commerciale à cité industrielle. L'industrie se développe, en effet, avec rapidité dans les localités suburbaines adjointes à la ville. On y voit des fabriques de tabacs et cigares, de toiles cirées (*Wachstuch*), de broderies (*Stickereien*), de caoutchouc, de savon, de produits chimiques, de machines, d'instruments de musique et de physique, d'objets en or et en argent, etc. Il y a aussi d'importantes brasseries, des filatures à chiffons (*Lumpenspinnerei*), et la plus grande fabrique de cardes (*Wollkämmerei*) de l'Allemagne.

L'Allemagne est tout à la joie de ses succès économiques. Enlever à Paris ses monopoles est l'une de ses ambitions ; elle rêve d'infliger à la France un nouveau « Sedan », sur le terrain industriel cette fois! — Nécessairement, la richesse produira dans ce pays ses effets ordinaires : déjà le progrès de l'industrie attire le paysan dans les centres urbains ; et l'attraction sera d'autant plus forte que l'émigration en Amérique sera rendue plus difficile. D'un autre côté, les idées socialistes continueront à progresser, compromettant l'ordre et avec lui les conquêtes économiques de la nation ; et ce ne sont certes pas les lois d'exception qui les étoufferont ; au contraire, elles ne font que condenser la haine. Mais jusqu'ici, en Allemagne, on ne paraît pas s'inquiéter outre mesure de la révolution sociale.

Une particularité de Leipzig, ce sont les trois foires annuelles : au nouvel an, à Pâques et à la Saint-Michel. Ce sont là d'anciennes et vénérables institutions ; la première, celle de janvier, fut établie au XV^e^ siècle ; les deux autres remontent au XII^e^ siècle. Car la Lipsia du moyen âge date de très loin ; elle est mentionnée dès l'an 1015, mais sa fondation

Digitized by Google

est de beaucoup antérieure, paraît-il : ce fut primitivement une colonie slave, comme Posen (*Poznan*), Dantzig (*Gdansk*) et Breslau (*Wratislavia, Wraclaw*); son nom lui-même dérive du slave *Lipsk* (*Lindenstätte*, place aux tilleuls), — ce qui justifierait l'orthographe *Leipsik* ; et la vieille colonie resta le point de départ de la route d'Asie, par Breslau et Novgorod, aux beaux jours de la Hanse.

Ces foires, qui durent chacune trois semaines, attirent encore tant de monde qu'il devient alors très difficile de trouver gîte. On évalue à plus de 100,000 annuellement le nombre d'étrangers qui y accourent de tous les points du monde, mais surtout de l'Est, la place ayant conservé des relations constantes avec la mère patrie slave (1). Il faut s'étonner du succès durable de ces lendits à notre époque où chemins de fer, paquebots et autres moyens de communication mettent toute marchandise à portée du consommateur et rendent inutiles les foires. C'est sans doute encore une habitude ancrée par la routine dans les mœurs des marchands. Il subsiste bien aussi, à Francfort-sur-l'Oder, trois petites foires annuelles, qui attirent beaucoup de Polonais. On comprend plus aisément la grande foire de Novogorod-la-Petite (Nijni-Novgorod) qui, durant juillet et août de chaque année, continue à mettre en présence 300,000 Européens et Asiatiques.

Dès le mardi de Pâques, j'assiste aux préparatifs de la foire du printemps, la *Frühjahrs-Jubilate-Messe*, qui commence après la Quasimodo. C'est la principale des trois foires, la *Hauptmesse*. Les baraquements s'installent rapidement et couvrent la vaste place Auguste, laquelle mesure environ quatre hectares.

Ce large emplacement en plein centre d'une vieille ville n'est

(1) Les principaux articles vendus sont les peaux brutes, les cuirs, les fourrures, les pelleteries (*Rauchwaaren*) de Russie, d'Allemagne et d'Amérique; les draps, les cotons écrus et cotonnades en général (*Baumwollwaaren*); les tissus de laine et lainages en général (*Wollwaaren*); les toiles de lin (*Leinenzeuge*); les soieries de France, d'Allemagne, de Suisse et d'Angleterre ; les bonneteries, les broderies (*Stickereien*); les denrées coloniales, la droguerie (*Droguen*), la quincaillerie (*Kurzwaaren*), la verrerie, la porcelaine, la vaisselle de grès (*Steingut*), les bronzes, les livres, etc. Les transactions atteignent par an 200 millions de marcs.

Digitized by Google

pas sans causer une surprise à l'étranger qui débarque pour la première fois à Leipzig. Mais ce qui est centre aujourd'hui était, il n'y a pas si longtemps, limite entre la ville et ses faubourgs ; là précisément s'étendaient les anciens remparts qui joignaient la Parthe à la Pleisse et dont subsiste encore la vieille citadelle de Pleissenburg (XVI^e siècle), désaffectée aujourd'hui et en partie occupée par l'Académie des beaux-arts. Ses fortifications démolies, Leipzig a pu s'étendre vers l'est et surtout, comme la plupart des villes, vers le midi, tandis que sur l'emplacement rendu libre on établissait les gares de Thuringe, de Magdebourg et de Dresde [1], la place Blücher avec la nouvelle Bourse (1886), la Caisse d'épargne et le Mont-de-Piété ou maison de prêts (*Leihhaus*), et la série de jolis squares dits *les Promenades*, parsemés de statues, de fontaines, de jets d'eau et bordés actuellement du plus beau quartier de la ville. Au milieu de ces élégantes Promenades est située cette *Augustusplatz*, sur laquelle nous voyions tout à l'heure dresser les baraquements de la foire.

. . . . . .

En parcourant les rues, on s'aperçoit vite que Leipzig n'est pas seulement commerçante ou industrielle; car aux regards s'imposent une foule de monuments destinés à la culture intellectuelle et à l'éducation scientifique ou artistique. D'abord l'Université, l'une des plus célèbres et des plus anciennes [2] parmi ces savantes corporations qui ont tant contribué à la grandeur de l'Allemagne; elle compte plus de 3,000 étu-

[1] Leipzig a six gares, ni plus ni moins, dont l'une, celle de Berlin, est à vingt minutes de la ville !

[2] Elle date de 1408. La plus ancienne est celle de Prague, fondée, dès 1348, sur le modèle de la florissante « école de Paris » ; puis sont venues celle de Vienne (5,000 étudiants) en 1365, celle de Heidelberg (700 étudiants) en 1386, celle de Leipzig (3,000 étudiants) en 1409, celle de Tubingen (1,000 étudiants) en 1477, celle de Wittenberg en 1502 (transférée à Halle en 1815), celle de Francfort-sur-Oder en 1506 (transférée à Berlin en 1810), celle de Königsberg (1,000 étudiants) en 1544, celle d'Iéna en 1548, celle de Duisbourg en 1655 (supprimée en 1802), celle de Halle (1,700 étudiants, surtout en agriculture) en 1694 (supprimée par Napoléon en 1806, mais rétablie en 1815), celle de Goettinge (1,400 étudiants) en 1734, celle de Berlin (6,000 étudiants) en 1807 (fondée au lendemain d'Iéna), celle de Bonn (1,400 étudiants) en 1818.

Digitized by Google

diants, et a dans sa dépendance plusieurs instituts (histoire naturelle, minéralogie, physique, chimie, zoologie, physiologie, pathologie, anatomie, clinique des yeux), très bien aménagés pour le travail, outre un observatoire et une bibliothèque possédant 300,000 volumes et de précieux manuscrits. Le centre en est l'*Augusteum*, monument érigé de 1831 à 1836 et contenant les installations académiques et l'*Aula*. L'Université fut établie en 1409 avec l'approbation du pape; elle possède à Leipzig des biens-fonds très fructueux et, grâce à des donations, dispose de nombreuses bourses (*Stipendien*), outre 250 couverts gratuits (*Freitische*), fondés vers 1550 par transformation de biens confisqués de l'Église.

Citons ensuite le Conservatoire de musique, non moins célèbre (600 élèves de toute nationalité), dirigé par un homme de loi, le Dr Günther, et qui compte parmi ses professeurs le vieux maître classique Carl Reinecke, assisté pour la composition de l'habile contrepointiste Jadassohn et d'Oscar Paul, critique et professeur à l'Université (1). Puis Leipzig a trois *Gymnasien*, un *Realgymnasium*, deux *Realschule*, une école communale supérieure pour jeunes filles et nombre d'institutions privées, une académie des arts du dessin, une école des arts et métiers, une monumentale école d'architecture, une école de commerce.

Il y a même une école de librairie. On sait que Leipzig est le grand centre de la librairie allemande; nulle part, ce commerce n'a reçu pareil développement (2). De hautes façades s'allongent devant des imprimeries connues dans le monde entier, celle de Breitkopf et Härtel, par exemple; parfois c'est

(1) Le Conservatoire de Leipzig a compté parmi ses professeurs une quantité d'illustrations, dont les noms sont gravés sur une table de marbre : Schumann, Mendelssohn, Hauptmann, Ferdinand Hiller, Niels Gade, Moscheles, Friedrich Richter, Ferdinand David, Josef Joachim, Brodsky, Davidof, Grützmacher, Alvin Schrœder, etc. Parmi les anciens élèves, il faut citer Grieg, Svendsen, Sullivan, Phil. Rufer.

(2) Leipzig a une Bourse des libraires (*Buchhändlerbörse*); l'ancien local de la Grimmaïsche Strasse, près de la Nicolaïkirche, étant devenu insuffisant, on l'a installée dans une imposante construction érigée dans un nouveau quartier, Hospitalstrasse; on y a logé aussi les précieuses collections du Musée de librairie.

Digitized by Google

un bloc entier, comme pour celle de Brockhaus, dont les bâtiments entourent plusieurs cours et jardins consécutifs. Naturellement, il y a aussi grande activité dans les branches voisines : lithographie, xylographie, gravure sur cuivre et sur acier, fabrication de papier, fonderie de caractères, construction de machines et d'accessoires d'imprimerie, etc. Leipzig occupe cette suprématie dans l'industrie *du livre* depuis un siècle déjà ; elle compte actuellement plus de 500 firmes vendant livres, gravures, musiques, et 80 imprimeries. Tous les éditeurs allemands ont ici au moins un dépôt, et c'est d'ici en général que se font les expéditions.

Après les institutions d'éducation populaire, je pourrais vous citer de nombreuses institutions de bienfaisance, hôpitaux, hospices, etc., et étudier leurs organisations, toutes excellentes. Mais je ne veux pas abuser de votre attention. Ici règne à un haut degré l'esprit d'association, et le sentiment de la solidarité est très éveillé. Il y a des *Vereine* pour tout : sociétés pour la culture de la science et de l'art, de l'archéologie, de la géologie, de l'astronomie, de l'histoire, et notamment un *Verein* pour l'histoire spéciale de Leipzig; sociétés de naturalistes, société polytechnique (*Gewerbeverein*), sociétés pour la défense des intérêts professionnels, pour le développement du commerce, sociétés de musique, de chant, de sport, d'agréments de toute nature. Peut-être il n'y a pas de ville allemande qui pense et sente comme ce Leipzig, que sa position géographique a fait dénommer « le cœur de la Germanie » (*Herz Germanias*). Ici aussi, l'initiative semble plus développée que chez les Allemands en général : on paraît éprouver moins le besoin d'obéir; l'automaticité est moins prononcée. Je trouve un plaisir particulier à parcourir et à analyser cette très vivante cité, en compagnie d'un ami qui s'y est momentanément installé pour approfondir des études commencées.

. . . . . .

Une visite au Musée de sculpture et de peinture. A citer, hors de pair, un beau Thorvaldsen : *Ganymède abreuvant l'aigle*. La collection de tableaux, qui date de 1837 seulement, renferme surtout des modernes. Il y a des Calame, un Paul



Digitized by Google

Delaroche, un Horace Vernet, des Verboeckhoven, des Koekkoek; puis des maîtres allemands, dont A. et O. Achenbach, Knaus, Schnorr von Carolsfeld, Lenbach, Uhde. Quelques anciens : Lucas Cranach (XVI^e siècle), Murillo, Adrien van Ostade, Guido Reni, Rembrandt.

Leipzig possède un des plus curieux et des plus importants musées d'ethnologie (*Museum für Völkerkunde*). Il y a encore un musée industriel et un musée de librairie.

. . . . . .

A chaque pas, des églises. La ville compte dix-sept temples évangéliques, un réformé, un anglican, une église catholique, un oratoire grec, une synagogue, outre les chapelles juives particulières. Une église qui nous interesse, c'est l'ancienne Thomaskirche du XV^e siècle, dont l'illustre Jean-Sébastien Bach fut *cantor* pendant la dernière période de sa vie, de 1723 à 1750 (1). Le monument, pour notre malheur, n'a presque plus rien de cette mémorable époque; il a dû être restauré récemment. Nous allons y écouter la voix puissante des orgues, soutenant dans de superbes choraux la voix timide des fidèles. — La chapelle de Saint-Thomas est restée fameuse par ses concerts de musique religieuse, où elle exécute les motets de Bach et ceux de ses prédécesseurs les célèbres cantors Thomasius Gessner et les deux Ernesti, ou de ses successeurs Doles, Schicht, Hiller, Weinlig et Hauptmann. La *Passion*, qu'on y chante le vendredi saint, comme dans chaque ville d'Allemagne, passe pour la mieux interprétée, en tout cas, la plus conforme aux vraies traditions. Par exception, toutefois, cette année, au lieu d'une des traditionnelles *Passions* du maître d'Eisenach, on a donné la *Passion* de Heinrich Schutz, un vieux compositeur qui fut maître de chapelle de l'électeur de Saxe au XVII^e siècle.

(1) En Allemagne, on désigne par le titre de *cantor* le maître de chapelle d'une église possédant un chœur fixe. Le *cantor* de Saint-Thomas avait à organiser la musique d'église de toute la ville; il devait diriger en personne dans les temples de Saint-Thomas et de Saint-Nicolas. — Bach avait quitté sa position de capellmeister du prince d'Anhalt-Cœthen pour occuper celle de *directeur du chant* à la Thomasschule de Leipzig, position inférieure à la première, mais qui lui permettait de s'occuper plus activement de composition.

Digitized by Google

. . . . . .

Un pèlerinage au vieux Gewandhaus, l'ancienne halle des drapiers du XVe siècle, restaurée en 1740, et à la petite salle de concert du second étage, célèbre dans l'histoire de la musique grâce aux concerts fondés dès 1743 par Doles. Il nous faut dénicher d'abord le *castellane* (concierge) pour que s'ouvrent devant nous les vieilles portes à serrures grinçantes. La petite salle a un cachet sévère. Avec ses rangées de bancs se faisant face de droite et de gauche et sa haute galerie, elle a plutôt l'air d'une salle de délibération. Le même bâtiment contient, aujourd'hui, la bibliothèque de la ville, ses 100,000 volumes et ses 1,500 manuscrits, dont un de Wolfram d'Eschenbach. A côté, la Feuerkugel, où Gœthe habita comme étudiant, puis aussi Lessing.

Tout autre est le nouveau Gewandhaus, vaste monument dédié aux auditions de musique classique. *Res severa verum gaudium*, telle est l'inscription austère du frontispice. Quel contraste, sous ce rapport, entre la rêveuse Allemagne et nos frivoles pays latins! Auprès d'elle, nous paraissons un peuple enfant qu'il faut sans cesse amuser. Ceci est vraiment un sanctuaire élevé à la déesse Musique. Rien du luxe intempestif de nos salles « où tant d'or se relève en bosse »! Tout est rationnel et parfaitement entendu dans les moindres détails d'aménagement : entrée des artistes, entrée du public, dégagement pour la sortie des piétons et pour le service des voitures. La salle de concert et le foyer sont à l'étage (1); le rez-de-chaussée est occupé par les vestiaires et une salle des pas-perdus, avec deux grandes portes à l'avant et à l'arrière, et deux larges escaliers de marbre à droite et à gauche.

(1) La grande salle a 1,600 places assises, à 5 marcs, plus des places debout (*Stehplätze*) sous le balcon, à 3 marcs, et des places sur l'estrade de l'orchestre (*Podium*), à 3.50 marcs. Il y a par an vingt-deux concerts du vendredi, du 1er octobre à Pâques, excepté au *Busstag*, jour de pénitence saxon. — Près de la grande salle, une petite salle est réservée à la musique de chambre (*Kammermusik*); elle contient 650 places à 3.50 marcs, prix uniforme pour les loges et le parterre. Par saison, il y a là dix séances données par le quatuor Hilf-Becker-Sitt-Klengel, successeur du quatuor Brodsky-Becker-Novâcek-Klengel, ou par le quatuor Prill-Rother-Unkenstein-Ville, avec le concours de Carl Reinecke dans les œuvres avec piano (trios, quatuors, quintettes).

Digitized by Google

L'orchestre du Gewandhaus est célèbre; il est dirigé par Carl Reinecke, compositeur distingué, — successeur de Mendelssohn, — assisté de Prill, son *Concertmeister* (chef d'attaque). Il exécute surtout de la musique classique; nulle part on ne joue mieux qu'au Gewandhaus les symphonies de Mozart. Cependant, depuis cette année, Richard Wagner apparaît aux programmes, avec la *Faust-Ouverture*, l'ouverture des *Meistersinger*, etc. Et, en dépit des traditions *doctrinaires* de la maison, le succès a été formidable. C'est la voie nouvelle qui s'impose de par la force des choses; la routine ne lui peut faire échec longtemps. D'autre part, Mendelssohn est pour ainsi dire oublié au Gewandhaus, ce vieux centre du *mendelssohnisme*. On ne le joue plus que dans les familles, à la fête de la grand'mère.

Leipzig possède encore d'autres concerts d'orchestre. A côté des vingt-deux séances annuelles du Gewandhaus prennent place les *Abendunterhaltungen* du Conservatoire dirigées par le violoniste Hans Sitt, les six *Akademische Concerte* où, chaque saison, est passée en revue l'histoire de la symphonie de Haydn à Brahms sous le bâton du célèbre théoricien Kretschmar, professeur à l'Université, et les six concerts du *Lisztverein*, qui amènent à Leipzig de bons chefs d'orchestre parmi les jeunes, tels que Félix Weingartner (de Berlin), Félix Mottl (de Carlsruhe), Richard Straus (de Weimar), etc. Outre ses concerts d'orchestre (deux par semaine environ), Leipzig ne possède pas moins de trois associations de musique de chambre instrumentale. On voit que, sous ce rapport, elle est plus riche que bien de nos capitales.

. . . . . .

A côté du Gewandhaus s'élève le nouveau tribunal de l'Empire en construction (Leipzig est siège de la cour suprême de l'Empire allemand). Rien du babylonisme extravagant du Palais de Justice de Bruxelles (1). Les architectes allemands paraissent *raisonnables*.

(1) Ce que nous reprochons surtout à ce dernier, c'est que l'architecture en est sans rapport avec la destination du monument et que le symbole y est par trop absent. Non seulement les dispositions n'en sont pas justifiées, mais l'aména-

Digitized by Google

A chaque pas, ici, l'on rencontre des statues et médaillons perpétuant le souvenir de grands hommes : J.-S. Bach, dont le monument fut érigé par les soins de Mendelssohn; Hiller, le *cantor* (mort en 1804), dont le monument fut élevé en témoignage de gratitude par deux sœurs harpistes de Bohême; Robert Schumann, qui fut en 1843 professeur au Conservatoire de Leipzig ; Zöllner, le compositeur de lieder ; Luther ; Leibniz ; Gellert, le poète-philosophe; Gottfried Hermann, le philologue; Hahneman, fondateur de l'homéopathie ; Harkort, constructeur du premier chemin de fer allemand (Leipzig à Dresde, 1837); l'agronome Thaer, etc. Les plus belles sculptures sont de Hœhnel et de Rietschel (1804-61). Il y a aussi un sarcophage en souvenir de la noyade de Poniatowski dans l'Elster (1813), et l'inévitable *Siegesdenkmal* de toutes les villes d'Allemagne.

A Leipzig sont nés le philosophe Leibnitz, le jurisconsulte Thomasius, le peintre Schnorr de Carolsfeld. A Leipzig encore est né Richard Wagner, en 1813; on montre la maison de ses parents, reconstruite aujourd'hui, sur le Brühl, large et belle rue, quartier du commerce et précisément aussi quartier des Juifs, qu'il a si vivement combattus dans le domaine de l'art.

*(A suivre.)* F.-N. ROSE.

gement intérieur, c'est-à-dire le but, l'objet principal, a été sacrifié à la façade. Or, il semble que l'architecture soit bien l'art où devrait par-dessus tout régner la raison, où chaque détail devrait être motivé. C'est ce que l'art grec avait admirablement compris, et c'est ce qui fait la perfection de ses monuments. Parmi les productions du moyen âge, la cathédrale gothique, elle aussi, est pleine de symboles; elle traduit le christianisme et donne l'impression de l'infini. Il en est de même des temples de l'Égypte et de l'Inde, sous une forme moins parfaite. Les architectes romains ne comprenaient pas moins exactement leur mission; chez eux, les œuvres répondent à merveille à la destination.

Digitized by Google

# M. DE GREEF

ET

## LA CLASSIFICATION POSITIVISTE DES SCIENCES [1]

M. le professeur G. de Greef vient de faire paraître dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* un petit livre sur les « Lois sociologiques », très bien pensé, écrit avec clarté et concision, qui sont qualités peu fréquentes chez les adeptes d'Auguste Comte, qui poussent souvent le culte pour le Maître jusqu'à l'imitation de sa prose terne, diffuse et confuse. Malheureusement pour moi, l'ouvrage du savant sociologue belge défend avec un rare bonheur d'expression plusieurs théories que je crois radicalement fausses et attaque avec une adroite perfidie de langage plusieurs vérités que je tiens pour absolument certaines, en supposant que la certitude absolue puisse être atteinte par notre intelligence boiteuse. Je suis désolé de me trouver en désaccord avec lui sur presque tous les points et d'être obligé de le combattre avec tout l'enthousiasme qu'il convient d'apporter à la réfutation de ce que l'on croit être l'erreur et à la défense de ce que l'on croit être la vérité.

Et d'abord, premier désaccord fondamental. M. G. de Greef déteste la métaphysique autant que j'en suis épris; d'autre part, il est épris du positivisme autant que j'abhorre ses doctrines. Il brûle ce que j'adore, et je voudrais brûler tout ce qu'adore M. de Greef; et si on pouvait détruire les idées en détruisant les livres, je ferais volontiers de toute la

(1) G. DE GREEF, *Les lois sociologiques*. Alcan, 1893 (dans la Petite Bibliothèque de philosophie contemporaine).

Digitized by Google

bibliothèque positive théorique un superbe autodafé, et cela, je crois, sans grand dommage pour la pensée ni pour la science; j'apporterais même à cette bonne œuvre le même entrain qu'apportèrent à détruire les Romans de Chevalerie de Don Quichotte ses excellents amis le Curé et le Barbier, par pure amitié pour le Chevalier à la triste figure. Il est vrai, d'autre part, que M. de Greef et M. Hector Denis, les deux piliers inébranlables du Temple positiviste en Belgique, applaudiraient avec la même ardeur à l'exécution sommaire de tous les métaphysiciens, abstracteurs de « quarte essence » et de « quinte essence », ce dont je serais au désespoir.

En attendant le jour où tous les métaphysiciens dormiront du sommeil éternel dans le recoin le plus caché des vénérables bibliothèques, M. de Greef, voulant hâter cet heureux moment, ne trouve pas assez de railleries pour leurs spéculations « creuses ». Il affecte pour elles un dédain aristocratique, transcendant et absolu. (Que M. de Greef veuille bien me pardonner ces adjectifs métaphysiques, qui rendent bien sa pensée.) Ce sont pour lui « jeux de princes », des Princes de l'esprit humain, il en convient (Aristote, Platon, Marc-Aurèle, Descartes, Leibnitz, Kant!), mais enfin de princes qui, à l'instar des princes temporels, vivent de l'absolu et dans l'absolu.

Il regarde la métaphysique comme une maladie, comme une chose oiseuse et inutile. Maladie et inutilité! je le veux bien, comme la perle est la maladie de l'huître, comme la beauté de la fleur et de la femme est une inutilité suprême!

Les positivistes disent encore que la métaphysique est le microbe infectieux de toutes les sciences et de tous ceux qui les cultivent. J'accorde qu'il peut en être ainsi pour les esprits faibles, mais je pense que le microbe métaphysique n'est dangereux que pour ceux-là; je crois que les intelligences solidement construites en deviennent plus fortes et mieux trempées, tout comme les phagocytes d'un organisme vigoureux se fortifient par les bacilles qu'ils dévorent et se rendent invulnérables à toute attaque ultérieure. J'estime qu'on n'a pas encore trouvé de meilleure discipline logique que la dia-

Digitized by Google

lectique de Platon et d'Aristote et la métaphysique de Kant et de Leibnitz.

En tout cas, si infirmité il y avait, il faudrait bien accorder, en présence de la pérennité, de l'indestructibilité et de la survivance du besoin métaphysique de l'humanité, qui résiste à tous les assauts du positivisme et du scepticisme, qu'il s'agit ici d'une infirmité *normale* inhérente à l'humaine nature : sa nécessité inéluctable nous dispense d'en contester la légitimité; il faut l'accepter à titre de fait et tâcher de l'expliquer comme tous les autres faits. Il est même certain qu'à vouloir filtrer le raisonnement scientifique et le purifier de tout bacille métaphysique, on agirait comme ces pieux Lamas bouddhistes qui, dans leur respect de toute créature et leur horreur de toute nourriture vivante, aperçurent un jour avec épouvante dans le champ du microscope qu'un monde d'êtres vivants pullulait jusque dans l'eau la plus pure dont ils se désaltéraient dans l'innocence de leur âme. Je connais beaucoup de positivistes qui, en cela, ressemblent assez bien à ces doux fanatiques de l'Inde et à qui je pourrais montrer, dans leurs raisonnements et leurs déraisonnements les plus positivistes, la présence des microbes les plus manifestement métaphysiques.

Je le répète, la répulsion de M. de Greef pour la métaphysique n'a d'égale que ma répulsion pour le positivisme. Il y a lieu de distinguer pourtant. Autant j'exècre dans A. Comte le théoricien de la science et le spéculateur manqué, autant j'ai de sympathie et même d'admiration pour sa philosophie pratique, pour ses idées sociales et religieuses. S'il n'a pas jeté les fondements de cette admirable science, la Science sociale, qu'il a baptisée d'un abominable nom, « sociologie » (car d'autres en avaient jeté les bases bien avant lui), il a du moins contribué à attirer sur elle l'attention des penseurs. Il a fondé surtout une religion nouvelle. Les cieux étaient vides et les dieux étaient morts. Auguste Comte fit descendre la religion du ciel sur la terre ; il nous apprit à vénérer et à aimer l'Homme-Dieu, le Christ futur, et à nous dévouer pour le grand Œuvre de l'Humanité. Il fit ces choses considérables, et ce qui plus est, il sut s'attacher des continuateurs glorieux,

Digitized by Google

des saints qui s'appellent Littré et Stuart Mill, de nobles esprits et des caractères sans tache, qui s'appellent Spencer, Laffitte et Harrison. Bénissons donc l'œuvre et bénissons l'ouvrier qui lui a donné l'impulsion! J'ai été moi-même un assidu aux réunions des chapelles comtistes de Londres et de Paris, j'ai admiré la foi et l'enthousiasme des adeptes; j'ai eu avec le père Laffitte, avec le docteur Delbecq et surtout avec mon illustre ami Harrison, grand pontife d'Angleterre et plus grand écrivain (1), des entretiens exquis dont je garde un inaltérable souvenir. J'aurais donc mauvaise grâce à ne pas sympathiser sinon avec les idées sociales et morales de M. de Greef et de M. H. Denis, du moins avec leurs généreuses tendances. En vérité, l'homme qui a eu de tels disciples et a suscité pareils élans de dévouement, Auguste Comte, ne fut pas une âme vulgaire. Esprit unilatéral, je le veux bien; monomane, je le concède encore, et même, à certaines époques de sa vie, un échappé des Petites-Maisons; mais, assurément, un grand cœur et un esprit peu commun. Aussi bien, quand je le vois tant exalté en Angleterre, et dénigré systématiquement en France, quand je vois Ernest Renan, c'est-à-dire le plus grand des continuateurs religieux d'A. Comte, le plus illustre apôtre (inconscient peut-être) de la Religion de l'humanité, quand je l'entends traiter A. Comte de pédagogue et de mystagogue, qui aurait traduit en jargon illisible ce qu'avant lui Diderot, Condorcet et d'Alembert avaient exprimé en admirable prose française, claire comme cristal de roche, j'en conclus simplement que nul n'est prophète en son propre pays.

Mais toutes mes sympathies n'iront jamais jusqu'à me fausser le jugement et ne m'empêcheront jamais de déclarer que la philosophie classique de Comte est une chose pitoyable et qu'il faut être impitoyable pour elle. La Loi des trois états, sa classification des sciences sont des formules commodes mais fausses, simples mais vides, qui ont fait fureur comme firent fureur en leur temps la Triade de Hegel, la Synthèse des

(1) Cf. ma *Lettre à Frédéric Harrison sur la Question sociale en Angleterre*, dont la traduction anglaise paraîtra prochainement.

Digitized by Google

contraires, comme font fureur aujourd'hui la Lutte pour la vie, la Souveraineté du peuple, le Suffrage universel, l'Égalité, le Capital et le Travail, la Loi d'airain de Lassalle, Idoles à majuscules, verbes sonores que tout le monde emploie comme des axiomes sans les discuter, comme des dogmes sans les toucher et qui, à force d'être employés, n'arrêtent même plus la pensée et la critique, n'arrêtent que les progrès de la science, et tendent sans cesse des pièges aux logiciens et aux philosophes.

Me proposant de revenir un jour dans un article ultérieur à la sociologie de M. de Greef et d'en discuter les principes et les lois, je ne veux que discuter ici, et encore pendant quelques instants seulement, la classification positiviste des sciences et m'efforcer d'en montrer tout le creux. Nous le faisons d'autant plus volontiers que, sur le point spécial mais capital, qui va nous occuper, le savant sociologue est le représentant du positivisme tout entier. Il reconnaît lui-même partager, malgré quelques divergences et quelques développements de détail, toutes les idées, c'est-à-dire, à mon sens, tous les erre-ments d'A. Comte.

Si nous voulons dégager nettement et mettre dans leur jour le plus favorable les points essentiels de la classification positiviste des sciences, il nous y faudra distinguer trois vérités ou trois lois fondamentales :

1° Toutes les sciences peuvent être envisagées comme des chapitres successifs d'une même Science universelle, comme une seule série hiérarchique. En d'autres termes, toutes les sciences suivent un ordre *logique* en raison de la complexité croissante et de la simplicité décroissante de leur objet. L'objet des mathématiques est à la fois plus simple et plus abstrait que l'objet de l'astronomie. L'astronomie, à son tour, est plus simple que la physique et la chimie, qui elles-mêmes sont plus complexes que les sciences précédentes, mais moins complexes que la physiologie et la biologie; enfin, les sciences biologiques sont plus simples que les sciences sociales, celles-ci nous apparaissant comme le couronnement de la pyramide scientifique élevée par l'esprit humain.

Digitized by Google

2° Cette série hiérarchique et *logique* des sciences est reproduite par leur ordre *historique*, par leur évolution dans le temps. La première science, la Mathématique, était déjà toute formée dans l'antiquité, et déjà du temps d'Archimède et des Alexandrins, on était à la veille de découvrir la géométrie analytique et le calcul différentiel. La dernière des sciences, la sociologie, n'était pas encore née au commencement de ce siècle. D'ailleurs, rien de plus facile à comprendre, selon les positivistes. La science plus complexe a besoin de l'appui de ses sœurs aînées pour grandir ; elle leur emprunte leurs méthodes, leurs instruments. L'astronomie développée n'est possible que par une mathématique plus développée encore. A ce point de vue, l'évolution des sciences suit un ordre nécessaire, logique et ne laisse pas de place au hasard et à la liberté. Quoi de plus simple d'après cela que l'apparition des génies? Ce ne sont pas là des apparitions inattendues; les génies ne sont pas des révolutionnaires, ils viennent à leur heure, à l'heure nécessaire. Ils viennent prendre leur place tout indiquée comme dans un cadre géométrique, de même que les éléments chimiques qui n'ont pas encore été découverts, mais dont on postule l'existence, viendront prendre leur place dans la série évolutive des éléments, avec toutes les propriétés et qualités que les chimistes leur ont données à priori. Le développement de la science ne dépend en rien de la personnalité du savant; le divin Platon, Archimède, Descartes, Newton, Leibnitz, Darwin, ne sont pas des accidents de l'histoire, ils sont les serviteurs abstraits et impersonnels d'une idée abstraite. Sans eux, la Science n'en aurait pas moins suivi son cours, et dans la grande armée de l'Humanité d'autres auraient rempli les cadres, d'autres auraient pris leur place, d'autres auraient apparu à l'heure nécessaire et auraient combattu comme Newton et Darwin, et avec autant de succès qu'eux, le bon combat de la Science contre l'Ignorance.

3° Enfin, l'ordre *logique* des sciences, qui est reproduit par l'ordre *historique*, doit encore être suivi, autant que possible, par l'ordre *dogmatique*, c'est-à-dire que les sciences doivent plus ou moins être enseignées dans l'ordre de leur évolution

Digitized by Google

rationnelle et de leur développement dans le temps. *L'ontogénie dans l'éducation de l'individu doit reproduire la phylogénie dans l'éducation de l'humanité.*

Voilà les lois, voyons ce qu'elles valent. Et d'abord, un mot sur le second point, l'évolution historique des sciences.

Un examen superficiel semble assez favorable à la classification. Dans les mathématiques, Archimède et Pappus et l'école d'Alexandrie ont apparu avant Copernic et Képler en astronomie. Les grands physiciens Galilée, Huyghens, Newton ont succédé aux grands astronomes et précédé le père de la chimie, Lavoisier; les grands physiologistes Bichat, Schwann et Claude Bernard ont succédé à Lavoisier, et tous, mathématiciens, astronomes, physiciens, chimistes, biologistes, ont précédé les fondateurs de la sociologie.

Mais ce n'est là qu'un coup d'œil superficiel, et Comte s'est arrêté là. Une étude plus approfondie révèle bien des accidents, bien des accrocs à la série logique. D'abord, l'astronomie n'a pas trouvé la mathématique supérieure constituée pour ses besoins. *Newton a dû se fabriquer lui-même son instrument mathématique, le calcul différentiel;* de plus, la physique et l'optique, c'est-à-dire la science plus complexe, ont dû se développer avant l'astronomie, science moins complexe : la science aînée a dû emprunter à la science cadette ses lunettes et ses télescopes, ou, pour mieux dire, *Galilée physicien a dû se fabriquer lui-même ses instruments pour que Galilée astronome pût voir et avancer.* Ni Galilée, ni Newton n'ont pu emprunter des instruments tout faits aux sciences antérieures, et n'ont trouvé des cadres qu'ils n'avaient qu'à remplir; heureusement, leur génie souverain, libre de leur époque et la devançant, a suppléé aux lacunes de ce qui est ordre logique et historique, selon l'Évangile positiviste.

Remarquons ensuite que la physiologie avec Harvey et Haller s'est développée assez loin sans le secours de la chimie, et que Diderot est arrivé avant Lavoisier, dans ses prodigieux *Éléments de physiologie,* à élaborer jusque dans les détails toutes les théories, sans même en excepter une seule, de la biologie contemporaine. Quoi qu'en disent les partisans de

Digitized by Google

l'évolution impersonnelle, nécessaire et logique des sciences et de l'humanité, quand un Leibnitz paraît, la mathématique marche à pas de géant; quand surgit un Newton, il passe comme une traînée lumineuse; survienne un Diderot, et l'humanité marche avec des bottes de sept lieues.

Mais passons. Disons avec Dante : *Non ragionar de lor, ma guarda e passa.* Arrivons à la chimie; nous verrons dans un instant que si même la chimie précède la physiologie et suit la physique et l'astronomie dans l'ordre *historique*, dans l'ordre *logique*, au contraire, la chimie se place avant l'astronomie. Quant aux sciences sociales et morales, la classification devient ici tellement absurde, que l'on ne peut que sourire de l'ignorance stupéfiante de Comte en sciences morales et philosophiques. On a fait de la psychologie, et de la plus fine, à l'aurore même des sciences; on a fait de la sociologie, et de la plus systématique, dès la plus haute antiquité. Le droit romain est une merveille de sociologie théorique et pratique. Et la société athénienne? et l'état spartiate? Sommes-nous toujours bien sûrs de faire de meilleure politique et de meilleure sociologie qu'en firent les Hellènes? Sommes-nous bien sûrs d'avoir réalisé, après vingt-cinq siècles de marche, un miracle sociologique aussi merveilleux que la « culture hellénique »?

J'ai hâte de quitter le terrain historique et d'aborder le terrain logique, d'examiner si effectivement il y a un ordre logique des sciences et si cet ordre logique, quand même il existerait, correspond à la classification positiviste.

Pour entreprendre cette cure anti-comtiste, je voudrais me servir du traitement homéopathique; je voudrais attaquer la maladie positiviste par son propre virus, combattre la doctrine avec ses propres instruments et ses propres méthodes; je voudrais réfuter la loi sociologique de la classification des sciences par la loi biologique de l'évolution.

La théorie de l'évolution restera dans l'histoire de la science comme la plus belle conquête et la plus radicale révolution des temps modernes, après la révolution astronomique qui l'a préparée. C'est peu d'avoir bouleversé les sciences physiques, d'en

Digitized by Google

avoir suscité de nouvelles, d'avoir renouvelé de nos jours la zoologie, la physiologie, l'embryologie; elle a réalisé dans les sciences morales et dans la philosophie une rénovation plus complète encore, plus incalculable surtout par son retentissement dans le domaine moral et politique. Elle en a chassé l'absolu, l'immuable et les a relégués dans l'ontologie : l'aphorisme d'Héraclite : « Tout coule, rien ne demeure », est devenu la loi de l'univers. Tout coule, tout change, tout se meut, rien ne dure, rien, si ce n'est le changement lui-même, le flux éternel des choses. L'attribut le plus visible du monde physique est le mouvement; du monde psychique, la relativité. A l'absolu la science a substitué le relatif, à la catégorie de l'*esse* la catégorie du *fieri*; elle s'est habituée et nous a habitués à envisager les phénomènes non plus *sub specie æternitatis*, mais comme se mouvant et se développant indéfiniment dans le temps et dans l'espace, à expliquer les déterminations des phénomènes par la succession de leurs états et la considération de leurs parties, et surtout à considérer toutes les sciences à un même point de vue, *le point de vue historique*, à les englober toutes en un ensemble grandiose, « l'*Histoire naturelle de l'univers* », à faire enfin du Temps se mouvant dans l'Espace le grand régulateur du Devenir, à faire de Chronos et de Saturne, selon la conception antique, le père de la création et du monde phénoménal.

La théorie de l'évolution ou, pour mieux dire, le *point de vue évolutionniste*, est un point de vue commun à toutes les sciences, aussi bien physiques que sociales et morales, et quelles que puissent être leur ligne de démarcation ou leurs méthodes respectives. L'astronome, qui nous fait assister à la genèse du *cosmos* hors du *chaos* de la nébuleuse; qui nous explique par les mêmes lois pourquoi Saturne est entouré d'anneaux et pourquoi les glaces du pôle ont connu une végétation luxuriante et un climat tropical, pourquoi les ardeurs des tropiques ont été, au contraire, témoins d'une période glaciaire; le chimiste, qui nous montre la genèse des éléments hors du chaos de quelques éléments premiers ou même d'une seule matière première, et qui nous explique la formation des édifices ato-

Digitized by Google

miques, sont des évolutionnistes au même titre que le zoologiste qui nous fait suivre le développement des espèces depuis l'infusoire jusqu'à l'amphioxus et depuis l'amphioxus jusqu'à l'homme.

Et de même encore le géologue et le paléontologue qui nous reconstruisent les transformations des continents, des climats, leurs submersions et leurs émersions successives, les enchaînements du monde animal et du monde végétal, qui nous décrivent la puissante végétation qui couvrit notre globe à la période houillère, les récifs coralliens et les atolls qui couvraient le Jura à la période secondaire, et dans l'ère tertiaire les palmiers abondant autour de Paris et les magnolias et les sequoias prospérant au Groenland ; tous sont évolutionnistes au même titre que l'historien, qui nous montre les sociétés civilisées sortant des hordes sauvages, celles-ci issues des hommes pithécoïdes et ceux-ci des singes anthropomorphes. C'est toujours la même succession de phénomènes, toujours les mêmes changements, qu'il s'agisse des organismes vivants qui s'appellent des molécules chimiques, des organismes vivants qui s'appellent les masses cosmiques ou les masses protoplasmiques, qu'il s'agisse enfin de ces organismes vivants qui s'appellent des langues parlées ou des littératures écrites.

Si la théorie de l'évolution est vraiment un point de vue universel, nous allons lui voir donner tout d'abord un démenti éclatant à la classification positiviste sur un point de détail de la plus haute importance. Car remarquez que, d'après la théorie, *la molécule chimique même a son histoire*. La *loi périodique des éléments en fonction des poids atomiques* de Mendelieff nous laisse entrevoir vaguement quelle est cette histoire. Or, si la molécule chimique a eu une évolution antérieure à l'existence individuelle des globes et nous révèle des lois antérieures aux lois astronomiques, *la chimie précède évidemment l'astronomie*. L'étude de la molécule chimique infiniment petite est évidemment moins complexe que l'étude de la molécule cosmique et astrale infiniment grande. « Par la chimie, nous plongeons dans un monde où il n'y a ni planète, ni soleil, nous

Digitized by Google

dépassons la période solaire et nous sommes en pleine période moléculaire (1). »

Arrêtons-nous là. Ayant remonté à l'infini au delà du déluge, ne remontons pas du moins jusqu'au chaos de la nébuleuse. Nous nous perdrions dans ces ténèbres, nous n'y verrions que néant, bien que, au point de vue positiviste, cet état primitif de la matière, le plus simple, le moins complexe, dût nous aveugler de clartés scientifiques éblouissantes.

En résumé, *nous voyons donc que d'après Comte la chimie suit l'astronomie, nous constatons que d'après la science elle les précède.*

Mais ce n'est là qu'un point de détail, bien qu'un détail non négligeable. Malheureusement pour les positivistes, nous allons voir la science leur donner de bien autres démentis; *nous allons voir que le point de vue de l'évolution est aux antipodes mêmes du point de vue positiviste.*

Car remarquons que, d'après M. de Greef, la science de l'univers se développe comme un raisonnement logique; il n'est pas loin, il est même tout près de la conception de Hegel dont il se moque si complaisamment; il envisage toute la science concrète comme une science mathématique où, de quelques axiomes bien évidents, on arrive, de déduction en déduction, jusqu'au raisonnement le plus compliqué. Notre savant sociologue le dit en termes formels : « On ne peut étudier et enseigner ce qui est complexe qu'à la suite et au moyen de ce qui est simple, *de la même manière que dans un raisonnement logique on ne peut tirer des lois générales ou des conclusions complexes que d'inductions particulières et de propositions plus simples.* »

Mais, hélas! la science de l'univers ne se présente pas à nous comme la Mathématique universelle rêvée par Descartes. *En réalité, il n'y a même pas de science de l'univers,* il n'y a qu'*une histoire de l'univers,* ou, comme le dit si bien Haeckel, une *Histoire naturelle de la création. La théorie de l'évolution substitue au point de vue faussement rationaliste et déterministe une manière accidentaliste et historique de considérer les choses.* La

(1) RENAN, *Dialogues philosophiques.*

Digitized by Google

science universelle n'a pas son point de départ dans des axiomes nécessaires, mais dans des données statistiques ; par exemple, tels atomes chimiques, de telle masse, ayant telle affinité, animés de telle énergie ou de tel mouvement.

*Or, si tout n'est qu'histoire, qui ne voit qu'à ce point de vue, ce qu'il y a de plus simple, mais aussi de plus obscur, ce sont précisément les mystères des origines?* Je l'ai déjà dit, à ne considérer que l'état le plus simple de la matière, c'est-à-dire la nébuleuse primitive, l'obscurité est évidente, et je pense qu'il n'arrivera même pas à l'esprit de M. de Greef de prétendre que la nébuleuse, bien qu'infiniment simple, n'est pas un phénomène infiniment nébuleux.

Mais pourra-t-il affirmer davantage que l'anatomie de l'embryon doit être étudiée avant l'anatomie de l'animal développé? Dira-t-il que la psychologie du fœtus ou la psychologie de l'enfant, bien qu'assurément très simple, puisse être connue, étudiée et enseignée avant la psychologie de l'homme fait? L'infusoire est-il chose plus claire que le chien? L'histoire romaine du temps des rois, dont Mommsen ne daignait même pas s'occuper, est-elle plus claire, est-elle mieux connue que l'histoire des Césars? Combien M. de Greef connaît-il de savants qui aient réussi à percer l'obscurité des origines de l'humanité, des civilisations primitives si simples, si peu complexes? Ce n'est que par l'induction et la divination géniale d'un Renan, d'un Max Muller que l'on a pénétré quelque peu dans cette simplicité primordiale.

Dans toute cette célèbre classification des sciences, je ne vois que la plus regrettable et la plus lamentable confusion : *le positiviste prend la complexité de l'objet d'une science comme la mesure de son obscurité, il prend le degré de simplicité de l'objet comme la mesure de sa clarté et de son intelligibilité*, à peu près comme les socialistes font de l'Égalité la mesure de la Liberté. Or, c'est tout le contraire que nous voyons en réalité. Nous constatons qu'à mesure qu'une science devient plus simple et qu'elle s'éloigne davantage des sciences les plus complexes, c'est-à-dire des sciences morales, elle devient aussi plus obscure, plus impénétrable à l'intelligence humaine. Aux échelons supé-



Digitized by Google

rieurs de la zoologie, on peut encore comprendre les phénomènes et les éclairer par des lois et des principes empruntés aux sciences de l'*homo sapiens*, qui sont les plus claires de toutes. En zoologie, Darwin emprunte à Malthus sa *loi de la population*, à l'école de Manchester sa foi en l'action magique de *la concurrence vitale* comme facteur et moteur de l'évolution, Edm. Perrier emprunte à la sociologie humaine, et avec plus de raison, sa *loi d'évolution par association*, plus efficace que la *loi d'évolution par concurrence vitale;* de même, Milne Edwards lui avait déjà emprunté la *loi de la division physiologique du travail*, si féconde comme principe d'explication biologique. Tant il est vrai que c'est la biologie qu'il faut éclairer par la sociologie bien plus que la sociologie par la biologie. Et plus nous descendons l'échelle de l'être, plus décroît la complexité (la simplicité croissant sans cesse), plus les phénomènes nous deviennent inexplicables; jusqu'à ce que nous nous trouvions en face de cet abîme d'obscurité et de simplicité qui s'appelle une molécule chimique, une masse protoplasmique ou une cellule fécondée.

Je comprends que la confusion ait été faite, tout comme je conçois la confusion établie tous les jours par les socialistes entre l'idée de Liberté et l'idée d'Égalité, entre le Travail-répétition et le Travail-invention; mais ce que je ne comprends pas, c'est que cette confusion se soit maintenue pendant un demi-siècle et que les meilleurs esprits en aient été dupes et victimes.

Si cette confusion était restée dans le domaine de la théorie pure, le mal, quoique grand, eût été réparable; mais elle est descendue dans le domaine des faits, et là elle est devenue une calamité, et le positivisme, une peste.

Un pédant pédagogue allemand, qui porte un nom trop connu pour que j'ose le livrer ici au ridicule, a appliqué la formule positiviste des sciences à la science de l'éducation, et a poussé jusqu'à l'absurde cette confusion de tous les ordres (ordre logique, historique et dogmatique), en même temps que cette invasion des formules biologiques dans la sociologie, où le plus souvent elles n'ont que faire.

Digitized by Google

D'après cet incroyable savant en us, la pédagogie doit s'astreindre, elle aussi, à la loi biogénétique : *l'éducation de l'enfant, c'est-à-dire son ontogénie psychique, doit reproduire l'éducation de l'humanité, c'est-à-dire sa phylogénie psychique.* C'est-à-dire encore que l'enfant doit repasser dans sa vie individuelle par les mêmes phases que l'humanité dans l'histoire Son éducation doit donc être successivement orientale et sémitique, gréco-romaine, médiévale, moderne et contemporaine ! ! !.....

Hélas ! voilà bien des générations qu'on applique ces absurdes formules à nos pauvres cervelles d'enfants et que l'on déforme notre pulpe nerveuse si malléable et si plastique ! Les pédants doivent être satisfaits. Ils ont réussi à faire de nos jeunes et radieuses années d'enfance, où « apprendre » devrait être un jeu olympique et une volupté, de ternes et tristes années de collège. Ils ont réussi presque toujours à étouffer en germe toute spontanéité, et le génie d'un enfant n'a pas de plus implacables bourreaux qu'eux. Se conformant aux sains principes du positivisme orthodoxe, ils nous ont fait apprendre d'abord les dynasties égyptiennes depuis Sésostris jusqu'à Cléopâtre, les dynasties assyriennes depuis Mardokempad jusqu'à Assour-Banapal, convaincus que Sésostris devait être mieux compris par nous que Napoléon, puisque Sésostris a précédé Napoléon dans l'ordre chronologique. Appliquant la méthode à l'enseignement des humanités et des littératures, ils ont réussi infailliblement à nous inspirer jusqu'au dégoût de La Fontaine et des immortels écrivains du siècle de Louis XIV, parce qu'ils nous ont imposé l'étude de leurs œuvres à un âge où il était impossible de les comprendre ni de les apprécier. Ils réussissent même à nous dégoûter de cette merveille : la culture gréco-romaine.

Il n'est pas jusqu'à l'enseignement supérieur de la philosophie où ils ne confondent l'ordre dogmatique et logique avec l'ordre historique. Les savants philosophes de nos universités (et les spiritualistes s'inspirant ici, sans le savoir, des méthodes d'enseignement des positivistes) commencent à Thalès, où nous ne voyons goutte, et finissent aux temps modernes, c'est-à-dire finissent au moment où nous commençons à saisir

Digitized by Google

quelques lueurs. Pour moi, si j'avais à enseigner l'histoire politique, l'histoire littéraire et surtout l'histoire de la philosophie, *convaincu que l'ordre historique est ici le plus souvent à rebours de l'ordre logique*, je commencerais par le XIX^e^ siècle et je finirais par l'antiquité; en philosophie, je débuterais par l'exposé des systèmes de Fouillée, de Guyau, de Tarde, de Wundt, de Nietzsche, de Spencer; je finirais mon enseignement par l'étude des systèmes d'Héraclite et de Pythagore, de Kapila et de Bouddha. Peut-être que, *par cette méthode historique à rebours*, j'arriverais à comprendre et à faire comprendre ces étonnantes et mystérieuses origines de la spéculation grecque et orientale que l'on n'arrive à saisir que par l'intuition la plus profonde, l'analyse la plus délicate jointe à la plus vaste érudition!

*Et nunc erudimini et erudiamur doctores utriusque juris et professores omnium facultatum!* Jusques à quand expliquerons-nous la pédagogie par la biologie, par la chimie et *omni re scibili?* Jusques à quand dirons-nous que *l'ontogénie psychique doit être la récapitulation de la phylogénie psychique?*

En attendant, la méthode positiviste infecte toujours et infectera longtemps encore la science sociale. Jusqu'ici, on n'a cru pouvoir donner à la sociologie une tournure scientifique qu'en lui donnant un air biologique ou même encore un air mécanique. « C'était chercher à éclaircir le connu par l'inconnu, c'était transformer un système solaire en nébuleuse non résoluble, pour le mieux comprendre. Or, malgré le préjugé mis à la mode par les positivistes, les sociétés sont choses beaucoup plus claires et même beaucoup moins complexes que les organismes. Nous connaissons les éléments de celles-là, *nos semblables*, et ce qui se passe en eux et l'importance de ce qui se passe en eux relativement aux grands phénomènes d'ensemble qui se suivent en elles, tandis que les corps vivants se montrent à nous comme des sommes dont les unités nous sont cachées, comme des processions ou des régiments de cellules invisibles et impénétrables dont nous ne percevons qu'en gros les manœuvres, sans entendre le moins du monde les commandements, ni discerner les chefs. En matière sociale, on a

Digitized by Google

sous la main par un privilège unique *les causes véritables, les actes individuels*, dont les faits sont faits, ce qui est absolument soustrait à nos regards en toute autre matière. On est donc dispensé d'avoir recours, ce semble, pour l'explication des phénomènes de la société, à ces causes dites générales, ou pour mieux dire statistiques en quelque sorte, que les physiciens et les naturalistes sont bien obligés de créer sous le nom de forces, énergies, conditions d'existence et autres palliatifs verbaux de leur ignorance du fond clair des choses. Mais les faits humains considérés comme les seuls facteurs de l'histoire, cela est trop simple. On s'est imposé l'obligation de forger d'autres causes sur le type de ces fictions utiles qui ont d'ailleurs cours forcé, et l'on s'est félicité d'avoir parfois pu prêter aux faits humains vus de très hauts points de vue, à vrai dire, une couleur tout à fait impersonnelle[1]. »

C'est parce qu'on a voulu contrôler et éclaircir la sociologie par la biologie et non *vice-versa*, que la sociologie et la biologie, mais surtout celle-ci, sont restées encore si obscures et que le désarroi le plus complet règne aujourd'hui dans le camp des transformistes. Entendez les discussions des savants, c'est une confusion de Babel! Alf. Russell Wallace, le co-fondateur du darwinisme, fait appel à l'Éternel pour insuffler une âme humaine dans un corps de singe! Spencer, Romanes et Galton remplissent les revues anglaises de leurs controverses; Naegeli invoque un « principe de perfectionnement »; du Bois Reymond prononce ses oracles et des « Ignorabimus »! Weismann nie l'hérédité des caractères acquis; Haeckel fait de cette hérédité une des bases du sélectionnisme; Huxley, apôtre darwiniste de la première heure, dans une longue lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire en réponse à une de mes études parue dans cette même revue, déclare renoncer, lui aussi, à l'hérédité des caractères acquis: « *il faut chercher autre chose* ».

Oui, sans doute, il faut chercher autre chose, *il faut surtout chercher une autre méthode:* au lieu de contrôler le darwinisme

[1] J'ai voulu citer tout entière cette page magistrale de Tarde parce qu'il a plus que tout autre sociologue échappé aux formules de Comte et qu'il a fait du positivisme et du darwinisme la critique la plus géniale que je connaisse.

Digitized by Google

social par le darwinisme social naturel, si on avait suivi la méthode inverse, comme l'a tenté M. Tarde dans sa critique géniale du darwinisme, il y a longtemps qu'on serait arrivé à des résultats plus positifs, sinon plus positivistes.

La classification positiviste des sciences me paraît donc démontrée fausse à tous égards, dans l'*ordre logique* comme dans l'*ordre historique* et *dogmatique*. Est-il donc si difficile de s'apercevoir que cette série hiérarchique unique n'existe pas et que l'unité apparente ou idéale de la science abstraite ne doit pas nous dérober le dualisme fondamental de la science réelle? Dualité de leur objet : sciences physiques d'une part, sciences morales d'autre part; dualité de leur méthode : d'un côté, les sciences essentiellement abstraites réductibles à la mathématique; de l'autre côté, les sciences essentiellement concrètes réductibles à la psychologie.

Et d'abord, au point de vue de l'objet, les sciences qui s'occupent des atomes et de leurs mouvements ne se confondront jamais avec les sciences qui s'occupent d'états de consciences (idées et volitions) et des lois de leur association. Au point de vue de la méthode, les sciences abstraites dont l'idéal est la mathématique universelle, dont l'idéal est de traduire tous les phénomènes en équations algébriques, les sciences abstraites, les sciences du nombre *de tout ce qui est nombrable et mesurable* ne seront jamais confondues avec les sciences concrètes dont l'objet, l'état de conscience n'est mesurable que par accident et dans de faibles limites, et dont la réalité indivise sera toujours rebelle aux procédés mathématiques. La plus simple sensation de lumière restera toujours irréductible à la vibration hypothétique de l'éther, qui en est le concomitant physique (1). Quelle que puisse être l'unité idéale de la science, quelle que soit la valeur du monisme matérialiste ou idéaliste comme système de l'univers, les lignes parallèles des sciences physiques et des sciences morales ne se rencontreront et ne se couperont qu'à l'infini. C'est précisément cette dualité de la méthode qui fait et fera la force du spiritualisme, et surtout du

(1) J'ai démontré longuement ce point dans un Mémoire de philosophie couronné au concours des bourses de voyage. 1891-1892.

Digitized by Google

spiritualisme de Leibnitz. *La philosophie aspire de plus en plus au monisme; la science sera toujours dualiste et distinguera toujours les phénomènes psychiques et les phénomènes physiques*, sans se préoccuper du point de savoir s'ils n'ont pas une racine commune, et si les uns ne sont pas la face externe, la représentation des autres.

Tandis que les sciences physiques se soutiennent l'une l'autre et empruntent plus ou moins, l'une à l'autre, leurs méthodes, à tel point qu'aujourd'hui, malgré la division du travail qui s'impose, il n'est plus permis d'être un grand chimiste sans être à la fois physicien, mais nullement astronome et mathématicien. Au contraire, on peut être sociologue génial tout en étant d'une ignorance relative des sciences physiques. Je l'ai dit plus haut, les Athéniens ont fait de la plus fine psychologie, et de la plus admirable sociologie, sans avoir la moindre notion de la physique, de la chimie ou de la biologie modernes.

Les sciences physiques tendent de plus en plus à éliminer de leur domaine les termes et les mesures anthropomorphiques; aux mesures réelles (aune, pied, pouce, toise), aux termes : effort, force, attraction, affinité élective, les sciences ont substitué des mesures conventionnelles, des unités et des termes abstraits, comme énergie et gravitation.

Or, tandis que les sciences physiques ont horreur de l'anthropomorphisme et en meurent parfois, les sciences morales ne vivent que par les représentations et les raisonnements anthropomorphiques.

Dans les sciences morales, je n'interprète et ne puis interpréter les autres hommes et même les animaux supérieurs que par moi-même. Je ne les étudie et ne puis étudier leur âme que parce qu'ils sont mes semblables, parce que je suppose (à tort souvent) qu'ils me ressemblent. Je ne puis comprendre en aucune manière, par aucune méthode, des âmes très différentes de la mienne, des âmes très simples ou des âmes très primitives. Au printemps de cette année, voyageant dans le Sahara, j'ai voulu étudier la psychologie de l'Arabe du désert, si semblable à l'Arabe du temps de Mahomet, mais si diffé-

Digitized by Google

rent de nous-mêmes. J'ai bien vite renoncé à une étude où il eût fallu le génie de divination et d'analyse d'un E. Renan.

M. de Greef aura donc beau railler et la méthode introspective, et l'âme qui se replie sur elle-même, s'analyse elle-même comme le Bouddhiste qui regarde son nombril. L'introspection n'en restera pas moins la méthode psychologique par excellence et la méthode essentielle de toutes les sciences morales et sociales. L'année passée, au congrès de psychologie expérimentale de Londres, j'ai eu le plaisir d'entendre proclamer la même vérité par la bouche de M. Bain, avec l'assentiment de presque toute l'école anglaise : *Les vraies sciences auxiliaires de la psychologie resteront toujours l'histoire et la littérature. L'autobiographie* de Stuart Mill, les *Confessions* de Rousseau, les *Pensées* d'Amiel, les *Confessions d'un mangeur d'opium*, les *Contes* d'Edgar Poë, le *Drame* de Shakespeare et de Calderon seront toujours pour la psychologie des documents plus sûrs que tous les renseignements fournis par des méthodes externes et m'en apprendront infiniment plus.

Sans doute, l'introspection se servira de plus en plus des verres grossissants de la psychiatrie, de la psycho-physique et surtout de l'hypnotisme. *Mais l'hypnotisme lui-même n'est encore qu'une introspection indirecte.* Demandez plutôt à un des maîtres de la science hypnotique, à M. Delbœuf, par exemple, si, en réalité, l'hypnotiseur fait autre chose qu'interpréter l'âme de l'hypnotisé par son âme propre. Demandez-lui si le bon hypnotiseur ne doit pas être avant tout un fin psychologue, un « introspectif » beaucoup plus qu'un médecin. C'est parce que la plupart des aliénistes sont surtout médecins et ne sont qu'exceptionnellement psychologues, que la pathologie de l'esprit en est encore dans son enfance. Un des vétérans de la psychiatrie, M. Maudsley, n'avouait-il pas naguère encore que l'on apprend plus de pathologie mentale dans quelques scènes du *Roi Lear* que dans toute la bibliothèque des aliénistes?

La psychologie infantile, malgré les promesses du beau livre de Preyer, ne pourra jamais aller bien loin. L'âme des enfants *ne se révélant pas à eux-mêmes, ne se révélera jamais*

Digitized by Google

*aux savants*. Ce que l'enfant traduit par ses gestes et ses cris ne sera toujours qu'une fraction infinitésimale des mystères ineffables de cette âme qui germe et qui bourgeonne.

La psychologie des déments, des idiots et des aliénés ne pourra aller loin qu'à une condition dont M. de Greef nie la possibilité et dont j'admets, au contraire, la réalisation très possible ; et cette condition serait que la névrose du XX^e^ siècle puisse accentuer la névrose du XIX^e^ et nous présenter en foule des cas d'écrivains psychologues qui puissent analyser encore leur état d'âme au moment même où leur raison s'effondre dans le néant de la folie. N'avons-nous pas vu hier encore ce pauvre Guy de Maupassant nous donner des pages merveilleuses (le *Horla*) où il se disséquait lui-même, où il assistait en spectateur à la dissociation et à la décomposition de son être? L'Anglais de Quincey, dans ses *Confessions d'un mangeur d'opium;* Rousseau, dans ses *Rêveries;* Carlyle, Coleridge, l'admirable psychologue allemand Nietzsche, dans ses pages écrites à la veille de sa folie, ne nous ont-ils pas légué des documents inappréciables pour la pathologie de l'esprit?

M. de Greef a une grande foi dans l'avenir de la psycho-physique. Un psycho-physicien de mes amis ne m'a-t-il pas déclaré en une formule sonore « que le XX^e^ siècle trouverait l'*équivalent mécanique de la pensée* (??) », comme le XIX^e^ siècle a trouvé l'équivalent mécanique de la chaleur? J'en doute, et j'ai bien le droit d'être là-dessus aussi sceptique que mon cher maître Delbœuf, dont on ne contestera pas la haute compétence. L'illustre professeur de l'université de Liége est arrivé, en somme, à des résultats assez négatifs et à des conclusions assez sceptiques, précisément parce qu'il a longtemps pratiqué les méthodes psycho-physiques et qu'il en connaît les limites. D'ailleurs, supposons même qu'on arrivât à ces résultats splendides qu'espère M. de Greef, ce serait très précieux sans doute au point de vue des applications pratiques, mais cela ne m'éclairerait pas sur les processus intimes de la vie psychique *qui ne peuvent être atteints et dissociés que par l'analyse interne la plus pénétrante*. Une loi psycho-physique, si générale, si importante fût-elle, ne serait jamais une loi psychologique

Digitized by Google

proprement dite comme les lois de l'association des idées, les lois de la mémoire, de la régression des facultés.

Mais je vois qu'il est temps de conclure. Si je ne m'arrêtais, au lieu d'un compte rendu et d'une discussion à bâtons rompus, je ferais une réfutation en règle. Je ne me flatte pas le moins du monde d'avoir persuadé M. de Greef, on ne convainc généralement que ceux qui sont déjà convaincus ou qui ne le sont pas encore. Je n'espère même pas l'avoir ébranlé dans sa foi positiviste. Ce n'était d'ailleurs pas mon but ; mon but était plus égoïste et moins désintéressé. Je voudrais plutôt être ébranlé dans ma foi personnelle, éveiller la critique et susciter des éclaircissements ; heureux si M. de Greef pouvait dissiper quelques-uns de mes préjugés, satisfait aussi si j'ai pu engager quelques-uns de mes lecteurs à lire et à méditer le nouveau livre du savant sociologue. D'autre part, j'espère bien qu'ils ne seront pas souvent d'accord avec lui, j'espérerais plutôt qu'ils soient d'accord avec moi, d'accord aussi pour déclarer avec moi que « les Lois sociologiques » de notre compatriote sont une œuvre sérieuse, unilatérale sans doute, mais d'un penseur distingué et d'un vétéran de la science sociale.

CHARLES SAROLEA.

Naples, juin 1893.

Digitized by Google

# CORRESPONDANCE

Court-Saint-Étienne, le 11 juillet 1893.

Monsieur DUMAS, Bruxelles.

Je lis dans la *Revue de Belgique*, du 15 juin, le travail que vous y avez publié sur le bail mobile, à la suite d'un article paru dans le *Journal des Villages*. Vous voulez bien constater les bonnes intentions qui m'ont fait agir en m'occupant de cette question, et je vous en remercie.

Vous faites erreur, monsieur, en prenant pour un simple exemple la formule du bail mobile publiée dans le *Journal des Villages;* elle est, au contraire, celle d'un bail authentique actuellement en cours, et qui porte ma signature comme propriétaire. Vous dites aussi que cette formule manque de clarté et de précision; c'est la première fois que cette remarque m'est faite, je m'en étonne.

Quant au bail mobile en lui-même, que vous rejetez si loin comme inutile, permettez-moi de vous faire remarquer que vous en êtes partisan sans le savoir, puisque, à la fin de votre article, en dehors de la culture par le propriétaire, vous préconisez le métayage! Oubliez-vous donc, monsieur, que le métayage est tout simplement une des formules du bail mobile? Je suis loin de critiquer le métayage, qui, dans certains cas, peut être avantageusement employé.

Le métayage rend le fermage variable suivant la quantité obtenue et le prix de vente des produits. La formule que j'ai employée ne rend le bail mobile que suivant le prix de vente des produits; elle laisse la quantité de produits obtenue absolument sous la responsabilité du cultivateur, et il me paraît que cette méthode est plus rationnelle, puisque le fermier a une action sur la quantité produite, tandis qu'il n'en a aucune sur le prix de vente.

Le *Journal des Villages*, qui, vous le savez, s'occupe spécia-

Digitized by Google

lement d'agriculture, répondra en détails à votre article du 15 juin.

La présente a principalement pour but d'appeler l'attention de vos lecteurs sur cette réponse qui paraîtra dans le *Journal des Villages*, et j'espère que vous voudrez faire paraître cette lettre dans le prochain numéro de la *Revue de Belgique*.

Je vous en remercie d'avance et je vous présente, monsieur, mes civilités.

HENRICOT,
membre de la Chambre des représentants.

---

Nous ne pouvons que maintenir nos appréciations. Nous considérons le fermage mobile, tel qu'il est préconisé par M. Henricot, comme une forme de la protection, c'est un fermage protecteur : les prix étant bas, le producteur est lésé, on lui vient en aide en abaissant le loyer selon une règle déterminée, — que nous trouvons trop compliquée pour la généralité des fermiers ; — les prix s'élèvent, la culture est favorisée, le propriétaire prélèvera un loyer supérieur. En principe, cela est faux, parce que, quelles que soient les fluctuations des marchés, la valeur foncière de la terre reste la même — pour un temps donné — et son taux d'intérêt, basé sur la sécurité du placement et les compétitions des amateurs, est fixe. La variabilité du fermage a un but philanthropique, et, à ce titre, il devrait être également applicable aux baux urbains, car il est maintes circonstances, absolument indépendantes des individus, qui viennent troubler les prévisions commerciales et industrielles: si le cultivateur a contre lui la sécheresse, la grêle, les inondations, le commerçant doit, lui, lutter contre les coopératives, les krachs, les trusts, etc.

En raison de son caractère protecteur, le fermage mobile, comme toutes les protections, enrayera le progrès dans les campagnes et contribuera au maintien de la routine. Dans les campagnes comme dans les villes, le stimulant du progrès est la nécessité. On nous dira que le fermage mobile a pour lui tous les cultivateurs et les partis politiques, mais le contraire nous surprendrait bien davantage. C'est précisément en raison

Digitized by Google

de son caractère protecteur qu'il rencontre des partisans : ne cherche-t-il pas à améliorer la situation sans rien changer aux coutumes? Et n'est-ce pas là également le motif de la popularité des droits protecteurs dans les campagnes? Quant aux partis politiques, en la matière d'une absolue incompétence, ils vont aux mesures populaires, et le bail mobile sera populaire, nous n'en disconvenons nullement.

De là à prétendre qu'il avantagera l'agriculture, il y a loin, et si nous n'avions la conviction qu'il ne peut produire qu'un résultat opposé, nous n'aurions pas à nous en préoccuper. Ce n'est pas d'abord le vrai bail mobile. Pour ceux qui ont suivi notre argumentation dans la notice « Le bail mobile » (*Revue de Belgique* du 15 juin dernier), le vrai fermage mobile consisterait à réduire le loyer du sol proportionnellement aux efforts déployés pour son amélioration permanente; le fermage mobile ainsi compris cesserait d'être protecteur pour devenir progressif; il ferait mieux que soulager médiocrement les victimes des saisons anormales, il préviendrait les conséquences de pareils aléas. Mais nous n'avons pas le moindre doute qu'une pareille solution, irréfutablement juste, ne paraisse d'un déplorable illogisme à tous les propriétaires ruraux.

M. Henricot, en affirmant que le métayage est une des formules du bail mobile, nous semble faire une assimilation exagérée. Le métayage est une association entre propriétaire et locataire, ou plutôt entre capitaliste et travailleur, au fond entre le cerveau et les bras. Dans les pays de métayage, pays généralement pauvres, l'association porte sur l'exploitation extensive du sol, et le propriétaire fournit la terre et le cheptel. Mais dans les pays à agriculture plus intensive, le métayage doit comporter une association plus étroite; c'est là seul que le propriétaire apportera le cerveau et la science, et il devra en plus le capital d'exploitation et les améliorations foncières, au locataire seront dévolus la mise en valeur et l'entretien des capitaux; de la science et du crédit de l'un, du zèle de l'autre dépendra le succès de l'association. Avec le fermage mobile, le propriétaire n'apporte absolument rien; en

Digitized by Google

dehors de la variabilité du revenu, rien ne le distingue du fermage ordinaire.

Nous ne partagerons pas davantage l'affirmation de M. Henricot que le fermier est sans action sur le prix de vente. Par la pratique scientifique, le cultivateur peut se prémunir contre les aléas des saisons, ou tout au moins en atténuer notablement les conséquences, et par les syndicats, il peut régler l'écoulement des produits et le prix de vente. *La crise agricole est le résultat de l'isolement du campagnard et de l'abandon en lequel on l'a toujours laissé.*

Le bail mobile, préconisé par M. Henricot, renferme un double aveu : c'est, d'abord, que le loyer du sol est trop élevé; c'est, ensuite, que le propriétaire doit son aide à l'exploitant. La solution de M. Henricot est loin d'être radicale, par conséquent, efficace, puisque la réduction du fermage est subordonnée aux circonstances, au lieu d'être catégorique et définitive, et l'aide prêtée au fermier n'est que platonique au lieu d'être effective.

Telle est du moins l'opinion qui, pour nous, se dégage de l'examen de cette importante question. M. Henricot, un de nos rares législateurs qui s'intéressent réellement au sort des fermiers, essaye de porter remède à une situation fort lamentable. Dans l'intérêt même de l'agriculture, il doit être permis de discuter les solutions proposées par quiconque, afin d'éviter les entreprises hâtives et le faux progrès. La vérité ne peut se dégager que d'une foule d'observations et de réflexions, de l'expérience accumulée des uns et des autres; personne n'a ni absolument raison, ni absolument tort, et c'est pourquoi nous admettons la libre et courtoise discussion sur tous les sujets qui intéressent l'humanité.

La presse, trop souvent sans compétence, n'a pas à prendre parti dans la polémique et à déclarer sans preuves que la vérité est plutôt d'un côté que de l'autre, pas plus qu'elle n'a le droit de se passionner pour ou contre les personnalités en vue : l'homme n'est rien, si grand qu'il paraisse, mais la raison est tout. Ceci en réponse à la note du *Journal des Villages*, prenant parti en termes désobligeants pour nous sans l'ombre d'une justification.

LÉON DUMAS.

Digitized by Google

# NOTICES

ADOLPHE RIBAUX, *Contes pour tous.* — Neufchâtel et Paris, 1893.

Pour tous! c'est beaucoup dire. Si c'était pour les jeunes filles ou pour les enfants. Mais il n'y a plus d'enfants, et beaucoup de jeunes filles, à 15 ans, préfèrent Alph. Daudet à Walter Scott et, à 20 ans, Émile Zola à Dickens. Il faut cependant qu'il reste des lecteurs et des lectrices pour ce genre, qui continue par le menu le roman protestant moraliste anglais. L'auteur de ces vingt contes se fera lire dans ces familles; il trouve de simples sujets qui atteignent à l'émotion bienfaisante, et met une idée utile en scène non sans quelque grâce, surtout quand il s'abstient d'accentuer la morale et laisse l'effet se produire sans le commenter. Ce recueil peut se résumer dans une des idées de l'auteur qui me revient à la mémoire sous la forme d'un quatrain — je ne sais pourquoi. Est-ce parce que l'auteur est poète et vient de publier aussi un *Conte d'amour* en vers? En tout cas, voici cette moralité :

A quoi bon, dans les hautes voies,
Poursuivre de rares bonheurs?
La terre a de modestes joies
Autant que de petites fleurs.

---

L. GUEYRAT, *L'imagination chez les enfants.* — Paris, F. Alcan, 1893.

Les travaux des pédagogues modernes établissent la science de l'éducation sur des données de physiologie et de psychologie, C'est d'après cette méthode éminemment scientifique qu'est

Digitized by Google

conçu l'ouvrage de M. P. Queyrat : *L'imagination et ses variétés chez les enfants*.

Tous les enfants ne conservent pas de la même manière ni avec la même intensité les *images*. Il faut donner à ce terme, non le sens de la reproduction visuelle, mais toute représentation de sensation : sensation tactile, auditive, musculaire, etc. Chez les uns, l'image visuelle domine ; ce sont ceux que l'auteur classe dans la variété « type visuel ». Chez d'autres, les sensations de l'ouïe l'emportent ; ils appartiennent au type auditif. Nous devons à la première variété les artistes de la forme, de la couleur, du dessin ; à la deuxième, ceux du son ou de la voix. Là les peintres, ici les musiciens. Le type normal ou mixte est celui chez lequel l'imagination reproduit avec une égale intensité les différentes espèces d'images qui arrivent au cerveau.

D'où proviennent ces différences d'une même faculté chez les enfants ? De la constitution particulière de chaque cerveau, d'un développement inégal de certaines régions de l'encéphale et de la manière personnelle d'enregistrer et de conserver les sensations et les images.

On voit déjà les conclusions pratiques que l'éducateur pourra retirer de la détermination de l'imagination propre à chaque enfant. Mais il faut laisser la parole à l'auteur pour en indiquer les principales : on pourra suivre dans son excellent ouvrage l'étude intéressante de chaque type chez les enfants, et l'on conclura avec lui que tous ceux qui ont souci de donner une instruction à la fois rationnelle et pratique s'inspireront utilement des quelques principes qu'il s'est borné à mettre en lumière.

Digitized by Google

# LES RAPPORTS DU TRAVAIL ET DU CAPITAL

## EN ANGLETERRE

A la fin du siècle dernier et au commencement du siècle actuel, c'est-à-dire à l'époque où, grâce aux inventions de James Watt et de Richard Arkwright, naissait la grande industrie, les gouvernements réglementaient minutieusement, partout en Europe, les rapports entre les employeurs et leurs ouvriers. Les classes supérieures détenaient alors le pouvoir en Angleterre et, le système de la réglementation permettant à ceux qui sont les maîtres dans l'État, de modifier à leur profit les lois économiques réglant la répartition des revenus, ces classes sacrifiaient sans pudeur les intérêts des ouvriers à leurs propres intérêts. Les travailleurs, opprimés, se mirent à conspirer, fondèrent des sociétés secrètes, brisèrent les machines, incendièrent des filatures et, sous le nom de « luddites », désolèrent les régions industrielles de l'Angleterre.

En 1824, une loi qui inaugura dans la Grande-Bretagne le régime de la liberté économique, reconnut aux patrons et aux ouvriers le droit de se coaliser et de débattre librement les conditions du contrat de travail. L'État ne réglementant plus les rapports entre les ouvriers et les patrons, le gouvernement ne pouvait plus favoriser l'un des deux groupes au détriment de l'autre. Sous l'empire de ce régime de justice, on vit les haines s'apaiser, les abus disparaître, les classes ouvrières s'organiser, obtenir des salaires de plus en plus



Digitized by Google

élevés, être astreintes à des labeurs de moins en moins durs et devenir propriétaires de capitaux considérables.

Depuis quelque temps, le socialisme a fait de grands progrès en Angleterre. Il y a acquis, comme dans le reste de l'Europe, assez de puissance pour provoquer un retour vers le régime de la réglementation et pour multiplier les cas d'intervention des pouvoirs publics dans le domaine des questions relatives aux rapports du capital et du travail. L'ingérence de l'État s'y fait suffisamment sentir actuellement pour montrer clairement qu'elle s'opère, comme jadis, au bénéfice des partis dominants et qu'elle a pour effet de créer des privilèges en faveur de ceux-ci. Autrefois, il est vrai, elle favorisait les classes supérieures; aujourd'hui, elle tend à avantager les catégories de citoyens qui forment les groupes électoraux les plus nombreux. Au point de vue de la justice, il importe peu que les gens favorisés soient des lords ou des manouvriers; la loi ne doit favoriser personne.

Les indéniables progrès du socialisme d'État finiront-ils par mettre la liberté au tombeau? Nous ne le croyons pas. Jamais, à notre avis, les destinées du libéralisme ne se sont annoncées aussi grandes, bien que d'aucuns affirment, d'un air satisfait, qu'il agonise ou même qu'il est mort. Peut-être disparaîtra-t-il un instant de la scène du monde devant ce Dieu-État dont tant de gens séduits, aveuglés par les fallacieuses promesses du socialisme, appellent le règne; mais si cette catastrophe arrivait, on le verrait bientôt refleurir plus brillant que jamais; car le propre du libéralisme est de s'épanouir surtout quand les hommes viennent d'apprendre à leurs dépens ce que pèse la main d'un gouvernement qui, exagérant ses attributions, prétend tout régler, tout conduire et faire le bonheur des peuples *manu militari*.

Cette éclipse possible de la liberté serait naturellement évitée si tous les hommes étaient sages et sensés; mais ils ne le sont pas tous, et peut-être sommes-nous à la veille de temps singulièrement troublés et féconds en bouleversements. Il ne faut pas se le dissimuler, partout en Europe, même en Angleterre, la classique patrie de la liberté, une fraction de l'armée

Digitized by Google

libérale lâche pied devant les revendications démocratiques. Le devoir de ceux qui restent fidèles au drapeau est facile à reconnaître. Ils redoubleront d'efforts pour soutenir leur programme, afin de rendre la crise qui menace d'éclater le moins dommageable possible pour leur pays, si elle est inévitable.

Rien ne vaut l'expérience en matière sociale. Le régime de la réglementation et celui de la liberté ont été appliqués en Angleterre d'une façon plus complète que dans les autres pays et l'on peut y discerner mieux qu'ailleurs dans quel sens ils modifient les rapports du capital et du travail. Nous nous sommes efforcé de tracer le tableau fidèle de ces rapports dans la Grande-Bretagne. En écrivant les pages suivantes, où l'on voit les maux qui découlent du système de la réglementation contraster avec les bienfaits du régime de la liberté, nous avons pensé à notre pays plus encore qu'au grand et noble peuple qui était le sujet de nos observations. Il serait bon, croyons-nous, qu'en Belgique on regardât moins vers le Midi et davantage au delà de la Manche.

Jadis, personne en Angleterre ne mettait en doute que l'État eût le droit ou plutôt le devoir de fixer les salaires, la longueur de la journée de travail et les conditions de l'apprentissage.

En 1348-1349, une peste épouvantable ravagea l'Angleterre et enleva une multitude d'habitants ; elle fit périr, dit-on, le quart de la population. La rareté de la main-d'œuvre, qui s'ensuivit, ayant amené une hausse des salaires, le Parlement et le roi (Édouard III) voulurent abaisser légalement la rémunération du travail. Le premier statut des laboureurs (1349) porte que le salaire des ouvriers agricoles ne peut dépasser le taux auquel il se montait en 1347. En outre, les propriétaires fonciers ont le droit de réquisitionner pour le travail des champs toute personne âgée de moins de 60 ans, qui ne possède pas de biens et qui n'exerce pas de métier. L'ouvrier ainsi réquisitionné qui s'enfuit, doit être emprisonné. Celui qui accepte un salaire dépassant le taux fixé par la loi est passible d'une forte amende et l'employeur qui a accordé ce salaire doit

Digitized by Google

payer une amende triple. Les artisans ne peuvent exiger des salaires supérieurs à ceux de 1346.

En 1350-1351, un nouveau statut fixe de 40 jours à 6 mois de prison la pénalité atteignant les ouvriers agricoles qui refusent de travailler moyennant le salaire légal et qui se cachent pour échapper aux réquisitions. Trois ans plus tard, une loi ordonne que les laboureurs fugitifs seront marqués au fer rouge de la lettre F, première lettre du mot anglais « felon ».

Jacques Ier règle (1413) la rémunération de la main-d'œuvre dans l'industrie de la soie et Marie Stuart détermine (Acte 5, 1547), pour l'Écosse, le prix du travail des artisans et le prix de la nourriture dans les tavernes. Un acte d'Henri VIII défend, sous peine d'une amende de 100 shillings, de prendre un apprenti, à toute personne ne possédant pas en terres ou en rentes foncières un revenu de 40 shillings, revenu qui se monterait aujourd'hui à 2,000 francs. Sous Henri VI, le taux des salaires est réglé par les juges de paix dans leurs sessions trimestrielles.

Un peu plus tard, une loi nouvelle modifia la législation antérieure. Les juges de paix dans les comtés, les maires dans les villes et dans les bourgs reçurent la mission de déterminer deux fois par an, à Pâques et à la Saint-Michel, le salaire de chaque catégorie d'ouvriers ou d'artisans. Sous Henri VII, la durée de la journée de travail fut fixée statutairement à 12 heures de mai à septembre et du lever au coucher du soleil pendant le reste de l'année. Cette durée n'était que de 8 heures, cinquante ans auparavant.

Le célèbre statut d'Élisabeth codifia la législation relative au travail en Angleterre. Il contenait entre autres les dispositions suivantes : La durée de la journée de travail était maintenue à 12 heures en été et du lever au coucher du soleil en hiver. Le fait de se mettre en grève est puni d'un emprisonnement de 1 mois. Les juges de paix doivent se réunir en session spéciale vers Pâques pour fixer le taux des salaires. Celui qui reçoit un salaire dépassant le taux légal est puni d'un emprisonnement de 21 jours et celui qui paye

Digitized by Google

un tel salaire, d'un emprisonnement de 10 jours et d'une amende de 5 livres. L'apprentissage ne peut avoir une durée de moins de 7 années. On doit compter un ouvrier par trois apprentis et, au delà de ce nombre, un ouvrier par apprenti. Sous Georges Ier, une loi de 1768 oblige les tailleurs à travailler de six heures du matin à six heures du soir avec un repos d'une heure.

Toute cette législation était dirigée contre les ouvriers, sacrifiait iniquement leurs droits et leurs intérêts, aussi firent-ils constamment de grands efforts pour en éluder les prescriptions. Ils ne luttaient point en vain. D'après M. Thorold Rogers, de 1593 à 1684, la moyenne des salaires légaux n'est que de 5 sh. 6 d. par semaine, tandis que celle des salaires effectifs est de 6 sh. 1 d. Dès le XIVe siècle, il est fait mention, dans les statuts, d'associations formées par des travailleurs manuels, notamment par des maçons et par des charpentiers, pour la défense de leurs intérêts. Beaucoup d'auteurs voient dans ces associations les germes des Trades Unions actuelles.

Les coalitions entre ouvriers et les grèves furent sévèrement défendues et punies, en Angleterre, jusqu'en 1824. Tant que les salaires et, d'une façon générale, tous les rapports entre employeurs et employés firent l'objet de prescriptions légales, les tentatives pour modifier ces rapports étaient, en effet, des violations de la loi. Le statut 33, Édouard Ier (1305), déclare coupable de conspiration « tous ceux qui se confédèrent ou se lient par un serment, une convention ou une autre alliance, ce qui comprend les associations ou coalitions d'ouvriers ou d'autres personnes tendant à obtenir une augmentation des salaires, à en fixer le taux, à diminuer les heures ou la durée du travail, à diminuer la quantité du travail ou à régler et contrôler les conditions des fabriques, industries, commerces de toute nature ou leur administration et à entraver les ouvriers dans leur travail ». Le statut 34, Édouard III (1360-1361), décrète que toutes les alliances et coalitions de maçons et de charpentiers sont interdites et annulées et ordonne que chaque artisan sera forcé de servir un maître et d'accomplir le travail qui lui incombe (chap. 39.). Sous Édouard VI, on coupait une

Digitized by Google

oreille à l'ouvrier convaincu pour la troisième fois de s'être affilié à une société secrète formée pour élever le taux des salaires. De Georges Ier à Georges III, les lois interdisant les coalitions d'ouvriers se succèdent et comminent des peines de plus en plus fortes contre les coupables. Une loi du 13 juin 1799, revisée et rendue plus sévère le 29 juillet 1800, « interdit à tous ouvriers..... sous peine d'un emprisonnement de 3 mois au maximum dans une maison de détention ordinaire ou de 2 mois au maximum dans une maison de correction..... 1° de se concerter pour obtenir soit une augmentation de salaire, soit une réduction ou un changement dans la durée de la journée de travail en usage, soit une diminution dans la quantité d'ouvrage à faire, ou pour empêcher un chef d'établissement d'employer qui bon lui semblerait, ou pour le contrarier en quoi que ce fût dans la conduite de son entreprise..... 3° d'assister à une réunion ou de participer à une coalition pour un des objets spécifiés ci-dessus, de tâcher d'attirer des ouvriers dans une réunion ou coalition illégale, ou de donner, recueillir, demander ou recevoir une somme d'argent pour une réunion ou coalition semblable » (1).

Cette législation, qui réduisait les ouvriers à l'impuissance, laissait, en fait, le champ libre aux capitalistes, aux patrons. Ceux-ci en abusèrent et exploitèrent scandaleusement leurs ouvriers. Le « truck system » était d'un emploi général et se pratiquait dans des conditions qui en faisaient une indigne spoliation à l'égard des travailleurs. A Sheffield, un fabricant était condamné à l'amende pour avoir contraint un ouvrier à recevoir en payement, à raison de 35 shillings le yard, une pièce de drap qui valait 11 shillings le yard. On vit des patrons fournir des cercueils à la mort de leurs ouvriers et réaliser d'odieux bénéfices sur ces étranges fournitures. Les salaires n'étaient soldés qu'à de longues échéances (tous les mois seulement dans les mines du Staffordshire), ce qui contraignait les ouvriers à demander des avances pour vivre dans les intervalles. Ces avances n'étaient accordées que moyennant un intérêt usuraire

(1) SMITH, *Les coalitions et les grèves*, p. 28.

Digitized by Google

et le tout était récupéré au moyen de retenues sur les salaires qui ne tardaient pas à être complètement absorbés, de sorte que les ouvriers ne recevaient plus que ce que les patrons voulaient bien leur donner pour entretenir en eux le souffle de vie sans lequel ils n'eussent pu être utilisés. Beaucoup de chefs d'industrie étaient propriétaires de débits de boissons alcooliques. Le payement des salaires se faisait dans ces débits et les ouvriers étaient tenus, sous peine de renvoi, d'y dépenser une certaine partie de l'argent qu'ils venaient de recevoir et qui rentrait ainsi immédiatement dans la bourse du patron. Dans les filatures, la journée de travail était souvent de seize heures. En Écosse, les ouvriers des mines et des salines se vendaient comme les bêtes de somme avec les exploitations auxquelles ils étaient attachés.

Pour échapper à l'application des lois draconiennes qui les livraient pieds et poings liés à des maîtres chez qui l'âpreté au gain et la rapacité semblaient avoir étouffé tout sentiment d'humanité et même d'honnêteté, les ouvriers multiplièrent les sociétés secrètes et se mirent à conspirer dans l'ombre et le mystère contre leurs oppresseurs. « La Société des fondeurs de fer, dit Mgr le comte de Paris, formée il y a cinquante-neuf ans (1810), fut secrète naturellement jusqu'en 1824 : ses membres choisissaient une nuit obscure pour se réunir sur une de ces landes tourbeuses, appelées moors, qui couvrent les collines du centre de l'Angleterre. C'est là qu'on recueillait les souscriptions pour le fonds commun ; c'est là qu'on préparait la grève qui devait éclater, sans aucune apparence d'entente entre les ouvriers ; c'est là qu'on leur distribuait des secours lorsqu'ils avaient quitté l'ouvrage; et, avant que le jour vînt éclairer ces conspirations, avant que le cri matinal du grouse, seul habitant de ces vastes déserts, vînt attirer le chasseur sur son domaine, les archives de la société étaient soigneusement enterrées, et chacun reprenait le chemin de la ville voisine. » Les membres de ces sociétés secrètes ouvrières s'engageaient par les serments les plus terribles à ne jamais faire la moindre révélation relative aux actes de l'association. Les admissions au sein d'une confrérie de peigneurs de laine avaient lieu la nuit. Les assis-

Digitized by Google

tants étaient revêtus de surplis. Près d'un squelette que surmontaient une hache et une épée, se trouvait une bible sur laquelle le récipiendaire jurait solennellement « de ne jamais agir en opposition avec la confrérie dans les efforts qu'elle fera pour maintenir le taux des salaires, et de l'aider dans ses tentatives pour assurer une rémunération légitime au travail. — Je prends Dieu à témoin, disait-il, que ni espoir, ni crainte, ni récompense, ni châtiment, pas même la mort ne pourra me déterminer, par voie directe ou indirecte, à donner le moindre renseignement sur ce qui se sera passé dans la société, et que je n'écrirai rien sur papier, bois, sable, pierre ou toute autre chose par quoi nos actes puissent être connus... » « Moi, disait le candidat, chez les fileurs de Glasgow, moi X..., devant Dieu tout-puissant et devant les témoins ici présents, je jure volontairement d'exécuter avec zèle et avec promptitude... toute tâche que la majorité de mes frères m'imposera dans notre intérêt commun, comme de punir les traîtres, d'expédier les maîtres qui nous oppriment ou nous tyrannisent, de détruire les établissements dont les propriétaires sont incorrigibles, et de contribuer volontiers à nourrir ceux de nos frères qui perdraient leur travail en combattant la tyrannie ou qui cesseraient de travailler pour résister à une réduction de salaire. Je jure de ne jamais divulguer l'engagement que je prends ici... »

Pillés, volés, rançonnés avec la complicité des pouvoirs publics, épuisés de misère et de privations, enchaînés dans leur enfer par la loi, sans espoir d'en sortir légalement, les ouvriers rendirent le mal pour le mal. A des exactions qui étaient des crimes envers eux, ils répondirent par d'autres crimes. Ils cherchèrent à se procurer au moyen de la violence ce que l'iniquité de la législation les empêchait d'obtenir pacifiquement. Des complots dont ils attendaient leur rédemption s'ourdirent au sein des sociétés dont nous venons de parler. Ces sociétés fournirent les bandes de luddites qui, au commencement de ce siècle, désolèrent le centre de l'Angleterre, brisant les machines, saccageant les fabriques et massacrant, à la lueur des incendies qui dévoraient les

Digitized by Google

filatures, les compagnons qui refusaient de prendre place dans leurs rangs.

La férocité qui caractérisa cette insurrection ouvrière justifie peut-être la rigueur, pour ne pas dire l'atrocité, de la répression. Le bris d'un métier était puni de mort. En 1813, dix-huit luddites furent pendus dans la seule ville d'York.

Tels étaient, à l'aurore du XIX^e^ siècle, les rapports du capital et du travail en Angleterre. Les industriels exploitaient indignement, sans pitié, les ouvriers et ceux-ci, légalement privés de tout moyen de défense, brûlaient les manufactures. L'autorité, pour tout remède, ne savait qu'envoyer des fournées de misérables au gibet. Pourtant, des gens sensés, et il y en a beaucoup en Angleterre, finirent par s'aviser qu'au lieu de pendre les ouvriers affolés par les mauvais traitements, mieux vaudrait leur faire justice. Ils rallièrent à leur cause l'omnipotente opinion publique et, le système de la réglementation aboutissant à une lamentable faillite, le Parlement reconnut enfin où était la vérité, entra dans la voie droite et, pour mettre fin à une situation sans exemple dans les annales des luttes du capital et du travail, fit appel à la liberté.

Le 21 juin 1824, date mémorable dans l'histoire des travailleurs en Angleterre, une loi « affranchit de toute poursuite et de toute pénalité résultant soit du droit commun, soit des statuts spéciaux antérieurs, les ouvriers ou autres individus qui se concerteraient pour obtenir une augmentation de salaire, ou pour fixer le taux des salaires, ou pour diminuer ou changer les heures, ou la durée de la journée de travail, ou pour diminuer la quantité d'ouvrage à faire, ou pour engager un ou plusieurs ouvriers à abandonner leur travail avant la fin du temps pour lequel ils auraient contracté un engagement, ou pour abandonner ou rendre leur ouvrage avant de l'avoir achevé, ou pour refuser un travail ou une occupation, ou pour régler la manière de conduire un établissement industriel ou commercial (art. 2) ».

Il n'était que juste de reconnaître également aux patrons le droit de coalition accordé aux ouvriers. L'article 3 supprimait toutes les pénalités comminées contre « les maîtres ou autres

Digitized by Google

individus qui se concerteraient pour réduire ou fixer le taux des salaires, pour changer ou augmenter les heures ou la durée de la journée de travail, ou pour accroître la quantité d'ouvrage à faire, ou pour régler la manière de conduire un établissement industriel ou commercial ».

Le caractère de délit fut restreint aux actes de violence perpétrés dans le dessein de contraindre des ouvriers à abandonner leur ouvrage ou des patrons à modifier la conduite de leurs établissements. Les faits d'intimidation envers des individus qui refuseraient de se soumettre ou de se conformer à des règlements ou à des délibérations tendant à obtenir une augmentation de salaire ou une diminution soit des heures de travail, soit de la quantité de travail à exécuter, étaient également punis.

Cette loi ouvrit pour le Royaume-Uni l'ère de la liberté dans les rapports du capital et du travail. L'autorité n'intervint plus pour soutenir l'une des parties au détriment de l'autre. L'État ne fut plus un instrument dont se servaient des coteries influentes ou des partis électoraux puissants pour modifier à leur profit la loi de l'offre et de la demande... Quel résultat ce régime de liberté produisit-il au point de vue des rapports du capital et du travail? Les théoriciens socialistes affirment que la non-intervention de l'État dans ces rapports a pour effet de mettre les ouvriers à la discrétion des chefs d'industrie, d'assurer à ces derniers une part léonine dans la répartition du revenu national et de faire des travailleurs manuels une classe de parias dont les intérêts sont toujours sacrifiés. Nous rechercherons si les faits justifient cette assertion en Angleterre.

La liberté de coalition a permis aux ouvriers anglais de fonder des associations assez puissantes pour traiter avec les chefs d'industrie d'égal à égal. On évalue à deux millions le nombre des ouvriers affiliés aux Trades Unions. Beaucoup de ces associations disposent de ressources considérables. En 1889, le revenu de la Société des mécaniciens réunis s'élevait à 4,591,275 francs, celui de la Société des chaudronniers à 2,613,075 francs. Cette même année, la première de ces deux

Digitized by Google

Sociétés avait un fonds de réserve de 5,244,500 francs; celui de la seconde association était de 2,522,400 francs (1).

Presque toutes les Trades Unions ont organisé dans leur sein des institutions de bienfaisance et les dépenses nécessitées par le service de ces utiles institutions dépassent de beaucoup celles qu'occasionnent les grèves. Ainsi, la Société des maçons, l'une des plus militantes pourtant, consacre aux premières environ les trois quarts de ses dépenses totales. Cependant, la plupart des unions disposent de ressources assez élevées pour que leurs caisses de chômage puissent fournir des sommes énormes en cas de grèves. En 1851, l'Association des mécaniciens dépensa 1 million de francs pour faire vivre ses membres renvoyés des ateliers à la suite d'un « lock out » provoqué par les exigences des ouvriers d'un établissement de Londres. En 1856-1857, dans le Lanarkshire, des houilleurs furent en mesure de prolonger une grève pendant plus de treize mois.

Des libéralités temporaires s'ajoutent souvent aujourd'hui aux ressources ordinaires des unions. Actuellement, quand les demandes ou les revendications des ouvriers paraissent justes, l'opinion publique les appuie et les grèves sont soutenues par des dons nombreux. Lors de leur grande grève (août 1889), les dockers de Londres reçurent 333,250 francs du public anglais, 111,825 francs des unions, 760,575 francs des colonies britanniques, principalement de l'Australie, et 2,700 francs de l'étranger, en tout 1,208,350 francs. Maintes fois, quand elles étaient fondées, les réclamations des ouvriers de certains établissements ont triomphé grâce aux secours accordés par des patrons équitables. En 1865, l'Association nationale des mineurs, alléguant la hausse du prix du charbon, demanda pour ses membres une augmentation des salaires. Non seulement plusieurs chefs d'exploitation accueillirent favorablement cette demande, mais encore ils se liguèrent avec l'Association pour contraindre les autres directeurs de mines à en faire autant, de sorte que l'augmentation sollicitée fut partout concédée.

(1) HOWELL, *Le passé et l'avenir des Trades Unions*, p. 215, 218 et 224.

Digitized by Google

La rémunération du travail obtenue en Angleterre par les ouvriers d'un grand nombre de corps de métiers correspond suffisamment aux désidérata de ces ouvriers pour que ceux-ci, contrairement à ce qui se voit sur le continent, soient des adversaires de la suppression du salariat et de l'organisation collectiviste du travail. Le directeur du *Board of Trade*, M. Giffen, a établi qu'en une cinquantaine d'années, de 1835 à 1888, le salaire moyen de l'ouvrier anglais a au moins doublé, tandis que les prix des choses, excepté ceux de la viande et des loyers, ont baissé. Selon le même auteur, de 1840 à 1883, les profits des classes moyennes et supérieures ont augmenté de 100 p. c.; les revenus des travailleurs manuels, de 200 p. c. « Plus on étudie la question, dit-il, plus on voit se dégager avec clarté ce fait que le bénéfice principal de l'augmentation des profits généraux de la nation depuis cinquante ans a été pour le travail et non pour le capital. »

En Angleterre, les ouvriers sont donc en mesure, sous le régime de la liberté, de soutenir et de défendre leurs intérêts. Les capitalistes, les chefs d'industrie ont-ils le même pouvoir? Des publicistes, des manufacturiers ont souvent déclaré que la hausse des salaires poursuivie par les Trades Unions rendrait l'industrie anglaise incapable de lutter sur les marchés étrangers avec les industries continentales et la ruinerait par conséquent. Les faits n'ont aucunement justifié ces appréhensions. En 1849, l'Angleterre exportait des tissus et des filés de coton pour 637 millions de francs, des tissus de laine pour 176 millions et des machines pour 17 millions et demi. Quarante et un ans plus tard, en 1890, le tableau des exportations des produits anglais porte les chiffres suivants : Tissus et filés de coton, 1,861 millions de francs; tissus de laine, 510 millions et demi; machines, 410 millions. Bien loin de péricliter et de se voir exclure des marchés étrangers par des concurrents employant des ouvriers mal payés, l'industrie anglaise s'est, au contraire, distinguée par une extraordinaire expansion.

Le régime de la liberté a donc été favorable à la fois aux ouvriers et aux industriels en Angleterre. Quand on se reporte au commencement de ce siècle, on doit constater que

Digitized by Google

ce régime a singulièrement amélioré les rapports entre les capitalistes et les travailleurs. Certainement, ce serait faire preuve d'un étrange aveuglement que de tenir ces rapports pour parfaits actuellement. Il en faudrait rabattre, hélas! Ne voyons-nous pas fréquemment éclater en Angleterre des grèves absurdes qui font perdre inutilement des millions aux ouvriers et aux capitalistes? Mais, à tout prendre, la liberté a introduit dans les rapports entre capitalistes et ouvriers, au point de vue du partage du revenu industriel, un élément de justice et de paix qui n'existait pas jadis et qui s'évanouirait si le néo-Trade Unionisme parvenait à ressusciter le système de la réglementation.

La journée de 8 heures, c'est-à-dire la semaine de 48 heures, est inscrite au programme des revendications ouvrières à peu près dans tous les pays civilisés. En Angleterre, sous le régime de la liberté, les ouvriers sont parvenus à faire diminuer la longueur de la journée de travail au point qu'en fait, bien souvent, elle ne diffère plus beaucoup de 8 heures.

Jadis, les semaines de 60 à 70 heures étaient communes dans la Grande-Bretagne. Avant l'acte de 1831, les manufactures travaillaient 70 à 80 heures par semaine. Actuellement, le taux hebdomadaire de 54 heures ou 9 heures par jour, en moyenne, est presque général. En 1850, les fondeurs de fer travaillaient de 59 heures et demie à 63 heures par semaine, et les mécaniciens de 57 à 63 heures. Aujourd'hui, les uns et les autres ont vu ces taux descendre à 54 heures. Les charpentiers de Manchester travaillent 48 heures et demie par semaine. Les rapports adressés en 1888 par les unions au gouvernement donnent les chiffres suivants concernant leurs membres et relatifs au nombre des heures de travail par semaine : Société des peintres et décorateurs réunis, 48 à 56 heures et demie; Association nationale des plâtriers, 52 heures; Association des ciseleurs sur pierre, 47 heures; Société des peintres de navires de Liverpool, 53 heures. La durée du travail dans toutes les branches de l'industrie du bâtiment, qui était naguère généralement de 10 heures par jour, est abaissée aujourd'hui, presque sans exceptions, à 52 heures et demie par semaine.

Digitized by Google

Selon un rapport que le gouvernement a fait faire à la suite d'une motion présentée au Parlement par M. Provand, le nombre moyen quotidien des heures de travail dans les mines (y compris la moyenne du temps employé à la descente, à la remonte et au trajet des puits aux chantiers, moyenne évaluée à 39 minutes), varie, en Angleterre, de 7 heures 27 minutes (Durham) à 8 heures 6 minutes (South Wales); le nombre moyen des jours de travail par semaine varie de 4.9 (Yorkshire) à 5.80 (North Wales), et le nombre moyen des heures de travail par semaine varie de 32.20 (Newcastle) à 46 (South Wales).

Les ouvriers réclament l'abolition du travail industriel des femmes et des enfants, surtout dans les cas où ce travail, faisant concurrence à celui des hommes, est une cause d'abaissement des salaires de ceux-ci. Au contraire, nombre de chefs d'industrie remplacent, partout où la chose est possible, les ouvriers adultes par des jeunes gens, des femmes et même quelquefois par des enfants, catégories de travailleurs qui se contentent d'une infime rémunération.

Quelle ligne de conduite le gouvernement du Royaume-Uni, appuyé sur l'opinion publique, a-t-il adoptée et suivie à l'égard de ces intérêts en conflit? La législation anglaise relative au travail des femmes et des enfants, très étendue et très compliquée, n'est qu'un ensemble d'applications d'un principe très simple qui peut se formuler ainsi : En thèse générale, l'État n'a pas le droit d'intervenir dans le contrat de travail, mais il a le droit et le devoir de supprimer, au nom de la morale et de la justice, les abus qui révoltent la conscience publique.

Le rapport de la commission royale d'enquête, qui fonctionna de 1839 à 1843, relate « que l'on voyait dans les mines des attelages d'enfants de quatre ans traîner des « cowes » pleines de charbon à l'ouverture de la mine ». Le toit des galeries étant souvent très bas, ces enfants rampaient sur les mains et sur les genoux, ayant les chaînes du wagon attachées à la ceinture. Ils entraient dans la mine à 3 ou 4 heures du matin et en sortaient à 5 ou 6 heures du soir. En Écosse, on

Digitized by Google

mesurait la nourriture d'une foule de petits misérables d'après la quantité d'ouvrage qu'ils faisaient, et la plupart étaient toujours affamés. Quelquefois, il arrivait que les enfants occupés dans les ateliers d'impression sur étoffes commençaient leur travail à 6 heures du matin et ne l'achevaient que le lendemain matin. Dans ces occasions, pour les tenir éveillés, on leur faisait prendre du tabac ou on les forçait à plonger de temps à autre la tête dans un baquet d'eau froide. Au fond des galeries intérieures des houillères, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles travaillaient côte à côte à peu près nus. A partir de l'âge de 5 ou 6 ans, les enfants étaient généralement employés dans les fabriques et dans les ateliers pendant 12, 14 et 16 heures par jour.

La loi a mis fin à ces scandales en Angleterre. Il n'y est plus permis aux femmes, quel que soit leur âge, de travailler dans les mines, et elles ne peuvent plus être astreintes à un labeur excessif dans les manufactures et les fabriques. La détermination et la distribution des heures de travail, en ce qui concerne les jeunes gens et les enfants, font l'objet d'une réglementation extrêmement minutieuse, instituée en vue de sauvegarder la santé des jeunes ouvriers et de leur assurer les bienfaits de l'instruction. Comme le dit très justement M. de Quéker, « la législation anglaise sur la protection à accorder aux femmes et aux enfants est . . . la plus complète et peut-être la plus efficace du monde entier ».

Le soin de veiller à la stricte execution des règles prescrites par cette législation incombe à un inspecteur général de qui relèvent cinq inspecteurs dirigeants et quarante-huit sous-inspecteurs. Ces fonctionnaires visitent les fabriques, ouvrent des enquêtes quand ils le jugent nécessaire et poursuivent judiciairement les contrevenants. Patrons et ouvriers s'accordent à reconnaître l'efficacité et les bons effets de ce service d'inspection.

Le respect de la liberté n'empêche pas de corriger les abus et l'on voit que, dans la question du travail des femmes et des enfants, ce respect n'a point pour résultat, en Angleterre, le sacrifice des faibles de la classe ouvrière sur l'autel de ce

Digitized by Google

chimérique Moloch capitaliste qui hante tant d'imaginations.

Les maîtres ont une tendance à prendre trop d'apprentis. Ils veulent multiplier ainsi les ouvriers et profiter de l'abaissement des salaires que détermine une offre exagérée du travail. Les ouvriers, au contraire, cherchent à réduire autant que possible le nombre de leurs élèves. De nos jours, il devient de plus en plus rare, dans la Grande-Bretagne, que l'une des deux parties en cause impose à l'autre toutes ses exigences. Les cas où le rapport entre le nombre des ouvriers et celui des apprentis est réglé par une convention transactionnelle entre les patrons et les unions deviennent de plus en plus fréquents.

La suppression du travail aux pièces figure dans beaucoup de projets de réforme. En Angleterre, les ouvriers des métiers où cette sorte de travail est usitée ne réclament pas, en général, le travail à la journée. Ils se bornent à poursuivre le redressement de certains abus. La question du travail aux pièces n'a pas grande importance, dans le Royaume-Uni, au point de vue des rapports des ouvriers et des employeurs.

Il en est autrement du marchandage et du système des sous-entreprises, qui ont produit parfois des résultats déplorables. C'est surtout dans les quartiers de l'East-End de Londres et principalement parmi les ouvriers tailleurs que l'on a relevé les faits les plus tristes à charge du « sweating system ». On y a constaté qu'entre le négociant qui livre l'ouvrage et le pauvre homme qui l'exécute, il se place parfois dix ou douze intermédiaires, lesquels ne font pas œuvre de leurs doigts et n'en touchent pas moins chacun une commission, de sorte qu'après ces prélèvements multiples, les salaires des ouvriers se trouvent réduits à un taux insignifiant, dérisoire. La durée de la journée de travail s'allonge naturellement en raison de la modicité de la rémunération allouée en dernier lieu pour la confection des pièces ; elle atteint couramment à certaines époques, pour les tailleurs de l'East-End de Londres, 16 et 18 heures.

Il n'est pas facile de remédier à ces abus. Les femmes sont protégées par les « Factory Acts », qui fixent le nombre et la répartition des heures pendant lesquelles elles peuvent être astreintes au travail. D'après un rapport récent de l'inspec-

Digitized by Google

teur des fabriques et des ateliers de l'East-End, soixante-douze contraventions relatives au labeur des femmes avaient été relevées par lui et punies d'amendes variant de 2 à 10 livres sterling. Quant au travail de l'homme adulte, les Anglais respectent trop la liberté individuelle pour fixer légalement les conditions de ce travail. Ils sont aussi demeurés trop attachés au vieux principe anglo-saxon de l'inviolabilité du domicile pour ne pas éprouver une grande répugnance à accorder aux agents du gouvernement le droit de pénétrer dans les habitations privées afin d'y constater d'éventuelles violations de la loi. On recherche actuellement, en Angleterre, le moyen de remédier aux maux causés par le « sweating system » sans sacrifier la liberté économique et les droits les plus respectables des individus. Les autorités, pour écarter les intermédiaires parasites, interdisent aux entrepreneurs des travaux publics de faire des sous-contrats, sauf dans les cas de force majeure. Un grand nombre de corps officiels, entre autres le « London school Board » et le « London county Council », ont décidé que dans tous les contrats qui seraient passés par eux, ils stipuleraient le taux des salaires fixé par les Trades Unions et la durée maximum de la journée de travail arrêtée par ces associations.

Une cause fréquente de conflits entre les industriels et les ouvriers, en Angleterre, a pour origine l'animosité qu'éprouvent les membres des unions pour les ouvriers qui ne font pas partie de ces sociétés. Souvent, les premiers refusent de travailler avec les seconds. Ces sentiments de haine sont compréhensibles. En effet, les ouvriers unionistes se condamnent à de durs sacrifices, payent de lourdes cotisations (1 shilling et plus par semaine), afin de réunir les ressources qui doivent leur permettre, le cas échéant, d'obtenir de meilleurs salaires ou d'autres avantages; les ouvriers dissidents ne supportent aucune de ces charges et profitent néanmoins de toutes les améliorations conquises par les unionistes. Ils partagent la moisson et n'ont pas été à la peine. En outre, en temps de grève, ils viennent prendre la place des hommes qui luttent non seulement dans leur propre intérêt, mais encore dans l'in-



Digitized by Google

térêt de tous les membres de la profession, et ainsi ils rendent vains, ils paralysent tous les efforts des ouvriers syndiqués.

Il est impossible cependant d'accorder un monopole légal aux unions. Ce serait la résurrection d'une organisation économique bien morte avec l'ancien régime et qui fut trop féconde en abus pour pouvoir jamais revivre. La liberté s'impose donc inéluctablement quant au droit pour les industriels de prendre leurs ouvriers parmi les « black-legs ». Il faut remarquer d'ailleurs que souvent les patrons trouvent avantage à conclure des traités ou des conventions avec les unions au sujet de l'embauchage des ouvriers et qu'il y a là le germe d'un régime d'entente entre les capitalistes et les travailleurs.

La liberté dans le domaine économique n'est autre chose, selon les partisans de l'intervention de l'État, que la guerre organisée entre les capitalistes et les ouvriers. Cette appréciation ne tient nul compte de la réalité des faits. D'abord, les principaux intérêts des industriels et des travailleurs manuels qu'ils emploient, loin d'être antagonistes, sont, au contraire, identiques. Ainsi, qu'une entreprise prospère, patrons et ouvriers y gagnent; qu'elle périclite, patrons et ouvriers y perdent. Les salaires et les dividendes montent et descendent parallèlement dans les bonnes et dans les mauvaises années.

Les ouvriers et les employeurs sont, en réalité, des associés également intéressés à ce que leur association fasse de bonnes affaires et réalise de forts profits. Il est vrai que le règlement de la part des uns et des autres dans le revenu des entreprises donne souvent lieu à des conflits (les grèves relatives aux questions de salaires ne sont pas autre chose), mais ces conflits ne sont nullement des conséquences nécessaires et fatales de la liberté; ils diminuent en fréquence, en gravité et ils tendent à disparaître à mesure que se développent les institutions de conciliation et d'arbitrage.

Industriels et ouvriers n'ont pas tardé, en Angleterre, à s'apercevoir que les grèves et les « lock out » sont des armes qui blessent presque également ceux qui s'en servent et ceux contre lesquels elles sont dirigées. Les chômages en masse qu'enregistre l'histoire du travail dans la Grande-Bretagne et

Digitized by Google

qui font perdre des millions aux propriétaires des usines et des fabriques coûtent des sommes énormes aux travailleurs. En 1877, les fileurs de Bolton se mettent en grève; les chefs d'industrie perdent 5 millions de francs, les grévistes, au moins 2 millions et demi.

La substitution de la conciliation et de l'arbitrage aux grèves et aux « lock out » semble donc d'autant plus s'imposer qu'elle sert les intérêts des deux parties en désaccord. Les chefs des Trades Unions font les plus grands et les plus louables efforts pour réaliser cette amélioration dans les rapports du capital et du travail. Ils sont parvenus à faire inscrire le principe de l'arbitrage dans les statuts de plusieurs unions, notamment dans ceux de l'Association nationale des mineurs et dans ceux de l'Association des serruriers-mécaniciens du Staffordshire. En fait, les cas d'arbitrage se multiplient en Angleterre, et ce qui est bien caractéristique, c'est que presque toujours les arbitres choisis sont de grands personnages. Les bons offices du cardinal Manning apaisèrent la grève des « dockers » de Londres. Les mécaniciens qui refusèrent le travail, en 1852, réclamèrent l'arbitrage de quatre membres de la haute aristocratie anglaise: lord Goderich (comte Grey), lord Ingester, lord Ashburton et lord Cranworth. En 1865, on voit lord Lichfield intervenir entre les maîtres de forges et leurs ouvriers.

De grands progrès ont été réalisés au point de vue de l'apaisement des conflits du travail et du capital en Angleterre et tout permet d'espérer, fait prévoir que l'avenir en amènera de plus considérables encore. « Les grèves en tant que moyen de régler les conflits du travail, dit M. Howell, doivent toujours être considérées comme une ressource suprême dont on ne doit user que lorsque tous les autres moyens ont échoué... La conciliation est un premier degré absolument nécessaire pour régler les questions du travail... Près de 90 p. c. de tous les conflits industriels pourraient être prévenus par des conseils de conciliation établis d'après un système convenable basé sur le consentement mutuel. Sur les 10 p. c. qui restent, 5 ou 6 p. c. pourraient être arrêtés par l'arbitrage lorsque la conciliation n'aurait pas réussi. Dans quelques cas seulement, on en arri-

Digitized by Google

vera peut-être à la lutte ouverte qu'il est parfois impossible d'empêcher; mais avec un peu d'expérience, on pourrait sans doute éviter toutes les grèves. Le principe commence à trouver faveur dans l'opinion publique et il est possible qu'avant longtemps des conseils de conciliation et d'arbitrage seront établis dans toute l'Angleterre... Le conseil de conciliation et d'arbitrage du nord de l'Angleterre, le bureau des salaires du Midland, les comités mixtes des mineurs et d'autres corps semblables montrent que ce mode de règlement des conflits du travail est pratique et qu'on peut par là éviter d'énormes pertes d'argent et de grandes souffrances (1). »

L'établissement du régime de la liberté, en Angleterre, n'a pas réalisé les craintes de ceux qui craignaient que la reconnaissance aux ouvriers du droit de former des coalitions ne donnât aux unions une suprématie qui aurait abouti à l'asservissement du capital et à la ruine des classes supérieures et moyennes. L'expansion de l'industrie et l'accroissement des richesses, depuis le commencement de ce siècle, ont dépassé toutes les prévisions dans la Grande-Bretagne.

La liberté n'a pas non plus empêché les classes ouvrières anglaises de s'élever progressivement et d'améliorer leur sort. L'évolution en vertu de laquelle la part du capital dans le revenu national diminue par rapport à celle du travail, s'est accomplie, en Angleterre, par le jeu naturel des forces économiques et sans qu'aucun groupe social ait pu se plaindre d'être spolié. Nulle part ailleurs les classes ouvrières ne sont parvenues à posséder un capital aussi considérable. » Les 583,830 membres des Building Societies, dit M. Bradlaugh, possèdent 52,611,198 livres; les 284,976 membres des Trades Unions enregistrées possèdent 538,542 livres; les 572,610 membres des sociétés coopératives possèdent 8,209,722 livres; les 46,710 membres des Loan Societies enregistrées possèdent 324,281 livres; les 1,582,484 déposants des caisses d'épargne possèdent 45,847,887 livres, non compris les 7,288 déposants des caisses d'épargne des chemins de fer, possédant 586,260 livres; les

(1) HOWELL, *Le passé et l'avenir des Trades Unions*, p. 235.

Digitized by Google

2,706,612 déposants des caisses d'épargne postales possèdent 136,194,000 livres; les 2,300,000 membres des sociétés de secours mutuels, les membres des sociétés d'assurances industrielles enregistrées comme sociétés à responsabilité limitée, possèdent 3,834,709 livres. » Le total de ces sommes se monte à 248,146,599 livres ou 6,203,664,975 francs.

Le régime de non-intervention de l'État n'a pas mis obstacle à la suppression des abus; c'est ainsi que le « truck system » et le payement des salaires dans les cabarets ont été sévèrement interdits, que les « Factory Acts » ont strictement réglementé le travail des femmes et des enfants, et que la loi du maître et du serviteur (Master and Servant Act), d'après laquelle le premier devait être cru sur parole de préférence au second, a été abolie. Mais la liberté empêche le parti au pouvoir d'user de la puissance publique et des forces de l'État pour exploiter le pays à son profit et au détriment des autres groupes sociaux. C'est la raison pour laquelle une faction nouvellement née à la vie politique et qui s'inspire non des vieilles traditions libérales anglo-saxonnes, mais des principes autoritaires et centralisateurs qui avaient été en honneur jusqu'à présent seulement sur le continent européen, a commencé, en Angleterre, une agitation en faveur de l'intervention de l'État dans les questions du travail.

Les anciennes unions sont formées presque exclusivement par des ouvriers appartenant à des métiers qui comportent un apprentissage plus ou moins long et qui exigent chez ceux qui les exercent une habileté professionnelle plus ou moins grande. Les nouvelles unions se recrutent parmi les « unskilled labourers », ouvriers déchargeurs des ports, manœuvres, journaliers, charretiers, etc. Malheureusement, les néo-Trades Unions n'ont pas tardé à entraîner à leur suite une certaine partie des vieilles unions et, au congrès de Liverpool (septembre 1890), les partisans de la fixation légale de la journée de travail furent en majorité. C'est là assurément un événement considérable dans l'histoire des relations du capital et du travail en Angleterre, mais on en a souvent beaucoup exagéré la portée.

Digitized by Google

La proposition présentée au congrès des Trades Unions était ainsi conçue : « Dans l'opinion de ce congrès, le temps est venu de prendre des mesures pour réduire la journée de travail à 8 heures, soit un maximum de 48 heures par semaine, et tout en reconnaissant le pouvoir et l'influence de l'organisation actuelle du travail, il croit que la méthode la plus rapide et la meilleure pour obtenir cette réduction en faveur de l'universalité des travailleurs est de l'imposer par un acte du Parlement. Le congrès enjoint, en conséquence, au comité parlementaire de prendre des mesures immédiates pour arriver à ce but. »

Le représentant des mineurs du Durham, M. Patterson, opposa à cette proposition la résolution suivante : « Dans l'opinion du congrès, il est de la plus grande importance que la journée de 8 heures soit assurée tout de suite aux professions qui la réclament et auxquelles elle pourrait être appliquée sans faire tort aux membres de la corporation; par ailleurs, il considère que soumettre cette importante question au Parlement impérial, qui est nécessairement par sa situation hostile aux droits du travail, ne ferait que retarder indéfiniment la solution de cette réforme depuis si longtemps désirée. »

La question était donc nettement posée; la première proposition réclamait l'intervention de la loi; la proposition de M. Patterson repoussait cette intervention. Le congrès se composait de 457 délégués, représentant environ un million et demi d'ouvriers. 173 délégués se prononcèrent pour la proposition Patterson et 181 contre; la résolution protectionniste réunit 193 voix, contre 155. Les délégués des industries textiles; des mineurs du Durham, du Northumberland et du Cleveland; ceux des bottiers et des cordonniers votèrent contre l'intervention de l'État.

La majorité obtenue par le néo-Trade Unionisme fut, on le voit, très faible : 38 suffrages sur 348 votes exprimés et 109 abstentions. Il paraît que si l'on tient compte du nombre d'ouvriers représenté par chaque délégué, on constate que la majorité de ces ouvriers repoussait la réglementation. Certains corps de métiers se prononcèrent très énergiquement contre la

Digitized by Google

résolution adoptée. Nous lisons les lignes suivantes dans un rapport présenté à la Société des mécaniciens réunis, au sujet d'une enquête faite au sein de la Société sur la question des 8 heures : « 204 votes ont été exprimés pour la réduction de la journée à 8 heures et 5 seulement se sont déclarés contre. D'autre part, 46 votes ont exprimé le désir que cette réduction fût obtenue par l'action législative, tandis que 148 voix demandaient que cela fût laissé à l'initiative privée; 4 sections se sont prononcées pour l'intervention et 13 pour la liberté. » Sauf un, les députés du groupe ouvrier au Parlement refusèrent de signer la présentation à la Chambre des communes de la résolution votée par le congrès de Liverpool.

La journée légale de 8 heures de travail n'est pas la seule réforme inscrite au programme du néo-Trade Unionisme. La plupart des vieilles unions ont organisé dans leur sein des bureaux du travail, qui fonctionnent à l'entière satisfaction de leurs membres. Les nouveaux partisans du socialisme d'État firent présenter au congrès de Liverpool une motion réclamant la création de bourses du travail gouvernementales ou municipales à l'instar de celle de Paris. Cette résolution fut repoussée par 92 voix contre 74, tandis que 474 délégués ne croyaient pas même devoir s'occuper de la question.

En revanche, les néo-Trades Unionistes parvinrent à faire voter la proposition d'organiser des ateliers nationaux, qui fut présentée par le président de l'Union des ouvriers des docks. Cette proposition était ainsi conçue : « Considérant que les procédés toujours variables de la fabrication nuisent à un grand nombre d'ouvriers, en les privant d'emploi, sans compensation pour la perte de la situation qu'ils occupaient, et les réduisent dans beaucoup de cas à la misère, au crime et au paupérisme, le congrès est d'avis que chaque municipalité ou conseil de comté doit avoir le pouvoir d'établir des manufactures et des usines placées sous le contrôle de la municipalité, dans lesquelles les ouvriers sans travail pourront trouver une occupation utile, et enjoint au comité parlementaire de s'occuper de cette question. »

Le socialisme d'État a fait des progrès en Angleterre

Digitized by Google

comme dans le reste de l'Europe, mais il n'y parvient que difficilement à supplanter au sein d'une notable partie des classes ouvrières les doctrines libérales, individualistes, si chères aux Anglo-Saxons et dont les larges applications dans les îles Britanniques ont fondé la grandeur du Royaume-Uni. « Enchaînez le travail, disait naguère M. Bradlaugh à Northampton, vous le tuerez; vous ruinerez l'Angleterre et ce sera la décadence de ce pays, dont la puissance est faite de l'effort individuel, de l'énergie libre. » Les délibérations du congrès de Liverpool montrent que si les néo-Trades Unionistes parvenaient à ressusciter le système de la réglementation, ce serait au profit de leur groupe. Toujours et partout, quand l'État a charge d'intervenir dans la distribution des revenus, la maxime américaine : « To the victor belong the spoils », au vainqueur, c'est-à-dire au plus fort appartiennent les dépouilles, est érigée en principe politique.

LOUIS NAVEZ.

Digitized by Google

# DU CANAL A LA FORÊT[1]

## XXI

Au loin, un noir panache de fumée flottait, s'inclinant sous la brise. C'était le toueur : des points diversement éclairés reflétaient la lumière en un coloriage bariolé de jaunes chauds, de verts tendres, de carmins vifs, de blancs étincelants s'allongeant en lignes brisées et tremblotantes, et se réverbéraient dans l'eau, confus, indécis.

Il semblait par moments, bien que la vapeur opaque dont le toueur s'entourait marquât des efforts, que rien n'avançait. Blaise longea le canal, dépassa à sa gauche le pont du Rivage et se disposait à descendre sur la berge gazonnée, quand un rire frais lui fit tourner la tête. Une amazone, au pas sous l'ombrage, accompagnée de deux cavaliers dont l'un, Van Roben, l'autre, un personnage que le mari de Jeanne avait rencontré déjà quelque part : large carrure, tête un peu lourde, grisonnante, figure encadrée de favoris blancs, un monocle à l'œil.

Rosine, que Blaise avait reconnue tout d'abord, poussa à lui :

« Bonjour, mon beau-frère. Comment va cette chère Jeanne? Nous parlions précisément de vous et d'elle.

— Ah! » fit Blaise en s'approchant.

Il salua les deux hommes et sa belle-sœur, qui s'était arrêtée, non sans causer quelque impatience à son cheval, qui labourait le sol d'un de ses sabots, en signe de protestation.

« Vous êtes joliment fin de siècle, vous! Mâtin... Mais,

(1) Voir le numéro de la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1893.

Digitized by Google

d'abord, que je vous présente... M. Gaston Van Roben, un ancien et excellent ami..., le baron Ten Tuck de Vaarzijck, un ami moins ancien, mais non moins excellent...

— Je suis donc fin de siècle? disiez-vous.

— N'était-ce pas votre opinion tout à l'heure, baron?

— C'est monsieur qui?... interrogea l'homme à la large carrure, en changeant son monocle d'orbite et en dévisageant avec attention Blaise Waaspe, un peu bête en ce moment. Oh! oh!... exclama-t-il avec un mouvement des lèvres très admiratif.

— Oui... Il a fait de sa maîtresse l'amie de sa femme.

— Rosine! » s'écria Blaise indigné.

Et il s'accrocha à la bride du cheval, comme s'il allait sommer l'amazone de descendre...

« Hé! ne vous fâchez pas... Il n'y a pas de quoi... C'est drôle, voilà tout. On a vu Jeanne en voiture avec une personne blonde comme le blé qui mûrit, charmante. On s'est demandé qui était la personne. Quelqu'un a répondu...

— C'est l'ancienne passion de Blaise Waaspe, acheva Van Roben, très gêné et atténuant les propos qu'il rapportait.

— Ce Waaspe, fut-il ajouté, a-t-il de la chance! »

— Et tout le monde partagea l'avis que la gente blonde, M^lle^ Flavule, assure-t-on, est délicieuse... »

Le mari de Jeanne comprit le ridicule de son attitude. Devant ce monde blasé, faisant du plaisir son occupation première, ne trouvant le bien que dans le mal, prêt à applaudir toutes les sottises pschut, comme on les appelle, il ne convenait pas de prendre des airs tragiques.

Il abandonna les rênes qu'il serrait à arracher le mors de la bouche du pauvre cheval, et souriant, éteignant son indignation, il se borna à dire ces seuls mots :

« Ah! l'on parle de moi dans votre monde? J'en suis singulièrement flatté... Seulement, Rosine, ma chère belle-sœur, vous devriez un peu défendre qu'on mêle aux potins dont je suis l'objet, le nom de la sœur de votre mari!

Digitized by Google

— Oh! la la!... s'exclama Rosine, empruntant une exclamation du répertoire demi-monde... Mon mari?... Adieu, Blaise, mes amitiés à la mère de Valentin »; et, s'esclaffant, elle enleva son cheval, que les deux cavaliers se mirent aussitôt à suivre.

Waaspe resta là un moment étourdi. Être ainsi l'objet de sottes histoires, et surtout, il faut le constater à sa louange, voir qu'on y mêlât le nom de Jeanne, ceci surtout le blessait... Il aurait voulu qu'on ne parlât ni d'elle ni de... Quelle imprudence de se montrer ensemble! C'était la conséquence de cette liaison intempestive, empêchée, redoutée par lui; une vraie fatalité.

Le souffle haletant du toueur retentissait, sa fumée comme une crinière s'épandait et embrumait l'air, jaunissait le soleil, et fendant l'onde clapotante de leur proue, subissant les ondulations du remorqueur, immergés jusqu'à la ligne de flottaison, l'air repus, la série de bateaux s'avançaient entraînés.

Blaise reconnut les bâtiments qui lui étaient destinés, fiers sous leurs grands mâts, les voiles carguées, la guibre en saillie, les câbles d'attache froissant les bois du navire et le faisant crier et craquer... Il ne pensait déjà plus à sa rencontre avec Rosine, ni à ses propos. Maintenant, il était entièrement à ses affaires. Ces deux navires représentaient pour lui une somme importante. Il les examinait dans leur marche, les jaugeait par approximation. Il assista à leur passage aux ponts tournants pour entrer dans le bassin, quand leur remorqueur les eut abandonnés à leurs propres manœuvres. Il se représenta les efforts et les formalités de tout genre auxquels ces colosses patients et endurants sont assujettis, depuis le jour où, en pleine mer, c'est le vent et la vague qui les ballottent et les poussent comme un jouet, jusqu'au jour où, engagés entre des rives étroites d'un insipide canal, ce sont les sassements, les droits de trématage, les droits de navigation, l'amarrage sur l'empenelle, qui les retiennent et les agacent.

Jeanne venait de recevoir des nouvelles de Tervueren. Blaise la trouva abattue de tristesse. Qu'était-il arrivé? Les

Digitized by Google

parents étaient-ils malades?... Non, heureusement. Mais Gabriel Eusèbe était bien bas; le mal dont il avait été atteint persistait et s'aggravait.

Eh! au diable ce Gabriel! Il s'en inquiétait bien, Blaise. Et elle, Jeanne, qu'avait-elle à s'en préoccuper! Le négociant, mécontent de s'être laissé attarder un moment par cette nouvelle indifférente, s'en alla les épaules hautes, maugréant, emmagasiner sa marchandise.

Gabriel représentait pour Jeanne sa jeunesse, ses jours d'insouciance, la bonté, la délicatesse, tout ce qu'il y a d'humain dans le monde. Voilà ce que pensait Jeanne. Du jour où elle avait été séparée de cet ami, de ce compagnon d'autrefois, elle n'avait plus rencontré que froissement et méchanceté, ce qu'il y a de bestial et de dur... Certes, qu'elle était désolée, et la preuve : elle pleurait à ne pouvoir retenir ses larmes.

« Tu pleures, mémère? lui demanda son fils dans son langage enfantin. Père t'a fait de la peine; méchant père! »

Et il fronça le sourcil de ce froncement qui désespérait Jeanne.

« Non, non! Je t'en prie; calme-toi. Ce n'est pas... c'est ce pauvre Gabriel, tu sais, ton ami, Gabriel Eusèbe; il est très malade.

— Ah! » exclama Valentin avec commisération, et il resta à regarder, plus curieux que contrit, Jeanne qui s'épongeait les yeux et dont la poitrine se soulevait de sanglots.

Cependant, était-ce la satisfaction d'avoir reçu un envoi qu'il attendait, et qui devait, d'après ses calculs, lui donner de larges bénéfices, le soir, Blaise Waaspe se montra moins brutal, un retour comme il en avait quelquefois, mais rarement, à un état acceptable.

Il tournait autour du désir de demander quelque chose, sans oser. C'était difficile et délicat. Jeanne, il est vrai, était cause qu'Antonine eût été mêlée à leur existence, fût devenue une intime de la maison. N'aurait-il pas dû l'éclairer, n'aurait-il pas dû faire l'impossible pour éviter ce qui menaçait de tourner

Digitized by Google

au scandale? Cette Rosine qu'il détestait, ce Van Roben qu'il méprisait, tous ces oisifs allaient donc se répéter cette nouvelle : Blaise Waaspe a introduit sa maîtresse jusqu'auprès de sa femme, dont il en a fait l'amie!

Il avait rêvé naguère de cette liaison des succès dans un certain monde, mais ce n'était qu'un rêve. Jamais un seul instant il ne lui était venu à l'esprit que cela dût se produire dans des conditions de malpropreté. Avoir un ménage qu'on respecte ou qu'on a l'air de respecter, à côté d'un ménage irrégulier dont on tire vanité, est chose commune; combien de maris n'en sont pas là? Mais pousser l'audace et l'astuce jusqu'à faire de l'épouse légitime la complice d'un débordement de ce genre, cela répugnait à ce bourgeois, mal dégrossi, mais non encore gangréné à ce point de n'avoir plus de sens moral.

Cette Antonine était donc mauvaise? Elle comptait donc sur l'effet que devait produire sa liaison avec Jeanne? C'était là sa vengeance! Oui, elle irait jusqu'à se perdre pour perdre avec elle et celui qui l'avait abandonnée et celle qui avait pris sa place. Mais c'était tout bonnement horrible!...

Puis il en vint, secoué d'indignation, à penser que, pour agir ainsi, cette fille devait avoir conçu pour lui une haine implacable.

Et Blaise, tout à l'heure repentant et contrit, prêt à demander pardon à sa femme, tout à coup embrasé maintenant, l'image d'Antonine se dressant à ses yeux, se gourmandait de n'avoir pas insisté, de ne s'être pas représenté chez elle, de n'avoir pas lassé sa résistance, une résistance calculée, excitante.

Il se sentait des envies d'escalade, de crochetage de portes; son imagination lui faisait gravir un escalier, heurter à une chambre, y entrer comme le vent et tomber éperdu dans des bras qu'il devinait nus et divins.

Puis cet instinct de prudence qui le dominait reprit le dessus. Il se comprit de nouveau ridicule, dans une situation sotte.

Il faisait nuit. Du ciel tombait avec la clarté des étoiles un calme bienfaisant. Une sorte de bain qui délasse et assouplit.

Digitized by Google

Blaise, qui s'était trouvé à son insu devant la maison des Flavule, s'en revint tout penaud au canal.

## XXII

Parmi les invités, cette fois, trois dames fort répandues, recherchées pour leur facilité d'humeur, toujours en quête de plaisir, très à l'aise à l'égard du qu'en dira-t-on; jolies, jeunes encore, mais portant dans le teint ce que donne aux roses une nuit passée dans un appartement clos. Au théâtre, aux courses, parmi le monde qui s'amuse, on les appelait familièrement : la Souvière, la Baronne, la petite Lili de Ponte, pour Lelia de Ponte. Au nombre des hommes, Gaston Van Roben, le baron Ten Tuck de Vaarzijck, une connaissance récente que nous avons rencontrée déjà, le jour où Rosine avait si délibérément complimenté de son stoïcisme son beau-frère Blaise Waaspe; puis encore un personnage long, osseux, à crinière de lion sur un museau de chèvre, bêlant quand on s'attendait à l'entendre rugir, et qui s'entourait de deuil, de crêpe comme un préposé aux pompes funèbres; sans le moindre intérêt pour le surplus, un habitué des agapes de ce qu'on nomme la société, s'imposant par cela même, promenant son nez dans les assiettes qu'il balayait de son abondante chevelure, goinfre jamais repu. Deux tout jeunes gens, très intéressants par leur aplomb, pour qui il n'y avait rien que d'infect, d'abrutissant et de stupide, complétaient la liste des attablés.

Jamais Rosine n'avait été plus en veine de beauté et d'entrain. A sa droite, Gaston, rayonnant, crâne, décidé; à sa gauche, Ten Tuck, plus réservé, mais portant néanmoins dans sa physionomie une expression de joyeuseté comme quelqu'un qui prépare un bon tour dont il attend du succès.

La Souvière était voisine de Gaston; la baronne, de Ten Tuck; Lili de Ponte, placée de façon à pouvoir échanger son bagou endiablé avec les deux jeunes gens. L'homme funèbre, au haut bout de la table, larmoyait, mangeait et buvait avec une verve

Digitized by Google

douloureuse qui faisait plaisir à voir. Il avait le loisir de lier conversation, à sa gauche, avec une dame corpulente, habillée de soie et de dentelles, portant une broche, large comme la main, qui brillait des feux de ses nombreuses pierreries; à sa gauche, était Mlle Reine d'Amblée, le contraste le plus frappant, comme sveltesse, avec la dame au bijou éclatant. Au demeurant, une personne très médiocrement jolie, mais superbement pimbêche.

Rosine détonait sur cet ensemble.

Le seul personnage distingué était Ten Tuck; avec des manières et un ton qui manquaient à la plupart des autres, y compris la baronne, fort débraillée dans sa conversation, si pas dans sa tenue. Terrible, cette femme, disant tout ce qui lui passait par la tête, naïve et piquante, bonne fille et méchante, ayant l'art de faire entrer dans ses réparties des coins comme un tortionnaire, avec sang-froid. Quant à Lili de Ponte, nulle n'était plus à même de tenir tête à la baronne et de lui clouer le museau, comme elle disait. Quand ces deux femmes, l'une Parisienne, l'autre Liégeoise, se prenaient à discuter ensemble, sauf un peu plus d'agilité de langue chez la première, un peu plus de grasseyement chez la seconde, on faisait galerie et on marquait les coups.

Gaston, particulièrement aux petits soins auprès de Rosine, ne se contenait pas assez.

« On ne voit plus guère votre chère femme, cria de sa voix nazillarde et gamine Lili de Ponte. L'avez-vous enfermée, monsieur Van Roben ?

— Ma femme est indisposée. Je suis flatté de l'intérêt que vous voulez bien lui porter en vous apercevant qu'elle n'est pas des nôtres, ce que je suis le premier à regretter.

— Je vous crois! dit de la même voix et du même air son interlocutrice, sans se déconcerter. Ce qu'elle vous gêne, et ce que vous vous gênez pour elle!

— Et même pour nous! ajouta la Souvière, à voix basse, en touchant du coude son voisin pour lui faire remarquer qu'en

Digitized by Google

ce moment même Gaston venait de jeter un certain coup d'œil à Rosine.

— C'est vrai pourtant, soupira d'un air peiné et rèche la Souvière, que cette pauvre petite Mary me semble joliment en train d'être délaissée... »

Ten Tuck n'était pas le dernier sur qui les charmes de Rosine exerçaient leur empire. Mais s'observant toujours, conservant cette correction qui en faisait un homme du monde, il ne lui adressait la parole que d'une façon discrète, avec une forte prononciation hollandaise, dont, malgré dix années de séjour à Paris, où il avait mené la vie boulevardière, il n'était jamais parvenu à se corriger.

« Vous êtes appétissante... en ce moment, comme la pêche... mûrissant au soleil, sous son duvet velouté... On voudrait vous cueillir. »

Les serviettes avaient été déposées, les sièges repoussés; les cavaliers offraient le bras aux dames.

Van Roben, se croyant tout naturellement désigné pour accompagner la maîtresse de la maison et lui faire honneur, s'était empressé. Mais se tournant précipitamment vers Ten Tuck, elle lui accorda la faveur qu'ambitionnait l'autre.

Or, l'autre avait eu un mouvement de dépit. Des groupes s'étaient formés, de l'un desquels étaient Lili de Ponte, Souvière et les deux jeunes gens. Ils échangeaient des regards, comme pour se prendre à témoins de certains faits observés. La baronne les avait rejoints.

« Avec vous, parlait en ce moment même Ten Tuck à Rosine qu'il avait doucement amenée à l'écart, la vie serait belle; tous les biens, tous les plaisirs vous les goûteriez, divinisée et adulée... Bruxelles est la province. C'est Paris, avec son bruit, son éclat et ses séductions qu'il vous faut... Manœuvrez donc à venir habiter Paris... fût-ce seule. Je serai là, moi, pour déférer à vos moindres caprices...

— Vous êtes un tentateur, cher baron, répliqua-t-elle d'un air dans lequel on lisait autant d'acquiescement que de reproche. Je devrais me fâcher...

Digitized by Google

— Quelqu'un ou quelque chose s'opposerait-il à la réalisation de ce projet?

— Mon mari tout d'abord... qu'il faudrait au moins consulter.

— Oh! pour votre mari, ce n'est pas de ce côté que viendrait l'obstacle, souffla Ten Tuck, en fixant son regard sur Rosine, et en scandant ses mots.

— Mais!...

— Croyez-vous donc, chère dame, que je suis aveugle?... Ne vous fâchez pas... Van Roben vous fait la cour...

— Eh bien, et vous?...

— Moi!... Je voudrais bien vous la faire, mais lui est déjà arrivé à une phase moins... platonique, je le crois...

— Insolent!...

— Si je vous ai blessée, c'est bien malgré moi... Souvent il m'arrive de prononcer des paroles qui vont au delà de ma pensée. Cette langue française est, pour nous étrangers, quelque effort que nous mettions à en pénétrer le génie et le tour, d'une difficulté inouïe. Mettez que j'aie dit une insolence, quand c'est le contraire que je voulais dire... »

Van Roben s'était approché.

« Vous discutez? demanda-t-il.

— Nous en étions à nous plaindre de la pauvreté des mots de la langue, alors que nos sentiments sont si multiples, émanant de causes si diverses. Une peine est toujours une peine, quelle qu'en soit la source. Et j'admire l'aplomb des médecins qui, interrogeant leurs malades, se contentent, pour arriver à un diagnostic exact, d'indications se rapportant à mille sensations différentes...

— Aussi se trompent-ils les trois quarts du temps. »

Sur ce même canapé où nous avons trouvé assise un soir, également après un dîner, asseulée et morne, la pauvre Mary Van Roben, s'étalaient maintenant les jupes de la Souvière et de Lili de Ponte, celles-ci renversées au dossier, riant à l'abri de leurs éventails. D'entre les soies et les velours



Digitized by Google

que frangeaient des plissés clairs, surgissaient, les pieds chaussés de souliers vernis luisant dans la lumière, les deux jambes de l'un des deux jeunes gens, littéralement enfoui. Pour apercevoir sa figure, il fallait s'approcher. Alors on distinguait le froncement de sourcil par lequel il retenait un monocle indocile dans son arcade orbitaire, riant d'un rire sec et muet. L'autre jeune homme, debout, à demi penché, un genou incrusté dans le satin capitonné du sofa, s'éventant de son gibus, s'amusait, lui aussi, comme étranglé.

« Et cet imbécile qui ne voit pas que sa femme, à son nez, à sa barbe, sans vergogne... Ah çà! saurait-il que c'est cet avorton de Van Roben qui lui paye ses robes et ses parures?... Est-ce assez malpropre!...

— S'il ne faisait que la vêtir...

— Ce n'est pas que ce doive être une occupation désagréable celle d'être dans le cas de la rajuster...

— Polisson! » s'exclama, secouée par le rire, la baronne en le frappant du bout de son éventail.

Aubin, qui se commandait évidemment un maintien agréable, dégagé, se promenait à travers les groupes, l'air calme et souriant. Mais, malgré tout, il avait le teint plombé, les yeux sombres et cernés.

Avait-il entendu ou deviné ce que se disaient la baronne et le jeune invité, dont le mari de Rosine ne savait même pas le nom? Un moment, il s'arrêta, le regard dur... Mais il reprit son attitude et poursuivit ses pérégrinations dolentes.

« Il a beau maugréer et piétiner comme s'il éprouvait une gêne, la chose est faite...

— On pourra bientôt émonder...

— Ces bois-là tombent, on n'a pas besoin de les tailler.

— Et ils repoussent!...

— C'est vrai pourtant que Gaston doit avoir mis sa femme sous clef. La voyez-vous encore jamais avec lui?...

— Il l'aura fait empailler avec la vieille marquise... »

Déjà l'on partait. L'homme aux récits sombres, le premier,

Digitized by Google

s'était retiré, s'excusant. Il avait besoin de se recueillir, de repaître son âme de souvenirs douloureux...

Puis, ç'avait été à d'autres.

Les deux jeunes gens, les coudes en pointe, se dressèrent sur leurs pieds, en même temps que Lili de Ponte et la Souvière. Ils s'en iraient à pied, et « diraient des bêtises ».

Déjà la baronne s'était éclipsée à l'anglaise depuis longtemps.

Restaient Gaston, Ten Tuck, Rosine et Aubin. Ils se regardaient sans souffler mot. Aubin, impatient, attendait que ses derniers convives s'en allassent. Il avait la fièvre : un cercle de fer lui enserrait le front et les tempes, ce qui, s'il s'en était plaint tout à l'heure, n'eût pas manqué de provoquer des allusions déplaisantes de la part des quatre occupants du sofa.

La vérité est qu'on s'entretenait beaucoup des assiduités de Gaston. On ne voyait plus que lui avec Rosine. Des histoires diverses, inventées certainement mais inspirées par les circonstances, couraient sur leur compte. Gaston, disait-on, avait déjà dépensé de fortes sommes pour pourvoir aux caprices de la femme préférée. Et comme il était connu qu'Aubin n'avait rien, on en concluait naturellement que c'était l'amant qui alimentait les ressources du ménage. Le moyen, cette fois, n'était pas criminel ; il est employé beaucoup. Nul n'avait osé leur jeter la pierre, qui ne méritât d'être lapidé à son tour. On se bornait à l'indiquer sans le commenter et pour avoir la conscience à l'aise.

« Je vous quitte à regret, ma belle dame. Je conserverai le meilleur souvenir de cette réception..., comme de celles auxquelles j'ai déjà eu l'honneur d'assister. »

Ainsi s'exprima enfin Ten Tuck, en s'inclinant et en serrant d'une façon toute particulière la main de Rosine.

« J'espère, ajouta-t-il, en se tournant du côté de Van Roben, que vous m'accompagnerez, mon cher.

— J'ai mon coupé...

— Moi, le mien. Et bien, renvoyons-les ou suivons-les à pied, en fumant un cigare. »

Les salons étaient vides. Rosine monta à sa chambre sans

Digitized by Google

s'inquiéter de son mari, qui la suivit tout aussitôt. Elle allait fermer sa porte. Il insista pour entrer.

« Nous avons à causer.

— A cette heure? Je tombe de fatigue. Inutile, je ne vous écouterai pas.

— Mais vous m'entendrez, je le veux.

— Hé! fit Rosine en redressant la tête de l'air de quelqu'un à qui l'on aurait voulu manquer de respect.

— Je le veux! répéta Aubin », affirmant sa résolution.

Elle haussa les épaules, dédaigneuse, devinant.

« Gaston vous fait la cour et vous recevez ses avances avec une complaisance qui me déplaît.

— Bébête, articula-t-elle en se plongeant dans un fauteuil, étendant ses pieds chaussés de jolis souliers, qu'une boucle agrafait sur un bas d'un bleu pâle, qui laissait percer par ses mailles fines les roses lactées de la peau. Bébête! répéta-t-elle avec un rire frais, qui se changea en une petite moue. C'est pour venir me dire cela que vous m'avez suivie?

— Il me déplaît que vous vous montriez ainsi coquette avec cet homme.

— Je me montre donc coquette... Mais regardez-moi donc, regarde-moi donc, grand enfant! Le suis-je avec lui autant qu'avec toi... Allons, approche et demande-moi pardon de ta sottise.

— Mais! objecta Aubin déjà à demi subjugué, sentant toute sa colère se fondre en tendresse, à la vue de Rosine, qui était là l'agaçant de sa mine attirante, l'appelant du geste, la main, sa main blanche et potelée sous sa joue qu'elle y appuyait, le coude de son bras nu au bras du fauteuil.

— Non! répliqua-t-il, résistant encore quand déjà il mourait d'envie de céder. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai vu dans ton jeu et dans le sien... Il t'aime. Pas de jour ne se passe qu'il ne soit ici... Toi-même tu as entendu les allusions que l'on faisait à l'absence persistante de sa femme depuis quelque temps...

Digitized by Google

— Suis-je responsable des actions de cette boudeuse?... Beau morceau vraiment à conduire dans le monde! Elle y jette le froid et l'ennui. Il suffit de la voir pour s'enrhumer et s'attrister tout à la fois.

— Pourquoi s'en aperçoit-il seulement maintenant? Rien ne l'obligeait à l'épouser, ce me semble.

— Il faut lui adresser ces questions à lui-même.

— Encore une fois, je... désire que tes relations avec Van Roben soient moins assidues...

— Veux-tu m'embrasser ce soir?

— Promets-moi de consentir à ce que je te demande.

— Embrasse-moi d'abord... Là! et maintenant... conclut-elle en le repoussant et en s'en délivrant, bonsoir; je suis lasse... J'ai promis à Van Roben et au baron d'être demain matin d'une galopade au bois...

— Rosine!

— Quoi! Allons-nous recommencer? »

Elle sonna sa femme de chambre. Aubin, morne, le cœur tout gonflé de passion et de doute, de dépit et de colère, n'avait plus que la ressource de songer comment cette existence lâche qu'il menait prendrait fin.

## XXII

« Vous savez ce que l'on colporte, ce que l'on m'a jeté à la face? dit brusquement Blaise Waaspe à Antonine, qu'il était venu trouver chez elle, et que le hasard lui fit rencontrer seule. Ma maîtresse — c'est ainsi qu'on s'est exprimé — a été vue en compagnie de ma femme, auprès de qui je l'ai introduite pour la lui faire accepter comme amie. »

Antonine, affreusement pâle, porta la main à sa poitrine; il lui semblait que quelque chose s'y brisait.

« De qui tenez-vous ce propos? demanda-t-elle incrédule encore, espérant que Blaise cherchait à l'intimider.

— C'est de ma belle-sœur.

Digitized by Google

— Oh! pour celle-là, qu'elle commence par mériter l'estime avant de nuire aux autres.

— Elle n'était pas seule.

— Avec son Gaston Van Roben, sans doute. Tout le monde sait quelles sont leurs relations et qu'il pourvoit aux besoins du ménage.

— Antonine!

— Je vous dévoile le degré de confiance que peuvent mériter ses dires.

— Mais on vous a vues, Jeanne et vous, cela est incontestable!... Ah! je l'avais prévu, ce scandale, quand je vous refusais de vous introduire chez moi...

— Et que vous m'y appeliez par une lettre dont le souvenir devrait vous faire honte...

— Il fallait me chasser de votre présence; je serais parti malheureux, certes... Mais, par un raffinement de cruauté, vous vous êtes faite l'amie, la confidente de votre rivale.

— Oui, la rivale! prononça la jeune fille. C'est sur elle, en effet, que cherchait à tomber ma vengeance; ne vous avait-elle pas arraché à mon affection? Mon intention était d'attiser en elle ce feu de la jalousie qui me dévorait. De me montrer, à côté d'elle, dans tout le rayonnement de ma beauté... Comment m'y serais-je prise, sans que vous-même vous m'ouvriez l'accès auprès d'elle? Le hasard en a décidé autrement. Je l'ai vue, sans la connaître, je l'ai devinée malheureuse, et ensuite, la trouvant bonne, dévouée, martyre de cette union exécrée, j'ai pensé que ma vengeance était suffisamment assouvie; mon ressentiment s'est changé en pitié, et je n'ai plus détesté que vous seul.

— Antonine!

— Est-ce la première fois que je vous le dis? Est-ce avec mon assentiment que vous avez franchi le seuil de ma demeure? Croyez-vous que j'aurais consenti jamais à vous revoir? Mais voici qu'arrive cet oncle; j'avais désormais un appui et, au besoin, un juge. Je lui aurais tout confié; j'aurais eu cette force

Digitized by Google

pour me défendre contre vous... On m'a vue avec Jeanne, c'est vrai. On en a conclu qu'il y avait dans ce fait la preuve d'un marché sordide... »

Antonine haletait, elle crispait ses membres.

« C'est sur moi, en définitive, que retombe toute l'infamie. Je suis votre maîtresse, après avoir été jugée indigne d'être votre fiancée. Mauvaise, tombée, avilie à ce point! J'ai eu cependant des heures dans ma vie où je croyais valoir quelque chose. J'ai connu la douceur des baisers maternels, des élans généreux. Je me suis attendrie aux misères comme aux actions d'éclat. J'ai été élevée dans le respect du devoir et de l'honneur. Toute bourgeoise qu'était ma famille, il n'en était jamais sorti personne qui ne méritât la considération. Consultez, interrogez si un Flavule, homme ou femme, a jamais eu à rougir de sa conduite, je vous autorise à vous réclamer de ce fait pour proclamer mon indignité... Moi, moi seule aurais manqué à cette tradition?... Allons donc! Je me tuerais si je pouvais me le reprocher, et cependant on me le reproche!

Allez-vous-en, dit Antonine brutalement. Vous êtes mon malheur et ma honte! »

Et c'était vrai, et Blaise avait assez de bon sens et de justice pour le reconnaître, et sentir au fond de lui-même quelque chose qui l'accablait.

Quand, le lendemain de son grand dîner, Maurard s'éveilla, sa couche foulée par son agitation, l'air du matin calma ses nerfs. Il descendit. Les chevaux dans l'écurie frappaient des coups sourds de leurs sabots la litière épaisse; ils remuaient la chaîne de leur licou en allongeant la tête vers leur crèche où abondait le foin. Aubin passa. Ces chevaux étaient une des formes de sa folie.

Au jardin, l'odeur fraîche de la terre lui monta aux narines. Toute une phase de son passé lui revenait. Il se croyait encore dans sa famille, exempt de soucis, la conscience en paix...

Cependant l'émotion le gagnait et, avec le sentiment de sa situation, une désespérance sans fin, sans miséricorde : plus de

Digitized by Google

consolation, plus de répit à attendre, puisque cette heure même l'acculait à l'amertume de l'irréparable.

Comme il rentrait du jardin à l'hôtel, quelqu'un remettait, avec des recommandations instantes, une lettre au valet de chambre.

Il s'avança. Le valet cacha vivement le billet recommandé.

Aubin voulut savoir ce qu'était ce billet. « Pour moi, monsieur », lui fut-il répondu.

Aubin aurait dû se contenter de cette explication. Il devinait une intrigue. Trop longtemps déjà il était dupe.

Lui, d'ordinaire bienveillant, correct, sachant se respecter, ne se respecta plus. Cette lettre cachée, il la lui fallait.

« Je la veux, cria-t-il en frappant du pied.

— Ma foi, monsieur, répliqua le valet, qui, s'il eût résisté, eût été supérieur à son maître, ce que l'on ne pouvait raisonnablement exiger, on m'a recommandé de ne la remettre qu'à madame. Monsieur jugera sans doute qu'il est de mon devoir de me conformer à ce qui m'est demandé.

— Vous n'avez à obéir ici qu'à moi.

— Et à madame ! corrigea l'homme, un garçon presque élégant et qui avait l'art de rester sérieux et compassé.

— Cette lettre ! insista de nouveau Aubin, que cette résistance mettait à bout.

— La voilà ! Monsieur me la rendra après avoir constaté que ce n'est pas à lui qu'elle est adressée. »

Le billet était renfermé dans une mignonne enveloppe de couleur rose tendre. Pas de suscription. Elle avait été apportée par un homme de confiance et remise, avec toutes les précautions désirables, à un homme de confiance. Oui, on achète la discrétion, on met dans la confidence d'intrigues, des gens devant lesquels précisément on devrait en rougir.

Le valet, bien stylé, tendait la main, convaincu qu'après l'inspection qu'il venait de faire, son maître allait lui remettre le message.

« C'est pour moi, monsieur, je l'affirme. »

Digitized by Google

Mais ce papier brûlait les doigts d'Aubin; involontairement d'abord, par un mouvement nerveux, il avait introduit son index dans un léger entrebâillement de l'enveloppe; il la sentait céder. Brusquement, il la déchira et parcourut le billet. Deux lignes : « Impossible ce matin; évitons des soupçons déjà en éveil; ai prévenu T... »

Cette écriture ne lui était pas inconnue. Il n'était pas sûr. Modérant par un suprême effort son agitation, affectant le calme, l'insouciance :

« Vous êtes un fidèle et honnête serviteur, Jean. J'aurai soin de vous; on vous a recommandé la discrétion et je puis témoigner que vous n'avez rien épargné pour vous conformer à ces recommandations. Ce billet est pour madame, à qui je le remettrai; il ne renferme, en vérité, rien que tout le monde ne puisse savoir. »

Aubin courut à son cabinet de travail. Il se rappelait avoir reçu de Van Roben un mot, il y avait plusieurs mois, avant leur intimité plus récente. Il compara les écritures. Plus de doute. La même main avait tracé les deux lettres.

Quelque chose d'opaque, lui semblait-il, descendait sur sa vue et lui pesait sur le haut de la tête, d'une pesée douloureuse, écrasante. Il sentait venir la folie...

Un quart d'heure plus tard — comment il y était venu, sous l'impulsion de quelle résolution prise, il n'aurait su le dire — il se trouvait dans la chambre à coucher de sa femme. Cette chambre, aux reflets de feu, aux courtines d'un bleu cendré, avec cette admirable peau d'ours couchée au pied du lit, immaculée.

Rosine, enveloppée de fines et moelleuses étoffes, sa chevelure tordue sur le haut de la tête, auréolée d'un léger nuage de poudre, aperçut dans la glace Aubin qui arrivait derrière elle, pâle et frémissant. Présageant quelque scène, elle s'arma de sang-froid. Mais Aubin restait silencieux, il attendait que la camériste eût terminé son office et qu'elle s'éloignât.

S'étudiant évidemment à contrarier son plan, Rosine récla-

Digitized by Google

mait sans cesse de nouveaux soins; sa chevelure n'était pas assez relevée d'un côté. A peine y avait-on remédié, que c'était à l'autre côté que se trouvait le défaut à réparer. Successivement, elle se fit apporter plusieurs corsages pour les repousser aussitôt et en exiger d'autres.

Sur une chaise, son costume d'amazone était étalé, avec le chapeau de haute forme, les gants de Suède à manchettes, la cravache à pommeau d'argent.

Les choses duraient; mais, décidé à être maître de lui, Aubin, tout en la regardant, émerveillé comme toujours, sentant dans sa main ce billet de Van Roben : « Vous sortez décidément? demanda-t-il, avec un perceptible étranglement.

— Décidément, oui, répondit-elle d'un ton de décision qui n'admettait pas de réplique.

— Van Roben — et Aubin défaillait en parlant — Van Roben ne viendra pas vous prendre. »

La jeune femme fut sur le point de se tourner vers lui de surprise. Elle se contint.

« Il vous l'a fait dire? demanda-elle, superbe d'indifférence.

— Il l'a écrit. »

Rosine, pour gagner du temps, alors que sa femme de chambre rôdait autour d'elle et faisait de continuelles promenades pour satisfaire aux incessants caprices de sa maîtresse, avait tiré d'un des écrins, l'étalant devant elle, puis l'essayant, un précieux collier à trois rangs de perles fines.

« A vous? ajouta-t-elle avec une nonchalance qui eût donné le change au plus expert.

— Non, à vous. Voici son billet, que j'ai ouvert. »

A ces mots, la jeune femme eut un tressaillement et un mouvement si brusque, que le collier se brisa dans ses doigts et que les perles se répandirent sur le tapis.

La femme de chambre se pencha pour les relever.

« Inutile! lui fit remarquer Rosine, les dents serrées. Je les ramasserai. Vous avez fini. Retirez-vous. »

Voilà la scène attendue, se dit-elle.

Digitized by Google

« Si cette lettre m'était adressée, pourquoi l'avez-vous décachetée ?

— Cette lettre, je voulais savoir ce qu'elle contenait, dit Aubin, presque effrayant de calme... J'y ai trouvé le témoignage que je cherchais : Van Roben est votre amant.

— Cette lettre, démanda-t-elle, insolente. Je veux y lire ce que vous prétendez y être ! »

Et Aubin lui ayant tendu d'une main le papier, elle le lui arracha et le parcourut d'un regard rapide. Son œil brilla. En un instant, elle avait échafaudé son système de défense. Gaston eût été le dernier des imbéciles et des maladroits, si même, lui écrivant secrètement, il y eût mis un mot compromettant pour elle.

« Vous ne savez donc pas lire ? De quel droit venez-vous me jeter à la face vos injures ? »

Elle essayait de l'intimider.

« C'est à se damner. Voilà un homme à qui j'ai sacrifié ma jeunesse, mes succès, mon avenir. A qui je me suis rivée à jamais, que j'ai comblé de tendresse, que j'ai aimé à la folie et qui se permet... Tenez, votre conduite est d'un lâche ! »

Plus sensible à l'insulte qu'à la séduction cette fois, Aubin se dressa comme souffleté. Il voulut lui tordre la main ; elle se recula, écrasant sous ses pas et réduisant en poussière les perles de son collier.

« Pour lui, disait-elle, comme parlant à un tiers, pour lui, j'ai mis en œuvre tout ce que l'imagination peut inventer de moyens... Il ne m'a apporté que la médiocrité ; je lui ai fait une position princière.

— Vous, vous ! s'écria Aubin protestant, sachant jusqu'à quel point il avait poussé l'astuce et le mensonge, pour donner à cette femme le luxe qui l'entourait.

— Moi ! répliqua-t-elle en dressant la tête avec hauteur... Moi qui vous ai relevé de la honte !

— Assez ! vociféra Aubin en se précipitant sur elle. Il avait avancé la main. Elle la mordit, effrayante, méconnaissable,

Digitized by Google

exaspérée, ne se contenant plus, et finissant par cet aveu cynique, l'insulte la plus sanglante qu'elle pût faire :

« Eh bien, oui! Gaston, cet homme à qui j'ai dû acheter le silence et la discrétion, cet homme qui a payé vos dettes est mon amant! »

Il est des limites qu'on ne dépasse pas. Aubin, ce garçon élevé avec tendresse, dans des idées de tendresse, faible jusqu'à la niaiserie, bon, aimant, ne demandant qu'à être aimé, éprouva une effroyable tentation de tuer cette créature qu'il avait devant lui. Elle eut peur.

Alors, subitement, elle éteignit les flammes de ses prunelles, elle prit de ses mains molles et parfumées ces mains qui menaçaient de l'étreindre; essoufflée, pleurant, langoureuse, vaincue, abîmée, elle vint choir à genoux devant ce mari courroucé.

« Ah! si tu voyais au fond de mon cœur où, malgré tes violences, tes insultes, tu règnes encore en maître... Mensonge que cet aveu de tout à l'heure. Vérité mon amour pour toi, mon Aubin bien-aimé. A quoi servent ces grossiers reproches? Juge-moi d'après des actes constants... Dans nos caresses, dans l'échange de notre affection, ai-je jamais été indifférente et froide? Dis, ami... »

Et langoureusement, dans le désordre de sa toilette, son peignoir entr'ouvert lui tombant des épaules, elle attira son mari, le sentit céder, se redressa à moitié sur ses pieds, se pendit à son cou...

Elle avait, croyait-elle, trouvé le seul joint pour calmer cet ire dont, pour la première fois, elle avait été témoin, parce que, pour la première fois, ayant eu recours à la violence, on avait répondu par la violence.

Aubin faiblissait. Rosine triomphait. Lorsque, soudain, par un retour sur lui-même, sa pensée s'arrêtant implacable sur l'idée que cette tentatrice qui était là, avec des séductions irrésistibles devant lesquelles déjà son ressentiment se fondait, avait été vue ainsi peut-être par ce Van Roben détesté, il reprit empire sur lui-même et se recula. Trop tard, elle l'enla-

Digitized by Google

çait, elle lui mordillait les lèvres et les oreilles. Et dans cet appartement tout à l'heure plein de cris et de violences, on n'entendait plus que des chuchotements alanguis.

L'orage s'était dissipé, plus un nuage dans ce ciel si sombre quelques moments auparavant. Aubin sortit de la chambre penaud, contrit, se reprochant sa lâcheté et ce pas nouveau fait dans la voie mauvaise. Alors il entendit Rosine éclater de rire toute seule en se frappant les mains et répéter sur un ton de méprisante commisération : « L'idiot! »

Le pauvre garçon la connaissait; il comprit.

« Elle a raison, se dit-il en baissant le front. J'irai ainsi jusqu'au ruisseau où je me laisse entraîner. »

Il n'y avait rien au delà. Alors, loin des regards de Rosine, de ses séductions, il se mit à la détester, à la prendre en horreur. Il la méprisait. Ne s'en était-il pas aperçu tout à l'heure? N'est-ce pas avec dégoût, un dégoût de lui-même, qu'il avait subi ses caresses?... Ah! il en perdrait la raison. Il considérait, avec une attention qui finit par l'effrayer, une paire de pistolets accrochés à sa panoplie...

Il s'habilla à la hâte, donna l'ordre de seller son cheval, et sans parti pris, ne sachant s'il prendrait à droite ou à gauche, ou s'il irait devant lui, toujours tout droit jusqu'au néant, il quitta la maison.

Sans qu'il s'en doutât, il était en route pour le Bois. Excitant son cheval de l'éperon et de la voix comme pour l'affoler, il le mit au galop, l'air lui fouettant les tempes et les oreilles. Il ne ralentit son allure que dans le Bois même, où il passa du galop à un trot modéré. Peu de monde en promenade. L'ombre des grands arbres moirait les chemins. Au loin, deux cavaliers et des vélocipédistes, le croisant rapides, passaient dans des clartés subites qui s'éteignaient aussitôt. Des senteurs de végétation, d'herbe, de prairie fauchée, lui montaient aux narines. C'eût été bon de vivre pourtant et de jouir de toutes ces manifestations de la nature, toujours en travail, toujours généreuse... Les cavaliers avaient pris le pas. Il les imita, sans trop s'en

Digitized by Google

douter, ne se souciant ni de les rejoindre ni de les dépasser. La solitude, le silence harmonieux, l'oiseau qui, au passage, frôle de son aile la branche sur laquelle il va se poser, le vent qui sussure, les tapotements rythmés des fers du cheval sur le sol,... il y trouvait quelque chose de doux et de berçant. Seulement, le souvenir implacable jetait en travers de ces éclaircies de bien-être des élancements douloureux à lui arracher des cris.

Les cavaliers devant lui étaient arrivés à découvert et en plein soleil. Aubin les reconnut, un d'eux au moins, dont la vue l'exaspéra. C'était Gaston Van Roben.

L'éviterait-il, irait-il à lui? S'il avait été seul, ce Gaston détesté, cet homme qui possédait un secret qu'Aubin eût racheté de sa vie!

Les cavaliers prirent une marche plus accélérée; ils doublèrent un angle boisé.

Comme il tournait à son tour, il les vit revenir sur leurs pas. Le premier à reconnaître le mari de Rosine, le baron Ten Tuck de Vaarzijck s'arrêta court, obligeant ainsi Van Roben à s'arrêter aussi.

« Vous ici?... Quel hasard!... Comment vous portez-vous, mon cher? Et votre charmante femme?... Elle est un peu indisposée, m'a dit Van Roben... Nous devions déjeuner ensemble à Groenendael... »

Van Roben voulut rectifier le dire de son compagnon. Il n'avait, prétendait-il, pas parlé d'indisposition, mais d'empêchement. D'ailleurs, rien n'avait été convenu. Il s'embrouillait, il bégayait.

Aubin, dans ce bégayement, trouva la confirmation de ses soupçons.

« Vous continuez? » demanda Ten Tuck.

Aubin tenait à ne pas les quitter encore. L'expectative d'une explication imminente l'attirait. Il s'aperçut que Gaston hésitait.

« Ma foi, mon chemin sera le vôtre. »

Digitized by Google

Et il se consultait, tout en remerciant Ten Tuck par une inclinaison de tête et un sourire triste.

A des intervalles assez longs, on rencontrait des promeneurs à cheval, et toujours des vélocipédistes filant comme le vent. Point de piétons; des cantonniers, la lance à la main, tiraient à eux leur train de tuyaux et arrosaient les chemins.

Aubin avait trouvé. Deux officiers des guides avançaient au pas. Il alluma un cigare, sans trop rester en arrière, et rejoignit Van Roben, auprès de qui il vint prendre place. Tout à coup, et ayant calculé son mouvement :

« Pouah! cria-t-il, quelle ordure! »

Et son cigare, qu'il avait mâchonné, il le lança à la face de Gaston, surpris.

« Que faites-vous? »

— J'ai dit : « quelle ordure! », et je vous ai envoyé mon cigare à la tête.

— Monsieur!

— Après?

— Mais c'est une provocation! exclama Van Roben.

— Parbleu! Et ces messieurs, ajouta-t-il en désignant les officiers qui avaient vu le mouvement, voudront bien en témoigner. »

Gaston protesta, s'indigna, eut même recours à l'invective et, comme Aubin avait fait un demi-tour et repris avec calme le chemin de la ville, il voulut s'élancer à la poursuite de l'insulteur; les deux officiers et Ten Tuck le retinrent.

« Pas d'esclandre, pour Dieu! s'exclama le baron. Acceptez la situation dignement.

— Nous n'avons plus à intervenir pour le moment, fit observer l'un des officiers. Voici nos cartes, pour le cas où vous auriez besoin de nous. »

Ten Tuck les remercia, le chapeau à la main.

Van Roben, maintenant, parlait de se venger. Il savait sur le compte de « ce Monsieur » des histoires fort édifiantes... Par bonté de cœur, il avait gardé le silence ; il parlerait... Il le

Digitized by Google

défiait bien de trouver des seconds honorables. Il entama même sa confidence. Et Ten Tuck écoutait d'un air qui aurait peut-être donné à réfléchir au narrateur, s'il s'était encore possédé assez pour faire attention à rien.

Cependant, Aubin Maurard, meurtrissant son corps par la fatigue, cherchant dans l'activité physique un contrepoids aux suggestions de son cerveau, voulant oublier en se précipitant au-devant du souvenir, ne put se décider à reprendre immédiatement le chemin de l'hôtel.

Quand il y reparut, son cheval écumait, les naseaux en sang, l'œil en feu. Madame n'y était pas; Aubin l'apprit sans qu'il s'en fût informé. Alors seulement, il se rappela sa provocation en duel; la nécessité d'avoir des témoins. Il en trouverait; les amis ne lui manquaient pas. De toutes parts, les mains se tendaient; on les saluait, Rosine et lui, avec empressement, et avec quel plaisir chacun acceptait ses invitations!

Ce ne fut que plus tard, à l'heure du dîner, qu'il s'informa. Madame était sortie vers deux heures. Elle avait fait avancer une voiture de place, dans laquelle madame avait ordonné d'apporter un coffret assez lourd, son coffret à bijoux et objets précieux, assura la femme de chambre.

Aubin était prostré. Le cœur lui battait. Pour lui, elle était allée rejoindre Van Roben; le lâche se dérobait ainsi aux suites d'une rencontre et fuyait avec sa femme. Fou, il courut à la demeure de son rival, voulant arriver à la vérité n'importe comment.

Justement étonné de cette visite à pareille heure et dans les circonstances présentes, Gaston blémit quand il apprit ce qui amenait Aubin.

« Non, sur l'honneur, je ne l'ai pas revue, déclara-t-il, C'est étrange! »

Après un moment de stupeur, qui prouva à Aubin la sincérité de sa déclaration, il s'exclama soudain : « Attendez! Ten Tuck, c'est lui!... Venez à son hôtel, nous saurons la vérité. »

Digitized by Google

La vérité était que M. le baron avait brusquement empaqueté ses bagages. Un fiacre avait stationné à la porte vers quatre heures; dans ce fiacre, une dame fort élégante attendait; M. le baron l'avait rejointe et fouette cocher! Vers quelle gare s'était-il dirigé? Nul n'avait songé à s'en informer...

Et Aubin et Gaston, qui devaient se couper la gorge le lendemain matin, restèrent sous l'empire d'une même pensée : le duel n'avait plus de raison d'être.

## XXIII

Au pied de la forêt, là-bas au séjour des siens, de ceux qui l'avaient aimé, Aubin avait eu hâte d'accourir. Il se serait jeté à genoux, criant grâce à celle qu'il avait perdue. Le vide, tout à coup, après ces délires, ces orages, ces misères, mais aussi ces enivrements, était trop impitoyablement brusque. Le mari abandonné, ruiné et taré, cherchait à se soustraire à cette réalité des choses; sa famille, sa mère surtout, et jusqu'à Jeanne, si longtemps négligée, écartée, ne devait-il pas songer à leur demander pardon et oubli?...

Il tomba dans leurs bras, affalé, à bout d'émotion. Maurard le regarda, la paupière gonflée et humide, vaincu par le spectacle de tant de misères. Et tandis qu'Aubin doutait qu'il pût encore mériter la pitié, son père lui dit simplement : « Pauvre enfant! » et le serra sur son cœur.

Sa mère, le front incliné comme laissant passer au-dessus d'elle une avalanche, respirait avec effort : un sanglot l'étouffait.

Tous portaient dans les traits la trace des luttes soutenues. Mais combien plus énergique et plus brave, elle! Quelle grandeur dans son effacement! Elle avait donné à sa vie ce but de n'être rien, pourvu que les autres arrivassent à leur plein épanouissement. Mariée, elle s'était faite épouse soumise; mère, elle avait accepté la maternité pour ses devoirs et ses responsabilités. Avait-elle réussi pourtant? Sa douleur était d'en douter. Jeanne aussi était de cette étoffe peu voyante, longue à l'user et utile,



Digitized by Google

acceptant sa destinée et l'accomplissant, meurtrissant sans se plaindre ses genoux au roc de son calvaire.

Et Aubin compara ces deux femmes à celle qui l'avait trompé. Il se rendit cette justice que lui aussi était de cette trempe, qu'il eût été autre sans la fatalité qui l'avait jeté en pâture aux dévorants et dévoyés caprices d'une créature adorable, mais perverse. Quelle leçon! C'était là son amertume surtout d'avoir été jusqu'à l'abandon de la loyauté et de la droiture. Bien méritée, la honte qu'il en ressentait!

Assis devant son père, il l'écoutait parler comme on écoute une chanson du jeune âge, oubliée et que, tout à coup, on ressaisit par linéaments... Si elle pouvait durer, avec les bercements dont elle est accompagnée, dans le milieu qu'on revoit comme en rêve! Que de choses se sont entassées, enfouissant pour jamais les impressions délicieuses et tendres!... Parlez, parlez encore, père; ajoutez votre voix à la sienne, vous, mère aimée; vous, sœur... Encore, encore, je vous prie; toujours!

Le lendemain, pourtant, il avait quitté sa famille, et, sans un mot de ses projets, le pays.

La presse s'était nécessairement emparée du « scandale », avec des détails précis, des interviews. Mais quand on sut la débâcle, d'ailleurs prévue, et qu'Aubin avait pris champs, l'intérêt s'aviva pendant quelques jours. Les questions se pressaient. Où était-il? Avait-il rejoint l'infidèle? S'était-il tué? Les uns assuraient qu'il avait été vu à Londres, dans un état de complet dénûment; d'autres affirmaient sa présence à Paris, où il avait repris avec Rosine sa vie de luxe et d'expédients.

Seule, la version était vraie qui représentait celle-ci aussi luxueuse, aussi courtisée, aussi intrigante qu'elle le fut jamais à Bruxelles. Le baron avait mis à sa disposition sa fortune, et elle y puisait avec son insouciance inassouvible.

Puis ce fut la mise en vente annoncée de tous les biens de Maurard père, le stoïcisme dont avait fait preuve dans cette circonstance la mère, qui émurent.

Nécessairement aussi, on s'était entretenu de Jeanne, une

Digitized by Google

bonne âme, incapable de mal ou de bien. Et rien de plus naturel que, s'occupant de Jeanne, on s'occupât de Blaise Waaspe. On refit l'histoire de son mariage; des gens à la mémoire implacable rappelèrent certains faits.

Déjà une première fois, Waaspe s'était opposé à une liquidation qui aurait éteint les dettes d'Aubin. Il s'y était opposé cette fois encore avec une énergie nouvelle. Un homme pratique, ce Blaise, un fin, qui ne se laissait pas emporter par la sentimentalité, un cerveau bien équilibré, qui se défendait contre les inspirations du cœur. On l'admirait.

C'était la calomnie dont Rosine, un jour, s'était faite l'écho qui, surtout, prenant corps, lui donnait une sorte de célébrité d'impudence et de sans-gêne. Jeanne, étonnée de ce que, brusquement, sans motif, les visites de M^lle^ Flavule eussent cessé, était allée demander de ses nouvelles. Sa voiture avait été vue stationnant à la porte d'Antonine. Les preuves étaient suffisantes.

Circulant de bouche en bouche, ces propos finirent par arriver à des oreilles qu'ils échauffèrent. Un ancien camarade de régiment lui dit : « Tu sais, toi l'ancien, on cancane sur ton compte et sur celui de quelqu'un qui porte ton nom. Des faquins s'amusent à affirmer que ta nièce Antonine... Enfin, des choses pas propres... »

Le camarade avait été trop loin pour ne pas achever. Ce fut l'avis du commandant ; ces paroles l'avaient tout retourné; un jet de sang lui avait monté aux joues.

« Et toi, je te mets la main sur la figure, si, à l'instant même, tu n'achèves pas ton récit. Apprends que dans ma famille, l'honneur est de tradition, et que des choses malpropres ne se commettent pas par des gens d'honneur.

— Puisque tu le veux — et tu as raison, il faut en finir; établir la vérité et punir le mensonge... On prétend donc qu'un négociant du canal, que tu connais, que tu fréquentes, aurait courtisé autrefois ta parente en question, — une jolie et crâne fille, ajoute-t-on, — qu'il l'a délaissée pour prendre une autre

Digitized by Google

femme et que, maintenant... Cré nom! c'est difficile à expectorer, ces cochonneries-là!...

— Et que, maintenant? répétait le commandant Lionel, en mordillant sa moustache fauve, tandis que sa main tourmentait une canne, prêt à en faire usage, aphone d'indignation.

— D'abord, est-ce toi qui as introduit ta nièce dans cette maison? interrogea le camarade comme pour trouver le moyen d'atténuer la gravité du cas.

— Suppose-le, fut la réplique de Flavule, qui, de son côté, voulait rendre moins grave la faute de sa parente, si c'était possible, car il craignait de comprendre.

— Alors, c'est toi qui mérites le blâme, car on accuse l'ancienne fiancée de s'être rapprochée, par le fait du mari, de sa femme actuelle, pour reprendre des relations à peine interrompues.

— Tu vas me conduire auprès de ceux qui disent cela...

— Mais ceux-là sont tout le monde. On l'a imprimé en toutes lettres, et voici un journal qui édite la nouvelle sous ce titre : *Les saletés.* »

Lionel parcourut les lignes qu'on lui mettait sous les yeux; mais il avait quelque chose devant lui qui empourprait tout. Il faillit tomber.

Le camarade en eut pitié.

« Je ne pouvais pourtant pas te cacher... C'est bête de savoir qu'on colporte des infamies, quand le calomnié seul ignore... Y a-t-il quelqu'un qui puisse mettre en doute ta valeur et ton honorabilité?... Certainement, j'aurais pu casser la... tête au premier qui a eu l'audace... Mais celui-là m'en citait dix autres de qui il tenait la chose. C'était l'hydre... Il m'a semblé lâche de ne pas venir à toi et de ne pas agir avec franchise... Allons! du courage; remets-toi, mon vieux. Je suis là; nous sommes vingt anciens officiers qui avons servi avec toi et qui sommes prêts à te venger...

— Merci, parvint à dire enfin, d'une voix étranglée, le commandant, après avoir repris possession de lui-même et réfléchi

Digitized by Google

un moment. Merci, je sais ce qu'il me reste à faire... Attends-moi là, au café. Je viendrai te rejoindre tout à l'heure, j'aurai peut-être besoin de toi. »

La mâchoire inférieure ballottant comme si elle était déboîtée, il s'éloigna.

Tranquillement assise près de sa fenêtre entr'ouverte sur le jardin, dont la verdure était déjà défraîchie par l'automne : un bout de gazon entouré de murailles hautes, tapissées de lierre, — Antonine, qui lisait d'une façon distraite, le vit faire irruption dans la chambre.

« Vous avez été la maîtresse de Blaise Waaspe; vous l'êtes encore ; la ville est pleine de ce bruit, qui donne notre nom en risée et met notre considération en lambeaux. Vous êtes une drôlesse.

— Mon oncle!

— Une drôlesse, vous dis-je, avec qui on ne prend pas plus de ménagements qu'elle n'en a pris elle-même de son honneur et de sa dignité.

— Laissez-moi vous expliquer...

— Expliquer comment vous avez oublié toute pudeur, toute réserve? Vous justifier de faire qu'on vous bafoue, que le nom de Flavule soit traîné dans la boue... Il n'y a pas de justification possible. Canaille! lui cria-t-il sans vouloir l'entendre, et d'un coup de sa canne il lui traça sur l'épaule une ligne rouge que l'on vit se dessiner sous la mousseline du peignoir. Drôlesse! » ajouta-t-il aussitôt, en levant et en laissant retomber la canne avec un bruit sec.

Hortense venait d'apparaître. Le commandant l'écarta d'un mouvement violent. « Fi! dit-elle alors, exaspérée, bien que ne sachant de quoi il s'agissait, un homme, un soldat battre une femme; voilà un bel exploit!

— Vous ne savez de quoi il s'agit; mêlez-vous de ce qui vous regarde... »

Mais il avait jeté sa canne. Il se bornait, maintenant, à interpeller durement sa nièce, lui demandant comment elle répon-

Digitized by Google

dait à la tendresse dont elle avait été l'objet, l'en laissant juge; oserait-elle encore jamais prononcer le nom de son père, un type d'intégrité et de bravoure, évoquer le nom de sa mère, la vertu même? C'était donc là ce que cette hypocrite d'Antonine, cette petite fille blonde et belle, avait fait des exemples qu'on lui avait légués?

Son indignation augmentait. Antonine ne cherchait pas même à se justifier, la poitrine oppressée de sanglots, sentant s'élever en elle des protestations, innocente, imprudente tout au plus. Quand Lionel Flavule, tout à l'heure, avait levé le bras, qu'elle avait vu son regard, elle espérait la mort... Songez donc à ce qu'elle avait eu de tourments, elle sincère, confiante; il fallait encore que la médisance et la calomnie vinssent la marquer d'infamie! Elle se reconnaissait un tort : d'avoir jamais revu ce Blaise. Comment? Ah! oui, elle était entrée dans la maison, conduite par le hasard, par un mouvement de pitié... Bien inspirée était-elle, alors!

Flavule rejoignit au café le camarade y consigné : « Maintenant, suis-moi : ta présence peut être utile là où je me rends. »

Depuis longtemps formé à l'obéissance, le camarade emboîta le pas.

Jeanne venait de sortir avec Valentin. Rien moins que réjouie, elle non plus, des événements : la mort de l'ami Gabriel Eusèbe, survenue la veille — il ne lui fallait plus que cela, à la pauvre fille! — les emportements injurieux de Blaise en apprenant la débâcle d'Aubin. Plus que jamais, même, il s'était montré injuste et blessant, procédant par reproches, par allusions, désespérant son cœur déjà bien suffisamment meurtri, à elle qui avait à un si haut degré le culte de la famille.

Elle côtoyait le bassin du Commerce, laissant à gauche l'Entrepôt, sombre et navrante bâtisse, et le pont du Rivage. Au bassin, un steamer venait d'amarrer, tout frémissant de sa course; de ses flancs, avec un souffle haletant, s'échappait un reste de vapeur. Un autre, de dimensions plus grandes, englou-

Digitized by Google

tissait des cargaisons de caisses. La chaudière ronflait, impatiente. Une file de bateaux toués partait, soulevant un bruissant sillage. Dans l'embranchement du canal de Charleroi, près des quais boueux et délabrés, de l'autre côté de l'eau, quelques baquets s'engageaient, un beurtman naviguait à coups de gaffes. Puis deux bateaux accostés et, ensuite, un long espace vide. Mais, à une centaine de mètres, un bâtiment noir, lourd, avec, à sa guibre, une sirène se penchant en avant, dont le vêtement semblait, réverbéré par l'onde, s'agiter et s'allonger. Jeanne tressaillit. Elle l'avait vu déjà, ce navire qui avait quelque chose de spectral; il lui avait déjà donné ce frisson d'effroi. Elle hâta le pas. Il n'y avait plus alors qu'une longue sambroise, ayant bondi, émergeant allégée de sa charge, ses bordages à sec jusqu'aux varangues. Debout, tout en haut, à l'arrière, une batelière se détachait en vigueur sur le fond clair, très fin de ton, un bout de ciel vers l'occident.

Deux ou trois fois déjà, Valentin, capricieux et volontaire, avait échappé des mains de Jeanne, s'écartant, sachant que cela la contrariait. La sévérité lui répugnait; elle avait recours à la prière, et le gamin, d'autant plus satisfait de son espièglerie que celle qui l'accompagnait s'en montrait plus mécontente, persistait.

Sans égards pour la faiblesse des bons ni pour la bonté des faibles, tels sont les enfants.

Une première fois déjà, un tram descendant le boulevard et traversant le pont entre le bassin des barques et le grand bassin, avait failli l'écraser. Ensuite, ce fut un convoi de marchandises sortant de la gare, sous lequel il fut près de tomber.

Au delà de la barrière, en plein sous la feuillée, à l'Allée-Verte; plus de danger maintenant. Mais c'était un parti pris : il descendait alors sur le gazon de la berge, faisant mine de tomber au canal.

Cependant, Blaise Waaspe était dans un de ses coups de feu. Au milieu de son cabinet de travail, qui ne désemplissait pas, la porte retombant à tout moment avec son bruit de tringle

Digitized by Google

remuée et froissée, il donnait des ordres, qui se croisaient; toujours rude et rèche.

Le chapeau sur l'oreille, la moustache hérissée, l'air crâne autant qu'il lui était donné de le prendre, le commandant parut, ayant derrière lui quelqu'un.

Waaspe et l'ancien officier étaient d'habitude sur un pied de familiarité relative. Flavule, par plaisanterie, lui parlait parfois sur un ton d'autorité, lui déclarant que les choses ne se passeraient pas ainsi, qu'ils allaient en découdre : une, deux!

L'attitude sévère et agressive de son visiteur ne l'étonna donc pas. Il en aurait volontiers pris plaisir. Mais il était pressé par le temps.

« C'est bon, c'est bon, commandant, on est à vous; seulement, il faut attendre.

— Pas une minute, pas une seconde! répliqua Lionel, s'approchant du négociant, qu'il dévisageait, les yeux colères. Allons, pékin, par ici, qu'on vous secoue la casaque! »

Blaise commençait à se douter des dispositions de son ami. Évidemment, il y avait quelque chose. Le propos de Rosine lui revint à l'esprit. C'est cela, se dit-il.

C'était cela, en effet.

Dans la rue, les rumeurs d'une foule; tout un peuple de gamins, de femmes, de mariniers, de débardeurs, de curieux, venait de s'arrêter, houleux, agité, devant la porte ouverte du négociant, après avoir accompagné, en courant, des hommes de la police qui apportaient dans leurs bras quelque chose : l'enfant, tombé au canal, retiré sain et sauf. La mère, pour le ressaisir, s'était élancée...

On la cherchait encore, sous la noire et haute carène, là où les ondulations de l'eau semblaient les blancs flottements d'un linceul.

Émile Greyson.

Digitized by Google

# LA VIE ALLEMANDE D'AUJOURD'HUI

## Notes et souvenirs de voyage et de séjour

(Suite)

Au Brühl de Leipzig, nous sommes loin de la sordide *Judengasse* des anciennes villes d'Allemagne, laquelle correspondait au *ghetto* d'Italie, à la *carrière* de Provence, au *mellah* du Maroc, à la *hara* de Tripoli, etc. Nous sommes loin aussi de *Houndsditch* et de *Leadenhallstreet* de Londres, le quartier moderne des Juifs brocanteurs et revendeurs en tous genres, relégués de « Old Jewry » au XIII[e] siècle ! Néanmoins, l'on voit encore par ici des Juifs bien caractérisés, sentant l'oignon, prononçant mal les *s*, marchant sur les talons et se campant le couvre-chef sur l'arrière de la tête. Il en est même qui portent la longue robe et les bottes : ce sont sans doute les dignitaires de la synagogue, mais il est difficile de les y voir exerçant leur culte, la porte du temple étant rigoureusement consignée pendant les réunions. Leurs enfants se reconnaissent dans la rue à une certaine impudence distinctive. Les Juifs, nous avons eu l'occasion de le constater nous-mêmes, n'aiment à traiter les affaires qu'en présence de leurs épouses, dont la mission est, paraît-il, de dévisager le client et de scruter son arrière-pensée. Il y a, nous dit-on, 5,000 à 6,000 Israélites à Leipzig [1].

[1] Il y en aurait 40,000 à Berlin, 20,000 à Breslau, 7,000 à Posen, 10,000 à Francfort, 4,000 à Munich, 600 à Aix-la-Chapelle, etc. Les recensements indiquent pour l'empire 600,000 Israélites sur 48 millions d'habitants (soit 1 sur 80) dont les 2/3 en Prusse à cause de la Pologne, centre d'Israël au moyen âge. La

Digitized by Google

Le fait est qu'on lit sur les enseignes et les « plaques » des maisons quantité de noms manifestement sémites. Ce sont des familles David, Salomon, Abrahams, Jacobs, Judas, Samuel, Baruch, Lévy (descendant des lévites), Nomis (renversement de *Simon*), Cohen, Cahen, Kohn, Kaun, Köhn (descendants des *cohanim* du Temple); ou des noms patronymiques en *son* (fils de...), tels que Davidson, Salomonson, Jacobson, Levison, Judassohn (fils de Judas), Thomson (fils de Thomas), Samuelson, Philipson, ou bien leurs originaires polonais en *wicz* : Jacobowicz, Ossipowitz (Josefson), Schidrowitz, etc.; puis des noms d'animaux, caractéristiques de la race d'Israël : Wolf (loup), Ochs (bœuf), Haseneier (œufs de lièvre), Bärman (ours), Fuchs (renard), Hirsch (cerf), Strauss (autruche), etc.; ou des noms composés étranges, souvent poétiques : Veilchenduft (parfum de violettes), Rothemund, Waldteufel, Schönwald, Friedheim, Rosenthal, Thalberg, Mosenthal (vallée de Moïse), Bleichröder (pâle défricheur), Rothschild (rouge écusson), Wasserstrom (torrent d'eau), Lehmann (homme lige), etc. On ne les aime pas; leurs succès irritent.

Peut-être, encore, y a-t-il lieu de s'étonner qu'ils ne se soient pas fixés ici en nombre plus imposant, puisqu'ils préfèrent le commerce — leur séculaire spécialité — à l'agriculture et aux industries extractives ou manufacturières, et que Leipzig se trouve être en quelque sorte l'entrepôt général des marchandises de toute l'Europe (1). Mais ils se réservent d'y affluer à

Russie en possède 3 à 5 millions, héritage de la Pologne; la Galicie 700,000, la Hongrie presque autant, la Bohême 100,000, la Roumanie 300,000 à 400,000, la Turquie 120,000, l'Angleterre 100,000, la France et la Hollande chacune un peu moins, la Belgique 7,000. L'Asie en a 300,000, l'Amérique 500,000.

(1) En effet, la France y envoie ses soieries, ses calicots, ses dentelles, ses modes, outre de la quincaillerie et de la librairie; l'Angleterre, des étoffes de coton imprimées, de la quincaillerie, de la baleine; la Hollande, des cuirs, de la cire et des bois; la Suisse française, ses montres; l'Italie, ses soies; l'Autriche-Hongrie, ses toiles de coton peintes; la Bohême, ses glaces; la Russie, ses cuirs, ses peaux, ses fourrures, ses soies de sanglier, son suif, sa cire, son chanvre; l'Allemagne du Sud, ses bijoux et ses pierres précieuses; Nuremberg, ses jouets d'enfants; la Prusse, des étoffes de laine, de soie et de coton et des cuirs; la Sibérie, des toiles et draps légers; la Saxe, des toiles, des draps, des étoffes de laine, de coton et de soie, des dentelles, des instruments de musique (entre autres les célèbres pianos Blüthner, fabriqués à Leipzig même), etc.

Digitized by Google

l'époque des foires, et de n'y pas manquer une occasion favorable, habitués qu'ils sont de se tenir constamment à l'affût des affaires lucratives.

Chose singulière, c'est ici, en Saxe, partie de l'empire qui compte le moins de Juifs, que l'antisémitisme s'est le plus développé. C'est à Dresde et à Leipzig (les seules villes saxonnes, avec Chemnitz, qui en aient), que se publient les plus importants journaux et les innombrables brochures antisémitiques, notamment les *Politische Bilderbogen*, suite de compositions judéophobes. La Saxe est le centre de la propagande, et elle contribue pour une forte part à alimenter la caisse antisémite. En revanche, à Francfort, où les habitants voient tous les jours la maison des Rothschild, on est très calme sous ce rapport. Dans la province de Hesse-Nassau et le grand-duché de Hesse, à Cassel et surtout à Marbourg, boulevards de la « chasse au Juif », le mouvement est dû à l'action personnelle de Bœckel, qui a profité, pour créer une agitation, de ce que les conditions économiques des paysans hessois sont rendues difficiles par les traités de commerce. On fait appel à l'envie et aux sentiments inavouables; on excite le fanatisme religieux et national; on réédite ce mensonge que les lois du Talmud permettent toutes les menées vis-à-vis des chrétiens; on ressuscite le *Ritualmorde*. Mais, dans cette région, le mouvement est, au fond, plutôt démagogique que national ou religieux. C'est au socialisme que semble devoir aboutir cet antisémitisme.

Au début, pourtant, ce fut le grief national qu'on invoqua en Allemagne, et l'on s'attaqua à ces hommes d'un autre sang, venus d'autres cieux, élément qui, dans les chairs de la nation, paraissait un corps étranger. Déjà l'exclusivisme germanique s'était soulevé contre les « sémites » après la guerre de l'indépendance qui avait délivré l'Allemagne de Napoléon. On s'indignait qu'ils pussent se donner pour Allemands. La restauration de l'empire après Sedan réveilla la teutomanie, et alors fut donné de nouveau le signal du *Judenhetze* au cri traditionnel de : *Hep! hep!* (corruption, paraît-il, de : *Hebe! heb!* « Arrêtez! tenez-le! »). On expliqua alors que le Juif, non seulement

Digitized by Google

n'était pas de sang teutonique, mais n'était même pas de souche aryenne, ou, comme on dit à Berlin, de souche indo-germanique. C'était un « Asiate », un « fils de Sem », frère de l'Arabe. Sa présence était une menace pour le génie germanique, un danger pour la *deutsche Cultur*. Et le cri d'alarme du « germanisme », parti de Berlin, fut répété à Vienne et trouva aussi de l'écho auprès du « slavisme » et du « magyarisme », à Moscou et à Pesth. Assurément, ceci est très différent de l'antisémitisme démocrate, à la Drumont, de Bœckel ou d'Ahlwardt; c'est l'antisémitisme aristocrate et conservateur de l'éloquent pasteur de la cour (congédié) Stœcker, du savant professeur et économiste Adolf Wagner, de l'éminent historien protestant Heinrich von Treitschke, le Prussien spécifique, *der Stockpreusse*. Ces derniers furent, comme on sait, les fondateurs du mouvement de Berlin de 1878, dont les réunions se tenaient souvent chez le comte de Waldersee, premier successeur de de Moltke (1).

En somme, aujourd'hui, l'antisémitisme sert à tous les partis en Allemagne, sauf au *Reichspartei*, qui reste assez indifférent à la question, l'empire n'ayant rien à y gagner. Le centre officiel ne peut guère, il est vrai, soutenir une faction qui réclame des lois d'exception, puisque son principal programme est le retrait des lois d'exception contre les catholiques. Il en est de même des soi-disant partisans de la liberté, du groupe de plus en plus clairsemé des libéraux ou progressistes nuance Richter. Mais les nationaux-libéraux, les agrariens et les conservateurs sont en général antisémites, pour la raison qu'ils souffrent directement du développement de l'industrie et du grand commerce juifs (2). Bref, l'*antisemitische Volkspartei* a, en réalité, des alliés dans tous les groupes.

(1) Pour représenter cet *antisémitisme sérieux*, qui est encore celui de la Saxe, ils sont sept, au Reichstag actuel, sur les dix-huit *antisémites* qu'y ont envoyés les élections de juin 1893. Le type en est le député Zimmermann. Les autres sont représentés par Boeckel, Liebermann von Sonnenberg, Pickenbach, Ahlwardt (*last not least*), etc.

(2) Les nationaux-libéraux évoluent actuellement vers le conservatisme; ils y sont poussés par leur *leader* M. de Bennigsen, depuis son élévation (1881) au poste de président supérieur de la province de Hanovre. M. de Bennigsen est

Digitized by Google

C'est la puissance financière israélite qui irrite surtout, par son accroissement prodigieusement rapide. Le phénomène est bien plus marqué dans l'Europe orientale que dans l'Europe occidentale ; et pourtant, considérable est déjà la force de la banque juive à Paris, Londres, Bruxelles, Amsterdam et Francfort. Les « sémites » sont à 7 ou 8 millions dans le monde, dispersés parmi 400 ou 500 millions de chrétiens ou de musulmans. On trouve qu'ils tiennent bien de la place pour être si peu. Il semble à la foule que cette infime minorité prenne plus que sa part. La question sémitique est là, au fond.

En Allemagne et en Autriche, la presse est aux mains des Juifs. Plus de la moitié de Pesth leur appartient. En Hongrie, en Roumanie, etc., ils deviendront un jour uniques propriétaires du sol. Cette puissance est-elle due à une supériorité commerciale, au génie des affaires plus développé, à des aptitudes spéciales, à une souplesse, à une habileté plus grandes? En vérité, ce qu'ils ont fourni de philosophes, de musiciens, de peintres, de littérateurs est hors de proportion avec leur nombre relatif (1). On peut contester qu'aucun ait jamais pu

devenu essentiellement gouvernemental; aussi bien, son tempérament *bourgeois* lui indique comme suprême désidératum « la paix du ménage ». Jouissant d'une grande influence à la cour et particulièrement estimé par l'empereur, il sera peut-être appelé un jour à diriger la politique de l'empire.

(1) Citons en philosophie Philon l'Alexandrin, Spinoza (Baruch), Salomon Maïmon, Mosès Mendelssohn (grand-père du compositeur); dans les sciences exactes : Herschell, W. Beer l'astronome, frère de Meyerbeer, Halphen ; dans les sciences médicales : Maïmonide, Abraham Lumbroso (médecin tunisien), César Lombroso, Germain Sée (de l'Hôtel-Dieu), outre le médecin de Charles le Chauve ; dans les sciences politiques : Ricardo, Rodrigue, Pereire, Karl Marx, Lassalle, outre Cerf Berr et Beer-Isaac Berr, chef des Juifs de France en 1791 ; dans la politique (où ils ne sont admis que depuis un demi-siècle, les souverains ne pouvant guère aller chercher leurs ministres au *Ghetto*) : Disraëli, Goschen, lord Herschell, Luzzati, Lasker, Bamberger, Crémieux, Fould, Raynal, Goudchaux, Gambetta (demi-sang, juif italien mâtiné de Gascon), Daniel Manin (l'héroïque défenseur de Venise en 1848-49), Oscar S. Straus (écrivain et ministre des États-Unis en Turquie) ; en musique : Mendelssohn, Halévy, Meyerbeer, Herold, Offenbach, les Anglais Nathan, sir Benedict, sir Costa, Cowen, sir Sullivan, puis Camille Saint-Saens, Max Bruch, David, Gernsheim, Goldmark, Hiller, Moscheles, Herz, Thalberg, Bargiel, Rubinstein, Joachim, d'Albert, Tausig, Herman Lévy, Édouard Colonne, Fuchs, Édouard Lassen, Siegfried Ochs (chef du *Philarmonischer Chor*), Ignace Brüll, Davidoff, Brodsky, Petri, Ysaye, Meyer, Kossmann, Auer, Moskowsky, Mayer, Waldteufel, Strauss, Metra,

Digitized by Google

dans ses créations atteindre à la hauteur suprême; mais l'on ne peut certes dénier qu'ils joignent à un sentiment très vif de la réalité, saisie et rendue par eux avec une grande netteté, une imagination vigoureuse et féconde; ce sont là des qualités en apparence opposées, qui, appliquées aux affaires, font merveille et conduisent au succès. Parmi nous, les hommes d'initiative ou d'invention manquent souvent du solide bon sens qui préserve des illusions. — C'est pour avoir reconnu les éléments de force de cette race, sans doute, que l'Écriture annonçait la « fin du monde » pour le temps où les Juifs seraient admis comme corps de nation (1).

Ce n'est pas le lieu ici d'étudier le caractère, l'esprit ou le génie sémite; d'autres l'ont fait amplement, notamment M. Anatole Leroy-Beaulieu. Nous dirons seulement à ce sujet que le Juif semble le plus « cérébral » des peuples; chez lui, l'esprit l'emporte le plus sur le corps, mais, en même temps, l'intelligence domine le caractère; il est doué avant tout d'une grande souplesse, d'une grande ductilité intellectuelle. C'est qu'il se ressent, d'une part, du « parcage »

Friedheim, Rosenthal, Sauer, Hollmann, Popper, Golterman, Siloti, Carl Perron, Mario, la Löwe, la Patti, la Lucca, la Lehmann; dans la tragédie: Rachel et Sarah; en peinture et sculpture: Heilbuth, Lévy, Worms, Israëls, Lehmann, Liebermann, Mosler, Antokolsky, outre Jacob et Salomon Ruisdaël (voir chapitre III); en littérature et philologie, outre Josèphe l'historien, Henri Heine, Börne, Rabbi Salomon Ibn Gabirol (rénovateur de la poésie hébraïque), Jehuda Ben Halévy (le poète des *Sionides*), MM. James et Arsène Darmesteter, Lévy Brühl, Émile et Georges Michel, Isidore Loeb, Michel Bréal, Weil, Halévy, Reinach, Oppert, Munck, Wolff, Raffalovitch, etc.; enfin, en religion, le pape Pie IX lui-même appartenait à la famille des Mastaï, laquelle était, paraît-il, de souche juive. Ce sont trois Juifs qui ont créé le genre d'esprit mordant du *Kladderadatsch* et des *Berliner Possen*: David Kalisch, Herman Salingré et Édouard Jacobson. A propos de la manie qui sévit en Allemagne de rechercher une origine juive aux compositeurs, voici une anecdote d'un journal satirique: Johannes Brahms rencontrant Max Bruch l'apostrophe « Monsieur Baruch! » — Aussitôt l'autre de riposter: « Monsieur Abrahams! » lui rendant deux *a* en échange d'un seul.

(1) Dans ses *Souvenirs sur Napoléon*, le comte Chaptal raconte comment le cardinal Fesch, en une véhémente sortie, rappela cette prédiction à l'empereur, au temps où il avait réuni les Juifs en sanhédrin à Paris. L'empereur, qui n'était pas exempt de superstition fataliste, en fut vivement préoccupé; et, le surlendemain, le sanhédrin fut dissous.

Digitized by Google

et des outrages qu'il a subis pendant quinze siècles; d'autre part, des bienfaisants effets de sa religion, et surtout de la conservation intérieure du sentiment religieux. Là il faut chercher les éléments originaires de la psychologie, et aussi de la physiologie, des Israélites d'aujourd'hui. Maintenant que les temps messianiques de délivrance et d'émancipation sont arrivés, les énergies accumulées ressortent jeunes et vivaces, et des poitrines longtemps comprimées s'échappent d'expansifs chants d'allégresse (1). Cela est tout naturel; mais il ne faut pas s'étonner si, du premier coup, ces chants n'ont pas atteint aux sublimités mélodiques et harmoniques des Bach, des Beethoven, des Wagner.

. . . . . .

Revenons à Leipzig, si vous voulez, après cette incursion sur le domaine d'Israël, et retrouvons-nous sur la vaste place Auguste, à contempler les beaux monuments qui l'encadrent, savoir : le Musée, l'Augusteum, siège de l'Université, la Poste et le Nouveau-Théâtre. Ce dernier, tracé par Langhans, présente à sa face d'arrière une véranda en hémicycle dont le pied va se baigner dans l'un des grands étangs des *Promenades;* annexe agréable pendant les entr'actes, et d'un effet très pittoresque. On joue à ce théâtre l'opéra, la tragédie et la comédie; les représentations y sont bonnes au point de vue musical, comme dans tous les théâtres allemands. Le répertoire comprend, naturellement, toutes les œuvres de R. Wagner, sauf le *Parsifal,* dont Bayreuth s'est réservé le monopole jusqu'à expiration des droits d'auteur. Les Leipzigois prisent très haut leur baryton Schelper, excellent dans Wotan et dans Hans Sachs, paraît-il. Ils déplorent que leurs meilleures chanteuses leur soient enlevées par le théâtre de Francfort, plus riche. L'ancien chef d'orchestre Nikisch a été enlevé par Boston; il est remplacé par Paur. Ici, les bons acteurs restent en général attachés au même théâtre pendant toute leur carrière; c'est que l'on n'aime guère le changement

(1) Encore a-t-on fait cette remarque que les compositeurs juifs écrivent le plus souvent dans le *mode mineur*, = par un reste d'oppression, sans doute, qui se traduit dans leurs hymnes.

Digitized by Google

en Allemagne; nous sommes loin, sous ce rapport, de la versatilité française. Mais cela n'empêche qu'on fasse venir parfois *ats Gast* une étoile telle que la Malten ou la Sucher.

Le Vieux Théâtre est consacré aux pièces à grand spectacle, aux farces et à l'opérette. Nous y assistons à une très amusante représentation de la *Grande-Duchesse de Gérolstein* en allemand, avec Muller, l'un des meilleurs comiques teutons (le Beckmesser de 1892, à Bayreuth), dans le rôle du général Boum. Tous acteurs excellents, d'ailleurs; surtout absence de platitude et de vulgarité. Le rôle de Fritz est tenu par un certain Franck, amateur bien renté, qu'une passion irrésistible pousse vers le théâtre, sans nécessité matérielle. (Ce cas se rencontre encore en Allemagne.) Les voix de la duchesse (M^me^ Porst) et de Wanda (M^me^ Göhrs) sont franches et solides, très supérieures à ce que nous entendons sur nos scènes d'opérette. Et ajoutons que, bien que jolies et fort dégourdies sur les planches, les actrices allemandes, celles de province tout au moins, savent, dans la vie privée, mériter le respect de leurs concitoyens, — chose inconnue chez nous.

L'Allemand raffole d'opérette; il faut le voir — et l'entendre — écoutant les traductions des chefs-d'œuvre français du genre. Outre le Vieux Théâtre, situé dans la partie nord de la ville, il se trouve encore, au sud de Leipzig, un théâtre à vaudevilles, le *Carolatheater*. Ce goût de la *Posse* et l'amour inné de la musique forment, chez l'habitant de ce pays, un singulier mélange. Les théâtres et concerts d'ordre inférieur pullulent; la foule afflue au Krystal-Palast, lieu de divertissement très fréquenté, à la Centralhalle, au café Bonorand, situé dans le beau parc Rosenthal. On aime surtout à entendre de la musique en buvant ou en mangeant... Aussi y a-t-il, pour ainsi dire, un concert par débit de boissons. Seulement, l'orchestre y est souvent remplacé par un orgue mécanique, qui fait la joie des ouvriers et des soldats.

. . . . . .

Allons à la découverte du vieux Leipzig, si tant est qu'il en reste.

Une place qui a gardé un beau caractère archaïque est la

Digitized by Google

Marktplatz. On y voit, à côté de maisons plus anciennes, bâties dans un style baroque, les opulentes maisons bourgeoises qui représentèrent la modernité au XVI[e] siècle, notamment le Fürstenhaus, puis le bel hôtel de ville, conçu également dans le style de la Renaissance. Il faut déplorer, malheureusement, la note très discordante donnée par le monument de la Victoire, si bien réussis que soient, au point de vue sculptural, le roi Guillaume, le prince de Saxe, Bismarck et Moltke.

Un peu plus loin, la vieille et célèbre cave d'Auerbach, qui date de 1530 et qui fut le théâtre de la légende reproduite par Gœthe dans son *Faust*. Nous en visitons, dans leurs moindres détails, les deux étages souterrains : beaucoup de peintures et d'inscriptions, beaucoup d'autographes et de reliques de Gœthe. On sait que le grand poète habita Leipzig en qualité d'étudiant.

La cave d'Auerbach n'est guère fréquentée que par les étrangers; ce n'est pas une brasserie proprement dite, et les prix relativement élevés des consommations mettent en fuite les étudiants. Ceux-ci ont, au surplus, leurs repaires consacrés, où les « philistins » ne s'aventurent pas volontiers.

Il s'installe à Leipzig, à tous les coins, de superbes cafés, dits à la Viennoise, dont l'un des principaux est le Café français. Les familles bourgeoises allemandes aiment à y souper et à y passer leur soirée, pêle-mêle autour d'une même table. Chaque café est en même temps une *Conditorei*. Mais quelle fade pâtisserie, bon Dieu, que la pâtisserie allemande!

Ici fleurit l'éclairage électrique, outre le gaz. Il s'obtient à bon marché, me dit-on, étant entrepris par la ville, actuellement. Dans l'appartement que j'occupe au vieil hôtel Hauffe, il suffit de tourner l'un des robinets commutateurs, dont l'un à la porte d'entrée, l'autre à portée de la main pendant la nuit, pour que flamboie la lampe suspendue au centre. Un autre petit luminaire électrique est fixé à un bureau, dans un coin. C'est passablement confortable.

Une heureuse particularité, si vous le permettez, dans la manière de dresser les lits : le linge blanc est fixé par des boutons de nacre aux couvertures de laine, et le tout jouit ainsi



Digitized by Google

d'une stabilité fort prisée des gens au sommeil agité. Les Allemands sont frileux. Dans les hôtels de petites villes sévit, comme élément principal du lit, l'énorme « duvet »; j'ai vu naguère, dans l'Allemagne du Sud, des auberges où, à lui seul, il constituait le seul mode de couverture. Rien d'étonnant que les vrais Allemands trouvent froids nos lits français. — A présent, si, indiscrètement, vous m'interrogez sur certaine vieille coutume des hôtelleries saxonnes et autrichiennes, je vous dirai que je n'en ai vu subsister trace.....

Partout ici des doubles fenêtres, à cause du climat, très rigoureux en hiver. C'est le climat *continental* ou *extrême*; car le centre de l'Europe échappe à l'influence bienfaisante de l'Océan, grand régulateur des températures (1). A Chicago aussi, on gèle l'hiver, on cuit l'été! — Entre les deux fenêtres, dont l'une est amovible, on cultive des fleurs. En Allemagne, vous l'aurez remarqué, les fleurs sont l'objet d'un culte familier. Elles forment l'ornement nécessaire de toute chambre et ont un rôle important dans la vie intime, chez le riche et chez le pauvre. Il n'est pas au monde, je crois, un peuple qui sache, comme les Allemands, aimer et comprendre la poésie de la fleur. Bien entendu, je ne vais pas jusqu'à admirer les assemblages bariolés qu'ils en font dans les parterres de leurs jardins, combinaisons qui forcent trop souvent à penser à des pièces montées. Là, la lourdeur, la régularité et le mauvais goût héréditaires réapparaissent, en dépit de tout l'amour instinctif.

. . . . . .

Il est doux, à qui est en quête de repos, de parcourir les allées petites et grandes ou les chemins carrossables du Rosenthal, parc aux frais ombrages et aux vastes prairies s'étendant des portes de la ville, au nord-ouest, jusqu'à Gohlis. Ce dernier endroit — un nid à villas — s'enorgueillit de posséder la « Schillerhaus », où Schiller écrivit, en 1785, son célèbre *Lied an die Freude*. Vous le voyez, ce ne sont pas les souvenirs qui

(1) Le contraste entre la saison froide et la saison chaude s'accentue en Allemagne plus on avance vers la Russie, c'est-à-dire plus on s'éloigne des grands bassins d'eau. Les variations de température deviennent plus brusques et les pluies diminuent; le peu d'altitude contribue aussi à la rareté des averses.

Digitized by Google

manquent par ici. Tout près, à Eutritzsch, localité incorporée depuis 1890 dans le *Stadtbezirk*, les Leipzigois vont déguster la *Gose*, bière de la vallée de Goslar, dont elle porte le nom.

Un peu plus loin, dans la direction de Halle, Lützschena, où l'on peut voir les précieux Lucas Cranach, Albert Dürer, Murillo, Raphaël, Rubens, Van de Velde, etc., collectionnés dans son domaine par le Freiherr Speck von Sternburg.

. . . . . .

Il y a à Leipzig un parc qui date de 1832 et que la ville a englobé entièrement aujourd'hui dans ses extensions vers l'est : c'est le Johannisthal, qui occupe l'emplacement d'anciennes sablonnières. On s'est empressé de réaliser une partie de la valeur acquise par ce terrain en y établissant, en 1864, le Sternwarte (Observatoire), puis le Landwirtschaftliche Institute (Institut d'agriculture), le Johannishospital et l'Entbindungs Institute (Maternité). Mais le parc nous intéresse davantage, nous étrangers, par la destination bien germanique de ses nombreuses tonnelles, berceaux de verdure ou compartiments séparés par des feuillages plus ou moins épais (*Lauben*), qui forment par leur ensemble ce qu'on appelle ici une *Laubenstadt*.

C'est là une institution qu'on rencontre dans les banlieues des villes allemandes, notamment à Berlin. Supposez un espace assez considérable tout divisé en petites sections de quelques mètres carrés, entièrement closes et pourvues chacune d'une niche en bois. Les familles qui n'ont pas de maison de campagne louent une de ces sections; et celle-ci leur tient lieu de villa. On y cultive des fleurs en parterres liliputiens; et, ce qui met le comble au bonheur des dames, c'est qu'elles y peuvent faire elles-mêmes le café de la famille. On invite ses amis à boire et à manger, subsidiairement à causer; bref, l'on y tient une *Caffee-Klatscherei*, c'est-à-dire un bavardage ou commérage, arrosé du précieux café. Vous comprenez si les visiteurs s'entassent le dimanche dans les minuscules carrés! Être parqué de la sorte ne paraît d'ailleurs nullement les gêner; n'allez pas craindre surtout que le voisinage immédiat des autres rendent moins bruyants les épanchements de chaque groupe!

Digitized by Google

Pareille promiscuité peut être facilement évitée à Leipzig. Car les allées du Rosenthal ne sont pas les seules où puissent circuler à leur aise piétons, équipages et cavaliers; il y a de plus vastes espaces, et non clôturés. Ce sont : le Johanna Park, de création récente, offert à la ville par un banquier, et les parcs boisés qui en forment le prolongement sur les bords de la Pleisse et de l'Elster, au sud-ouest de la ville: le Scheiben Holz (bois aux cibles), dont les ombrages avoisinent le *Rennbahn* (hippodrome), la Nonne, les Heiligen Wiese, etc.

Nous remontons la Pleisse à travers bois jusqu'à Connewitz, lieu de rendez-vous populaire du dimanche. Sur la rivière, quelques canots, mais combien disgracieux! Ici, les jeux du sport : *rowing*, *lawn-tennis*, *foot-ball*, etc. ne sont pratiqués que par quelques Anglais ou Américains de la colonie étrangère. Le *cycling* ne sévit guère encore. Quant aux cavaliers civils qu'on rencontre, ils sont déplorables.

Équipages, toilettes, tenue, démarche, tout d'ailleurs est sans élégance. Un sens manque aux Allemands, ou plutôt c'est la finesse des sens qui leur fait défaut. On s'aperçoit vite que les dames, en Allemagne, n'aiment pas à s'occuper de leur toilette; elles achètent au bazar des vêtements tout faits; et quelque bizarre que soit la forme de leurs robes, ce sont encore des chefs-d'œuvre en comparaison de leurs chapeaux et de leurs bottines; nulle part, j'imagine, on ne sait moins se coiffer et se chausser. Mais aussi quelles silhouettes disgracieuses, quelles tailles peu souples, quels gros pieds, quelles mains empotées, trop souvent dévêtues de leurs gants! La chevelure, en revanche, est abondante et belle; il est loyal de le reconnaître.

Beaucoup de gens très riches; mais peu de luxe apparent : à cela j'applaudis comme économiste. Toutefois, je ne puis m'empêcher de me demander ce qu'ils font de leurs richesses. Hors les voyages, quelles jouissances ont-ils? En tout cas, ce n'est guère un goût allemand que celui du *home;* tout se passe de préférence en public, ici. On dit toujours : la chaste Allemagne, la vertueuse Allemagne. Mais il faut en rabattre, à ce qu'on m'assure; et l'on me parle, pour m'ôter mes illu-

Digitized by Google

sions, de scandales récents dans la haute société, de la découverte d'une maison où il se passait, paraît-il, des choses horribles !

Des militaires, tant et plus, naturellement. On est plein d'égards pour eux. D'abord, c'est le symbole vivant de l'esprit de réglementation, qui chez nulle nation n'est porté aussi loin, et l'incarnation du besoin d'obéir, qui caractérise toutes les sphères de l'activité germanique. Puis ils ont vraiment bonne tournure. Le *genre militaire* règne en maître ici, et les bourgeois s'efforcent de le calquer. Car l'amour des ensembles automatiques a tué chez eux toute originalité d'allure qu'aurait pu leur départir la nature. Quand ils quittent le laisser-aller habituel de leur tenue et adoptent la *mise soignée*, telle qu'on l'entend en ce pays, c'est pour entrer dans un pantalon aux manches étriquées et se sangler dans une redingote le torse préalablement rembourré, pour autant que de besoin.

. . . . . .

Je dîne dans une famille bourgeoise. Quel manque de goût encore dans la confection des mets et la manière de les présenter ! On ne sait ici ce qu'a de plaisant la vue d'une table bien servie ; on ignore la sensation savoureuse et particulière d'un beau repas. La cuisine est d'une monotonie navrante. Montaigne disait déjà des Allemands : « Ils ne goûtent pas, ils avalent. » Peu leur importe ce qu'ils dévorent. Au fond, la variété des services, les hors-d'œuvre, les « relevés », les « entrées », les entremets et même le dessert ne sont, chez eux, qu'une concession à la mode française. En dehors d'un repas régulier, le dîner, entre 1 et 2 heures, l'on mange à toute heure, et là où l'on se trouve, souvent à la brasserie. Bonnes gens, dont les besoins sont restés primitifs et faciles à satisfaire !

La conversation est à l'avenant de la nourriture ; les idées ne sont guère mieux présentées que les aliments, et les convives ne se montrent pas plus difficiles à l'égard des unes qu'à l'égard des autres. La *Hausfrau*, par bonheur, — c'est notre salut, — est originaire de Weimar, et elle s'enflamme quand je lui parle de Listz, qu'elle a vu de près, ayant habité jadis la même maison que lui et précisément l'étage au-dessus de celui

Digitized by Google

qu'occupait alors, chez la duchesse son amie, l'illustre musicien. C'était, on le sait, un grand conquérant de cœurs féminins, et sa puissance de fascination continua à s'exercer même quand il fut devenu vieillard à cheveux blancs. L'excellente dame ne tarit pas en anecdotes sur lui, sur sa bonhomie, sur la jalousie de la duchesse, et sur ses élèves, parmi lesquels on comptait plus de jeunes filles que de jeunes gens. Puis c'est l'histoire de Hans de Bülow qu'elle retrace : le petit Hans, *Hänschen* — ainsi qu'elle le désigne. Destiné en premier lieu à la diplomatie, il s'en vint trouver Listz à Weimar, à l'âge de 19 ans; d'abord rebuté par le maître, qui le déclara incapable d'arriver jamais à rien, puis agréé avec enthousiasme six mois après, il fit de lui-même, en trois années de rude labeur, le grand Bülow.

. . . . . .

Coin de terre béni que ce Weimar, témoin de l'existence de tant de grands hommes et de l'éclosion de tant de génies cachés; enviable nécropole de poètes, à la lisière du grand parc ombreux planté par Gœthe il y a cent ans; petite ville souriante où l'on se sent à la campagne, — chose rare dans les capitales d'Europe, — et où les seules curiosités sont les maisons de Gœthe, de Schiller, de Herder, de Wieland, de Listz, les tombeaux de Herder, de Schiller et de Gœthe, la maison de campagne de Gœthe, les chambres du château ducal occupées jadis par tel ou tel poète, les statues élevées sur les places publiques aux hommes éminents que le grand-duc Charles-Auguste avait su grouper autour de lui! Grâce à eux, ce joli trou de Weimar fut, pendant un demi-siècle, le centre intellectuel, l'Athènes de l'Allemagne, le seul point du monde où l'intérêt de l'art fût vraiment national et servît de lien fraternel!

N'est-ce pas en cet endroit, encore tout embaumé du souvenir de la plus glorieuse floraison littéraire de l'Allemagne, que j'aurais dû aller chercher l'âme primitive allemande, les mœurs simples, la vie calme et retirée des vieilles villes de province, afin de m'imprégner de leur essence et de pouvoir mieux, par la suite, me rendre compte de la transformation opérée sous l'influence de Berlin?

*(A continuer.)* F.-N. ROSE.

Digitized by Google

A ALFRED DE MUSSET

# LA NUIT DE JUIN

LE POÈTE.

Muse, quand le blé pousse il faut être joyeux.
Regarde ces coteaux et leur blonde parure.
Quelle douce clarté dans l'immense nature!
Tout ce qui vit, ce soir, doit se sentir heureux (1).

Par les sentiers fleuris allons errer, ma Muse;
La lune, blanche et pure, invite aux rêves d'or...
Écoutons l'harmonie éthérée et confuse
Qui, des champs assoupis, vers le ciel prend l'essor.

Tout semble, autour de nous, se mêler et se fondre;
Dans un vague azuré s'abîme l'horizon;
Dans l'herbe les grillons paraissent se répondre;
Au bois le rossignol prélude à sa chanson...

O ma Muse! ce soir, plus que je ne puis dire,
Je t'aime, et, près de toi, je me crois dans les cieux!
Des accords inconnus s'échappent de ma lyre;
Je redeviens poète aux éclairs de tes yeux!

(1) Ces quatre vers ont été écrits par Alfred de Musset en 1836, et son frère Paul de Musset les a publiés dans son livre : *Biographie d'Alfred de Musset, sa vie et ses œuvres* (Paris, Charpentier, in-12, 2e éd., 1877, p. 1871). Musset n'a jamais achevé la pièce. J. E.

Digitized by Google

Plus d'amers désespoirs, plus de larmes, de plaintes!
Je me sens jeune et fort, car ton cœur est à moi.
Le vieil homme n'est plus; sous tes vives étreintes
Mon âme se dilate et retrouve sa foi!

Amour!... O mot divin que la nature entière
Soupire, quand la nuit descend du firmament;
Amour! Amour! seul bien que l'homme ait sur la terre,
Qui toujours nous enivre..., alors même qu'il ment...

Amour, je crois en toi, parfum de l'existence,
Ineffable douceur, aimant mystérieux;
J'adore à deux genoux ta céleste puissance!
L'amour — n'est-ce pas, Muse — est un reflet des cieux?

LA MUSE.

Oui, tu dis vrai, mon doux poète,
L'amour est le plus grand des biens...
Sur mon sein repose ta tête :
A tout jamais je t'appartiens...
Pauvre enfant, que ta joue est pâle,
Combien ton cœur a dû souffrir!
Sous les efforts de la rafale,
Tu vis ton printemps se flétrir...
Bien longtemps tu m'as délaissée,
Séduit par de folles amours ..
Tu dissipais tes nuits, tes jours,
Au sein d'une ivresse insensée...
Ma voix, tu ne l'entendais plus;
Tu laissais mourir ton génie!
Dans le tumulte de l'orgie,
Ange tombé, tu te complus...
Et j'ai pleuré ton inconstance;
Mais pourtant je t'aimais encor,
Car toujours ma sœur l'Espérance
Disait : « Son amour n'est pas mort.
« Bientôt, rougissant de lui-même,
« L'enfant prodigue près de toi
« Reviendra, sanglotant : « Je t'aime,
« O ma Muse! pardonne-moi... »

Digitized by Google

— Et tu reviens!... Larmes, souffrance,
Arrière! Tout semble égayé;
Pour moi le bonheur recommence,
Car mon poète est recréé!
Viens! viens t'abriter sous mon aile!
Viens chercher l'oubli souhaité;
Je t'aime, et je suis immortelle:
Pour toi, j'ai l'immortalité!...

. . . . . .
. . . . . .

L'étoile est près de disparaître;
L'aurore chasse les vapeurs:
Dans un instant le jour va naître...
La rosée emperle les fleurs,
L'abeille s'envole à l'ouvrage,
Tout se réveille, et chante et rit...
Travaille, ô poète, courage!
Le travail est de Dieu béni.

Et songe toujours que je t'aime,
Enfant, que je veille sur toi;
Que je te garde un diadème
Si beau, que l'envîrait un roi!

Voici le jour, ô mon poète!...
Le soleil monte à l'horizon :
Il semble que sa clarté mette
Une auréole sur ton front...

LE POÈTE.

Enfin j'ai retrouvé mon unique maîtresse!
J'ai retrouvé l'amour, le courage, l'espoir,
La fierté, les transports, la force et la jeunesse.
Muse, tu me rends tout, et l'instinct du devoir!...

Voici le jour... Rentrons : c'est l'instant de l'ouvrage...
Nous nous aimerons bien, et nous serons heureux!
Dans tes grands yeux d'azur, je boirai le courage.

O Muse! le blé pousse : aimons, soyons joyeux!

JULES EYERMAN.

Digitized by Google

# CHARLES DE COSTER

## IV

Nous retrouvons ici la collaboration de la peinture et de la poésie. Quand fut rédigée la note au ministre sur *Ulenspiegel*, neuf gravures étaient achevées pour l'illustrer. Dillens est encore le premier au poste; il avait, pour ainsi dire, voyagé l'œuvre avec l'auteur. Il dessine *la Herse*, traînée par le père et la mère de Thyl, qui s'embrassent en tirant le lourd outil. Quand un critique parlera « d'une façon gouailleuse » de cette scène, l'auteur lui répondra : « Il y a autre chose dans cette fin de chapitre. » Il pensait, sans doute, à marquer que son héros était fils du travail et de l'amour. Dillens a dessiné aussi la dernière eau-forte : *Le Moine mis à la graisse.* De Groux a gravé, avec son sentiment douloureux : *N'ôte jamais à homme ni à bête sa liberté*, et il y ajoutera : *La folle*, mère de Nèle. Scheeffeld a fait, de *la Procession qui se gratte*, une sorte de tableau de Leys. Duwée a campé le gros *Lamme* joyeusement *sur son baudet*, un sujet que convoitait Rops et qu'il a cédé à son ami. Smith a estompé le profil de Philippe II, jouant à l'auto-dafé sur une guenon hérétique, et Van Camp, qui lui en fera plusieurs, a lancé au galop un *Reître pillard.* « Deux autres eaux-fortes sont à la pique », dit-il : les *Bohémiens*, du capitaine Hubert, et, de Rops, cette terrifiante charpente de clocher, hantée de corbeaux, où oscille, au battant de la cloche, un gueux pendu.

Cela ne suffisait pas à ce bel in-quarto de près de 500 pages, qui se prêtait si bien aux illustrations. Clays fera deux navires

Digitized by Google

de guerre; Boulenger crayonnera d'abord deux mornes figures : Soetkin, veuve, — le gardien de saisie couché dans l'ivresse, — puis, deux sombres paysages d'eaux et de grands arbres : l'un, de nuit, abritant un crime de loup-garou; l'autre, une inondation sur laquelle semble planer le drame d'une pauvre folle, victime d'un séducteur et torturée, un jour où, « le vent soufflant du Brabant, la neige fondit et *les prairies furent inondées* ». Ailleurs, c'est un ciel sinistre pesant sur la cathédrale, et où passe l'âme de Charles-Quint *allant au jugement*, par Becker; puis, du même, la nature en ébullition dans *les Pâques de la sève*. Et voici Fourmois et Schampheleer; et Artan, Lauters, Vandervin. Biot et Danse prêtent à des artistes leur burin, et Vander Hecht y emploie son fusain de paysagiste. Rops est annoncé pour une scène d'enfer, il préférera fouiller le portrait en pied du fougueux La Marck, et, comme contraste, Thyl, qu'il représente regardant le fond d'un pot qu'il vient de « se vider tout entier, dans le gosier » : « Ce fut un bruit de cataracte ».

Une lettre de Rops montre avec quelle conscience ils se mettaient à l'œuvre. En voici un extrait :

« Uylenspiegel est un enfant du peuple, un soldat et un lutteur de gestes et de paroles, et, sous peine de lui ôter le génie de sa race, il faut en faire un paysan, fin, retors, énergique et bon, mais un homme du peuple flamand, et non pas un lazzarone napolitain, où la beauté antique et classique peut être de mise.

« Est-ce que Rabelais fait de son Panurge un bel homme? Et cependant il est aimé...

« Je donnerai donc à Uylenspiegel le type flamand que j'ai vu plusieurs fois chez les rieurs déterminés et fins des Flandres,... et le nez carré de Rabelais, de Molière, de Goltzius, de Cyrano de Bergerac; le front large, bombé, intelligent, les yeux d'oiseau de proie, la bouche fendue et sardonique; et je rapproche tout cela du type légendaire que j'ai vu à la bibliothèque impériale dans trois Uylenspiegel illustrés par trois artistes différents, l'un du XVII^e^ et les deux autres du XVIII^e^ siècle, — et tous les trois avaient adopté un type semblable, sans nul doute d'après une tradition précédente (1). »

Rops copie dans sa lettre ces trois dessins qu'il compare à un quatrième, le portrait de Rabelais.

Qu'on se représente ce qu'il faut d'activité, de persuasion et

(1) Lettre sans date, qu'on peut placer en octobre 1867.

Digitized by Google

de soins pour mener à fin une galerie d'illustrations pareille, initier chacun des artistes à l'esprit d'une œuvre inédite, aussi touffue, donner à chacun d'eux les moyens d'y choisir un sujet qui lui convienne, en même temps que son talent personnel convienne au sujet, et l'on sentira le prix de ces fraternisations de longue date. Il est à souhaiter que la correspondance de Rops et de De Coster paraisse un jour.

L'écrivain, de son côté, croyait ne pouvoir trop soigner sa langue et son style. Il savait qu'on n'en reste maître qu'en ne les négligeant jamais. Aussi impatiente-t-il Rops, qui s'est engagé à donner une copie « excessivement lisible » — « définitive ». — « Ce qui ne t'empêchera pas d'ajouter des chapitres, si tu veux. » Rien ne devait plus l'inquiéter, lui qui avait été si heureux de pouvoir tout remanier en Belgique, que de voir Rops lui écrire : « L'éditeur refusera une œuvre sur laquelle il devra faire des corrections nombreuses; tu auras deux épreuves, et si tu crois que tu feras à Paris des corrections et des remaniements comme dans la maison Parent, détrompe-toi ». — J'ai eu l'occasion de comparer avec le texte imprimé, le manuscrit qu'il livra à l'impression. Il n'a pas renoncé à son habitude, à son droit. Il est vrai que Rops, un autre jour, parlait non moins fièrement que lui : « Vois-tu, mon cher Karl, lorsque le vulgaire Travail enfonce son bonnet de laine sur ses yeux et vient conter des gros mots à l'Art, l'Art doit faire voler d'un coup de cravache la casquette de ce maraud, qui oublie qu'il parle au maître qui le fait vivre et que devant l'Art le Vulgaire travail doit rester humble, poli et découvert. » L'auteur d'*Ulenspiegel* l'entendait bien ainsi quand il mettait sur épreuves la dernière main à sa « lisible » copie. A chaque page, on le voit se corriger en vue de son art. Tantôt, c'est la vérité qu'il a en vue, tantôt la grâce, et le plus souvent la simplicité, sans laquelle les plus charmantes choses prodiguées perdent leur effet. Pas une occasion ne lui échappe d'accentuer le sentiment ou de vivifier les expressions, de nuancer, d'un trait heureux ou d'un mot à sa place, les idées et les caractères. Il veut rajeunir sa langue et n'y manque point; il est rare qu'il laisse passer une formule archaïque inutile, plus rare qu'il

Digitized by Google

n'atteigne pas aux naïvetés d'un archaïsme vibrant de jeunesse. Pour peu que la comparaison y gagne de justesse ou de grâce, et l'énumération d'élan ou de force, il supprime l'article, le pronom, le verbe, et tout ce qu'il corrige s'anime et rayonne. Je ne sache rien comme cette comparaison pour faire sentir quel artiste il y avait en lui. A première vue, un détail paraîtrait beau, un adverbe pittoresque, un ornement de bonne mine, un mot en situation ; ils disparaissent néanmoins et on ne les regrette point; on sent qu'il a raison, contre d'inutiles prodigalités.

Que de fois aussi, c'est un épisode qui lui semble banal, un mot qu'il croit sans vie et qu'on le voit remplacer par des éclats de force ou de grâce. Il est impossible d'aller aux détails : on n'analyse par les derniers coups de ciseau du statuaire. Deux traits cependant peuvent être notés : le mot d'Ulenspiegel après la dernière vision n'existe pas dans le feuillet manuscrit qui reste de cette page, et le trait idéaliste, dans un milieu qui y prête si peu : « chanson de rire et de larmes » ne se lit pas dans la copie qui a servi aux imprimeurs; on trouve à la place un épisode plus long et moins intéressant, qu'il a biffé, pour jeter de verve la petite scène (1).

Ces remaniements ne se font pas sans danger cependant : l'impression risque d'être incorrecte; on s'en aperçoit dans les deux éditions. Mais, à tout prendre, des deux maux, celui-ci est le moindre; car des retouches d'artiste ne se remplacent point, tandis que des fautes d'impression se corrigent. On pourra rendre à ce livre la pureté de texte qui convient à une œuvre d'art : un manuscrit y aidera, et cet intérêt m'a semblé assez grand pour essayer une première récension de son chef-d'œuvre.

Ce sera un complément de cette étude (2).

(1) J'ai copié sur un exemplaire de la première édition les passages du manuscrit qu'il a remplacés sur les épreuves.

(2) Voir notre livraison du 15 avril.

Digitized by Google

## QUATRIÈME PARTIE

### I

Le succès ne manqua pas à la grande légende, un succès de gens de goût et d'artistes. On peut le lui laisser constater :

Paul de Saint-Victor disait dans la *Liberté :* « C'est une épopée en prose où le sang coule aussi largement que la bière. On dirait une kermesse qui tourne autour d'un bûcher, 18 décembre 1868. »

Le *Constitutionnel*, 9 décembre 1868. a consacré trois grandes colonnes de toute la hauteur du journal à la *Légende.* L'article est enthousiaste et son auteur va jusqu'à comparer le livre au *Faust* de Gœthe (1).

Toute la presse française l'a accueilli plus que favorablement. « C'est une épopée en prose, disait le *Corsaire ;* c'est la glorification de l'esprit belge et flamand. »

Cette note, qui est de 1869, est sur papier de deuil. Au milieu du succès des *Légendes,* l'auteur avait perdu son amie; au moment où *Ulenspiegel* était si bien accueilli, il avait vu mourir sa mère, 29 juillet 1869.

En Belgique, la longue étude de la *Revue trimestrielle* ne fut pas pour le satisfaire. Il nous dira lui-même que de bonnes raisons il avait à opposer à l'auteur entre gens qui se tutoient. Cette revue, qui en était alors à son soixantième volume, allait être remplacée par la *Revue de Belgique.* Dès sa première année, la nouvelle revue, sans craindre le *non bis in idem,* publiait une étude sur *Ulenspiegel* (2).

On avait trop attendu de l'auteur de *Sire Halewyn,* et chacun s'était fait un idéal personnel du poème. Il en arriva que la critique eut le tort de penser moins à ce que l'auteur avait montré d'incontestable talent qu'aux conditions les plus élevées qu'on se faisait d'une épopée historique. Un poème aussi plantureux y prêtait d'ailleurs, et Altmeyer lui persuada aisément qu'être jugé de si haut est un honneur réservé aux seuls artistes. Nous restâmes amis.

Depuis lors, chaque fois que j'ai eu l'occasion de relire ce

(1) Cet article, qui s'occupe d'autres ouvrages, annonce le sien comme « un livre qui restera » et le caractérise en disant : « Imaginez un mélange de raillerie rabelaisienne avec la fougue indignée d'un Agrippa d'Aubigné ».

(2) T. III, p. 306 et suiv.

Digitized by Google

livre pour en parler, je suis entré plus avant dans sa pensée, j'ai mieux senti ses tendances, et je suis arrivé à y voir une prodigalité de génie humouriste et artiste, où, parmi de tragiques grandeurs, d'adorables traits de bonhomie et de grâce restent dans la mémoire.

Il faut lire une étude où il parle lui-même de son œuvre pour comprendre la conviction qui brûlait en lui. Rien ne lui tient plus au cœur. L'appréciation « sera peut-être hardie », mais il la donnera.

Il la donne avec une verve communicative. Qu'importent ici des détails d'érudition? *Miroir du hibou* ou *Miroir de tout le monde,* de ce recueil d'anciens fabliaux, la légende flamande éditée chez Van Pameel de Gand, — c'est la maison d'Épinal des Flandres — « la seule qu'il paraisse avoir consultée », ne suffisait-elle pas? Trop de richesse eût nui, car ce n'est pas là qu'il cherchait son bien. Son but est autre; c'est « de montrer tout un peuple aux prises avec le despotisme de Philippe II ». Ce but-là, il l'a « poursuivi avec haine et passion ». Pour y atteindre, il a parlé sa langue, « la seule qui soit d'accord avec sa pensée », qui est « naïve au fond et pittoresque ». C'est là « sa parfaite, son absolue originalité ». Il le sent, il le dit. Il a écrit à Camille Piqué : « Soetkin, Claes, Nele méritaient que tu en parlasses autrement. Ce sont, à mon avis, les passages où se trouvent les côtés frais du livre; c'est là que l'auteur est bon (a de la bonté de cœur), c'est là le côté franchement moral. » Ici, il revient aux mélancolies qu'il adore; puis, voici un tableau débordant et pittoresque de la Renaissance, qui « s'éprend d'un amour vigoureux, hardi, pour les arts païens ». — « Aussi, quelle gaieté! » — je ne puis tout citer — « quelles tendresses de langage!... quelle façon rude et colorée d'exprimer l'amour! quel caractère dans l'ornementation, quelle franchise dans les costumes et quel laisser-aller dans les allures!... » Mais aussi, « quel torrent de passions soulevées contre lui! » Un mouvement tel, enfin, dans les hauteurs et les bas-fonds de la société européenne, qu'il semblait devoir en détraquer tous les rouages!... » — On sait le reste : la lutte, les persécutions, les martyres. Tel est le cadre de son poème,

Digitized by Google

la raison de tous les types qui y passent. Peut-on s'en étonner s'il a senti qu'une époque comme celle-là devait être abordée d'un style « hardi, emporté, fougueux » pour « donner à ses peintures l'intensité de ton qui leur convenait ». — « Ce n'était pas le moment de biaiser. »

Alors, il élève la voix, parlant du pays. Tous les peuples ont leur littérature historique. Pourquoi pas nous la nôtre? — « Trop souvent l'histoire est martyrisée par les romanciers. » Ce n'est pas ici le cas. Que, dans sa haine contre Philippe II, il lui ait prêté, enfant, « une ou deux actions que l'histoire ne peut lui reprocher », ne sont-elles pas vraisemblables, conformes à la vérité de son caractère? Sauf ces « inexactitudes de parti-pris », il a « respecté l'histoire ». Il a même soulevé deux points historiques de la plus haute importance : la provocation du sac des églises, organisée par la politique de l'Escurial, « pour traiter nos pères comme les Espagnols de Cortez traitaient les Indiens », et la faiblesse, la défection des nobles et du clergé des provinces méridionales.

Pied à pied, il fait reculer les objections. Mais est-ce là tout? En quatre lignes, il affirme ce qui est supérieur :

« Avant tout cependant, ce livre est un livre joyeux, bonhomme, artistique, littéraire, dont l'histoire n'est que le cadre et dont l'amour, la vie, la gaieté, la tendresse, le grotesque et le burlesque sont les éléments. »

Bien rugi, poète!

## II

Un livre joyeux, malgré les batailles, les attentats, les tortures. Joyeux comme le travail et le courage, comme la jeunesse, l'espérance et l'amour. Il l'a dit déjà au ministre : « l'élément comique y abonde, jetant autant que possible et à flots la gaieté sur la trame sombre de ce livre ». Plusieurs fois, dans les diverses villes du pays, il donna des conférences sur le rire dans l'art littéraire. Là il est chez lui. Son entrée en matière, dont il a esquissé au moins deux versions, est la glorification de cet éclair de vaillance qui jaillit des cœurs forts à la vue des misères humaines. Dans l'une, c'est la nature qu'il considère :

Digitized by Google

le peu que nous sommes, le néant de la vie, l'horreur de la mort et « ce grand tourment de ne savoir où l'on va ».

« Cela étant et se sentant si nul, il faut lutter, il faut prendre son sort d'homme en patience, interroger le soleil, la vie, la lumière, la santé, pour leur demander, non pas l'espoir, mais, dans toutes les conditions du travail, la force, la vigueur, la justesse d'esprit, le rêve, la couleur, le pittoresque, et, faute de pouvoir s'éprendre pour soi-même, aimer la grande nature... »

Dans l'autre début, c'est la société qu'il observe, gâtant l'homme :

« ... Intrigues, lâchetés, vilénies, roueries, turpitudes, âneries de toutes sortes, mésintelligences de tout ce qui est vraiment grand, noble et désintéressé, fourmillent autour de lui... Il constate une guerre incessante entre le fort et le faible, l'un brisant l'autre...

« Cependant, comme il a du cœur... qu'il frémit aux moindres souffles de la vie, que le ciel, l'infini, le soleil, la nuit et ses splendeurs, l'arbre et la plante ont une voix pour lui; que surtout il entend gémir l'humanité, il se demande pourquoi?... Il se répond qu'il en sera éternellement ainsi, sauf la différence du plus au moins, et la variété des guillotines... »

La conclusion est la même des deux côtés :

« C'est alors, dit-il d'abord, que, nous trouvant si petits, si drôles, si comiques, grotesques et burlesques, même dans nos plus sublimes élans, nous avons envie de rire. Ce fut ce qui fit les grands comiques. »

Et dans la seconde rédaction :

« Il pleurerait bien, mais les larmes ne sont pas données à tout le monde. Il rit, il se moque, il raille! Dès lors, il est arrivé *au comble de l'art humain*. Il s'est placé au-dessus des partis, des religions, de la politique... Il rit. Si c'était un sot, il s'endormirait bravement dans sa graisse... Mais son rire n'est pas de cette espèce. Il lui déplaît que les faibles soient mangés; il lui déplaît que les bons soient dupes... Sachant que, dans tout homme,... il y a plus ou moins d'énergie, il prétend exalter cette force de résistance par les moyens que la nature a mis en son pouvoir. Il sait que ce ne sera point par les larmes qu'il y arrivera, ni par les grandes phrases, ni par les tartines métaphysico-religioso-politiques, mais par le rire!

« Ce fut un grand jour que celui-là... »

Il nomme alors les génies comiques, s'émeut, demande qu'on pardonne leurs libertés, leurs licences : « Elles sont faites de larmes! »

Ces « rois de la littérature », il les apprécie, les comprend, les aime. Il trouve sur eux des mots vifs : « Ils font du rire le gardien du bon sens. » — « C'est le dieu de la conscience qui rit en eux! » — Il a des détails profonds : « Rien ne rend



Digitized by Google

mieux le rôle cruel que joue le mâle dans l'humanité que la satanique figure de Méphistophélès. » Il complète des idées souvent répétées : « L'humour fin, flegmatique et glacé d'une teinte de mélancolie, *particulière aux peuples voisins de la mer* ». Il a des traits émus, comme en parlant de l'humour flamand « toujours près de la satire » : « Le pauvre Th. Van Ryswyck en avait, de cet humour, mais il paraît que cela n'empêche pas de mourir jeune. » Il aime aussi la comédie sérieuse : « Le sentiment philosophique amenant le rire par le comique tranquille des situations. » Mais il glorifie le grotesque et le burlesque et il aime surtout l'humour, « le rire le plus charmant qui soit au monde, puisqu'il est fait de naïveté, de gaieté, de sensibilité et de profondeur de sentiment ». Son idéal est là : le comble de l'art humain !

Dans une autre conférence, qui fit jeter de hauts cris à ses adversaires, il met en scène un grotesque étrange, devenu tel à force de fanatisme. C'est le fameux prédicateur flamand, Broer Cornélis Adriaensen, dont il se promettait de traduire le recueil de sermons flamands de 1590 en vieux langage, et dont il a imité le ton dans une page d'*Ulenspiegel*. « Tel il était, tel j'ai dû le peindre », dit-il à ses auditeurs; c'est-à-dire « fanatique et paillard », car « la luxure est la sœur du meurtre ».

La première partie de l'étude s'arrête sur une sorte d'hymne à la paix : Alors, « quand on n'entendra plus parler de fusils qui tirent quinze coups en une demi-minute, on mettra les Broer Cornélis Adriaensen dans une maison de santé », et, quand ils seront guéris de la soif du sang, pour les guérir de la luxure, « on les mariera à quelque fraîche commère, rose, rebondie, avec des yeux bien doux, dont le rire facile et charmant désarmera leurs grandes colères, s'il leur en reste encore ».

La deuxième partie s'achève sur le spectacle des malheurs publics, où il fait passer de grands cris de résistance :

« Cent mille familles émigrent, portant nos arts, notre industrie, les secrets de nos métiers, c'est-à-dire notre aisance, notre bonheur, notre richesse, le pain de nos familles, en Allemagne, en Oostland, au pays de Clèves et en Angleterre. Et Broer Cornélis applaudit. »

Digitized by Google

L'énumération qui a commencé avant cela dure longtemps, et je dois résumer : Tout est ruines et cendres : « C'est bien fait, s'écrie Broer Cornélis. Tue! tue! » — « On brûle à petit feu, à Gand, quinze jeunes filles à la fois : C'est bien fait! » — Au milieu du supplice, elles chantent des cantiques; il rugit d'indignation : « Tue! tue! » — A Harlem, une femme de 86 ans est brûlée vive : il bat des mains, il trépigne dans le sang et les larmes. « Bruges est trop petit pour le contenir! *Sla doodt*, tue, tue! »

— Mais attendez : un chœur retentit sur les côtes de l'océan. Et le voilà qui tremble, le grand triomphateur; il voudrait fuir, il frissonne « comme un chien mouillé ». « Où sont les caves, où sont les puits, pour qu'il s'y cache? » — Une dévote l'abrite, mais « du fond de son réduit, frissonnant et furieux, il entend les matelots de Sluys, de Damme, d'Heyst. »

Alors, sur ce charnier, où il nous a montré, pendant une heure, une sorte d'hyène hurlant aux cadavres, l'orateur entonne la chanson des Gueux : « Battez le tambour de guerre! »

La conférence finit par cette marseillaise dont le refrain est emprunté à un lied du temps, et qui a servi à la grande légende; l'auteur n'y ajoute qu'un mot :

« Et les femmes fondaient des balles. »

Puisse un écrivain de conscience et d'autorité reprendre ces études, les coordonner, retoucher, et en publier la meilleure rédaction possible, qu'il pourra terminer par cette maxime, mise hors texte par l'auteur : « C'est une bêtise de croire à la bonté des hommes, c'est une force d'être bon pour eux. »

## III

« Cela n'est pas de vente », écrivait Rops à l'auteur, en lui rappelant que ces sortes d'œuvres d'art ne s'adressent qu'aux gens de goût. La *Légende d'Ulenspiegel*, qui avait exigé tant de voyages et une si coûteuse édition, n'aurait pu paraître ni être écrite jusqu'au bout peut-être, sans le concours de l'État, que l'artiste et l'œuvre méritaient sans conteste. Il ne lui fut pas

Digitized by Google

refusé. Écrivains consultés, secrétaires généraux, chefs de service, directeurs des arts et des lettres, tout le monde est d'accord : L'abondance d'imagination, la force de conception, l'originalité du style, font répéter dans les bureaux les éloges du journalisme belge et français. Dès 1864, le secrétaire général Stévens avait dit en principe au ministre : « En Belgique, les hommes de lettres sont les parias de la classe intellectuelle. Je pense qu'on leur doit la même sollicitude qu'aux artistes du pinceau et de l'ébauchoir », et, le ministre étant Alph. Vandenpeereboom, cette parole n'avait pas été prononcée en vain. Malgré cela, ces dix années de travail ne trouvèrent pas leur rémunération sérieuse. Nous le verrons appelé à une haute fonction, mais le succès pouvait se perpétuer en des regains d'enthousiasme et avec les progrès du goût artistique dans les lettres, sans que le mot de Rops cessât d'être vrai.

En 1872, l'*Indépendance* y revenait dans une longue étude, dont on aurait certes pu discuter quelques assertions, mais qui montrait une haute compréhension de son art par un écrivain de race (1). J'ai dit déjà comment Caroline Gravière fraternisa avec lui, après avoir lu tardivement son livre et lui avoir fait une sorte d'amende honorable. J'en trouve une en due forme dans la *Chronique* du 2 février 1873 (2) : « Je l'avais bien un peu regardé, j'en avais admiré les splendides illustrations. *Il m'était revenu* que, comme œuvre littéraire, c'est un livre remarquable. » Mais il avait fallu qu'une traduction flamande (3), qui ne fut jamais faite, en fût annoncée, pour que le

(1) 31 déc. 1872. Signé V. A. (V. Arnould.)

(2) Article signé C. G.

(3) Un tel art n'est pas facile à traduire. Lorsque, le 4 mars 1878, je présentai à l'Académie une première notice sur les livres belges traduits en diverses langues, De Coster, que je consultai, me répondit : « On a traduit en Prusse un *Conte brabançon : Les Fantômes*, et en Autriche la légende de *Smetse Smee.* » — La *Bibliographie nationale* a consigné les deux faits. — « On prépare en Allemagne une traduction d'*Ulenspiegel* ». Mais l'auteur ne put me procurer un exemplaire de ces deux traductions pour la collection que l'Académie avait décidé qu'elle formerait dans sa bibliothèque. Il faudrait ajouter aujourd'hui une traduction anglaise, trouvée en manuscrit dans ses papiers, des *Frères de la Bonne Trogne*, par Thomas S. Passemore. Dans la seconde notice, je dus ajouter ceci : « A peine le *Moniteur* avait-il publié cette note que plusieurs de nos écrivains

Digitized by Google

critique rendît hommage à « la merveilleuse intuition que l'auteur a de cette époque », à son style, « où on voit l'âme et la chair sous un rayon de soleil », non sans y mêler quelque grain de sel.

Le riche format du livre et son haut prix faisaient toujours obstacle au succès.

Puis-je rappeler à ce propos une anecdote qui m'est personnelle. Mon exemplaire m'avait été emprunté, un jour, par un ami, pour quelqu'un qui désirait le lire : quand on me le rapporta, je m'étonnai que l'on n'eût pas ce livre dans cette riche maison. On l'avait. Mais il était si beau, si bien relié, qu'on l'avait ouvert rarement pour en regarder les eaux-fortes. Mon exemplaire, souvent prêté, n'inspirant pas ce respect, avait mis l'amateur à l'aise. Le critique de la *Chronique* n'était pas le seul qui n'y eût vu que les images.

L'écrivain n'avait pas été sans songer à Paris. La première fois, au moment où il achevait de corriger les épreuves des *Légendes flamandes*, il écrit à Élisa : « Quant à Paris, je crois qu'il n'en sera plus question, je m'enterre ici; c'est le seul moyen de rendre ma mère heureuse (1). » La seconde fois, il avait abandonné le secrétariat d'un journal de médecine pour s'y rendre. Ce dut être dans l'hiver de 1865, car en 1866, il parle « de ce départ fâcheux qui le faisait aller tout droit vers la misère au lieu de la brillante position qu'on lui faisait espérer (2) ». Il a été adressé au jeune cercle qui publiait le *Candide*. On y aborde aussitôt l'impression de sa grande légende. « On la lit tout haut dans les brasseries, écrit-il à sa sœur; d'ici à quinze jours, on ne m'appellera plus De Coster, mais Ulenspiegel. » Mais Rops le prévenait du danger dans une sorte de décalogue de la vie parisienne :

« N'écris pas dans les journaux qu'on ne lit pas. — Le *Candide*... claquera avant un mois. Donne le moins possible

s'aperçurent de l'effet produit. Dès le 21 mars 1878, Ch. De Coster, un véritable artiste, mort depuis, recevait une lettre que j'ai trouvée dans ses papiers et qui commençait ainsi : « Le travail lu récemment à l'Académie... m'apprend, à ma honte, que notre pays renferme des écrivains de premier ordre. »

(1) L. 122.

(2) Lettre au ministre, brouillon sans date.

Digitized by Google

d'*Ulenspiegel* à *Candide*, cela déflore. — Passe les ponts... Le quartier Latin n'est pas une rue, c'est une impasse. Murger l'a dit avant moi. — Ne discute pas dans les brasseries. — Enfin, ne sauve pas la société! ». (Lettre sans date.)

Rops, pendant ce temps, lui cherchait un éditeur.

De Coster ne tarda pas à s'apercevoir qu'il mourrait de faim à Paris : « On y étouffe sans liberté. » Mais Rops avait beau le tancer de ses illusions : « Est-ce que tu te fiches dans la cervelle qu'on va recevoir ta prose pour la seule volupté de l'imprimer...? » En 1875, *Ulenspiegel* ayant paru, il prend à Munich son acte de baptême, qu'il fait légaliser pour la France. C'est alors que le *Figaro*, dans son *Écrin littéraire*, fit « une petite place » à des pages d'*Ulenspiegel*. Mais l'auteur ne pouvait rester longtemps à Paris, il avait des fonctions à Bruxelles.

## IV

Il avait quitté les archives depuis six ans, lorsqu'en 1870, le gouvernement belge créa l'école de guerre et l'y fit entrer comme professeur d'histoire générale et de littérature française, et en même temps comme répétiteur du cours de belles-lettres à l'école militaire. C'était un riche emploi; mais quelle besogne à improviser pour un artiste! Il n'y resta, après deux ans, que comme professeur et répétiteur de belles-lettres dans les deux écoles, où sa fantaisie enthousiaste captiva les rares élèves de goût. Le traitement, qui eût pu monter, pour le premier ensemble de cours, à 7,000 francs, alla de 3,800 à 4,125 francs, où il s'arrêta en 1875. C'était son bâton de maréchal.

C'eût été la fortune, si les honoraires de l'Etat ne donnaient prise aux créanciers. Alors, la lutte devint cruelle. Lorsqu'en 1848, « le père Defaqz », lui avait dit : Vous êtes poète! un court colloque s'était engagé dans l'escalier des Joyeux : « Vous n'avez pas besoin de votre plume pour vivre? — Grâce à Dieu! non. » Le jeune homme, ayant son patrimoine paternel, la petite fortune de sa mère et l'héritage de sa tante, se croyait à l'abri du besoin. Mais cette série de démissions, données à la fortune, cette existence d'artiste et d'homme du monde

Digitized by Google

exigeaient d'autres ressources, et les promesses de gloire, depuis la *Revue des Deux Mondes* de 1858 jusqu'au *Constitutionnel* de 1868, n'étaient pas faites pour lui ôter le goût de vivre selon son rang, ni la confiance d'emprunter. Quand il se réveilla de son rêve, dans une carrière sans issue, il dut se mettre à la rame et ce n'est plus pour la gloire, c'est pour ses créanciers qu'il jure de travailler.

Il serait difficile d'énumérer tous les projets qui passent encore de l'esprit du poète dans la plume du solliciteur. C'est une édition des *Légendes flamandes*, illustrée, comme l'*Ulenspiegel*, par des artistes de talent (1). C'est un roman historique sur la révolution belge, auquel il veut appliquer sa méthode de recherches et de mise en scène (2). C'est une histoire populaire des institutions de la Flandre, en style pittoresque. M. Émile Greyson approuve fort l'idée, écrit-il au ministre (3). Il a la pratique des voyages et des illustrations de livres, et Dillens vit encore. Le *Tour du Monde* accepte un voyage en Néerlande. A voir tout ce qu'il a recueilli pour ces articles, on reconnaît son procédé d'informations directes. Mais de tels travaux coûtent cher, et que de fois, devant un monument, un tableau et surtout une scène de mœurs, l'artiste dut-il oublier ses échéances! Va donc pour d'autres projets.

Les *Légendes de la Campine* n'ont pas paru. L'idée qu'il donne des *Légendes de l'Escaut* nous ouvre un horizon nouveau. « Le long du fleuve, où s'étend une bande de terre moitié néerlandaise, moitié belge, et aussi sur les rives du canal de la Lieve, entre Gand et Maldeghem, on trouve une population issue des Morins, des Ménapiens, des Suèves, des Frisons, laquelle garde des traditions, des mœurs, des légendes » qu'il a observées et recueillies et qu'il voudrait enchâsser en des descriptions de paysages (4).

Puis voici un concours dramatique : il se souvient de son *chef-d'œuvre* de l'Université, le retouche, se trouve aux prises

(1) Lettre au ministre, 16 août 1870.
(2) Lettre du 11 avril 1870.
(3) Brouillon sans date.
(4) Lettre sans date (1877?)

Digitized by Google

avec un caractère de femme où le devoir est opposé à la passion. Il le lit devant « un public d'élite », se remet au travail avec enthousiasme. Ce drame fut-il recopié pour le concours avant sa mort? J'ai des raisons d'en douter.

Une seconde édition, à bon marché, d'*Ulenspiegel* revu comme il s'y entendait, mériterait, à coup sûr, le prix quinquennal de littérature française. Il y pensa, maugréant contre une influence qui l'avait fait manquer de mesure en certaines scènes : peu de choses à revoir, dix lignes peut-être.

En attendant, une occasion s'est offerte : un jeune officier a sollicité sa collaboration pour une légende. Une légende, c'est son genre et sa passion. Il accepte. « On se met bien à quatre et plus pour faire une épingle. » Il était resté maître sur ce terrain, et son collaborateur put faire connaissance avec cette méthode, à la fois critique et prime-sautière, qui biffe des chapitres et refait de verve chaque page. *Le Mariage de Toulet* (1), imprimé de son vivant, ne parut qu'après sa mort.

Rien de tout cela ne pouvait le tirer entièrement d'embarras. Il avait compris trop tard « l'épouvantable valeur de l'argent ». Le travail, à qui peut manquer la vie, n'est pas matière à hypothèque, mais la vie au moins peut s'escompter. Une assurance lui procurera une somme qui payera le plus fort de ses dettes et qui sera remboursée après sa mort. Un notaire généreux agréa l'idée. Quant au reste, pour peu qu'un prix littéraire ou le succès d'un livre vienne s'ajouter à ses prélèvements de chaque mois sur son traitement, il sera libre.

Autre ressource : On avait souvent voulu le marier; sa sœur, ses amis, et même quelque jeune intéressée, naïvement éprise d'un homme « qui aurait pu être son père » et dont la figure mâle et régulière, d'un bistre uniforme, les épaules bien découplées, la tenue élégante, annonçaient trente-cinq ans lorsqu'il en avait près de cinquante. Plus d'une aventure vint lui rappeler sa jeunesse, à un âge où les aventures prennent vite les apparences d'une faute. Au moindre reproche, resté naïf, il s'indigne; peut-être n'a-t-il pas été prudent, mais n'est-il pas homme d'honneur! Un de ces projets, et des plus

(1) Par Ch. De Coster et Ed. Meurant. Bruxelles, in-32, 1879.

Digitized by Google

honorables, eut un commencement d'exécution; au dernier moment, il recula : « Je l'aurais prise sans dot; elle en avait une pourtant que je n'ai pas voulu croquer... pour ne pas me conduire comme un coquin (1). »

Le voyage en Néerlande lui prit plusieurs années de ses loisirs et de ses vacances. Il voulait le diviser en cinq groupes : La Zélande, — les deux Hollandes, les îles de la mer du Nord et du Zuiderzée, — la Frise, — Groeninghe, Drenthe et Overyssel. — La Gueldre, Utrecht, le Limbourg, le Brabant et le Grand-Duché. Le temps lui manque souvent et quelquefois la santé; quand il a l'une et l'autre, les ressources se trouvent insuffisantes et les obstacles s'accumulent. En 1874 il avait terminé la Zélande qu'il avait commencé à étudier dès 1856 (2). « La Zélande, étant de toutes les provinces néerlandaises celle dont les costumes, les kermesses, les marchés, présentent le plus de détails pittoresques, j'ai dû avant tout, écrit-il (3), être descriptif. » La Hollande lui semble devoir être entendue autrement. Il nous a souvent exposé ses idées sur des œuvres faites; il va nous présenter l'esprit de celle qu'il veut faire : sans négliger les impressions de voyage, les deux Hollandes exigeront une étude générale des sectes, des partis, de la marine, de l'enseignement, etc. La Frise « que la Néerlande répute le plus noble de ses pays », présente un nouvel intérêt, car elle vit comme à part au milieu des autres provinces : « Cet isolement n'implique pour les Frisons, ni l'ignorance ni la brutalité, mais l'habitude de se gouverner eux-mêmes ».

Ses renseignements, est-il besoin de le dire, ont été et seront pris sur place, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle, et nous ne pourrions avoir de meilleur guide pour indiquer les détails les plus neufs :

« Pour ne parler que de la Zélande, la description de la digue de Westkapelle et celle des mœurs des ouvriers diguiers n'ont été faites par aucun écrivain néerlandais. Même chose pour Arnemuyden, même encore pour beaucoup de scènes de mœurs de la vie des paysans (4). »

(1) Lettre à sa sœur.
(2) Lettres Élisa, 96, 107, etc.
(3) 9 novembre 1874, lettre au ministre.
(4) *Ibidem*.

Digitized by Google

Il croit faire bien d'aborder en second lieu le nord de la Hollande, plus intéressant et moins visité (1), et il s'éprend de l'île de Marken. Il la considère « comme une trouvaille, pour un écrivain et pour un artiste (2). » M. Charton en est très satisfait et M. Mellery va l'illustrer. Mais « ce n'est pas le moment de demander une avance de fonds à Paris ». Le gouvernement l'a aidé; un ami, que nous ne lui connaissions pas, l'aida sans doute aussi. C'est à lui qu'il expose ce que ce travail lui promet d'avantages qu'il ne veut pas compromettre. Quand les vingt-cinq livraisons seront achevées, elles seront réunies en un fort volume in-4°, complété d'études nouvelles et de nouvelles gravures. Ses honoraires de chaque édition sont de 10,000 francs; il perdrait donc s'il s'arrêtait 8,000 francs pour le solde de la première et 10,000 francs pour la seconde. « Les vacances vont-elles se passer inutilement dans une désolante inquiétude? » Cette lettre se termine sur une note gaie : « On dit pourtant que je suis né coiffé (3) »!

Il n'a pas à faire d'avance l'éloge de son œuvre. Mais il s'est pris de confiance autant que d'intérêt; il sent qu'il parlera comme il convient à un belge de parler d'un peuple frère qu'il veut peindre tel qu'il est, sans parti pris aucun, et qui, dit-il «, « est peut-être supérieur à nous et à coup sûr plus original » (4).

La Hollande commença à paraître en 1878 (5). La seconde livraison dut être rechérchée dans ses feuillets manuscrits, pour être publiée après sa mort (6). L'illustration en était faite.

De Coster avait trouvé des amis au poste des bons conseils; il n'en manqua pas lorsqu'il eut besoin d'autres services. Que de fois n'eût-il pas l'occasion d'écrire à l'un ou à l'autre, ce qu'il écrit à Octave Pirmez : « Vous êtes un homme de cœur ». Trois semaines avant sa mort, les bureaux obtenaient pour lui

(1) Lettre à M. Stévens, 5 janvier 1876.
(2) Lettre à M. Dulieu, 4 mai 1869.
(3) Lettre à M. W..., sans date.
(4) Lettre au ministre.
(5) 1873, t. 2, p. 241-288.
(6) 1880, t. 1, p. 113-144.

Digitized by Google

un nouveau subside, et le jour même où il mourut était un de ses cruels jours d'échéance. L'avant-veille, en rentrant chez lui, il y trouva une lettre qu'il envoya aussitôt à sa sœur et qui lui annonçait que la somme serait chez lui à l'heure fixe. « Vous me sauverez », avait-il répondu aussitôt, en signant : « Ch. De Coster, qui est bien malade ». Ce fut sa dernière lettre. Le lendemain il était mort : on n'avait pu lui sauver que les inquiétudes de l'agonie.

On trouva près du cadavre une pauvre femme qu'il avait prise par compassion pour faire sa chambre chaque matin et qui l'avait soigné. Elle avait la face rongée d'ulcères qu'il voulait guérir, image visible de ses propres plaies intérieures, sans guérison, et terrible contraste pour un poète qui avait tant aimé le beau.

Hector Denis aime à raconter qu'étant appelé près de lui, il y trouva le sculpteur Bouré, qu'il ne connaissait pas. Mourant, De Coster se dressa sur son lit pour les présenter l'un à l'autre, avec le ton de gentleman qu'il avait eu toute sa vie.

Cela fait penser, comme dernier trait de son caractère, à une page du *Voyage de Noces*, où le docteur dit à sa femme, qui attend un fils :

> Mais qu'il ne soit jamais pauvre, notre enfant !... S'il aime le linge blanc, les vêtements propres, on dira de lui qu'il ferait mieux de payer son boulanger que de dépenser tant d'argent chez sa blanchisseuse... Si, artiste ou savant, il vit de pain sec et d'eau claire pour produire son œuvre, les crétins diront de lui qu'il ferait mieux de s'engager et de porter le fusil sur l'épaule.

Ne retrouve-t-on pas ici l'écrivain qui entend conserver la dignité de sa tenue, l'intégrité de son œuvre et son goût décidé pour tout ce qui se prononce hardiment, élégamment et vigoureusement ?

## V

Vais-je tirer une « moralité » de cette vie d'artiste ? « Ce serait trop bête », dirait l'auteur du *Voyage de Noces*. Que le lecteur ne s'y méprenne pas : je n'ai eu aucun souci de l'apitoyer sur un écrivain qui, dans les circonstances les plus douloureuses, disait à sa sœur : « Je sentais que j'arriverais... les événements

Digitized by Google

m'ont donné raison! » Né chez un grand seigneur, De Coster put atteindre à l'émancipation de l'esprit; né artiste, avec « l'ambition du beau », il fut artiste et ne créa que le beau de son choix : ces choses ne se payent pas trop cher et ne font point crédit. Il passa des enivrements d'une belle jeunesse à une fière originalité d'écrivain. Si cruelle qu'un jour il ait trouvé la rupture d'un charmant amour, et si épouvantable la valeur de l'argent, il ne se vendit ni à l'église de son parrain, ni à un journal de son opinion, ni à un avenir d'archiviste ou de négociant, ni à une femme éprise, ni à une « littérature facile ». Il vécut entouré de l'estime et de l'amitié des hommes de sa génération et il se survit célébré par la jeunesse littéraire et artistique de son pays. Peut-être n'a-t-il pas produit tout ce qu'il aurait pu; mais il mourut avec la confiance de laisser une œuvre, et bien difficile qui demanderait à un écrivain quelque chose de plus qu'*Halewyn* et *Ulenspiegel*. On l'a quelquefois comparé à Leys, moins pour son archaïsme que pour son coloris. Mais j'entends bien : Leys a laissé un nom, une fortune, un titre. S'il y a quelqu'un en Belgique pour regretter que nos écrivains ne meurent ni célèbres, ni millionnaires, ni barons, qu'il médite un tout petit problème que les économistes et les philosophes, gens naïfs, formulent simplement : « La société est intéressée à ce que chaque homme suive sa vocation naturelle, sans trop de perte de temps ni de forces, et, dans cette voie, produise le plus possible pour les denrées de nécessité, ce qui est abondance, — le mieux possible pour les choses de l'esprit, ce qui est art et gloire. » Problème banal, on le voit, et qu'avec un peu de bonne volonté, on réaliserait en quelque chose comme un ou deux siècles! Les écrivains qui l'ont résolu pour eux à force d'indiscipline et de sacrifices ont pu souffrir bravement dans la vie, ils peuvent reposer fièrement dans la tombe. De Coster n'a-t-il pas dit : « Je suis de ceux qui savent attendre »?

---

*P. S.* — Trois discours furent prononcés sur la tombe de Ch. De Coster : par le général Liagre, au nom de l'école de guerre; par le major Van Eeckout, au nom des élèves de cette école, et par Camille Lemonnier, pour notre famille

Digitized by Google

littéraire. Deux de ces discours, extraits d'un journal, forment une brochure dont la bibliothèque de l'Académie de Belgique garde un exemplaire avec une autre brochure dont l'auteur a résumé, pour un journal de Namur, la première édition de sa biographie et reproduit le discours de Camille Lemonnier.

Le jour même de ses obsèques, un comité se constitua pour prendre soin de ses intérêts littéraires. Il était composé de MM. Liagre, Conscience, Ém. Greyson, Ém. Leclercq, Camille Lemonnier et Ch. Potvin.

Le but principal de ce comité était l'édition de ses œuvres; mais, du premier abord, on se heurta à une difficulté radicale : elles ne lui appartenaient pas, au moins en partie, et surtout la *Légende d'Ulenspiegel* dont il semblait particulièrement utile de faire une édition moins coûteuse que la première. Force fut, après de nombreuses démarches, d'attendre, sinon les délais de la prescription, du moins l'épuisement des editions, et, en 1881, dans la conclusion d'une étude générale, j'eus le regret de devoir dire : « On le laisse, malgré les efforts de quelques amis, sans tombe et, qui pis est, sans édition de son œuvre (1). »

Il est bon d'ajouter, et ce sera à son honneur, qu'un des plus intelligents éditeurs de Paris, consulté sur les chances de la *Légende d'Ulenspiegel*, jugea, pour en faire une édition à Paris, l'œuvre trop flamande.

A ce point de vue aussi, il fallait attendre.

Sa tombe préoccupait moins ses amis. On comptait sur une concession de terrain achetée par lui et sa sœur pour leur mère (2). Aussi, quand il revint aux journaux que ses restes étaient menacés de disparaître — les premiers doutes dissipés, — l'alarme fut profonde. Il était plus tard qu'on ne le supposait, car la nouvelle inhumation, qu'on disait seulement imminente, s'était faite entre la constatation du danger et la publication qui l'annonçait. Il n'y avait plus un moment à perdre. Un comité s'improvisa, représentant la *Libre pensée*, l'*Union littéraire* et notre nouvelle école de littérature. On se mit d'accord avec la famille et, le 31 août 1892, les restes de l'artiste furent retirés de dessous le nouveau cercueil qui les couvrait. Le squelette était intact; vers la région du cœur, on ramassa un cadre en métal contenant le portrait daguerréotypé de sa mère, qui ne l'avait jamais quitté et que sa sœur se rappelle avoir déposé dans son cercueil. Cela confirmait les indications du registre d'inhumation et du plomb portant le numéro de la fosse, détaché du cercueil entièrement réduit en poussière. Pièce à pièce, ses restes furent retirés de terre et déposés dans un coffre neuf, doublé de plomb, qui reposera dans le caveau qui lui est consacré.

Et, comme il se fait que le comique se mêle aux choses les plus sombres de la vie, le nouvel occupant qu'il fallut retirer un instant de la tombe, pour arriver jusqu'à l'artiste, était le *baes* d'un de ces estaminets d'Ixelles, où il était allé si souvent observer les mœurs flamandes.

Ce devoir rempli, le plus important restait à faire : l'édition de ses œuvres. La fraternisation des artistes avec l'écrivain s'était renouée après sa mort. Amédée

(1) *Histoire des lettres en Belgique.*

(2) Elle existe en effet. L'acte de concession perpétuelle est du 5 octobre 1874.

Digitized by Google

Lynen avait exposé une série d'illustrations pour *Ulenspiegel* dans le goût archaïque, et un sculpteur, Ch. Samuel, avait exposé un projet de monument représentant Ulenspiegel et Nele sur la tombe de leur poète. On ne pouvait rien imaginer de mieux pour perpétuer et consacrer sa réputation. Commencée par la mise en sûreté de ses restes, cette consécration, que le groupe sculptural va continuer, dit-on, sur une place publique, aura pour elle l'unanimité de nos générations littéraires.

Le moment était favorable pour reprendre l'idée d'une édition populaire de son chef-d'œuvre. Contre toute attente, après un long embargo, ce vœu a été réalisé par un de nos jeunes éditeurs et aussitôt l'édition a paru, devançant la fonte du monument et l'achèvement de la tombe.

C'est une satisfaction précieuse pour notre histoire littéraire de n'avoir plus désormais à répéter des regrets qui datent de quatorze années. Dès lors, cette biographie, reprise comme un nouvel appel, un effort de plus en faveur de la publicité de ses titres de gloire, peut être regardée comme une modeste couronne de lierre, déposée au pied du monument qu'il s'est élevé lui-même : son œuvre.

Et comme il avait raison d'écrire à sa Nele à lui : « Je m'estime tout juste dans le présent et beaucoup dans l'avenir. »

CH. P.

Digitized by Google

# TABLE DES MATIÈRES

## LIVRAISON DU 15 MAI 1893


Pages.

**L. Anspach.** Le réescompte du portefeuille des banques d'État . . . 5
**Émile Greyson.** Du canal à la forêt. *(Suite.)* . . . . . 23
**Ern. Gossart.** Estevanille Gonzalez; un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVII^e^ siècle. *(Suite.)* . . . . . 43
**J.-G. Freson.** L'efficacité sociale du sentiment religieux . . . . . 56
**M^lle^ V. Potvin.** Quelques idées sur l'enseignement féminin supérieur . 75
**E. Tardieu.** Les dernières découvertes de Charles Lagrange. . . . 82


## LIVRAISON DU 15 JUIN 1893


**Fernand Thiry.** Nos jeunes délinquants. . . . . 97
**Émile Greyson.** Du canal à la forêt. *(Suite.)* . . . . . 118
Charles De Coster . . . . . 149
**Léon Dumas.** Le bail mobile. . . . . 175
**Louis Navez.** La répartition des revenus . . . . . 180
**Ern. Gossart.** Estevanille Gonzalez; un bouffon espagnol dans les Pays-Bas au XVII^e^ siècle. *(Fin.)* . . . . . 200

BIBLIOGRAPHIE :

Phonologie détaillée d'un patois **wallon, par Paul Marchot** . . . . . 208


Digitized by Google

## LIVRAISON DU 15 JUILLET 1893

Pages.

**Ch. Potvin.** Charles De Coster . . . . . 209
**Émile Greyson.** Du canal à la forêt. *(Suite.)* . . . . . 238
**Y.** Dante à Oxford et en Flandre, d'après M. Gladstone . . . . . 256
**F.-N. Rose.** La vie allemande d'aujourd'hui . . . . . 271
**Charles Sarolea.** M. de Greef et la classification positiviste des sciences. 294
CORRESPONDANCE . . . . . 315

NOTICES :

Contes pour tous, par ADOLPHE RIBAUX . . . . . 319
L'imagination chez les enfants, par L. GUEYRAT. . . . . 319

## LIVRAISON DU 15 AOUT 1893

**Louis Navez.** Les rapports du travail et du capital en Angleterre . . 321
**Émile Greyson.** Du canal à la forêt. *(Fin.)* . . . . . 345
**F.-N. Rose.** La vie allemande d'aujourd'hui. *(Suite.)*. . . . . 377
**Jules Eyerman.** La nuit de juin (poésie) . . . . . 391
**Ch. Potvin.** Charles De Coster. *(Fin.)* . . . . . 394

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The Ohio State University
3 2435 06096937 5
OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
8 03 10 30 8 05 015

Digitized by Google